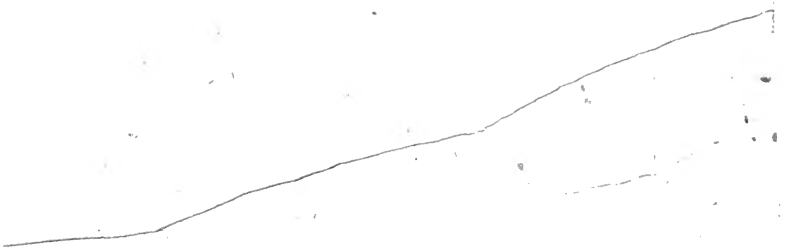
BIBLIOTECA NAZ.
141
E
22
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
141
E'
22
NAPOLI

76 b. 49



PRÉCIS
DES
ÉVÈNEMENS MILITAIRES,
Nos. VII à XII.
OU
TOME SECOND.

Le présent ouvrage est mis sous la sauve-garde des lois et de la probité des citoyens. Nous poursuivrons, devant les tribunaux, tout contrefacteur, distributeur ou débitant d'édition contrefaite. Deux exemplaires de la présente édition originale sont, en vertu de la loi, déposés à la Bibliothèque nationale.

TREUTTEL et WÜRTZ.

PRÉCIS

DES

ÉVÈNEMENS MILITAIRES,

OU

ESSAI HISTORIQUE

SUR

LA GUERRE PRÉSENTE;

AVEC CARTES ET PLANS.

TOME SECOND,

Renfermant la suite des Evènemens les plus remarquables depuis la rupture du Congrès de Rastadt jusqu'à la fin de la campagne de 1799, an 7 et 8 de la République française.

PARIS ET STRASBOURG,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, rue de Lille, n°. 17.

HAMBOURG,

Chez Frédéric PERTHÉS, Libraire.

AN IX DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

1801.

R. I. E. M. - NAPOLI - BIBLIOTECA NAZIONALE

PRÉCIS

DES

ÉVÈNEMENS MILITAIRES.

VENDÉMIAIRE.

La découverte du nouveau monde et d'une nouvelle route pour parvenir aux Indes orientales, en doublant le Cap de Bonne-Espérance, en changeant la direction du commerce, en a aussi accru les élémens et procuré aux habitans de l'Europe des jouissances qui jusqu'alors leur étaient inconnues. Mais ces avantages ont été chèrement payés par tout le sang que l'ambition et l'avarice ont fait répandre pour s'assurer la possession des trésors ou des productions du nouvel hémisphère.

Le commerce, par sa nature, ami de la paix qui le protège et favorise son développement, a été la source de presque toutes les guerres qui, depuis trois siècles, ont

ensanglanté le monde, et ce qui devait multiplier et resserrer les liens qui rapprochent et unissent les peuples, est devenu la cause presque habituelle de leurs divisions et de leurs querelles.

Les gouvernemens européens, persuadés que la supériorité commercielle devait assurer la suprématie politique dans un tems où la guerre étant devenue si dispendieuse, les conditions de la paix dépendaient de la puissance qui pouvait la dernière payer et soutenir les armées, ont tourné presque exclusivement leurs soins vers tout ce qui pouvait favoriser les perfectionnemens ou l'extension de leur commerce.

L'Amérique et les Indes orientales produisant des denrées si précieuses pour la consommation, ou des matières si importantes pour les fabriques, ont dû attirer toute l'attention des peuples que leur position géographique appelait à la navigation.

Des colonies se sont formées dans toutes les parties de l'univers connu. Ce n'était pas, comme chez les anciens, le superflu de la population qui allait au loin chercher

un établissement et fonder une cité indépendante, qui ne conservait avec la métropole que des relations d'amitié et d'affection qu'entretenait la communauté de leur origine.

C'est ordinairement sous les auspices des gouvernemens et avec leur secours que se sont formées presque toutes les colonies modernes; ou si d'heureux aventuriers sont parvenus à faire des établissemens de quelqu'importance, ils ont senti la nécessité de se donner à une puissance qui pût les protéger et les garantir d'une invasion que leurs succès même provoquaient.

Mais ces colonies, bien loin d'être indépendantes, n'ont pas même été appelées à la jouissance des lois communes qui régissaient leurs métropoles. L'immensité des frais qu'exigeait leur conservation, a forcé de les soumettre à un régime fiscal, qui, en ralentissant leurs progrès, a souvent diminué leur attachement pour la mère-patrie, et les a quelquefois portées à desirer de se soustraire à sa domination.

Sans retracer ici l'histoire des établissemens des Européens dans les deux Indes,

nous nous bornerons à fixer l'attention de nos lecteurs sur une des époques les plus remarquables de ce siècle, où l'on a vu une portion des colonies anglaises s'élever tout-à-coup au rang des puissances les plus respectables; révolution dont les principes et les conséquences n'ont pas été sans influence sur les évènemens extraordinaires qui se sont depuis passés sous nos yeux.

Une multitude de circonstances, qu'il serait trop long d'énumérer, et qui d'ailleurs n'appartiennent pas à l'histoire particulière de la guerre présente, ayant amené cette grande crise qui a changé, sous tous les rapports, l'état politique de la France; le gouvernement britannique, qui n'était pas consolé de la perte de ses colonies de l'Amérique septentrionale, qui ne pouvait pardonner à la France l'assistance qu'elle leur avait donnée, et qui avait si efficacement contribué à leur indépendance, a dû espérer que les troubles inséparables d'une révolution lui présenteraient des occasions favorables pour user de représailles, et accroître sa puissance aux dépens d'une nation rivale.

En effet, l'imprudence avec laquelle quelques membres de la législature française firent déclarer la guerre, d'abord à l'Autriche, et successivement à l'Europe entière, favorisa les vues que l'Angleterre avait formées sur les colonies des Indes occidentales.

Les deux plus considérables, la Martinique et Saint-Domingue, furent attaquées. La première succomba, et la seconde fut livrée à des désordres qui privèrent la France des immenses ressources qu'elle en tirait annuellement.

Les victoires inattendues des armées françaises ne tardèrent pas à dissoudre une coalition, dont les élémens étaient trop hétérogènes pour qu'elle pût être de longue durée; mais les dépositaires du pouvoir en France commirent alors une grande faute, en exigeant, pour gage de la paix, que des puissances, naturellement amies, prissent une part offensive dans la querelle de la République avec la Grande-Bretagne.

L'Espagne et la Hollande, en déclarant la guerre à l'Angleterre, lui ont offert, de

toutes parts, des possessions à envahir, qui serviront, plus tard, de compensations pour les conquêtes faites sur le continent, ou de dédommagemens pour les frais de la guerre qu'elle a supportés presqu'exclusivement.

Cette faute du gouvernement français, qui, en affaiblissant ses nouveaux alliés, a détruit son commerce et a livré celui de l'Europe entière à ses ennemis, ne fut pas plutôt commise, qu'une partie des trésors et des vaisseaux hollandais fut séquestrée, que l'important mouillage de Ceylan, que la riche colonie du Cap de Bonne-Espérance, devinrent la proie des escadres britanniques.

Tel était l'état des choses, lorsque le Directoire mit à exécution le projet de l'expédition d'Egypte. La réputation des généraux, celle des troupes qui y étaient employées, la prise de Malte, le débarquement sur les bords du Nil, les succès contre les Mamelucs, fixèrent l'attention publique, réveillée d'ailleurs par le souvenir de l'antique splendeur de Thèbes et de Memphis, et plus encore peut-être par

l'idée que l'ancienne route du commerce de l'Inde pouvait se rouvrir, et que des hommes entreprenans, dont le courage, les talens, la patience même avaient été mis à l'épreuve, n'étaient peut-être pas incapables de réaliser en Asie une nouvelle révolution.

Le ministère anglais sentit toute l'importance d'un danger qui pouvait n'être que chimérique, mais qui, s'il se réalisait, menaçait d'attaquer dans sa base la prospérité du commerce et la source de la richesse nationale. On ne peut douter que, dès ce moment, il n'ait formé le projet non-seulement de s'opposer à l'arrivée des Français aux grandes Indes, mais qu'il n'ait pensé dès-lors à y assurer sa puissance par la destruction de celle qui ne cessait de s'opposer à son agrandissement, et qui se montrait, dans toutes les occasions, disposée à servir d'auxiliaire à ses ennemis.

L'importance qu'on avait attachée dans le tems à l'ambassade envoyée par *Tippo-Saïb*, les projets qui avaient pu être concertés avec l'ancien gouvernement de France, la certitude que des officiers avaient été

envoyés pour exercer les troupes de *Tippo* à la manière des Européens ; enfin, les propositions faites par le sultan de Mysore au commandant des îles de France et de Bourbon, tout avertissait les Anglais que c'était dans l'Inde que les coups les plus décisifs pouvaient leur être portés.

Aussi voyons-nous que malgré la sécurité que devait inspirer au gouvernement l'accroissement de sa puissance dans la presqu'île de l'Inde, et la faiblesse des moyens que les Français y pouvaient employer, il saisit cette occasion d'y faire des apprêts de guerre considérables. On y mit autant d'activité, soit en Asie, soit en Europe, que si l'Egypte eût été déja soumise, et que *Bonaparte*, ayant déja créé une marine sur la Mer-Rouge, eût franchi les obstacles de cette périlleuse navigation de Suez à Cossir, et de Cossir au détroit de Babelmandel, ou qu'après avoir conquis la Syrie, il se fût ouvert par les déserts la route de Bassora. Les premiers ordres donnés par le ministère anglais eurent pour objet de s'assurer de la communication entre la Mer-Rouge et la mer de l'Inde. Une première

escadre, partie de Bombay avec des troupes de débarquement, fit voile pour le détroit de Babelmandel, et dut s'emparer de l'île de Zocotora, si heureusement située à l'ouvert du détroit, du côté de la mer des Indes, et si importante pour une station, à cause des ports et des mouillages qui s'y trouvent dans la partie du nord.

Le bruit s'était répandu que les Français avaient cherché à prévenir les Anglais au détroit de Babelmandel, et que l'amiral Richery avait été chargé de cette expédition secrète.

Le commodore *Blanket* partit des ports d'Angleterre avec quelques vaisseaux au mois de messidor an 6; il reçut ordre de prendre à Lisbonne le 2e. bataillon de Royals, et à Gibraltar le 2e. et le 70e. régiment; de faire route pour le Cap de Bonne-Espérance, où il embarqua les 84e. et 86e. régimens.

Nous serions trop facilement entraînés à examiner quelle était, avant cette dernière époque, la situation politique des Anglais par rapport aux différentes puissances de l'Inde; nous desirerions pouvoir présenter à

nos lecteurs un tableau qui leur rappelât les ressources dont le gouvernement pouvait disposer par les princes tributaires, et faire mieux juger la nature de cette guerre et les opérations qui précédèrent le siège et la prise de Séringapatam; mais en nous livrant à ces recherches, nous laisserions un trop grand intervalle entre les opérations, qui, sur le théâtre de la guerre d'Europe, sont plus que jamais enchaînées l'une à l'autre. Nous avons même séparé de cette esquisse de l'expédition contre *Tippo-Saïb*, tout ce qui a rapport aux transactions qui ont amené la rupture. On trouvera, dans une note jointe à ce numéro, le résumé de cette espèce de manifeste renfermé dans les comptes officiels rendus à la cour des directeurs de la compagnie des Indes par le lord *Mornington*, gouverneur-général.

Les premières nouvelles de la conquête de l'Egypte par *Bonaparte* parvinrent au lord *Mornington* dans le courant du mois de brumaire an 7, et le décidèrent à attaquer *Tippo* dans ses états avec toutes les forces qu'il pourrait rassembler à l'est et à l'ouest sur la côte de Coromandel et

sur celle de Malabar. On sait que les Anglais ont sur l'une et sur l'autre un grand établissement militaire ; le fort St.-George, ou Madras, sur la côte de l'est, et Bombay sur celle de l'ouest, sont deux places d'armes séparées par toute la largeur de la presqu'île, intervalle d'environ 22 lieues ; du nord-ouest au sud-ouest, les armées, auxquelles chacune de ces places sert d'appui, et dont elle favorise le rassemblement, pouvant toujours agir de concert, et ayant leur retraite assurée, contiennent ces vastes provinces, dont les princes, affaiblis et divisés, ne pourraient tenter de se rallier sans s'exposer à une double attaque qu'ils ne pourraient soutenir. Presque tous avaient subi le joug des maîtres de l'Indostan, et bientôt du commerce du monde ; ils s'honoraient de conserver, sous un vain titre de souveraineté, le titre d'alliés des Anglais : et, comme il n'arrive que trop souvent, ils se consolaient de la perte de leur indépendance en aidant les vainqueurs à achever leur conquête.

Pour soumettre le dernier de ces princes qui eût conservé une existence indépen-

dante, et qui était l'héritier du fameux *Hyder-Ally*, qui fut le plus puissant et le plus conquérant depuis *Nahdirschah*, le lord *Mornington* donna, le 15 pluviôse an 7, l'ordre au général *Harris*, qui commandait les forces de la côte de Coromandel, de marcher vers les frontières du Carnate, et de pénétrer dans les états de *Tippo-Saïb*, en même tems que le général *Stuart*, à la tête des troupes du Malabar, marcherait pour se réunir à lui.

L'armée anglaise fut grossie par le contingent du Nizam, dans lequel se trouvaient compris 6,000 hommes de troupes de la compagnie à la solde de ce prince, et des Cypayes, commandés par des officiers anglais.

Le général *Harris* passa la frontière le 19 ventôse, et se dirigea vers Séringapatam; et de l'autre côté les hostilités commencèrent à Sédaséer, le 16 ventôse, entre un corps considérable de l'armée de *Tippo*, qu'il avait lui-même rassemblé à Périapatam, à sept milles de Sédaséer, et l'avant-garde du général *Stuart*, qu'il avait portée de son camp de Seedapore à Sédaséer pour

établir plus promptement sa communication avec le général *Harris*.

Sédaséer est une position élevée, d'où l'on découvre au loin le pays de Mysore, et le cours de la Cavery jusqu'auprès de Séringapatam, bâti sur une île que forme cette rivière.

Cette première attaque de *Tippo-Saïb* fut impétueuse; il parvint à tourner la brigade du colonel *Montresor*, qui occupait Sédaséer, et à couper sa communication avec Seedapore; cette avant-garde était entourée, quand le général *Stuart* marcha à son secours avec le 77e. régiment, attaqua la colonne qui avait tourné Sédaséer, dégagea le colonel *Montresor*, et, réuni avec lui et le général major *Hartley*, défit entièrement les troupes du Sultan, qui rentra dans son camp de Périapatam. Ce prince avait espéré de battre le général *Stuart*, et comptait ensuite attaquer le général *Harris*. Dès qu'il fut informé de l'entrée de l'armée de Madras dans le pays de Mysore, il leva son camp de Périapatam, et marcha, avec beaucoup de célérité, à la rencontre du général *Harris* avec tout

ce qu'il put rassembler de troupes et d'artillerie ; il l'atteignit au moment où il faisait entrer ses troupes dans le camp de Malavély : il s'engagea bientôt une action générale, dans laquelle la division du colonel *Wellesley* tourna le flanc droit de l'armée indienne. *Tippo* ne fut pas plus heureux qu'il ne l'avait été vis-à-vis du général *Stuart* ; il fut complétement battu et chassé de toutes les positions où il essaya de se maintenir.

Dès le 10 germinal, le général *Harris*, après avoir passé la Cavery, était campé à deux milles au sud-ouest de Séringapatam, dans une position que le général *Abercrombie* avait occupée en 1792. Il s'y affermit en repoussant les postes et resserrant la place.

Le général *Stuart* marchait pour effectuer la jonction des deux armées; il rencontra, le 17 germinal, à Périapatam, le major-général *Floyd*, que le général *Harris* avait détaché avec un corps de troupes de l'armée de Madras, pour aller à sa rencontre, et assurer ses dernières marches aux approches de la forteresse.

Tippo-Saïb ne tenta pas de nouveaux efforts en campagne, pour s'opposer à cette jonction, et se borna à défendre, contre le général *Stuart*, au nord de la Cavery, les dehors de sa capitale, de sa dernière retraite, comme il l'avait fait contre le général *Harris*; mais cette défense des postes extérieurs fut aussi courte et aussi inutile. Le général *Stuart* fit replier jusqu'à 800 toises de l'angle de l'ouest les troupes du Sultan, et emporta un retranchement qui le séparait des attaques du général *Harris*. La place se trouva investie, et tout aussitôt on ouvrit la première parallèle. Nous ne rapporterons ici ni les détails du siège, ni les mouvemens du général *Floyd*, pour le couvrir contre les partis qui se trouvaient encore en campagne.

On avait commencé à battre en brêche le 11 floréal; le 14 elle fut jugée praticable, et les troupes furent disposées pour livrer l'assaut; les 12e. 33e. 73e. et 74e. régimens y furent particulièrement destinés. Le général *Harris*, pour surprendre plus sûrement le Sultan, ne fit donner le signal que vers le milieu du jour, au moment de la plus forte chaleur.

Les troupes anglaises et les grenadiers cypayes sortent des tranchées, traversent, sous un feu meurtrier, le lit rocailleux de la Cavery, et sous la conduite du colonel *Sheerbrook*, et du lieutenant-colonel *Dunlop*, qui y fut blessé, montèrent aux brèches pratiquées dans la fausse-braie et le rempart. Le combat fut opiniâtre et sanglant; *Tippo*, surpris et désespéré, affrontait la mort par-tout où le péril était plus grand; il périt dans la mêlée avec ses principaux officiers. Toutes les fortifications étaient emportées, et les enfans du Sultan se défendaient encore dans le palais, qui renfermait sa famille, ses femmes, ses trésors; le général *Harris* promit sûreté et protection aux habitans du palais qui se rendirent.

On fit rechercher avec soin le corps de *Tippo*, Sultan, et on le trouva sous un monceau de cadavres près l'une des portes; il fut porté au palais, reconnu par sa famille, et enterré avec les honneurs dus à son rang dans le tombeau de son père. Ce magnifique mausolée d'*Hyder-Ally* est placé au sud de l'île, et entouré d'un bosquet de cyprès.

On a évalué à trois millions de livres sterlings le trésor trouvé dans le palais de *Tippo*; il appartient à l'armée qui a fait cette riche conquête.

La situation de Séringapatam est, dit-on, délicieuse; la ville est grande et ornée de places et de beaux édifices; les ouvrages sont spacieux et en si bon état, que le Sultan ne pouvait s'attendre à les voir sitôt emportés d'assaut : 400 pièces de canon étaient placées sur le pourtour de l'île.

Après la prise de Séringapatam et la mort de *Tippo-Saïb*, ses enfans, ses parens, les princes engagés dans son alliance, se soumirent au vainqueur.

Par cette brillante opération, les Anglais restent maîtres absolus de la presqu'île de l'Inde : leurs seuls vaisseaux peuvent en approcher; ils possèdent toutes les stations, toutes les relâches, le Cap de Bonne-Espérance, l'île St.-Héléna, la baie de Trinquemale. Les Français, dont les armes étaient encore redoutées dans l'Inde, il y a peu d'années, et dont les escadres, sous la conduite de l'amiral *Suffren*, luttaient avec avantage contre celles de la Grande-

Bretagne, à la fin de la dernière guerre, ont perdu maintenant leurs faibles établissemens à la côte de Coromandel, ont vu conquérir ceux de leurs alliés, et ne peuvent reparaître en force dans les mers de l'Inde, dont le commerce si lucratif demeure en entier dans les mains de leurs rivaux.

Et d'un autre côté, si l'on ajoute la destruction de la majeure partie de la marine française, de la totalité de celle de la République batave, et les pertes que ces deux gouvernemens ont faites et feront peut-être encore avant peu aux Antilles, on jugera que leur navigation étant, si ce n'est anéantie, au moins considérablement diminuée. La marine marchande ne sera plus à même de fournir des matelots à la marine militaire, dont la réparation exigera d'ailleurs des fonds qui ne paraissent pas devoir être de longtems à la disposition des deux Républiques.

On doit donc conclure de cet aperçu, que les Anglais sont parvenus à mettre dans leur dépendance, sous le rapport du commerce maritime, toutes les puissances con-

tinentales. Personne ne pourra désormais leur disputeur l'empire des mers, à moins qu'à la paix une partie des conquêtes de la République ne soit échangée contre celles faites par l'Angleterre dans les colonies, et que, par le moyen des compensations, on rétablisse, avec un état de choses à-peu-près semblable à celui qui existait avant la guerre, la véritable base de l'équilibre des forces navales, si important à la prospérité commune des nations de l'Europe.

Là seulement peut se trouver la possibilité d'une paix solide; et si tel est le terme de tant de calamités, après avoir vu périr la plus précieuse partie de cette génération, cette brillante jeunesse que réclamaient l'agriculture et tous les travaux de la société, après la perte de tant de millions, il faudra se convaincre que, quoique l'existence des nations soit moins bornée que celle des individus, elles ne parviennent pas pour cela à un plus haut degré de maturité et de sagesse, et que pour elles, comme pour eux, l'expérience des pères est perdue pour les enfans.

Il ne fallait pas moins qu'un évènement aussi considérable que la prise de Séringapatam pour dissiper à Londres les dernières craintes que la conquête de l'Egypte avait inspirées : toute la prévoyance du gouvernement, tout ce qu'on avait dit et écrit pour démontrer l'impossibilité de l'exécution des projets qu'on supposait à *Bonaparte*, ne rassurait point le commerce contre le génie entreprenant du général français, et la haine irréconciliable que portait aux maîtres du Bengale, le Sultan de Mysore. La perte de l'un des deux pouvait seule faire mettre au rang des chimères la grande révolution que l'on croyait avoir été concertée entr'eux, et sur la possibilité de laquelle les voyageurs, les hommes instruits de l'état présent de ces vastes régions, sont loin d'être d'accord.

Ce serait ici la place d'un tableau des dernières opérations de *Bonaparte* en Syrie et en Egypte ; et nos lecteurs l'attendaient peut-être, après la défaite de *Chiosse Mustapha-Pacha*, et la reprise d'Aboukir qui ont terminé la campagne.

Mais nous sommes forcés de différer,

jusqu'à notre prochain numéro, de remplir nos engagemens à cet égard : pressés par la rapidité des évènemens de la guerre d'Europe, nous craindrions de tronquer ce grand épisode des guerres d'Asie, qui sera l'un des plus intéressans dans l'histoire du siècle des révolutions. Nous voudrions aussi, avant de resserrer en quelques pages tant d'objets intéressans et d'un genre si neuf, avoir sous les yeux les matériaux et les rapports qui sont encore trop incomplets. Il faut avoir entendu les acteurs; il faut tenir d'eux-mêmes, non-seulement la série des faits, mais aussi les détails de cette réunion singulière de Français, de Grecs, d'Arabes, de Juifs, de Cophtes, formant, pour ainsi dire, une nation nouvelle. Ce ne sont pas seulement ses projets et ses plans de guerre, dont nous voudrions donner une trop légère esquisse; mais c'est aussi la politique intérieure du conquérant de l'Egypte qui excite la curiosité et mérite de fixer l'attention. C'est ce mélange d'armes, de mœurs, de coutumes, de langages si divers, sous une autorité militaire tempérée en aparence par des formes de

gouvernement démocratique : c'est cette transplantation des arts, des pratiques les plus perfectionnées de l'industrie, des résultats du plus haut degré de civilisation au milieu des déserts, et des hordes barbares, qu'il serait intéressant d'observer. Ainsi donc, dans l'espoir de pouvoir offrir plus tard à nos lecteurs des notions moins vagues, ne nous arrêtons pas plus longtems, et tâchons de retrouver, de montrer sur ce théâtre, déja trop vaste depuis la mer du Nord jusqu'au golfe de Gênes, les combinaisons inattendues, les mouvemens de plus en plus rapides, les actions de plus en plus fréquentes de toutes les forces que les deux partis aient pu y porter.

Nous avons successivement développé, aux trois principales époques de cette campagne, la conception, l'exécution et l'issue de trois différens plans d'offensive générale et combinée, tous trois marqués par de grands évènemens qui furent comme le dénouement de chacun de ces actes.

Première époque (germinal). — Première offensive des Français sous l'ancien

Directoire, qui renouvela les hostilités. — Conquête des Grisons, par *Massena*, et des frontières du Tyrol, par *Lecourbe*. — Bataille de Stockach, gagnée par l'Archiduc. — Bataille de Magnan en Italie, gagnée par le général *Kray*. — Les Français forcés par-tout à se retirer.

Seconde époque (floréal, prairial et messidor). — Seconde offensive des alliés en Italie. — Passage de l'Adda. — Bataille de Cassano, gagnée par le maréchal *Souwarow*. — Reprise de la Lombardie et d'une partie du Piémont. — Reprise des Grisons. — Passage du Rhin. — Attaques des lignes, et prise de Zurich par l'Archiduc.

Défensive active des Français. — Etat d'observation. — Forces balancées en Suisse. — Guerre de siège en Italie. — Avantages remportés par *Moreau* près d'Alexandrie. — Bataille de St.-Giulianno, près de Plaisance, gagnée par *Souwarow*. — Défense du pays de Gênes. — Réunion de *Macdonald*. — Reprise de la Toscane. — Prise de Mantoue.

Troisième époque (thermidor et fructidor). — Seconde offensive des Français.

— Tentative du général *Joubert* pour délivrer Tortone. — Bataille de Novi, gagnée par le maréchal *Souwarow*. — Attaque de tous les postes des Alpes et du Piémont, par le général *Championet*. — Attaque de la position de Zurich, par le général *Massena*. — Avantages remportés par les généraux *Chabran* et *Lecourbe* contre la gauche de l'Archiduc. — Passage du Rhin par le corps du général français *Müller*. — Invasion du Palatinat. — Bombardement de Philipsbourg.

Nous replaçons ce tableau sous les yeux de nos lecteurs; nous distinguons ces époques, afin de rendre plus sensible, par rapport aux évènemens passés, et de faciliter pour l'avenir l'application du nouveau système de guerre.

On a souvent observé que quelques historiens modernes avaient établi, entre des faits isolés, des rapports qui n'avaient peut-être point existé, et qu'ils avaient imaginé un ordre de choses correspondant à leurs conjectures, pour donner aux récits trop uniformes des misères humaines, le piquant et l'attrait de la recherche des causes pre-

mières, *ignotas cognoscere causas.* Nous ne redoutons point ce reproche, et nous croyons l'avoir prévenu en faisant voir comment, à force d'étendre et de multiplier les combinaisons, elles se sont tellement liées, qu'on ne peut plus, dans ce jeu terrible, porter un coup, remuer une pièce, que tout le système n'en soit ébranlé. Il semble que les progrès de ce nouveau genre de guerre entraînent les hommes d'état et les généraux au-delà de leur sphère; il n'y a plus de règle ni de terme connu pour la conception de leurs plans et la direction de leurs opérations.

En expliquant mieux cette assertion, qui pourrait paraître paradoxale, nous donnerons une idée claire de la situation des armées à cette quatrième époque de la campagne; et les évènemens récens qui la distinguent, se trouveront amenés et mis à leur place par l'observation même des causes qui les ont produits.

Les armées trop nombreuses, et la trop forte proportion d'artillerie dans les armées françaises, et de cavalerie dans les armées impériales, avaient à la vérité forcé d'a-

grandir le théâtre, et avaient, ainsi que nous l'avons démontré, changé presque toutes les anciennes données sur l'importance de telle ou telle partie de frontière entre l'Allemagne et les Pays-Bas, entre la France et l'Italie, et sur la nature d'opérations militaires dont ces diverses contrées étaient susceptibles ; mais les combinaisons d'attaque et de défense ne s'étaient point encore, avant cette dernière campagne, étendues au-delà des grandes limites qui séparent le théâtre de la guerre de Flandre, de celui du Rhin, et celui-ci de l'Italie. N'était-il pas déja prodigieux que les espaces qui avaient suffi aux *Condé*, aux *Eugène*, aux *Montecuculi*, aux *Turenne*, aux *Luxembourg*, pour déployer, avec de grandes forces, tant de génie et d'activité ; que les places, les postes, les obstacles qui avaient arrêté ou favorisé ces grands capitaines, pendant plusieurs campagnes, fussent pour ainsi dire effacés de la nouvelle topographie militaire ? Devait-on encore s'attendre à des efforts plus grands que ceux qui avaient été nécessaires pour prendre des positions, et livrer des batailles sur la sur-

face entière d'un pays, sans avoir égard aux terrains, aux positions intermédiaires, mais seulement à l'importance des points occupés à de grandes distances sans contiguité, et comme s'il eût été convenu de marquer seulement par l'occupation des postes principaux, le tracé idéal de ces immenses lignes? Cependant, ces déploiemens, ces marches, ces manœuvres pour chercher à s'envelopper réciproquement aux extrémités d'une ligne que l'œil ne pouvait mesurer, n'étaient pas encore le dernier terme de la progression.

Les grandes barrières posées par la nature entre les divers pays, ayant été ouvertes et pratiquées, comme l'avaient été les limites particulières, les lignes, les enchaînemens de postes, les cours des fleuves, on est parvenu à faire mouvoir les masses d'armées, à les porter d'une frontière à l'autre, comme on avait porté des corps à divers points d'une frontière pour en former une seule ligne.

Le but de ces vastes opérations n'est plus seulement d'emporter une position, de faire tomber une place importante en se portant

au-delà du pays qu'elle couvre, et des communications qu'elle gêne; mais de forcer son ennemi à évacuer à-la-fois tout un pays, en se hasardant aussi à perdre une frontière entière par une seule chance, par un seul évènement de guerre.

Dans ces actions générales, les mouvemens des troupes ne sont plus seulement des manœuvres de ligne, non plus seulement des marches forcées, mais des trajets de 50 et 60 lieues, exécutés par des corps d'armée, entrepris avec aussi peu d'hésitation, exécutés aussi rapidement que s'il ne s'agissait que de détacher une simple avant-garde.

Les armées françaises avaient pour la première fois, et avec tant de succès, mis en pratique ce genre de guerre offensive, que les alliés furent forcés de l'adopter à leur tour : jamais on ne rendit d'aussi fortes masses aussi mobiles.

A mesure que les moyens s'accroissent et se compliquent, le but s'agrandit et se simplifie comme il arrive toujours dans le perfectionnement des sciences et des arts. Les généraux de l'un et de l'autre

côté ne cherchent plus qu'à déborder et écraser un des grands appuis des ailes, afin de forcer l'ennemi à une retraite absolue.

Nous ne rappelons pas seulement ici une règle commune et applicable à la guerre depuis l'attaque du moindre poste jusqu'à celle de la position la plus importante, la mieux flanquée; mais nous voulons faire observer à nos lecteurs que cette époque que nous décrivons, a cela de remarquable que les batailles rangées les plus sanglantes, livrées ou reçues dans des positions déterminées, ces grandes victoires, qui auraient autrefois décidé du sort de la campagne et peut-être du sort de la guerre, n'ont d'importance que lorsqu'elles se trouvent liées à l'ensemble d'une attaque générale.

L'Archiduc et le maréchal *Souwarow* avaient éprouvé, le premier à la reprise de Lucien-Steig et au passage du Rhin, le second au passage de l'Adda, que les seuls succès décisifs dans ce genre de guerre ne pouvaient être que le résultat de grands mouvemens, d'une multiplicité d'affaires de postes, combinées, liées, soutenues par

des forces assez supérieures pour pénétrer, malgré la plus vigoureuse résistance, malgré tous les obstacles de la nature et de l'art, et envahir tout-à-coup, soit la totalité, soit au moins une partie considérable du théâtre de la guerre.

Mais si ce théâtre de la guerre s'était trouvé trop résserré en 1794, pour les nombreux bataillons français, il était maintenant trop vaste pour les deux armées alliées de Suisse et d'Italie, qui se trouvant l'une et l'autre arrêtées par des positions formidables; celle de *Massena* devant Zurich, celle de *Moreau* dans les Appenins, ne pouvaient, avant l'arrivée de nouveaux renforts, pousser plus loin la guerre offensive.

En effet, le général *Souwarow* avait, après la bataille de Novi, une trop grande supériorité pour rester en observation, et laisser aux Français tout l'avantage de leur belle défense de l'état de Gênes; et cependant cette supériorité n'était pas encore suffisante pour forcer la tête de leurs retranchemens, ou pour détacher des corps capables de percer, par les divers passages des Appenins, pour les prendre à revers, et les

obliger de quitter la place et la rivière de Gênes.

D'un autre côté, l'Archiduc qui (comme nous l'avons plusieurs fois répété, parce que c'est un point capital dans la discussion des opérations générales de cette campagne) n'avait pu soutenir, contre les attaques du général *Lecourbe*, sa gauche trop affaiblie, se trouva, au moment de l'arrivée des 26,000 Russes, commandée par le prince *Korsakow*, dans l'impossibilité de réunir toutes ses forces pour reprendre sa première position et rouvrir ses communications avec l'Italie par le Saint-Gothard. Le secours des Russes avait trop tardé; la marche de cette armée auxiliaire était trop bien connue, pour que les généraux français ne se fussent pas préparés à profiter des derniers momens favorables qui leur restait avant la jonction des Russes et des Autrichiens sur le Rhin, pour rompre d'avance, par la vivacité de leurs attaques, le concert d'opérations que cette réunion devait produire.

L'Archiduc, qui avait pressenti cet effort des armées françaises, et s'était disposé à couvrir la Souabe, dut exécuter devant *Mas-*

sena, et presque au milieu des combats que celui-ci se hâtait de lui livrer pour le retenir, le passage des troupes russes qui entraient en Suisse et le passage des troupes autrichiennes qui se portait à la rive droite du Rhin.

Nous avons rapporté l'incursion du général *Müller* dans le Palatinat, et nous avons fait remarquer l'étonnante célérité des marches de l'Archiduc, qui eut à peine le tems de sauver *Philipsbourg*. On attribuera peut-être un jour les revers essuyés par les alliés, en Suisse, à ce mouvement de l'Archiduc qui pourra paraître faux et précipité, au moment où l'arrivée du général *Souwarow* allait rétablir la balance des forces et lui donner même une assez grande supériorité pour pouvoir suivre le cours de ses premières opérations.

Mais en raisonnant ainsi, on ferait abstraction du plan général, et de l'importance de la formation d'une armée de l'Empire; on oublierait que si les Français s'étaient affermis sur la rive droite du Rhin, ils auraient menacé les derrières de l'armée alliée et les communications, sans lesquelles les

subsistances rassemblées à si grands frais aux environs du Mein et sur le haut du Danube, ne pouvaient parvenir à l'armée alliée, dans la Suisse, qui en était entièrement dépourvue. Il n'y eut sans doute jamais de motifs plus déterminans de détacher l'aile droite d'une armée, et de la mettre, surtout une cavalerie trop nombreuse, pour la nature du pays de la Suisse, à portée d'agir.

L'on voit que, soit en Italie, soit en Allemagne, malgré leur ralliement, depuis la prise de Mantoue, malgré les renforts qu'ils avaient reçues, les puissances coalisées n'avaient pas encore, dans les premiers jours de vendémiaire, assez de troupes pour accomplir leurs premiers desseins, et exécuter les deux grandes attaques qui devaient déconcerter et désunir le plan de défense des frontières orientales de la France. Ils divisaient la masse de chacune des deux armées, et tâchaient de remplir les intervalles qu'ils étaient forcés de laisser entr'elles; à-peu-près comme dans l'ordre simple de bataille, avant de passer à une disposition d'attaque, on occupe, par des

marches de flanc, par des manœuvres qui paraissent sans objet, le front d'un terrain ou d'une ligne trop étendue.

Les Français de leur côté, soit qu'ils restassent dans un état de défensive passive, soit qu'ils voulussent repousser ou retarder des attaques, en agissant eux-mêmes, ne pouvaient suffire à couvrir toutes les parties de leurs frontières, si ce n'était par des mouvemens, moins sensibles sans doute, puisque leur position générale était plus resserrée, mais non moins rapides que ceux des alliés. On a pu en juger par les combats de l'armée de *Moreau*; par les marches et les attaques du général *Championet*, contre la chaîne des postes des alliés dans toutes les vallées de la frontière du Piémont; par les fréquentes actions des colonnes de l'armée de *Massena*; par les passages du Rhin; par les incursions des garnisons de Mayence et d'Ehrenbreitstein, et les renforts tirés des côtes et de l'intérieur, pour soutenir l'armée batave.

Ainsi donc de toutes parts, après avoir consommé d'avance, soit par les combats, soit par les fatigues, un plus grand nom-

bre d'hommes qu'on n'avait espéré d'en rassembler pour se porter les derniers coups, on cherchait à suppléer, par des marches et des contre-marches, à ce manque de forces, à ce défaut de proportions entre le but et les moyens, pour pouvoir, avant la fin de la campagne, tenter sur un seul point une irruption décisive.

Telles nous semblent être les causes de cette prodigieuse activité des armées, qui va croissant de jour en jour, et qui malheureusement étend au loin les ravages de la guerre, et force, trop souvent, à abandonner les peuples dont on a protégé la cause; ou qu'on a entraînés dans la sienne, et qui restent exposés aux vengeances ou livrés à la générosité du vainqueur.

C'est sous le point de vue général que nous venons d'examiner, que doivent être considérés les évènemens dont nous avons à rendre compte, et nous rapprocherons leurs développemens de cette conclusion.

Depuis la reddition éventuelle de Tortone, le maréchal *Souwarow* avait mis ses projets à découvert. Le général *Kray* qui, après la bataille de Novi, avait mar-

ché par Novare vers la frontière du Valais avec quatorze bataillons et deux régimens de cavalerie, avait reçu l'ordre de ramener ce corps à Alexandrie, et de se borner à faire soutenir le colonel *Strauch* et le prince de *Rohan*, sur les frontières du Valais, par la brigade du général *Laudon*.

Le nouveau plan arrêté par les deux cours impériales consistait à former, 1°. au centre, en Suisse, une grande armée russe sous les ordres du général *Souwarow*; 2°. sur la gauche, en Italie, une armée autrichienne, commandée par les généraux *Kray* et *Melas*; 3°. à la droite, sur le Bas-Rhin, l'armée impériale et de l'Empire aux ordres de l'Archiduc.

Nous avons suffisamment expliqué le motif général, et nous devons aussi faire connaître les motifs particuliers de ce changement inattendu dans l'ordre et dans la distribution des forces des alliés.

Il n'est pas douteux que cette nouvelle formation ne fût préférable à l'amalgame des troupes de différentes nations dans une même armée, qui, même en supposant la

plus parfaite harmonie entr'elles, nuit nécessairement au service, par la différence de langage, d'ordonnance et de discipline: pour un succès dû à la rivalité de courage et de talent, combien ne risque-t-on pas de graves inconvéniens!

Chacune des trois armées devait donc gagner à ce nouvel arrangement. Les Russes se rapprochaient de la route la plus courte et la meilleure pour recevoir leurs recrues: la confusion inévitable dans les dépôts, dans les hôpitaux, dans les magasins, devenait moindre; chaque armée devait recevoir aussi des auxiliaires différens en Italie, en Suisse et en Allemagne; et c'était une précaution très-sage, que de ne point ajouter le mélange des nations dans les armées à celui des peuples armés qu'on excitait à prendre les armes.

Les troupes piémontaises, qu'on se hâtait de rétablir, et celles de la confédération des princes d'Italie, devaient augmenter les forces du général *Kray*.

Les nouvelles levées dans les Grisons et dans les Petits-Cantons, les troupes formées par d'anciens officiers suisses, le corps du

prince de *Condé*, et une division de troupes bavaroises devaient se réunir à l'armée russe.

Enfin, les divers contingens de l'Empire, les levées de milices nouvellement organisées dans les électorats, devaient renforcer l'armée de l'Archiduc.

Il n'est pas inutile de dire ici que d'après des calculs aussi suivis que de telles circonstances ont pu le permettre, c'est-à-dire, en continuant d'évaluer les pertes et les secours, on a estimé que chacune de ces trois armées, séparée et formée, se trouverait être forte de 60 à 70,000 hommes à l'époque du 9 vendémiaire. Un corps considérable de l'armée de l'Archiduc devait rester en Suisse sous les ordres du général *Hotze*.

Suivons maintenant le mouvement du général *Souwarow* pour l'exécution de ce déplacement des forces, l'un des plus hardis qu'on ait osé tenter devant un ennemi actif et entreprenant. Le centre de son armée était à Asti vers le 15 fructidor; l'aile gauche, qui était d'abord aux ordres du général *Rosenberg*, occupait Novi, couvrait

Tortone, et poussait ses postes, par Toltagio, jusqu'à la vue de la Bochetta. L'aile droite, sous les ordres du général *Lichtenstein*, s'étendait jusqu'au Pô, vers Turin; deux divisions russes étaient postées dans les environs de Spigno et d'Acqui; les postes à l'entrée des vallées des Alpes du Piémont avaient été renforcés.

Le général *Championet* continuait à faire une guerre de poste très-vive : une de ses colonnes était entrée à Suze; une seconde s'était emparé de la ville d'Aost, dans la vallée de ce nom, et avait forcé les Impériaux à se retirer près le fort de Bard: en même tems il faisait des démonstrations du côté de Coni et du Col-de-Tende; il avait forcé des postes importans, et pénétré jusqu'à Pignerol.

Le général *Moreau*, qui, après avoir soutenu ses postes du côté de la rivière du Levant contre les entreprises du général *Klenau*, avait concentré ses forces entre Savonne et Saint-Giacomo, poussait ses détachemens jusqu'à Bassaluza et Capriata, et faisait des dispositions pour se porter en avant.

Le 22 fructidor, le général *Souwarow* fit mettre en marche la première colonne des troupes russes, sous les ordres du général *Rosenberg*; elle se dirigea sur Novare, pour se porter ensuite par Bellinzona sur le Saint-Gothard.

Soit que le général *Moreau* se fût aperçu de ce mouvement par les manœuvres du général *Kray*, soit que la trève éventuelle de Tortone n'étant pas encore expirée, il espérât de pouvoir enlever encore aux alliés ce trophée de la bataille de Novi, il sortit le 23 fructidor de sa position avec un corps de 20 à 25,000 hommes, formant trois colonnes : la première se porta sur Acqui, et les deux autres sur Novi et Serra-Valle.

Le général *Kray* ayant marché à sa rencontre avec la gauche et une partie du centre de l'armée impériale, il y eut un engagement très-vif; les colonnes françaises furent repoussées. Après une perte assez considérable, *Moreau* se retira et reprit ses premières positions.

Le 25 fructidor, la citadelle de Tortone fut enfin rendue au général *Souwarow*,

qui, après avoir fait publiquement ses adieux et témoigné sa reconnaissance aux généraux, et aux troupes autrichiennes, partit pour la Suisse avec l'arrière-garde des troupes russes.

Après la reddition de Tortone, toute la partie de l'armée du général *Kray*, qui était campée à Bozzalo di Formigaro et à Rivalta, pour couvrir le siège, marcha d'abord sur Alexandrie, et ensuite vers Coni, par Feliciano et Alba.

Le gros de l'armée (à-peu-près 35 bataillons et 5 régimens de cavalerie), sous les ordres du général *Melas*, se trouva rassemblé, le 30 fructidor, à Bra. sur la Sture. C'était une position centrale entre les Alpes et les Appenins très-bien choisie pour s'opposer aux progrès du général *Championet*, et à la réunion qu'il cherchait à exécuter en avant de Coni avec l'armée dont le général *Moreau* allait lui laisser le commandement dans le pays de Gênes.

Championet se trouvait alors près de Pignerol; son quartier-général était à Villa-Valletta; le corps qu'il avait porté

en avant de Suze, et qu'on estimait à 6 ou 7,000 hommes, s'avançait sur Turin, où commandait le général *Bellegarde*, frère du feld-maréchal de ce nom, qui avait été appelé à Vienne.

La colonne de gauche de l'armée française des Alpes, conduite par le général *Duhem*, s'avançait d'Aost sur Yvrea, occupé par le général *Haddick*, dont la division formait la droite de l'armée autrichienne.

A la faveur de ces mouvemens, par lesquels, en pénétrant par les deux vallées principales, il menaçait d'envelopper la place de Turin et le flanc droit de l'armée autrichienne, le général *Championet* se porta en force, par le marquisat de Saluces, à l'entrée de la vallée de la Sture, près du fameux champ de bataille de Staffarde, où le maréchal de *Catinat* battit le duc de *Savoie* en 1690.

Le 28 et le 29 fructidor, il y eut des combats très-vifs en avant de Fossano et de Savigliano, que le général *Gottesheim* défendait avec une avant-garde d'environ 6,000 hommes, en attendant d'être soutenu

par le général *Melas* : il fut cependant forcé de céder ces deux postes importans. Le général *Championet* s'en empara; mais ils lui furent bientôt enlevés.

Le général *Kray* avait, comme nous l'avons dit, rassemblé ses forces à Bra; il ne perdit pas un instant pour attaquer le corps du général *Championet*, qui se trouvait presque isolé, et si avancé, qu'il pouvait, en une marche, se réunir à la gauche de l'armée de *Moreau*.

L'armée autrichienne partit du camp de Bra le deuxième jour complémentaire; elle fut partagée en deux fortes colonnes : le général *Kray* conduisait lui-même celle de gauche, et la dirigea sur Fossano ; le général *Melas*, à la tête de l'autre, marcha pour attaquer Savigliano. L'affaire s'engagea d'abord par cette dernière colonne : celle de droite, où les régimens de *Fürstenberg* et de *Stuart* attaquèrent, reprit le poste de Savigliano.

Les Français évacuèrent aussi dans la nuit celui de Fossano; et après avoir essuyé une perte considérable, se retirèrent sur Maira, remontant la petite rivière de ce

nom, l'une de celles qui forment et arrosent la vallée appelée Château-Dauphin. Toute la chaîne des postes au-dessus de Turin avait été attaquée en même tems; le général *Bellegarde*, pressé et repoussé d'abord du côté de Rivoli, fut soutenu par les généraux *Kaïm* et *Wukassowich*, qui forcèrent les Français à se retirer à Suze.

Il ne s'était rien passé du côté de Gênes depuis la dernière tentative infructueuse faite par *Moreau* pour dégager Tortone, et depuis sa retraite dans sa position de Savonne : deux petits corps autrichiens étaient restés en observation; l'un entre Gavi et Novi sur la Scrivia, et l'autre aux environs d'Acqui et de Spiguo, sur la Bormida.

Telles furent les manœuvres et les actions par lesquelles, en allant au-devant des Français, les observant par-tout de près, et les attaquant lui-même à l'ouvert des vallées, le général *Kray* sut couvrir et assurer la marche des Russes, qui se hâtaient d'atteindre les passages du mont Saint-Gothard. En se rappelant les sièges et les actions qui, dans les guerres précé-

dentes, illustrèrent les lieux que nous venons de citer comme de simples postes, pris et repris en peu de jours, on pourrait s'étonner que les passages de l'Assiette, d'Exilles, que Mont-Mélian, Château-Dauphin, Pignerol, n'aient pas eu la même importance qu'autrefois, même pour des corps de troupes à-peu-près de même force, si l'on ne cherchait le motif de cette différence dans l'objet même des opérations qui ne peuvent plus aujourd'hui être ainsi circonscrites.

Après cette tentative, le général *Championet* ayant laissé au général *Duhem*, qui dans la journée du 30 avait marché sur Saluces, le commandement de ses troupes, alla prendre à Gênes, des mains du général *Moreau*, celui de l'armée d'Italie : celle des Alpes devait désormais être comprise sous la même dénomination. *Moreau* venait d'être appelé à Paris : en prenant congé de son armée au quartier-général de Cornegliano, il la félicita sur sa constance à supporter tous les genres de privations. Le nouveau général fit aussi une proclamation, dans laquelle il considérait, comme outra-

geans pour l'armée, les bruits qu'on avait répandus sur la prochaine évacuation du territoire Ligurien.

Peu de jours avant l'arrivée de *Championet* à Gênes, cette ville avait été mise en état de siège, c'est-à-dire, que l'action du gouvernement, quant à l'ordre public et à la police intérieure, se trouvait suspendue et subordonnée à l'autorité militaire. Des troubles sérieux avaient obligé les Français à cette précaution, et le souvenir de la fameuse révolution de 1746 pouvait la justifier; car, il y a dans les caractères des peuples, comme dans ceux des individus, des traits que l'on croit effacés, et qui reparaissent tout-à-coup, quand des circonstances semblables réveillent les mêmes sentimens. En 1748, Gênes, épouvantée et troublée à l'approche de 60,000 Autrichiens et Piémontais, avait ouvert ses portes; ils usèrent avec tant de rigueur de ce que l'on est convenu d'appeler les droits de la victoire, que le peuple, qui obéissait en murmurant, s'émut et s'arma. Le commandant fit d'abord peu de cas de cette fureur, qu'il crut passagère : elle

s'accrut ; on forma des barricades, et la population entière de Gênes devint une formidable armée, qui chassa les vainqueurs : exemple mémorable de l'énergie qu'une étincelle peut ranimer dans l'esprit d'un peuple, même au dernier degré de la consternation.

L'effet que le gouvernement français s'était promis de ce dernier mouvement de son armée des Alpes, était sans doute de retenir en Italie le général *Souwarow*, et les secours que l'Archiduc réclamait à son tour, ou de profiter de l'affaiblissement de l'armée alliée, pour réunir les deux armées françaises des Alpes et d'Italie dans les plaines du Piémont, et si elles ne pouvaient y reprendre l'offensive, étendre du moins et faciliter la défense du pays de Gênes, où les Français souffraient beaucoup par la difficulté des communications.

Ce but ne fut point rempli, parce que cette armée des Alpes n'était qu'un cordon de troupes renforcé, et dont l'activité, les attaques réitérées sur toute la chaîne des postes que les alliés avaient poussés dans les hautes vallées, ne pouvaient d'a-

bord attirer assez leur attention pour les distraire du siège de Tortone, et leur faire quitter les positions par lesquelles ils resserraient l'état de Gênes. Lorsque le rassemblement des conscrits eut grossi jusqu'à près de 25,000 hommes les forces disponibles du général *Championet*, et que, vers l'époque où se livra la bataille de Novi, il put hasarder de pénétrer plus avant, cette diversion n'en imposa point au général *Souwarow*, et il eût mieux valu pour les Français que ces nouvelles forces eussent été portées à l'armée du général *Joubert*. Enfin, dans cette dernière circonstance, le mouvement du général *Championet* a été tardif; il semble que son plus grand effort devait être tenté le 25 fructidor, au moment même où *Moreau* sortait de sa position de Savonne, et descendait des Appenins pour attaquer de nouveau le corps d'observation du général *Kray*. Lorsqu'on veut, par des attaques de deux corps d'armée séparés, contraindre un ennemi supérieur en forces à chacun des deux, de céder la position qu'il occupe entr'eux, il faut que ces attaques soient simultanées;

et que l'ennemi soit obligé de se diviser, ou de perdre l'un des appuis des ailes.

Le manque de concert, que nous venons de faire remarquer, devait servir le général *Kray*; mais on n'en pouvait profiter avec plus de célérité et de précision, ni mieux remplir son objet, qui était de se maintenir jusqu'à l'arrivée des renforts qui devaient remplir le vide causé par le départ des troupes russes.

Il ne restait guère plus que 18 ou 20,000 hommes de l'armée auxiliaire que le général *Souwarow* avait conduite en Italie, et qui y avait reçu, au milieu de thermidor, un renfort de 10 à 11,000 hommes, venus par la route de Hongrie.

L'avant-garde de ce corps d'armée (l'un de ceux qui ait jamais livré autant et d'aussi sanglans combats dans un espace de quatre mois) parut, le 28 fructidor, à Bellinzona.

Les colonnes défilèrent par Agno et campèrent à Bironia, Faverna et Bedano, dans les environs du Mont-Cénère. (Le général *Lecourbe* avait occupé cette position, trois mois auparavant.) Le général *Souwarow*

arriva, le 29 fructidor, à Lugano, après avoir rassemblé ses troupes au Mont-Cénère : il fit ses dispositions pour les attaques du St.-Gothard, et pour sa réunion avec les corps autrichiens des généraux *Auffenberg* et *Jellachich*, qui occupaient, devant les avant-gardes du général *Lecourbe*, les frontières des Grisons et des Petits-Cantons.

Cette division de troupes autrichiennes, qui devait recevoir encore quelques renforts par le Tyrol, était destinée à seconder le général *Souwarow*, dont le but n'était pas seulement de repousser le général *Lecourbe*, et de rétablir l'aile gauche de l'armée alliée de Suisse dans ses anciennes positions sur la Reuss, mais encore d'envelopper la droite de l'armée française, de la séparer du Valais, et franchissant à-la-fois le mont Furca et l'Engelberg, de marcher sur Lucerne et sur Berne, pour forcer le général *Massena* à quitter sa position, et à passer l'Aar pour assurer ses derrières.

A mesure que les Russes s'avançaient vers les frontières de la Suisse méridionale, le corps du général *Strauch*, soutenu par

le général *Laudon*, se porta en avant et reprit ses anciens postes.

Dès le 1er. vendémiaire, le maréchal *Souwarow*, ayant remonté la Leventine, ou vallée du Tessin, s'empara du poste d'Airolo, et le lendemain, de celui de St.-Gothard, pendant que le général de *Rosenberg* tournait, par les sources du Rhin, vers le lac d'Oberalp, la position d'Urseren. Plus loin, le général *Auffenberg* descendait avec sa brigade par le Maderanerthal, dans la vallée de la Reuss, pour se réunir aux colonnes du général *Souwarow* dans la position du Steig.

Ainsi, la reprise du St.-Gothard et des positions sur la Reuss par le général *Souwarow* était exactement, dans le sens opposé, la même opération que celle qu'avait faite, un mois auparavant, le général *Lecourbe*, qui maintenant était forcé de céder ces postes importans. Le détail topographie, par lequel nous avons, dans notre numéro V, essayé d'expliquer cette expédition, pourrait être répété ici. Il suffirait de transposer les noms des vallées et des issues par lesquelles les colonnes du géné-

ral *Souwarow*, débouchant en avant les unes des autres, comme l'avaient fait celles de *Lecourbe*, coupaient successivement la retraite des divers postes français, établis sur le cours de la Reuss depuis le Pont-du-Diable jusqu'à Altorf.

L'entrée du maréchal *Souwarow* en Suisse ne pouvait être plus heureuse, et cette expédition, peut-être d'un genre nouveau pour ce vieux capitaine, était d'autant plus remarquable, que ses officiers et ses soldats sortaient des plaines d'Italie, et n'avaient presqu'aucune expérience de cette espèce de guerre.

Si la prise du St.-Gothard par les Français avait, un mois auparavant, changé, avec tant d'avantage pour eux, la situation de leurs affaires en Suisse, cette clef n'était pas moins importante entre les mains des Russes. Nous avons dit jusqu'où le général *Souwarow* aurait poussé ses progrès, si les succès d'une attaqne, ou seulement le maintien de la position de la droite de l'armée sur la Limat, lui en eussent laissé le tems. On verra qu'après un grand revers, l'occupation des Hautes-Alpes et la communica-

tion avec l'Italie auraient pu, sinon balancer la fortune des armes, du moins assurer les moyens de rétablir les affaires des alliés. Mais quelque complète qu'ait été la victoire qu'a remportée depuis le général *Massena*; il semble qu'il aurait dû rendre plus difficile, au général *Souwarow*, l'entrée de la Suisse par le St.-Gothard.

Depuis que l'armée du prince *Korsakow* avait remplacé les troupes autrichiennes dans la position de Zurich, et que l'Archiduc avait marché au secours de Philipsbourg, le général *Hotze* commandait la partie de l'armée autrichienne qui était restée en Suisse, et qui consistait en 29 bataillons et quatre régimens de cavalerie. Contraint, par des forces supérieures, d'abandonner Glarus et Naefels, il avait pris une position avantageuse derrière la Linth, entre Wasen et Utznach; son quartier-général était à Rattbrun; il couvrait, par sa gauche, l'entrée des Grisons. Les Russes s'étendaient depuis Utznach, le long du lac de Zurich et de la Limat jusqu'à Baden; ils avaient un corps campé sur le Horn devant Zurich, et un autre sur les hauteurs

près de la route qui conduit à Wallishofen ; le corps du général *Nauendorf* se trouvait vis-à-vis de Baden, et formait l'aile droite qui s'appuyait au Rhin.

Voici quelle était, depuis le 15 au 20 fructidor, la position de l'armée de *Massena*.

A la droite, le général *Thureau* occupait le Valais avec une division. *Lecourbe* occupait le Saint-Gothard et le cours de la Reuss jusqu'au lac des Quatre-Cantons, et poussait ses avant-gardes dans la Vallée des Grisons. La division du général *Soult* était à Glarus, trois fois pris et repris, et s'étendait jusqu'à Adlitwill. La division du général *Mortier*, d'Adlitwill à Dietikon; et celle du général *Lorges*, de Dietikon jusqu'à Baden, formait le centre de l'armée française. Celle du général *Ménard*, depuis Baden jusqu'au Rhin, et la réserve que le général *Klein* commandait dans le Frickthal, formaient la gauche; le général *Chabran* commandait à Bâle.

Force effective qu'on croit pouvoir supposer dans les deux armées, avant l'arrivée du général Souwarow *en Suisse.*

ARMÉE ALLIÉE.		ARMÉE FRANÇAISE.	
De la gauche à la droite, corps du général *Jellachich*,	8,000	De la droite à la gauche, division de *Thureau*, dans le Valais,	8,000
Aile gauche, sous les ordres du général *Hotze*,	15,000	Aile droite, sous les ordres du général *Lecourbe*,	18,000
Armée russe au centre, sous les ordres du prince *Korsakow*,	26,000	Corps du général *Soult* dans le canton de Glarus,	11,000
Aile droite ou réserve du général *Nauendorf*,	10,000	Divisions aux ordres des généraux *Mortier* et *Lorges*, formant le centre,	25,000
	59,000	Aile gauche, ou réserve du général *Klein*,	10,000
		Dans les retranchemens de *Bâle*,	6,000
			78,000

Indépendamment des combats de Glarus, il y avait eu entre les deux armées divers engagemens de peu d'importance. Quoique la guerre de poste, qui s'engagea entre les deux positions, fut vive et meurtrière, on tenta réciproquement de se surprendre, mais toujours sans succès.

Le général *Massena*, depuis le succès des attaques du général *Lecourbe*, par sa droite, resserrait l'aile gauche de l'armée alliée, pour attaquer le centre avec plus d'avantage : il venait de porter en avant le général *Lecourbe*; il cherchait à pénétrer et tourner entièrement, par la vallée des Grisons, les positions qui couvraient la ligne du général *Hotze*; il se préparait ainsi peu-à-peu à une attaque générale. La nouvelle de la marche et des progrès du général *Souwarow*, qui pouvait, en peu de jours, faire sur les derrières de la droite des Français, à l'ouest de la Suisse, ce que *Massena* méditait aux frontières de l'est contre la gauche des alliés, précipita ses dispositions; il profita du dernier moment qui lui restait pour attaquer.

La position du prince *Korsakow* à Zurich,

sur les hauteurs et sur les deux rives de la Limat, était le centre, ou, si l'on veut, la tête de la ligne générale, occupée par les trois corps de l'armée alliée, depuis le poste de Wasen, entre le lac de Wallenstadt et la Linth, jusqu'au Rhin. On voit que sur cet intervalle, d'environ 17 lieues, le lac de Zurich et la rivière de Linth, qui le forme en sortant de la vallée de Glarus, avaient permis aux alliés d'étendre, ou plutôt de détacher leur aile gauche, jusqu'à près de 10 lieues de la tête de la position centrale, qui, jusques-là, avait paru inexpugnable.

Quoique cet intervalle paraisse trop considérable, le général *Hotze* avait eu cependant raison de s'être porté jusqu'aux revers des hauteurs qui séparent le cours de la Linth de celui de la Thur. Il avait son quartier-général à Kaltenbrun, et par cette position resserrée, entre ces hauteurs et la Linth, il pouvait défendre pied-à-pied l'entrée des deux vallées de la Glatt et de la Tœss, dont le cours du sud-est au nord-ouest, parallèle à celui de la Limat, coupait, par la plus courte direction, les derrières du centre et de la droite de l'armée alliée.

Tel était l'avantage évident de la position de *Hotze*, et l'objet des premières manœuvres de *Massena* fut de l'en déposter, s'il le pouvait, dès le commencement de l'action générale, 1°. afin d'achever de le séparer d'avec le général *Jellachich*, et de rendre impossible toute jonction avec *Souwarow* par les cantons de Schwitz et Glarus; 2°. pour attaquer le centre avec plus de confiance, quand les derrières seraient menacés.

Pour atteindre ce but important, le général français fit, sur sa gauche, dans le Frickthal et sur l'Aar, diverses démonstrations. Enfin, le 2 vendémiaire, après avoir attiré l'attention par une fausse attaque dirigée sur Bruck ou Buch, conduite par le général *Ménard*, il donna ordre au général *Lorges* de passer la Limat au-dessus de Baden, avec sa division, et d'attaquer le camp des Russes, sur la rive opposée.

La division du général *Mortier* et la réserve, commandée par le général *Klein*, marchèrent pour s'emparer des hauteurs à l'ouest de Zurich, et attaquèrent de front.

Le général *Massena* avait aussi donné l'ordre au général *Soult* de passer la Linth,

au moment où l'attaque commencerait, du côté de Zurich, et d'attaquer vivement les avant-postes des Autrichiens dans cette partie.

Le général *Hotze*, surpris de cette attaque impétueuse, et informé que les Français avaient déja passé la Linth, monta à cheval, et courut, avec quelques officiers, aux avant-postes, pour faire une reconnaissance entre Schaennis et Kaltenbrunn. Il s'avança témérairement; le groupe fut enveloppé, attaqué, et le général *Hotze* resta sur le champ de bataille. Il fut aussi regretté par les alliés que l'avait été par les Français le général *Joubert*, tué à la bataille de Novi.

L'armée impériale de Suisse ne pouvait faire une plus grande perte que celle du défenseur de Feldkirch, ni dans un moment où les talens de ce général et la connaissance particulière du terrain difficile sur lequel il se trouvait, fussent plus nécessaires. Les généraux russes perdaient leur guide. *Hotze*, né à Zurich, fut frappé de mort presque sur ses propres foyers.

Les Français poussèrent vivement leur

premier avantage; ils emportèrent d'abord le pont de Grynau au pied du Brun-Berg, à l'entrée de la Linth, dans le lac de Zurich. Le prince de Wurtemberg, accouru de Rapperschwil avec trois bataillons russes, reprit ce poste, mais ne put s'y maintenir contre une nouvelle attaque. Le pont resta aux Français; et dès ce moment, les troupes autrichiennes, parmi lesquelles la perte de leur général avait déja mis quelque confusion, ne purent se maintenir dans la position d'Utznach, dont le flanc droit allait être tourné. Le général *Soult*, ayant battu les divisions du général *Hotze*, les força, par la suite des combats du lendemain, à se retirer en désordre, par le Goldiner-Thal, sur Lichtenstein dans le Toggenbourg.

Cette aile gauche, dont le général *Petrasch* prit le commandement, après la mort du général *Hotze*, se trouva donc ainsi, du 3 au 4, entièrement séparée du centre de l'armée, dont le flanc gauche, et les derrières restèrent découverts.

Les attaques contre Zurich n'avaient pas eu moins de succès. La division de *Lorges* avait enlevé tous les postes qui lui étaient

opposés, forcé le camp, et repoussé les Russes jusques sous les murs de Zurich. Les hauteurs de l'ouest avaient été emportées par les généraux *Mortier* et *Klein*.

Les Français attaquèrent avec tant de résolution; les Russes, presque entourés, se défendirent avec tant de valeur, gardèrent leurs postes et leurs rangs avec tant de constance, que le carnage fut affreux, comme aussi la défaite entière : l'artillerie et les bagages furent perdus.

Une forte arrière-garde, enfermée dans Zurich, ne voulut point se rendre, et la ville, vainement sommée, fut emportée l'épée à la main.

Le prince *Korsakow* se retira par Bulach et par Winterthur, sur Eglisau, et sur Schaffhouse, trop tard sans doute, s'il fût averti à tems de ce qui se passait à sa gauche entre les deux lacs.

Les Français, maîtres de la position de Zurich, des deux rives du lac, et du cours de la Glatt, poursuivirent sur les deux directions de Saint-Gall et de Schaffhouse les Russes et les Autrichiens séparés, et qui ne pouvant ni se rallier, ni prendre de bonnes

positions sur la Thur, furent contraints de passer le Rhin, et de mettre entr'eux le lac de Constance.

La ville même de Constance et Petershausen furent occupées par les avant-gardes des Français, qui ne purent d'abord s'y soutenir.

Avant de montrer ce que cette position avait de semblable à celle que l'Archiduc occupait, au commencement de la campagne, au-dessus et au-dessous du lac de Constance, nous devons rendre compte de la position et des manœuvres du général *Souwarow* dans la haute Suisse, et de ses efforts pour rompre l'aile droite de l'armée française, pénétrer par la vallée de la Linth dans le canton de Zurich, et forçant le général *Massena* à replier sa gauche, dégager et rallier devant lui les deux corps qui avaient été battus. On peut juger de l'importance que le général *Souwarow* attachait à ce second projet, par la lettre qu'il écrivit aux commandans des troupes russes déposées de Zurich: « Vous répondrez sur votre tête d'un pas de plus » que vous feriez en arrière; je viens ré» parer vos fautes. »

Après avoir repoussé le long de la Reuss jusqu'à Altorf la brigade du général *Gudin*, il fut arrêté par les divisions que le général *Lecourbe* rapprocha et porta au-devant de lui, et parmi lesquelles se trouvait celle du général *Loison*.

Massena, prévoyant que l'aile du général *Lecourbe* ne pouvait soutenir les attaques du général *Souwarow*, réuni aux divisions de *Jellachich* et *Auffenberg*, marcha à son secours avec un corps d'environ 15,000 hommes : il dirigea la division du général *Mortier* sur Schwitz, celle du général *Soult* sur Wasen, et marcha lui-même sur Altorf.

Après l'affaire des 3 et 4, le lieutenant-feld-maréchal *Linken* avait eu quelque avantage sur la rive gauche du lac de Wallenstadt, avait pris deux bataillons français, et cherchant à favoriser, par le centre, le mouvement du général *Souwarow*, s'était avancé le 7 jusqu'à Glarus; mais ne pouvant communiquer ni par sa droite, ni par sa gauche, il fut forcé de se retirer dans les Grisons.

Cependant, le général *Souwarow*, mal-

gré la plus vive résistance, aux prix de sanglans combats qu'il ne cessa de livrer dans les étroites vallées du Multen-Thal et du Linth-Thal, pénétra jusqu'à Multen et Schwitz, et une partie du corps du général *Rosenberg*, après avoir repoussé un corps français au défilé de Mutten, arriva jusqu'à Glarus, d'où le général *Linken* venait de se retirer. Ce fut, surtout à l'ouvert de la vallée de la Mutten, dans les environs de Schwitz, que le général *Lecourbe* eut à soutenir le plus grand effort des troupes russes dans les journées du 11 et du 12 vendémiaire : le pont sur la Mutten et le poste de Brunnen furent emportés par les Russes, après un combat opiniâtre.

Le général *Souwarow* ne pénétra pas plus avant ; il ne dut pas même le tenter, ni hasarder une action générale : d'une part, la vallée inférieure de Glarus, le passage entre les lacs de Zurich et de Wallenstadt, lui était fermé ; et de l'autre côté, s'il s'était porté jusqu'à la position plus ouverte de Notre-Dame-des-Hermites, il serait tombé dans le piège que lui tendait

Massena, qui, dans une affaire décisive, enveloppant son flanc gauche, pouvait lui couper sa retraite sur les Grisons.

Les Russes et les corps des généraux *Auffenberg* et *Jellachich* se retirèrent donc, en bon ordre, des cantons de Schwitz et de Glarus, par le Flemsthal, dans la vallée des Grisons, où sa principale colonne déboucha entre Ilantz et Coire : l'arrière-garde fut harcelée par la colonne française que le général *Massena* avait dirigée sur Altorf. Leurs blessés ne purent être transportés, et une partie de l'artillerie et des bagages tombèrent entre les mains des Français.

On devait attendre que ce dernier effort du général *Souwarow*, pour opérer la réunion des deux corps d'armée, en les portant dans leur ancienne position, serait secondé par le mouvement du prince *Korsakow* contre la gauche de l'ennemi ; et en effet, pendant qu'avec une partie du centre de l'armée française, le général *Massena* avait si à propos et si heureusement soutenu sa droite, les alliés avaient repassé le Rhin, et se portaient sur Winthertur. La plus

forte partie de la colonne du prince *Korsakow* avait passé au pont de Diedenhoffen; le corps de *Condé* et les troupes de Bavière étaient entrés dans la Turgovie par le pont de Constance.

Le général *Massena*, informé de ce mouvement, porta d'abord sur Rheineck, à la tête du lac de Constance, la division du général *Soult*, afin d'assurer son flanc droit, et de contenir le corps autrichien qui, sous les ordres du général *Pétrasch*, avait traversé le Rheinthal, et s'était retiré sur Feldkirch et Bregenz.

En même tems, il passa de la droite à la gauche de son armée, se mit à la tête des divisions qui étaient en avant de Zurich, celles de *Lorges*, de *Ménard* et de *Gazan*; il rencontra les alliés, le 15 vendémiaire, entre la Thur et le Rhin, les chargea; et divisant leurs colonnes, à peine réunies par leurs avant-postes, les força de repasser le Rhin.

Le pont de Diedenhoffen fut rompu; les Français s'emparèrent de celui de Constance, et poursuivirent, à travers la ville jusqu'à Petershausen, l'arrière-garde du

corps de *Condé* et des Bavarois. L'affaire fut très-chaude du côté de Constance : l'aile gauche, commandée par le duc d'*Enghien*, avait eu d'abord quelque avantage, mais elle fut repoussée dans la ville par des forces supérieures. Le général *Bauer*, qui commandait la droite, se trouva coupé, avec une partie de sa cavalerie : il se fit jour, rentra dans la ville, s'empara du pont du Rhin, et couvrit ainsi le reste de la retraite.

Trois fois, dans cette même journée, la ville de Constance fut prise et reprise. Les Français, de l'un et de l'autre côté, se battirent avec une égale valeur : les Républicains restèrent maîtres de Constance.

Là finit la bataille de Zurich, qui, depuis les premières attaques des postes avancés, le 2 vendémiaire, avait duré quinze jours entiers.

La moitié de la Suisse, toute la partie orientale comprise entre le cours de la Reuss et celui du Rhin, depuis le Saint-Gothard jusqu'à Constance, servit de champ de bataille; et cette vaste enceinte, hérissée de difficultés naturelles, fut tellement oc-

cupée, que dans cet espace d'environ vingt-cinq à trente lieues de longueur, du nord au sud, sur quinze à dix-huit lieues de largeur, il n'y a pas une seule vallée, un seul passage pratiqué dans les hautes montagnes, une seule communication entre les lacs et les rivières, qui n'aient été disputés par des combats, occupés comme postes, traversés par des troupes, marchant et manœuvrant relativement à la même action.

Il serait difficile d'évaluer exactement la perte des deux armées pendant ces quinze jours. Celle des alliés a été portée au-dessus de 25,000 hommes; et nous pensons que si l'on comprenait dans le calcul les pertes faites de part et d'autre, aux combats livrés par le général *Thureau* sur la frontière du Valais, dans la vallée de Domo-d'Ossola, on s'éloignerait peu de l'exacte vérité en estimant à 40,000 hommes la perte des deux armées en tués, blessés et prisonniers. C'est plus d'un quart de la force effective sous les armes.

Dès que l'Archiduc reçut, à son quartier-général sur le Bas-Rhin, la nouvelle de

la bataille de Zurich, et qu'il fut informé que les généraux de l'armée française du Rhin faisaient filer des troupes vers Strasbourg et Bâle, il partit, avec la plus grande partie de celles qu'il avait amenées à Manheim, laissant toutefois au général prince de *Schwartzemberg* un corps suffisant pour couvrir Manheim et Philipsbourg. Il exécuta cette contre-marche avec autant de diligence qu'il en avait mis à secourir Philipsbourg : il arriva le 12 vendémiaire à Donaueschingen, où l'on tint un grand conseil de guerre. Les troupes autrichiennes arrivèrent dans la Haute-Souabe et sur les frontières de la Suisse, du 15 au 16.

Peu de jours après, l'Archiduc jugea nécessaire de rallier ses forces et de les concentrer : il rapprocha de lui le général *Nauendorff*, qui était placé en observation du côté du Brisgau, et prit une forte position dans la Haute-Souabe.

Une partie du corps du général *Korsakow* fila, par sa gauche, vers le lac de Constance; et d'un autre côté, le général *Souwarow*, qui avait d'abord établi son quartier-général à Coire, après y avoir reçu

une grande partie de son artillerie par le lac de Como et la route de Chiavenna, se porta à Feldkirch, visita le cordon par la rive droite du lac de Constance, et se réunit à Lindau avec les généraux russes.

Ainsi, la Suisse se trouvait presque entièrement évacuée par les alliés; les Français avaient repris le St.-Gothard, et malgré que la saison fût déja très-avancée, ils menaçaient de rentrer dans les Grisons, par la vallée de Dissentis et par Sargans.

Hors de la Suisse, et du côté de l'Italie, la principale communication avec leur armée était couverte; les attaques du général *Laudon* et du cononel *Strauch*, et leurs efforts pour rentrer dans le Valais, n'avaient plus d'objet qui fût lié avec les opérations générales. Sur le-Bas Rhin, le général *Müller*, repassant le fleuve, se porta de nouveau sur Francfort, sur Heidelberg, sur Manheim, et repoussa les milices qui n'étaient plus assez soutenues. Le prince de *Schwartzemberg* se borna à couvrir Philipsbourg.

Telles furent les suites inévitables de la perte de la bataille de Zurich.

Nous reviendrons sur les dispositions nou-

velles de l'Archiduc et du général *Souwarow*, lorsque nous reprendrons, et toujours dans le même ordre, c'est-à-dire, du sud au nord de l'Italie au Bas-Rhin, le tableau des opérations générales. Nos lecteurs auront, sans doute, remarqué que nous ne nous astreignons pas à suivre exactement l'ordre des dates et des faits, mais bien celui des époques formées par de grands déplacemens de forces, ou par de grandes batailles. Si nous paraissons quelquefois avoir négligé de rapporter des opérations, des faits de guerre dont la date coïncide avec celle des évènemens que nous rapportons, c'est que, sans doute, ces opérations particulières, quelque intéressantes qu'elles puissent être par elles-mêmes, n'ont déja plus de liaison immédiate avec l'ensemble, et doivent, sous ce rapport, trouver leur place dans la période suivante. Nous n'avons pas besoin de faire sentir la nécessité et l'avantage de cette méthode, sans laquelle nous ne produirions qu'une froide et sèche compilation de journaux militaires.

Nous réserverons donc, pour le prochain numéro, les combats livres en Italie par

le général *Kray* au corps de l'armée d'observation devant Coni, et les derniers mouvemens du général *Championet*. Nous parlerons aussi, plus tard, de la défense du Valais, par le général *Thureau*, et des combats sanglans livrés sur les revers du Simplon. En effet, les attaques réitérées de la colonne des colonels *Strauch* et de *Rohan*, soutenus d'abord par le général *Laudon*, et ensuite, par un corps de troupes russes, n'avaient plus la même importance depuis que le général *Souwarow* avait été forcé d'abandonner le St.-Gothard et la vallée de la Reuss, et de renoncer à son premier plan d'opération sur l'Engelberg, et la rive gauche du lac des Quatre-Cantons.

D'un autre côté, comme depuis la bataille de Zurich, les mouvemens des Français sur la rive droite du fleuve, tant vers le Brisgau que sur le Bas-Rhin, n'avaient plus seulement pour objet de retenir les forces que l'Archiduc reportait vers la Suisse, nous attendrons que le nouveau plan du gouvernement français soit plus développé, pour rappeler ce qui s'est passé dans cette partie.

L'évacuation presque entière de la Suisse, par les alliés, la situation respective des deux armées, la force de la position défensive du Vorarlberg, liée par le lac de Constance, celle de la Haute-Souabe, forçaient encore une fois à suspendre les coups. Les vainqueurs et les vaincus, après des efforts si prodigieux, étaient presque également épuisés; tous demandaient et attendaient des renforts. Dans cette dernière période (pour me servir d'une expression si vraie qu'elle a été employée en même tems dans les relations des deux partis), *la Suisse n'était plus qu'une mer de feu*; les dernières ressources des deux armées avaient été entièrement détruites; le peu que les habitans avaient pu recueillir était consumé; les travaux par-tout suspendus. L'Archiduc sommait, par des proclamations solemnelles et pressantes, les habitans du Wurtemberg et de l'Autriche antérieure, de concourir, par des contributions volontaires, en argent ou en denrées, à l'entretien de son armée, et *Massena* était aussi réduit à exiger des Suisses une forte contribution, pour payer la solde de ses troupes.

Le fléau de la guerre qui, pendant près de trois siècles, avait, à diverses époques, dévoré l'Italie et l'Allemagne, avait respecté la Suisse; mais, à présent, ce torrent de calamités, qu'avaient retenu les digues politiques, autant que celles posées par la nature, les ayant toutes renversées, portait dans ce malheureux pays ses plus affreux ravages.

Achevons ce tableau; terminons cette époque par l'issue de l'expédition contre la Hollande.

Depuis la bataille de Bergen, qui eut lieu le 3e. jour complémentaire, il ne s'était passé rien d'important entre les deux armées jusqu'au 9 vendémiaire. Celle du duc d'*Yorck*, en reprenant sa position du Zyp, avoir rétabli et renforcé sa droite, appuyée à la mer, et occupait, par l'extrémité de sa gauche, les villes d'Enkhuysen et de Medenblik. La flottille anglaise relâchait dans ces ports d'où elle continuait à attaquer ou inquiéter différens points des côtes du Zuyderzée. Les Anglais, maîtres du Lemmer, prirent poste dans la Frise; ils sommèrent Harderwick, attaquèrent Sta-

veren, sans que ces attaques eussent l'effet qu'on en attendait, par rapport à l'intérieur, ni produisissent les ressources qui devenaient plus rares de jour en jour. La dernière division russe arriva dans cet intervalle, et l'armée combinée se prépara à renouveler ses attaques. Il parut même, par les discours prononcés au parlement d'Angleterre, et par le bill proposé pour l'emploi des milices hors du royaume, que le ministère était décidé à poursuivre son plan, sans se laisser ébranler par les difficultés qu'offraient la nature du pays, les efforts inattendus du gouvernement batave, et les secours de la France, beaucoup plus nombreux qu'on n'avait cru possible qu'ils le fussent à cette époque de la campagne.

Le général *Brune*, encore inférieur en forces, attendait une division que l'inspecteur-général *Kellermann* avait organisée dans la Belgique, et dont il hâtait la marche vers la Nord-Hollande. Le gouvernement batave ne négligeait rien, de son côté, pour compléter et augmenter ses bataillons.

Par le concours des efforts des deux Républiques, la position défensive de l'ar-

mée franco-batave devenait, chaque jour, plus forte. Le général *Brune* perfectionna les divers retranchemens qui couvraient sa gauche, principalement en avant du village de Bergen; les bois qui l'entourent, les dunes qui le couvrent et le dominent, du côté du nord, dans la direction de l'avenue de Schoreldamm, rendaient cette partie de la position très-respectable, et le même terrain, entrecoupé de dunes jusqu'au bord de la mer, n'était pas moins favorable à la défensive. Le centre et la droite étaient presque inabordables; le gonflement des eaux avait permis d'étendre la grande inondation du Huyger-Waard, et si elle n'était pas encore entièrement formée, du moins presque tout le pays avait été rendu marécageux, impraticable, et toutes les routes et passages, entre Alkmaer et Medenblick, se trouvaient coupés en divers sens.

En arrière de cette ligne, le Polder du Beemster, aussi presque entièrement inondé, couvrant Edam et Purmerend, on peut dire que le front de défense active était réduit à deux lieues et demie, ou trois lieues au plus. Ceci est d'autant plus important à observer,

que l'armée anglo-russe, assaillante, passait tout-à-coup d'une disposition d'attaque trop divergente (comme nous l'avons fait observer, dans notre dernier numéro) à l'excès contraire; puisque si elle parvenait à dépasser la position d'Alkmaer, au lieu de pouvoir se déployer, pour profiter de sa supériorité, elle était obligée de doubler ses lignes, et de resserrer l'intervalle de ses colonnes. Le désavantage de ce genre d'attaque est sensible, et il est d'autant plus grand que, dans le cas d'une retraite, le terrain s'ouvre dans le sens inverse, et nuit au ralliement, au lieu de le favoriser.

Ce fut le 10 vendémiaire que le duc d'*Yorck* fit, avec la totalité de ses forces, une attaque générale. Comme il ne pouvait manœuvrer, par sa gauche, à cause des inondations, ni hasarder de s'engager dans des passages difficiles pour tourner le Waard, il porta encore une fois son principal effort contre les divisions françaises, qui formaient la gauche du général *Brune*.

Les avant-postes de cette gauche et du centre de l'armée franco-batave furent d'abord attaqués, et dépostés de Groet, de

Kamp, de Schorel et de Schoreldamm, par les troupes russes et anglaises. Le dispositif de l'attaque du duc d'*Yorck* était par quatre colonnes.

Celle de droite, formée de trois brigades d'infanterie, neuf escadrons de dragons et un détachement d'artillerie à cheval, était conduite par le général *Abercrombie*; cette colonne suivit le bord de la mer.

Deux colonnes à-peu-près de même force, l'une formée de troupes russes, sous les ordres du général d'*Essex*, et l'autre de troupes anglaises, sous les ordres du général *Dundas*, marchèrent sur Bergen, et après avoir suivi la route au pied des dunes de Comperdorrn, se déployèrent par la droite pour couronner les hauteurs.

Une quatrième colonne, conduite par le général *Pulteney*, et à laquelle se trouvait le prince d'*Orange*, tenait en échec la division du général *Daendels*. Après que les postes de Schoreldamm eurent été emportés, le combat s'engagea plus sérieusement en avant de Bergen. Le général français *Gouvion*, qui commandait dans ce village, soutint les attaques du général *Dundas*, et

s'obstina à s'y maintenir, tandis que le général *Abercrombie* avait déja dépassé Bergen, et cherchait à tourner, par Egmond-sur-Mer, la position d'Alkmaer, soutenu par le feu des chaloupes canonnières, qui prolongeait le rivage. Il avait fait filer sa colonne à travers les dunes; et, profitant de l'avantage et des inégalités du terrain pour placer son artillerie légère, et protéger ses attaques, il avait repoussé jusqu'à Egmond-sur-Mer tout ce qui lui avait résisté. Ce dernier poste, où commandait le général *Vandame*, ne fut pas moins bien défendu que Bergen; mais l'un et l'autre furent évacués par les Français, dans la nuit du 10 au 11, après les combats les plus sanglans qui eussent encore été livrés en Hollande. Plusieurs généraux furent blessés; et, soit pour s'attaquer, soit pour se défendre, les deux partis se chargèrent plusieurs fois à la baïonnette.

Le centre de l'armée franco-batave à Langhick et Roedick, fut attaqué avec le même succès: quelques bateaux armés de canon, et placés le long du canal d'Alkmaer, avaient beaucoup contribué, dans cette

partie, à la prise de Schoreldamm et au progrès des colonnes. On remarqua le courage et l'adresse des montagnards Ecossais, qui combattaient dans les inondations, et franchissaient, avec agilité, tous les obstacles pour gagner le flanc des troupes qui leur étaient opposées.

Le général *Brune*, voyant sa gauche dépassée par la colonne du général *Abercrombie*, et son centre entamé, se replia en bon ordre, et prit une nouvelle position très-forte, et plus rassemblée que la première; la gauche à Wyk-op-Zée, sur le bord de la mer, et le centre à Krommen-Dick derrière l'Etang. La division du général *Daendels*, quoiqu'elle n'eût point été attaquée, dut suivre le mouvement du centre et de la gauche, quitter la position de Brook, Saint-Pancras, Onderkarpel, et se retira sur Purmerend et Monikendam, derrière les inondations du Schermer et du Beemster. Les avant-postes se trouvaient à Limmen, Bakkum, Ackerslot, et le quartier-général à Beverwick, qui n'est qu'à trois lieues d'Harlem.

Les Anglais entrèrent dans Alkmaer

le 11 vendémiaire, et portèrent leurs postes en avant, et parallèlement à ceux des Franco-Bataves. Le général *Brune*, après avoir envoyé à Harlem une partie de ses bagages, s'affermit dans cette excellente position, et y reçut, du 11 au 12, un renfort assez considérable de troupes françaises.

Pendant les journées du 12 et du 13 vendémiaire, les deux armées prirent quelque repos; mais dès le 14 au matin, le duc d'*Yorck* fit attaquer de nouveau tout le front de la ligne. S'il croyait emporter de vive force cette position resserrée, il avait raison de ne point laisser le général *Brune* s'y asseoir, et plus les inondations rendaient la droite des Bataves inabordable, plus il était instant de repousser au-delà de Harlem le corps de troupes qui se retranchait au Beverwick.

Les Anglo-Russes, dans cette seconde attaque, eurent d'abord quelques succès; ils s'emparèrent d'Ackerslot et parvinrent jusqu'à Kastricum; mais l'action s'étant généralement engagée, le sort des armées changea tout-à-coup. Pendant que ses troupes attaquaient à leur tour, le général *Brune*

saisit un moment favorable pour charger à la tête de sa cavalerie ; il rompit la ligne des Anglo-Russes, qui ne purent ni se réunir ni maintenir le terrain qu'ils avaient gagné ; ils furent repoussés au-delà de Bakkum, après avoir fait une perte très-considérable. Il paraît que cette charge, exécutée par le général *Brune*, qui, dans cette affaire, eut deux chevaux tués sous lui, ne contribua pas peu au changement de fortune.

On combattit jusqu'à la nuit, et l'armée franco-batave rentra dans sa position du Beverwick. Le résultat de cette seconde bataille, peu décisive en aparence, quoiqu'elle eût coûté beaucoup de sang aux deux partis, était pourtant entièrement à l'avantage des Bataves. En effet, c'était avoir vaincu que d'avoir fait échouer une attaque désespérée, et du succès de laquelle dépendaient, non pas seulement les moyens d'achever la plus difficile de toutes les entreprises, mais aussi les moyens de faire subsister une armée qui, ne pouvant s'étendre, ni tirer ses vivres du pays sur lequel elle agissait, devait recevoir, par la voie

de la mer, tout ce qui lui était nécessaire.

Les militaires, qui n'ont pas dédaigné de s'occuper des détails si importans et si difficiles des subsistances journalières d'une grande armée; ceux qui ont éprouvé que ce miracle de tous les jours exige tous les soins, toute la prévoyance du général, trouveront ici un mémorable exemple, une grande leçon; ils apprécieront les motifs qui déterminèrent le duc d'*Yorck* à assembler un conseil de guerre, dont l'avis unanime (pour se servir des expressions de ce prince, dans son rapport officiel) fut que l'armée ne pouvait tenir plus longtems dans cette position avancée; qu'il fallait se retirer dans le Zyp, et attendre les ordres ultérieurs de Sa Majesté.

Quoique la position de l'armée du duc d'*Yorck* ne fût pas à plus de six à sept lieues des points de débarquement, cependant les longues pluies, les chemins rompus, les coupures des digues et des petits canaux, rendaient les communications impraticables, les transports et les distributions impossibles.

Les ordres ultérieurs du gouvernement

anglais ne pouvaient être que l'évacuation de la Nord-Hollande; il n'était plus tems de changer le plan des opérations: on ne pouvait faire de diversions considérables et efficaces, sans s'affaiblir, et courir risque de sacrifier le fonds de l'armée; la saison était d'ailleurs trop avancée, et la navigation périlleuse des attérages du Texel ne permettait pas de prolonger ce mouvement de convois; enfin, les frais immenses de cette expédition ne pouvaient plus être balancés par les résultats les plus heureux qu'on eût encore pu s'en promettre.

Après l'affaire du 14, le général *Brune* ne tarda pas à s'apercevoir du mouvement rétrograde du duc d'*Yorck*. Le 16, la gauche et le centre des Franco-Bataves rentrèrent dans Alkmaer, et reprirent les positions qu'ils avaient occupées avant la bataille du 10; leur droite, sous les ordres du général *Daendels*, s'avança sur Horn, où elle entra le 17.

L'armée anglo-russe évacua, successivement Enkhuysen et Medenblick, où les chantiers, les établissemens de marine, les vaisseaux de la compagnie des Indes, toutes

les propriétés publiques furent détruites ou maltraitées. Cette retraite se fit en bon ordre ; et cependant le duc d'*Yorck* dut abandonner une partie de ses blessés, faute de moyens de transport.

A mesure que les Anglo-Russes se concentraient dans leurs retranchemens du Zyp, la division du général *Daendels* serrait leur gauche, attaquait leurs arrières-gardes, et occupait les postes qu'ils étaient forcés d'évacuer à cause de la trop grande étendue de leur ligne. Opmeer, Eerstwoude, Winkel furent ainsi occupés.

Le 19, la division du général *Dumonceau* rétablit, en s'emparant des villages de Dirkshoorn et Harincarspel, sa communication avec la colonne de *Daendels*. Celle-ci s'avança jusqu'à Luthwinkel, et s'empara de l'écluse de Zeedyk, dans laquelle les Anglais avaient déja fait une coupure de dix-neuf pieds (moyen trop redoutable de défense).

L'armée franco-batave occupa, du 20 au 21, la position la plus rapprochée du Zyp ; la gauche devant Petten, le centre à Warmenhuysen et Dirkshoorn ; la droite en avant de Winkel.

Ce fut dans cette situation respective des deux armées, que le duc d'*Yorck*, ayant envoyé un parlementaire au général *Brune*, proposa de capituler sur la base d'un armistice, ou de la libre retraite et rembarquement de son armée. Le général *Knox*, du côté des Anglais, et le général de brigade *Rostolan*, chef de l'état-major de l'armée franco-batave, furent munis de pouvoirs pour négocier, et dresser les articles de cette capitulation, qui fut conclue à Alkmaer le 26 vendémiaire.

La suspension des hostilités, et de tous les travaux d'attaque et de défense; le rembarquement successif de l'armée alliée, qui dut être effectué le 10 brumaire; le rétablissement des défenses du Helder, et la conservation des ouvrages exécutés par l'armée anglo-russe; la restitution de 8,000 prisonniers français et bataves, celle de l'amiral de *Winter*, particulièrement stipulée, telles furent les clauses de cette capitulation. On parla de la restitution de la flotte batave qui avait passé sous le pavillon orange; mais il n'y eut rien d'accordé sans doute à cet égard, ou bien l'article resta secret.

La retraite de l'armée du duc d'*Yorck* fut suivie de l'évacuation du Zuydersée par la flottille de l'amiral *Mitchell*, et de celle des îles et du port du Lemmer.

Nous avons fait observer dans le numéro précédent de cet ouvrage, les causes qui avaient retardé la réunion des quatre divisions anglaises et russes successivement portées au Helder, et qui avaient empêché le duc d'*Yorck* de profiter du succès du premier débarquement, si bien exécuté par le général *Abercrombie*.

Nous devons dire aussi que les fautes ou les malheurs trop peu prévus, enfin que le sort des armes ne firent pas seuls tout le succès du général *Brune*. Son plan de défense était solide et bien conçu, puisqu'il n'eut point à changer sa disposition principale, ce qui, dans la guerre défensive, est la preuve de la meilleure combinaison possible, par rapport au terrain. Cette vérité a été démontrée par le peu de fruit que le duc d'*Yorck* retira de la bataille de Bergen et d'Egmond-op-Zée. Les dispositions avant et pendant l'action, l'accord dans les attaques, les habiles manœu-

vres des généraux *Abercrombie* et *Dundas* l'emportèrent sur une défense opiniâtre, sur le terrain, et dans les postes les plus difficiles pour toute espèce d'armée.

Et cependant, à deux lieues seulement du champ de bataille, une position parallèle à la première, et presqu'inexpugnable, arrête l'armée victorieuse. Le général français qui déja préparait les défenses de sa troisième ligne, attaqué sur un front rétréci plus favorable à ses mouvemens, remporte à son tour un avantage décisif sur cette armée forcée de combattre et de vaincre chaque jour, ou de périr faute de munitions.

Ainsi s'est terminée cette expédition maritime, la plus considérable qui ait été tentée par les modernes, et qui paraissait devoir non-seulement changer la forme du gouvernement en Hollande, mais aussi avoir les conséquences les plus importantes, soit par rapport à la continuation de la guerre, soit pour l'équilibre politique que la paix générale devra rétablir en Europe.

Au moment où nous achevions le ta-

bleau des grands évènemens qui depuis un mois ont si étrangement changé la face des affaires, un bulletin télégraphique annonce l'arrivée de *Bonaparte* sur les côtes méridionales de la France. Cet incident partage l'attention, et semble être pour le gouvernement français le complément du retour de la fortune.

Note I.

Sur la dernière guerre dans l'Inde.

On aura pu juger, par nos précédens numéros, que, fidèles à nos engagemens et au titre même de cet ouvrage, nous avons mis le plus grand soin à ne négliger aucun évènement militaire, ou de terre ou de mer, soit qu'il ait eu lieu en Europe, ou dans une autre partie du monde. Nous avons pensé qu'outre l'intérêt que réclamaient, par eux-mêmes, ces évènemens, dont l'influence est si décisive pour le bonheur des particuliers, ou le sort des gouvernemens, on verrait, avec plaisir, quelques rapprochemens historiques, analogues aux faits que nous rapportons, ou quelques développemens des idées ou des principes qui appartiennent à la nature du sujet. Dans cette vue, et pour ne pas rallentir le récit qui doit, autant qu'il est possible, avoir lui-même la rapidité des évènemens qu'il représente, nous avons renvoyé aux notes les objets que nous avons cru mériter une discussion particulière.

Les témoignages d'approbation que notre travail a obtenus, jusqu'à ce jour, nous ont confirmé dans l'intention de réunir tout ce qui nous paraîtrait pouvoir jeter du jour sur l'histoire de la guerre.

Aussi, quoique nous n'ayons pas rapporté les

pièces officielles qui se trouvent dans les feuilles publiques, nous croyons devoir faire une exception en faveur du rapport par lequel le lord *Mornington* rend compte à la direction de la compagnie des Indes, des motifs qui l'ont déterminé à l'attaque qu'il a dirigée contre *Typpo-Saïb*, et dont le résultat a été la destruction de la puissance et la mort même de ce prince indien. Cet évènement est de nature à avoir des conséquences si graves sur la puissance commerciale qui, de nos jours, est devenue la base de la prospérité et de l'influence politique des nations, que nous pensons que l'histoire recueillera, avec un soin particulier, toutes les circonstances qui l'auront fait naître ou l'auront accompagné.

C'est dans cette persuasion que nous ne nous permettons pas de changer un seul mot à l'écrit du lord *Mornington*, pour laisser le public à même de porter un jugement impartial sur cette espèce de manifeste destiné à légitimer la guerre qui a rendu les Anglais maîtres de Séringapatam et du royaume de Mysore.

Le récit suivant, sur l'origine de la dernière guerre dans l'Inde, est extrait d'une lettre du lord *Mornington*, gouverneur-général, en date du fort St.-George, le 29 mars 1799, adressée à la cour des directeurs.

« On eut connaissance, pour la première fois, » le 3 juin 1798, à Calcutta, d'une proclamation » du général de l'Isle-de-France, datée du mois

» de février de la même année. Cette proclama-
» tion fait connaître qu'une ambassade, envoyée
» par *Typpo-Sultan*, est arrivée à l'Isle-de-France;
» qu'elle était chargée de remettre des lettres de
» ce prince, adressées, non-seulement au gouver-
» neur de cette île, mais encore au Directoire
» exécutif de France; que ces lettres contiennent
» la proposition de conclure une alliance défen-
» sive et offensive avec la France; de payer et
» d'entretenir toutes les troupes que la France
» pourra fournir au sultan, et de commencer,
» contre les Anglais, dans l'Inde, une guerre ac-
» tive pour laquelle le sultan déclare avoir fait
» ses préparatifs, et qu'il attend, avec impatience,
» le moment où le secours de la France lui don-
» nera la possibilité de satisfaire son desir ardent
» de chasser les Anglais de l'Inde. La proclamation
» finit par offrir des encouragemens à tous les Fran-
» çais qui voudront entrer au service de *Typpo-*
» *Sultan*, selon les conditions qui seront réglées
» avec ses ambassadeurs, alors à l'Isle-de-France.
» Quoique d'abord je fusse porté à douter de la
» vérité de cette extraordinaire proclamation,
» je jugeai convenable d'en envoyer une copie,
» le 9 juin, au général *Harris* (alors gouverneur
» du fort St.-George, et commandant en chef de
» la côte de Coromandel), en lui faisant sentir
» que, si on apprenait qu'elle fût authentique,
» elle serait cause d'un démêlé sérieux avec *Typ-*
» *po-Sultan*, et en lui enjoignant de s'occuper,

» sans délai, des moyens d'assembler une armée » sur la côte de Coromandel, si la nécessité for- » çait malheureusement à de tels préparatifs. » Le 18 juin 1798, je reçus une lettre, du 28 mars, » du lord *Macartney*, qui m'envoyait une copie » authentique de la proclamation; en même tems » arrivèrent, à Calcutta, plusieurs personnes qui » s'étaient trouvées à l'Isle-de-France, lors » de sa publication. Depuis leur témoignage, je » fus en état d'obtenir une connaissance exacte et » authentique de toutes les circonstances impor- » tantes qui ont accompagné la publication de » cette proclamation à l'Isle-de-France; j'en fis » part, sur-le-champ, à votre comité secret, et » j'ai aujourd'hui l'honneur de les faire connaître » à votre honorable cour.

» *Typpo-Sultan* a envoyé deux ambassadeurs, » qui se sont embarqués à Mangalore, pour l'Isle- » de-France, et sont arrivés, vers la fin de jan- » vier 1798, à la ville de Port-Nord-Ouest, dans » cette île. Ils ont été publiquement reçus par le » gouvernement français, traités avec égards et » distinction, et entretenus aux frais du trésor » public pendant la durée de leur séjour dans » l'île. Avant l'arrivée de ces ambassadeurs, on » n'y pensait, ni on n'y disait que les Français » dussent fournir des secours à *Typpo*, et qu'il » y eût quelque aparence de guerre entre ce » prince et la Compagnie; mais deux jours après » l'arrivée des ambassadeurs, la proclamation dont

» il est question, fut publiée et affichée dans » toute la ville du Port-Nord-Ouest. Les ambas- » sadeurs, loin de réclamer contre ce qu'elle con- » tient, tinrent, publiquement et sans dissimu- » lation, le même langage à l'égard de la guerre » offensive que devait commencer *Typpo* contre » les possessions anglaises dans l'Inde ; et même » ils permirent que cette proclamation fût dis- » tribuée par leurs agens dans le lieu de leur do- » micile. Ils étaient présens lorsque le gouverne- » ment français commença à agir selon les termes » de la proclamation, et ils aidèrent à l'exécution » des promesses qu'elle contient, en faisant, au » nom de *Typpo*, des offres à tous ceux qui vou- » draient s'engager à son service ; ils proposèrent » une levée d'hommes plus considérable que cela » n'était possible, et affirmèrent que leurs pou- » voirs étaient illimités, relativement au nombre » des troupes qu'ils pourraient rassembler au nom » de *Typpo-Sultan*. Suivant la teneur du dernier » paragraphe de la proclamation, ils stipulèrent » plusieurs engagemens au nom du sultan, avec » différens Français, entr'autres avec M. *Dubue*, » qui promit d'entrer au service de leur souve- » rain, pour faire la guerre qui devait commen- » cer immédiatement contre les Anglais dans » l'Inde. Il se présenta alors une occasion favo- » rable de s'éclaircir parfaitement, si les démar- » ches des ambassadeurs du sultan, à l'Isle-de- » France, étaient conformes aux instructions de

» leur prince ; car, quoiqu'il fût plus que vrai-
» semblable qu'ils n'auraient pas osé transgresser
» les limites de leurs pouvoirs, dans une matière
» si importante que la conclusion d'un traité d'al-
» liance offensif avec les Français contre la Com-
» pagnie des Indes anglaises, il restait cependant
» encore à savoir, si *Typpo-Sultan* voudrait avouer
» des procédés qui ne pouvaient manquer de l'ex-
» poser au juste ressentiment de votre gouverne-
» ment. Cette question fut immédiatement réso-
» lue, puisque le sultan permit, sans hésiter,
» aux troupes françaises de débarquer publique-
» ment à Mangalore; et que, loin de manifester
» la moindre aparence de mécontentement de la
» conduite de ses ambassadeurs, il les reçut, ainsi
» que les officiers français et les principales per-
» sonnes de leur suite, avec des témoignages ex-
» traordinaires d'honneur et de distinction. Enfin,
» il prit à son service la plus grande partie des
» troupes françaises qui s'étaient engagées pour
» faire la guerre à la Compagnie, et il continua
» encore à les payer.

» En confirmation des faits que je viens de rap-
» porter, je reçus la nouvelle positive que, de-
» puis quelque tems, *Typpo* avait fait les plus
» grands préparatifs militaires, pour remplir ses
» engagemens avec l'ennemi; que la plus grande
» partie de son armée était prête à entrer en cam-
» pagne, et était déja campée sous ses ordres. Il
» ne chercha pas même à diminuer les griefs qu'a-

» vait contre lui le gouvernement anglais. Dans » ses lettres à sir *John Shore*, écrites peu de tems » avant le retour de ses ambassadeurs, et reçues » au fort William, le 26 d'avril 1798 (jour au- » quel les troupes françaises débarquèrent à Man- » galore), *Typpo* déclare que son cœur amical » est toujours ouvert aux égards dus à la justice » et à la vérité, et qu'il sera toujours disposé à » renforcer les liens de la paix et la bonne intel- » ligence entre les deux nations. Ensuite, il prie » sir *Jhon Shore* de confirmer lord *Mornington* » dans les sentimens d'union et d'amitié qui sont » désormais établis si solidement entre les deux » états. Ce n'est assurément pas là le langage d'un » ennemi, ni même celui d'un mécontent. Il est » hors de doute que ces lettres étaient écrites au » moment même où il attendait, à tout instant, » les secours qu'il avait vivement sollicités de » notre ennemi, dans le dessein formel de com- » mencer une guerre offensive contre les posses- » sions de la Compagnie; et, d'après ces faits » bien constatés, votre honorable cour peut juger » facilement, de quelles dispositions bienveillantes » était animé le cœur amical de *Typpo*, lorsqu'il » nous assurait de son affection; quels étaient *ses* » *égards* pour la *justice* et la *vérité*, et comment » *il desirait renforcer les liens de la paix et de* » *la bonne intelligence* entre les deux nations.

» Dans ces circonstances, il me parut également » conforme aux maximes de la justice, et aux pré-

» cautions d'une saine politique, d'attaquer sur-
» le-champ *Typpo*, afin de prévenir l'exécution
» de ses projets de vengeance et d'ambition. La
» conduite de ses ambassadeurs, ratifiée par lui-
» même, et suivie de l'admission des troupes fran-
» çaises dans son armée, était, certes, l'équiva-
» lent d'une déclaration de guerre, non motivée,
» claire et publique; mais, au moment même où
» il manifestait ainsi ses projets hostiles, les
» moyens d'en assurer le succès ne répondaient
» pas à ses espérances. La faiblesse des secours
» qu'avaient pu lui fournir les Français, était un
» puissant motif pour attaquer promptement cet
» ennemi implacable et perfide, avant qu'il eût
» pu perfectionner l'état de son armée à l'aide des
» officiers français qu'il avait pris à son service,
» ou qu'il eût reçu de nouvelles forces, graces à
» sa nouvelle alliance avec la France. Le moment
» même de cet affaiblissement momentané qui,
» vraisemblablement, lui causerait beaucoup de
» mécontentement et de découragement, était as-
» surément le mieux choisi pour frapper un coup
» qui pût lui enlever promptement ses ressources
» et ses moyens, et pour l'empêcher de retirer
» aucun avantage des secours de la France, s'il
» lui en arrivait. Le gouvernement français n'a-
» vait jamais déguisé son dessein de tenter une
» entreprise contre les possessions anglaises dans
» l'Inde, et, quoique je n'eusse aucune preuve
» positive qu'il existât une correspondance régu-

» lière entre *Typpo - Sultan* et le Directoire exé-
» cutif de France avant l'arrivée de ses ambassa-
» deurs à l'Isle-de-France, en janvier 1798, ce-
» pendant la nature de cette ambassade présentait
» de fortes présomptions, qu'une correspondance
» d'un même caractère avait eu lieu auparavant.
» Cette présomption était encore fortifiée par la
» connaissance positive que j'avais acquise, que,
» depuis quelque tems, des émissaires français
» étaient dans les conseils de *Typpo - Sultan*, et
» que leurs discours lui avaient inspiré la con-
» fiance qu'il recevrait bientôt des secours con-
» sidérables. En admettant même que cette attente
» fût frustrée, soit par manque de parole de la
» part de la France, soit par la vigilance et la
» supériorité des flottes de sa majesté, j'étais in-
» formé que *Typpo* avait aussi envoyé à *Zeman*
» *Shah* une ambassade, dont l'objet était d'en-
» courager ce prince à suivre son ancien projet
» d'envahir l'Indostan. Tous les avis qui me par-
» venaient du Nord-Ouest de l'Indostan, portaient
» que *Zeman Shah* suivrait son projet d'invasion,
» dans le cours de la campagne suivante; et il
» était probable que son approche, qui occupe-
» rait nécessairement l'armée dans le Bengale,
» serait le signal d'une irruption de *Typpo* dans
» le Carnate. Dans de telles circonstances, il eût
» été d'une politique faible et mal-adroite de con-
» fier la sûreté du Carnate à la foi douteuse de
» *Typpo*, ou de le laisser plus longtems dans la

» possibilité de choisir, comme il le voudrait, le » tems propice à l'attaque qu'il méditait. En con- » séquence, je jugeai nécessaire d'assembler l'ar- » mée, sans délai, sur la côte de Coromandel et » de Malabar, et je donnai des ordres, pour ce » rassemblement, le 20 juin 1798.

» Quelques officiers du plus grand talent, au » fort St. George, me déclarèrent que notre armée, » dans le Carnate, ne pouvait être rassemblée, » pour une guerre d'agression, avant l'année 1800, » et que même, pour défendre le Carnate d'une » invasion, six mois étaient nécessaires pour » qu'elle pût se mettre en campagne. Malgré ces » représentations et d'autres semblables, je ne fus » point découragé, et j'insistai fortement pour la » prompte exécution de mes ordres.

» Pendant que l'armée se rassemblait sur les » côtes de Coromandel et de Malabar, je travail- » lai à raffermir, à améliorer l'alliance défensive, » conclue entre l'honorable Compagnie et leurs » altesses le *Nizam* et le *Peshwah*, aux termes » des traités de Paangul, Poonach et Séringapa- » tam, afin d'établir une barrière contre l'ambi- » tion et la vengeance de *Typpo-Sultan*. L'état » où se trouvaient nos alliés le *Peshwah* et le » *Nizam*, me présentèrent de vifs sujets d'anxiété: » l'objet du traité de Séringapatam était de main- » tenir leur pouvoir respectif, et je les trouvai » l'un et l'autre dans un degré inquiétant de fai- » blesse; le premier, par l'agression de *Doulet*

» *Row Sindia*, et le second, soit par les menaces » du même chef, soit par l'établissement d'une » faction française active et nombreuse dans le » Décan, tandis que les convulsions intérieures » de chaque pays avaient diminué les ressources » de l'un et de l'autre, et que leurs divisions et » leurs animosités mutuelles rendaient impratica- » ble tout secours de leur part contre *Typpo*. Le » résultat de mes réflexions m'offrait donc 1°. la » perte du bienfait de la triple alliance contre » *Typpo*, par l'impuissance de nos alliés à rem- » plir leurs engagemens avec la Compagnie, et » 2°. l'établissement d'une armée française dans » les états d'un de nos alliés, dans le voisinage » du territoire de notre irréconciliable ennemi, » et sur les confins du Carnate et des Circars du » nord. Dans cet état de choses, la Compagnie » était exposée, sans être soutenue par un seul » allié, au hasard d'une guerre contre les forces » réunies de *Typpo* et des Français.

» Le 18 septembre, je ratifié un nouveau traité » de subside avec le *Nizam*.

» Le 18 octobre, je reçus la première nouvelle » positive de l'invasion, en Egypte, par les Fran- » çais, et de leur succès dans ce pays. Alors, il » devint hors de tout doute que nous étions dans » la nécessité absolue, ou de forcer *Typpo-Sultan* » à se détacher de l'alliance de la France, ou de » le mettre dans l'impossibilité de donner des se- » cours aux Français, s'ils tentaient de pénétrer

» dans l'Inde. Mon opinion était depuis longtems,
» qu'aucune négociation, avec *Typpo*. ne pou-
» vait réussir, à moins qu'elle ne fût soutenue de
» dispositions militaires qui l'inquiétassent sur la
» sûreté de ses états ; et qu'aucune disposition mi-
» litaire ne pouvait avoir un effet avantageux, à
» moins que nos troupes ne marchassent contre
» sa capitale, dans le dessein d'en faire le siège.
» En conséquence, le 28 d'octobre, je donnai des
» ordres positifs et pressans, au gouvernement du
» fort St.-George, de compléter promptement
» tout l'équipement de l'artillerie de siège, et de
» la faire avancer le plutôt possible, dans une
» position convenable sur les frontières du Car-
» nate, et de manière à pouvoir marcher sur
» Séringapatam, dès l'ouverture de la campagne,
» s'il devenait nécessaire d'entrer dans le pays de
» Mysore : en même tems je fis connaître au gou-
» vernement du fort St.-George, l'intention de
» renforcer leur armée de 3,000 volontaires, tirés
» de l'infanterie du pays, dans l'établissement du
» Bengale, qui m'avaient offert leurs services avec
» empressement et zèle. Je donnai l'ordre aussi
» au gouvernement de Bombay, de rassembler
» toutes les troupes, et d'en lever le plus possible
» sur la côte de Malabar.

» Le 22 octobre (ainsi que j'en ai déja ins-
» truit votre honorable cour), le renvoi de la fac-
» tion française établie dans l'armée de *Nizam*,
» eut heureusement lieu à Hydrabad. Je pris le

» parti alors de me rendre au fort St.-George,
» afin de pouvoir entamer une négociation avec
» le sultan. Ma présence sur la côte de Coroman-
» del pouvait seule en assurer le succès, avant
» que la saison fût assez avancée pour tirer *Typpo*
» des inquiétudes qu'il devait avoir pour sa ca-
» pitale; et, je le répète, c'est de ces seules in-
» quiétudes que j'attendais quelque arrangement
» convenable avec lui.

» Le 10 décembre, j'écrivis au sultan, en l'in-
» formant de ma résolution de me rendre au fort
» St.-George, et en le pressant de nouveau de re-
» cevoir le major *Dovaton*. Le 25 du même mois,
» je m'embarquai sur le vaisseau de sa majesté
» la Sybille, capitaine *E. Cooke*, et j'arrivai au
» fort St.-George le 31.

» L'époque de l'année où nous nous trouvions
» alors, exigeait absolument que je m'assurasse
» des vues du sultan sous peu de tems; car, ma
» proposition ne contenait rien d'inconvenant pour
» son honneur ou sa dignité. Je la répétai donc,
» pour la troisième fois, sans y rien changer, en
» insistant d'une manière simple et claire sur l'ad-
» mission d'un ambassadeur, pour entamer une
» négociation; et, certes, la demande d'une ré-
» ponse immédiate à une proposition de cette
» nature ne pouvait être jugée ni offensante, ni
» déraisonnable. *Typpo-Sultan* ayant gardé le
» silence longtems après avoir reçu ma lettre du
» 9 janvier 1799, j'en tirai la conclusion que son

» projet était de différer sa réponse jusqu'à ce
» que la saison fût assez avancée pour rendre la
» prise de Séringapatam impossible pour cette
» année ; en même tems les nouvelles venues de
» Bassora, de Bagdad, de Constantinople et de
» Bombay, étaient si vagues et si peu claires, que
» j'étais totalement incertain sur la situation de
» l'armée française en Egypte : le seul fait positif
» que j'en pouvais tirer, était, que les Français
» étaient toujours maîtres de ce pays avec une
» forte armée. Alors, afin de déjouer les projets
» qu'avait *Typpo* en gardant le silence, et de
» profiter à-la-fois de la supériorité de nos forces
» et des avantages de la saison actuelle, avant
» que les Français pussent lui envoyer de nou-
» veaux secours, je me déterminai à commencer
» les hostilités, sans délai, et à suspendre toute
» négociation jusqu'à l'époque où les forces réunies
» de la Compagnie et de ses alliés eussent pro-
» duit, par une invasion sur le territoire de My-
» sore, l'effet de donner du poids à nos justes ré-
» clamations. Dans ces vues, je donnai ordre au
» lieutenant-général *Harris*, d'entrer sur le terri-
» toire de Mysore avec l'armée sous ses ordres,
» et le même jour, je prescrivis au lieutenant-
» général *Stuart* d'effectuer une jonction à la tête
» des troupes du Malabar, et je signifiai à l'amiral
» *Rainier* et aux différens alliés de la Compagnie,
» que je considérais le gouvernement anglais, dans
» l'Inde, en état de guerre avec *Typpo-Sultan*. »

» A la fin, je reçus une lettre de ce prince, qui » m'informait, *qu'étant dans l'usage de faire des* » *courses pour chasser, il allait partir pour une* » *grande partie de chasse, et qu'il me priait de* » *lui envoyer le major* Dovaton, *avec peu de suite.* » Mais le tems de négocier d'une manière amicale » et pacifique, suivant la proposition que j'en ai si » souvent faite, était maintenant passé; et après » de mûres réflexions sur les bases que j'ai posées » ci-devant, j'avais ordonné l'entrée de l'armée sur » le territoire du sultan, et j'avais signifié à nos » alliés ma détermination de commencer les hos- » tilités.

» Je répondis à *Typpo* en lui déclarant, que » le lieutenant-général *Harris* était la seule per- » sonne autorisée à recevoir les lettres du sultan » et à répondre à tout ce qu'il pourrait juger con- » venable de proposer pour le rétablissement de » la paix, à des conditions qui pourraient paraî- » tre aux alliés indispensablement nécessaires pour » leur sécurité commune. J'envoyai cette lettre au » lieutenant-général *Harris*, en lui enjoignant de » l'envoyer au sultan, le jour même que l'armée » sous ses ordres passerait la frontière. Le contin- » gent de *Nizam* consistait en 6,000 hommes de » troupes de la Compagnie, payés par ce prince, » et 6,000 hommes environ d'infanterie de ses trou- » pes, compris une partie des Cypayes de M. *Pe-* » *ron*, commandés maintenant par des officiers » anglais, et un corps considérable de cavalerie. Ces

» forces, sous le commandement de *Mur Allum*, » se joignirent à l'armée anglaise, au mois de » février.

» Le 5 mars, le lieutenant-général *Harris* entra » sur le territoire de Mysore, ayant ordre de » marcher directement à Séringapatam.

» Lord *Mornington* conclut son récit par quel- » ques réflexions sur l'effet et les conséquences des » mesures qu'il a prises. Vers la fin, il dit :

» Si *Typpo* eût été disposé à se contenter de » la tranquille possession de ses états, s'il avait » voulu réfléchir aux dangers auxquels il s'expo- » sait, en se liant intimement avec la France, » mes représentations auraient pu produire sur » lui une impression salutaire. Quelque opinion » que l'on eût pu avoir de ses vues, de ses » moyens, de sa puissance, le gouvernement an- » glais est trop juste et trop modéré pour avoir » troublé sa tranquillité. Mais, il a voulu tenter » de recouvrer les états qu'il a perdus, et, au » risque de perdre ceux qu'il conserve encore, » aveuglé par son ambition, il n'a pas fait atten- » tion à la perte de son indépendance (consé- » quence inévitable de toute alliance avec la Fran- » ce), et n'a point réfléchi au pouvoir immense de » la Compagnie, qui devait tôt ou tard décou- » vrir sa trahison, et se venger des projets d'en- » vahissement qu'il méditait contre les posses- » sions anglaises. »

Note II.

Au moment où l'on achevait l'impression de ce numéro, nous recevons, *par une voie sûre*, une pièce qui, par son importance autant que son authenticité, nous paraît mériter l'attention de nos lecteurs. C'est une instruction que le général *Souwarow* avait envoyée d'Italie aux généraux russes et autrichiens en Suisse, dans laquelle il leur expliquait son plan général d'attaque, les points de réunion des colonnes, et leur demandait, sur les localités, des renseignemens qui pussent déterminer ses vues ultérieures.

Quoique les évènemens n'aient pas répondu aux espérances du général en chef des armées impériales, cette dépêche est conçue avec tant de clarté et de précision, que nous la croyons très-propre à jeter du jour sur cette multiplicité d'affaires, de combats ou de batailles, qui ont eu lieu depuis les Grisons jusqu'à Schaffhouse. En publiant *cette pièce officielle*, nous prenons volontiers l'engagement de rapporter, avec la même exactitude, toutes celles qui porteront le même caractère, et qui pourront servir à l'histoire de la guerre présente.

Messieurs les feld-maréchaux-lieutenans, baron de Lincken, *baron de* Hotze *et* Korsakow.

Asti, le 5 septembre 1799.

Les troupes impériales de Russie qui, jusqu'à présent, étaient à l'armée d'Italie, partiront le 8 septembre (28 août style grec), du Piémont pour se rendre en Suisse, et je compte arriver, avec elles, le 17 à Airola, au pied de ce côté du mont St.-Gothard, que je me propose d'attaquer le 19.

Comme les troupes du colonel royal impérial de *Strauch*, celles du prince *Victor Rohan* et de M. le feld-maréchal-lieutenant compte de *Haddick* doivent coopérer à l'attaque, il sera très-nécessaire que les armées des deux cours impériales, réunies en Suisse, fassent, avec fermeté et constance, une attaque générale, simultanée et combinée sur toutes les positions de l'ennemi; mais surtout l'aile gauche, sous les ordres de M. le feld-maréchal-lieutenant A. J. baron de *Lincken*, réunira tous ses moyens, fera tous ses efforts, peut-être même avec des renforts préalables, pour faciliter et soutenir le passage du corps d'armée russe par le mont St.-Gothard, la haute vallée de la Reuss, et celle de Lintz; de même qu'il sera possible d'attaquer l'ennemi à revers, on pourra aussi, par la jonction rapide de l'aile gauche de l'armée impériale, en Suisse, et en avançant de

concert, empêcher l'ennemi de culbuter le corps russe d'Italie, et de le détruire en détail.

Comme je n'ai pas eu connaissance exacte des positions des deux armées impériales réunies en Suisse, et que, seulement par des rapports pris en passant, je dois présumer que le corps de troupes russes, sous les ordres du maréchal-lieutenant-général *Korsakow*, est posté entre Zurich et l'Aar, le long de la rive droite du Limat; celui des troupes-royales impériales, sous les ordres de M. le baron de *Hotze*, entre le lac de Zurich et celui de Wallenstadt, par Meinfeld, dans le Rheinthal, jusqu'à Dissentis; je dois, avant tout, attendre la jonction des troupes de ce dernier. Je desire apprendre, de lui-même, comme connaissant mieux les localités, où, et comment l'opérer; de même, de mon côté, dès que la jonction aura réussi, je pense que les troupes russes d'Italie, *ne pouvant plus être arrêtées*, pénétreront sur les deux rives du lac de Lucerne; celles de MM. de *Lincken* et de *Hotze*, entre les lacs de Zurich et Zug; et enfin la réunion totale des troupes russes du général *Korsakow*, près la rive droite de la basse Reuss et de l'Aar; ce sera la seule manœuvre qui puisse promettre un résultat décisif pour les opérations ultérieures.

Comme je me hâterai de vous faire connaître, de Bellinzone, l'arrivée de la colonne des troupes russes d'Italie, c'est aussi à Bellinzone, au plus tard, à moins que vous ne puissiez plutôt par la

route de Novara et Varèse, que vous me ferez connaître, par couriers, la position et la force de toutes les troupes, tant russes que royales-impériales, qui se trouvent réunies en Suisse, ainsi que les positions de l'ennemi, ses forces et leur distribution. Je desire aussi que ces messieurs les généraux baron de *Hotze* et de *Lincken* me communiquent leurs avis et leurs connaissances locales sur le terrain et la manière de faire la guerre dans ce pays, indiquant comment la coopération précipitée de toutes les troupes qui sont déja en Suisse, et de celles qui y marchent d'ici, peut être le plus efficacement et le plus utilement exécutée; je serai, par-là, en état de préparer mon attaque, et d'en déterminer le jour et l'heure positifs.

Post-Scriptum.

Je dois, pour l'attaque générale, recommander d'avoir la précaution qui devient chaque fois nécessaire, de tenir les forces, tant que possible, réunies pour ne pas rendre l'attaque insuffisante, par des parcellemens non nécessaires, et des affaiblissemens gratuits; en outre, chaque section doit connaître, au vrai et très-exactement, la position et la force des corps ennemis qui sont en face; il doit aussi, chaque fois, s'empresser de l'annoncer préalablement, puisque nous devons journellement nous adresser réciproquement, par

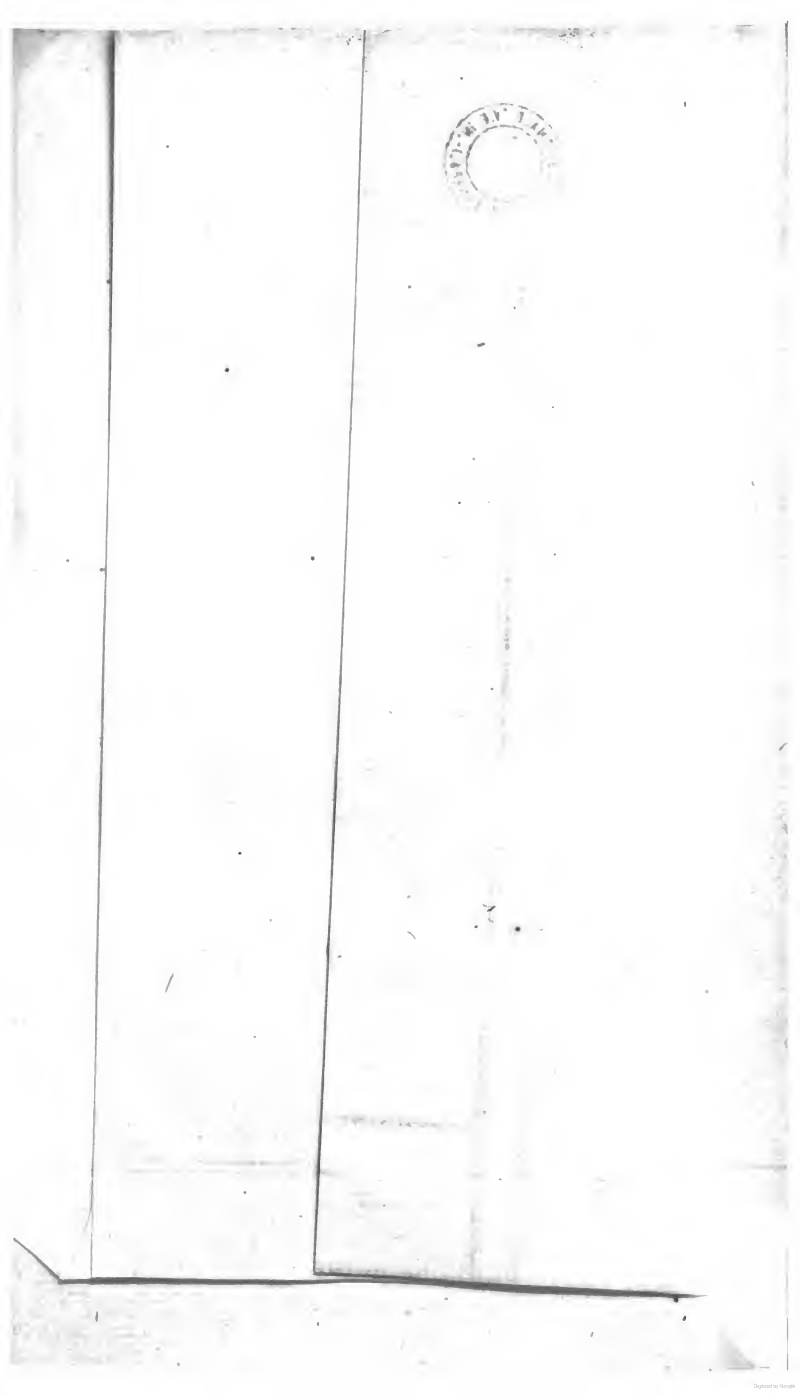
couriers, des rapports très-détaillés de nos premiers pas.

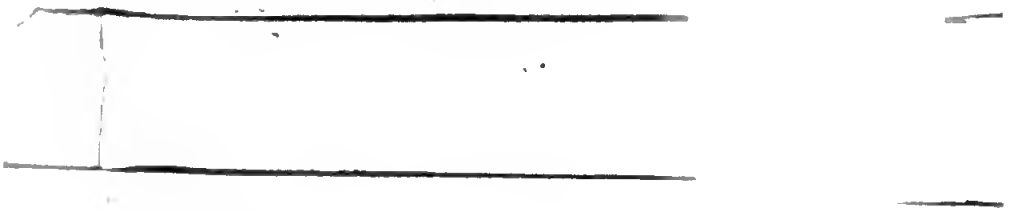
Je souhaite aussi que toutes les troupes réunies s'exercent, dans l'intervalle des jours libres, jusqu'à celui de l'attaque générale à exécuter sur trois colonnes, *cette attaque avec la baïonnette et le sabre.*

C'est à cette manière d'attaquer que nous devons ici, exclusivement, nos succès multipliés, et très-peu sanglans. Et d'après mon avis, M. le général-lieutenant *Korsakow* pourra répartir, pour cet exercice, les officiers russes qui le connaissent, au corps royal impérial qui est en Suisse.

Le susdit général *Korsakow* y est autorisé par les ordres y joints.

Signé, SOUWAROW.





PRÉCIS

DES

ÉVÈNEMENS MILITAIRES.

BRUMAIRE.

En recueillant les matériaux qui pourront servir un jour à élever le monument de l'histoire des révolutions et des guerres de la fin du dix-huitième siècle, on est souvent arrêté par une réflexion pénible aux vrais amis de l'humanité : on ne peut s'empêcher de remarquer l'espèce d'apathie universelle, l'égoïsme qui semble être le vice du siècle, et qui détruit, avec l'amour de la patrie, les liens et jusqu'aux fondemens de la société générale.

Sans doute aussi que la grandeur, la multiplicité et la bisarrerie des évènemens, en effaçant trop rapidement les traces des époques antérieures, n'ont pas peu contribué à cette barbare légèreté, trait caracté-

ristique des Européens de notre âge. Nous avons vu de sanglantes batailles dans lesquelles des armées entières ont été moissonnées, ne rappeler que faiblement sur ces théâtres de carnage et de désolation, depuis le Texel jusqu'aux Appenins, les combats livrés autrefois presque dans les mêmes positions. Les causes politiques, l'intérêt de tant d'anciennes guerres, sont comme entraînés par le torrent des nouveaux évènemens, et disparaissant sous nos yeux dans les flots de la révolution générale, présagent assez que de nouvelles guerres, de semblables batailles, d'autres révolutions emporteront plus rapidement encore ces souvenirs que nous essayons de fixer. Ces champs d'Allemagne et d'Italie, où nos frères et nos enfans ont péri sur les ossemens de nos pères, seront encore inondés du sang de nos neveux.

Mais on dirait qu'à mesure que ce fléau étend ses ravages, les hommes s'y accoutument comme à l'état naturel de la société. Jamais l'impression des horreurs de la guerre ne fut moins profonde : il faut solliciter au pied du volcan l'attention des spectateurs,

comme s'ils ne couraient eux-mêmes aucun danger, comme si la lave ni les éclats ne pouvaient les atteindre.

Cependant, malgré cette imprévoyance presque générale, les entreprises extraordinaires, celles qui sont conduites, dans des contrées autrefois fameuses, par des hommes déjà célèbres eux-mêmes, et dont la destinée peut influer sur celle des peuples, réveillent tout-à-coup l'intérêt; on s'attache aux personnages, et la partie héroïque de leur rôle s'agrandit par une espèce d'enchantement. Dans une guerre d'Afrique et d'Asie, ce ne sont plus seulement les faits militaires qui fixent l'attention, mais d'anciens, de grands souvenirs se mêlent aux évènemens récens; l'on y rencontre, à-la-fois, le charme de la fable et l'intérêt de l'histoire.

Nous voyons, en effet, que les détails de l'expédition du général *Bonaparte*, en Egypte et en Syrie, ont été accueillis avec un vif empressement : les moindres circonstances en ont été recueillies avec une égale avidité en Angleterre, en France, en Allemagne. Tous les regards étaient fixés sur la

scène qui venait de s'ouvrir dans l'Orient, et sur laquelle chacun formait des conjectures et des vœux aussi divers que les sentimens, et les intérêts opposés qui les faisaient naître.

Mais quel écrivain oserait, dès aujourd'hui, essayer de remplir l'attente publique, et hasarderait de lui présenter la nouvelle histoire d'Egypte sous les yeux des acteurs dont les témoignages, d'un et d'autre côté, viennent à peine d'être rendus publics, et ne sont encore que des esquisses imparfaites, que les travaux des artistes, les recherches des antiquaires, les méditations des savans vont successivement orner et compléter?

Il est à desirer qu'une plume digne d'un tel sujet, un critique habile, mais surtout impartial, se consacre plus tard à ce grand travail; compare, conserve dans toute leur pureté, et dispose dans un ordre satisfaisant ces matériaux précieux.

Nous sommes bien éloignés de prétendre à ces avantages; le tems, les bornes de cet ouvrage, l'époque à laquelle nous l'avons commencé, le but dont nous tâcherons de

ne jamais nous écarter, ne nous permettent même pas d'entreprendre cette tâche.

L'expédition de la Syrie ayant eu lieu dans le courant de cette campagne, elle doit trouver place dans cet essai historique; mais nous ne saurions la détacher entièrement des faits antérieurs; et nous devons, avant de résumer d'après les relations des deux partis, le précis que nous avons annoncé, présenter un tableau rapide des évènemens qui l'ont précédé.

Il importe d'autant plus aujourd'hui de rappeler la première expédition contre l'Egypte, et d'en faire connaître les motifs, les circonstances, les premiers apprêts, que la situation de l'Europe, à cette époque, servira à faire mieux connaître celle où elle se trouve maintenant, et peut faire juger des intérêts et des moyens respectifs pour continuer la guerre, comme aussi de la possibilité de poser de nouveau les fondemens d'une paix juste et durable.

Aucune des précédentes guerres d'Italie, guerres toujours sanglantes et toujours prolongées par la diversité des intérêts des petits états, ne fut aussi promptement, aussi

entièrement terminée que celle conduite par *Bonaparte*. On chercherait vainement dans l'histoire un autre exemple d'une aussi grande conquête, entreprise avec autant d'audace, suivie avec autant d'ardeur et de prudence, assurée par la possession de toutes les places fortes, achevée par des batailles décisives, affermie enfin par une paix avantageuse aux deux partis, dans l'espace de seize mois.

Les conséquences de cet évènement extraordinaire devaient changer, avec la forme des états d'Italie, la face des affaires de l'Europe. L'on ne peut douter que le conquérant assez heureux pour y avoir attaché son nom, n'eût conçu divers plans pour consolider son ouvrage; mais il paraît qu'il y fut arrêté dès les premiers pas. Les directeurs de la République française, dans leur marche mal assurée, comme toutes les nouvelles autorités, se fortifiaient par la guerre : les succès de *Bonaparte* les avaient grandis; ils étaient accoutumés à voir rejaillir sur le gouvernement tout l'éclat des triomphes des armées; ils voyaient, à regret, borner la carrière ouverte à leur ambition.

Les articles préliminaires de Léoben, reçus froidement par la politique ombrageuse de quelques membres du gouvernement, furent accueillis par la nation française avec une juste reconnaissance. On vit sortir du fond des cœurs un sentiment unanime que la terreur seule avait pu contenir; l'espoir, le besoin de voir finir à-la-fois la guerre et la révolution.

Si la force des circonstances et la position extrême des armées françaises et autrichiennes avaient amené cette transaction, les premières ouvertures portèrent du moins un caractère de franchise et de générosité, qui pouvait avoir des suites plus heureuses pour les deux nations; et l'on en peut juger par les communications officielles de *Bonaparte* et d'un prince dont le caractère ne s'est jamais démenti.

Nous avons eu occasion d'observer, dans l'introduction de cet ouvrage, comment ces dispositions se refroidirent des deux côtés, par des difficultés qui prolongeant la négociation, firent avorter le plus solide de ses avantages, son influence inévitable sur la pacification générale.

On sait assez quels évènemens changèrent, à-peu-près dans le même tems, le gouvernement et l'état intérieur de la France, et quels effets ils durent produire sur ses relations extérieures. Nous ne voulons rappeler ici de tous ces souvenirs, que l'influence que ces mêmes évènemens, et les vacillations du gouvernement paraissent avoir eu sur la position, et plus tard sur les déterminations et les projets de *Bonaparte*.

Il nous semble en effet que l'espèce de dictature dont ce général se trouvait investi, à l'époque des préliminaires de Léoben, cessa bientôt après, et lui devint aussi importune que les alarmes qu'on assure qu'elle avait fait naître parmi les membres du gouvernement français; et cependant la solidité de la paix et le sort des républiques d'Italie dépendaient de la durée de cette autorité concentrée, sans laquelle tant de nouveaux élémens ne pouvaient s'accorder et se rasseoir.

Lorsque le nouveau Directoire, après la conclusion du traité de Campo-Formio, se pressa d'appeler *Bonaparte* pour s'appuyer

de sa présence, et lorsqu'on l'éloigna de la grande affaire de la paix de l'Empire et du gouvernement de l'Italie, pour donner quelque substance au projet de conquête de l'Angleterre, toute l'Europe dut croire qu'on avait redouté son caractère et ses talens, douté de son adhésion sincère à la nouvelle révolution, et voulu détruire son influence.

C'est un signe de faiblesse, et l'un des plus ordinaires dans un nouveau gouvernement, que de vouloir diriger l'exécution des moindres détails, et à plus forte raison celle des opérations de guerre, de concentrer l'action de l'autorité, d'en soumettre tous les effets à l'influence individuelle. C'est ainsi qu'aux yeux des hommes animés par un intérêt de parti, presque toujours contraire à celui de l'état, tout ce qui ne s'y rapporte pas immédiatement devient suspect; ils s'irritent quand l'opinion, au lieu de leur faire honneur de ce qui s'exécute en leur nom, sépare au contraire et distingue les causes, applaudit aux effets. Combien de fois l'ancien Comité de salut public ne brisa-t-il pas ses instrumens de

triomphe? combien n'entendit-on pas répéter ce mot terrible : *Malheur aux nations reconnaissantes?* Et cependant aucun des généraux des armées de la République n'avait pris cet ascendant dont les membres des Comités et des Directoires se montraient si jaloux; aucun d'eux, après de grandes conquêtes, n'obtint sur l'armée, sur la nation, sur les affaires générales une influence égale à celle que donnait au général *Bonaparte* la paix conclue avec la maison d'Autriche. On ne doit donc pas s'étonner de la secrette envie qu'excitait le conquérant, le pacificateur, le législateur d'Italie; on n'en peut méconnaître les effets dans la précipitation avec laquelle, sous prétexte de diriger contre l'Angleterre toutes les forces de la République, on désorganisa son armée, on la dissémina sur les côtes des deux mers, et l'on essaya de faire un généralissime inutile de celui pour lequel il n'y avait plus d'autre gloire à acquérir, que celle d'affermir la paix sur le continent.

Les déviations des préliminaires de Léoben, et bientôt après l'interprétation évasive, l'inexécution même d'un article im-

portant du traité de Campo-Formio, durent refroidir *Bonaparte* : il ne dut point approuver les nouvelles bases posées par le Directoire, si toutefois on peut donner ce nom à l'abus du fruit des conquêtes, à cette ambition funeste à la République elle-même, si la constitution de l'Empire eût été détruite ou modifiée au gré de ses prétentions immodérées.

Non-seulement le genre des négociations, mais encore la lenteur des formes et les discussions presque interminables, auxquelles donnait lieu cette politique tranchante, s'opposaient au desir qu'avait *Bonaparte* de conduire son ouvrage jusqu'à la conclusion d'un traité définitif. Il avait achevé son rôle comme plénipotentiaire ; il avait réglé, à son passage à Rastadt, l'important échange, la double évacuation de Venise et de Mayence, et sans doute qu'après avoir surmonté les plus considérables difficultés, la guerre de plume, sous la dictée du Directoire, lui convenait peu. D'un autre côté, la situation intérieure de la France ne lui permettait pas de prendre part à la conduite des affaires; il ne tenta point d'user de son

influence, et de donner cette impulsion que la nation, fatiguée de tant de troubles, avait toujours vainement attendue de ceux que leur courage, leurs talens, et d'heureuses circonstances semblaient avoir destinés à fixer la révolution, et que la fortune avait successivement élevés et précipités de ce poste dangereux.

Ce fut dans ces circonstances que *Bonaparte* proposa, dit-on, au Directoire son expédition d'Egypte, comme un moyen de porter à l'Angleterre des coups plus sûrs que ceux dont on la menaçait, en préparant une descente sur ses côtes. On assure qu'avant de quitter l'Italie, ce général avait médité plus d'un projet sur l'Orient; et qu'en touchant au rivage de la mer Adriatique, la vue de l'ancienne Macédoine et du Péloponèse, en lui rappelant d'autres conquêtes, d'autres modèles, avait enflammé de nouveau son avidité de gloire.

On ne peut s'empêcher de reconnaître, dans ce projet, tout romanesque qu'il est en aparence, de grandes vues qui furent souvent méditées par l'ancien gouvernement. L'objet n'était pas uniquement de parvenir

à détruire la puissance territoriale des Anglais dans l'Inde, et d'y tarir la source principale de leurs richesses. L'occupation de l'Egypte pouvait aussi balancer ces avantages, donner un nouveau cours aux spéculations commerciales, et par-là même accroître les forces et les richesses des puissances maritimes rivales de la Grande-Bretagne.

S'il n'eût été question que d'employer au dehors les talens, l'activité, l'esprit belliqueux de cette élite des armées de la République, on pourrait dire qu'aucune entreprise n'était plus analogne au caractère national, et ne pouvait fixer davantage l'attention, ni toucher à plus d'intérêts, surtout dans les départemens du midi de la France. Un succès incomplet, la seule possession de l'île de Malte, pouvait donner au commerce du Levant une vigueur nouvelle, et le rendre de plus en plus difficile, l'interdire presque à l'Angleterre : un succès entier faisait partager cet avantage aux puissances maritimes de la Méditerranée alliées de la France, sans en excepter le Grand-Seigneur. Les contradicteurs, que cette dernière

assertion ne manquera pas de rencontrer, ne l'ont peut être pas assez profondément examinée. La précipitation avec laquelle cette affaire a été traitée à Constantinople, la confiance et le mépris des forces si importantes pour les Turcs, enfin la bataille d'Aboukir, qui rappela si vivement le souvenir du désastre et de l'incendie de la flotte turque à Tchesmé, entraînèrent les résolutions du sérail, et ces mêmes considérations ont en général fait prononcer trop légèrement sur cette grande question politique. Nous croyons qu'il n'était pas impossible, malgré cet éclat, et précisément à cause de l'importance de l'armement, de retenir la Porte ottomane dans le cercle de ses vrais intérêts, celui de sa politique fondamentale, de son alliance naturelle. On pouvait trouver des moyens de la dédommager de la possession illusoire de l'Egypte, et l'expérience, qui peut seule éclairer des hommes qui portent le fatalisme dans les délibérations des affaires d'état, aurait bientôt convaincu les Ottomans des immenses ressources, de l'appui que leur aurait procuré cette brillante colonie, intermédiaire entre

leurs possessions d'Asie et les régences d'Afrique. Cependant nous répéterons ici, avec confiance, ce que nous avons dit au commencement de cet ouvrage : le Directoire qui, pendant les négociations de Rastadt, résolut l'expédition d'Egypte ou y consentit, commit une grande faute ; et tout ce qui s'est passé, depuis cette époque, n'a fait que nous affermir dans cette opinion. On ne doit point chercher à mettre d'accord, avec les évènemens, les jugemens qu'on a portés d'avance sur la sagesse ou l'imprévoyance des hommes dans les affaires d'état : rarement sont-ils confirmés par le sort ; mais quelque favorables ou contraires qu'aient été ses coups par rapport à nos conjectures, il suffit ; pour les justifier, qu'on n'ait laissé d'autre part à la fortune, que celle qu'on ne pouvait pas lui ravir.

N'était-ce pas une aveugle témérité que de porter au fond du golfe de Syrie, la meilleure partie des armées et le reste de la marine de la Méditerranée, au moment où l'on attisait la guerre contre l'Angleterre, où l'on donnait à la maison d'Autriche des sujets de mécontentement et

d'inquiétude par les nouvelles révolutions d'Italie et de Suisse, où l'on affectait de dicter à l'Empire une paix honteuse, où l'on s'exposait enfin à recommencer la guerre avec des moyens aussi inférieurs?

Quand on se rappelle que les hommes qui gouvernaient alors la France, se persuadaient qu'ils avaient pris de nouvelles forces au dedans par la violation des lois, et qu'ils en acquéraient au dehors en affectant la domination, on est tenté de croire que *Bonaparte* saisit peut-être le seul moyen qui lui resta dans de telles circonstances, pour échapper aux dangers de sa propre renommée. Il s'affranchissait ainsi de la dépendance des partis qui, depuis la révolution du 18 fructidor, se disputaient le pouvoir; il s'ouvrait une nouvelle carrière, malgré ceux qui, ne lui réservant qu'un rôle secondaire, un simulacre de guerre contre la Grande-Bretagne, prenaient sa place dans la grande transaction dont il venait de poser les bases, et que peut-être aucune autre main que la sienne ne pouvait aussi bien maintenir et consolider.

Les apprêts de cette expédition se firent avec autant de secret que de diligence ; l'activité avec laquelle on poussait, sur les côtes de l'Océan, les préparatifs d'une descente en Angleterre, occupait tous les esprits, fixait tous les regards ; la conduite même du gouvernement anglais, sa prévoyance, ses soins multipliés pour mettre les côtes en état de défense, servirent à cacher le véritable objet de l'armement des Français sur la Méditerranée. Le ministère saisissant habilement cette occasion de rallier la masse de la nation par l'intérêt de la propriété, et le sentiment de la défense du territoire, se montra plus inquiet qu'il ne l'était réellement : on ne douta plus à Londres, comme à Paris, que l'escadre et le convoi de troupes qu'on préparait à Toulon, ne fussent destinés à passer dans l'Océan ; et quand les détails de l'embarquement commencèrent à percer, quand des indices tels que le rassemblement d'un grand nombre d'artistes et de savans attachés à l'expédition, indiquèrent assez que son objet était un grand établissement, et qu'il ne pouvait être destiné que pour les rivages à l'est de la Méditerranée, on s'obs-

tina à considérer ces préparatifs singuliers comme de fausses démonstrations employées à cacher le but que le gouvernement avait mis à découvert, avec une sorte de fureur, le débloquement de la flotte espagnole de Cadix, le rassemblement de toutes les forces navales des deux nations pour protéger les transports et le débarquement de l'armée, enfin l'invasion de l'Angleterre.

On a pu s'étonner plusieurs fois, dans le cours de la guerre de la révolution, du secret avec lequel les plus grandes entreprises des Français ont été préparées; car ce secret ne s'accorde ni avec la légèreté que dans les affaires les plus graves on leur a toujours reprochée, ni avec les formes démocratiques, les discussions publiques, et le partage de l'autorité. L'abus des principes et l'exaltation des sentimens, ont produit cet effet, dont on ne peut apercevoir la cause ni dans les principes même du gouvernement républicain, ni dans l'état de choses donné. La violence employée par la Convention nationale, comme le principal ressort du gouvernement, frappait d'abord sur les membres de ses Comités, et réagissait

ensuite sur leurs agens : ils tremblaient tous à l'aspect les uns des autres; ils communiquaient à peine entr'eux, et couverts, pour ainsi dire, d'armes empoisonnées, ils n'osaient se toucher. Le secret fut alors garanti par la terreur; et il n'est pas douteux que dans l'état de convulsion où la France est restée depuis cette époque, ces impressions ne se soient prolongées après le règne de *Robespierre*, l'âge de fer de la révolution française. Mais la crainte seule n'a pas produit cette discrétion extraordinaire; il faut reconnaître que jamais l'intérêt particulier des chefs d'un gouvernement ne fut aussi fortement lié au succès de sa cause, et telle est la mesure du zèle avec lequel ils sont eux-mêmes servis. Il n'y a ni froideur ni négligence dans leurs agens, quand ils prennent part à de si grands hasards; toujours d'imminens dangers et de vastes espérances : aussi les changemens même, la chûte et les triomphes alternatifs des partis n'ont fait qu'affermir cette fidélité pour le secret. Combien d'utiles réflexions s'offrent en foule quand on s'arrête un instant sur la moindre circonstance de l'histoire de

notre âge, et qu'il est facile, dans cette trop vaste carrière, d'oublier les bornes qu'on a soi-même posées!

Essayons de passer plus rapidement sur ces détails auxquels s'attachent tant d'intérêts, tant de rapports avec les époques suivantes, avec les évènemens dont le récit et les commentaires ont été plus particulièrement le but de cet ouvrage.

Pendant qu'on pressait les préparatifs, tant en France qu'en Italie, *Bonaparte* vivait à Paris dans une sorte d'obscurité; et s'occupant beaucoup des détails de ces préparatifs, il semblait s'éloigner entièrement des affaires pour s'adonner à la culture des sciences. Plus il fixait l'attention générale, et plus le vague de ses démarches, l'incertitude qui régnait sur sa véritable destination servait à la dérober aux conjectures: il sut faire durer ce masque jusqu'au moment de son départ, et maintint, par diverses démarches, la vacillation de l'opinion, tant au dedans qu'au dehors. C'est ainsi qu'on mit impunément à découvert le véritable projet, sans avoir à craindre que les soupçons du ministère an-

glais s'y attachassent de préférence. Après avoir plusieurs fois répandu et démenti les bruits de son retour à Rastadt, pour l'accélération et la conclusion des négociations, on fit publier par les feuilles officielles, du 12 au 13 germinal an 6, l'arrêté du Directoire, qui ordonnait au général *Bonaparte* de se rendre à Brest, pour y prendre le commandement des forces de terre et de mer, dont il avait fait une première inspection. Bientôt après on annonça, par la même voie, qu'il partait décidément pour Rastadt. *Bonaparte* écrivit lui-même au comte de *Cobentzel* pour l'inviter à se rendre à Rastadt, afin d'y travailler de concert avec lui à aplanir les difficultés de la paix. Le courier repartit de Vienne le 21 floréal avec la réponse du ministre impérial, qui devait se rendre à Rastadt le 23, et *Bonaparte* arrivait dans ce moment même (du 20 au 21) à Toulon. On a toujours pensé à Vienne qu'il avait eu réellement l'intention de se rendre à Rastadt, et qu'il ne s'était décidé à partir et à poursuivre son plan qu'au dernier moment, et par des considérations relatives à l'état intérieur de la Répu-

blique, et à la coalition de la majorité des membres du Directoire avec les Jacobins de l'opposition.

La flotte de Toulon réunie était composée de 15 vaisseaux de ligne, 6 frégates, 8 flûtes, quelques corvettes, et le convoi était d'environ 350 bâtimens de transport : 25,000 hommes des différentes armes et dans le meilleur état, furent embarqués avec une grande précipitation. L'impatience des troupes et des équipages était extrême, et les généraux contenaient avec peine le mécontentement et les murmures du soldat, lorsque la présence de *Bonaparte* rétablit la confiance et releva les esprits.

Ce fut une époque très-remarquable que celle où la France respirant à peine et se livrant à l'espoir de la paix, ayant à réparer tant de sacrifices, et la substance dissipée dans sept campagnes, vit exporter de son sol les ressources les plus précieuses qu'on eût pu recueillir dans les départemens méridionaux et en Italie, soit en hommes, soit en argent, soit en munitions de toute espèce.

Le général *Berthier* avait fait, pendant

son séjour à Rome, les premiers apprêts de l'embarquement d'une division à Civita-Vecchia et dans quelques autres ports. Le général *Dessaix* se rendit en Italie pour en prendre le commandement, et dut mettre à la voile de Civita-Vecchia, en même tems qu'une autre partie du convoi, dont l'armement et l'embarquement fut dirigé par le général *Murat*, et se trouvait sous les ordres immédiats du général *Baraguay d'Hilliers*, partit de Gênes; la réunion dut se faire à la mer.

Il y eut beaucoup d'ensemble, d'accord et de précision entre les divers points, résultat qu'on obtient si difficilement dans ces sortes d'opérations: tout était prêt vers le 26 floréal.

Le moment où le général *Bonaparte* se rendit avec l'amiral *Brueix*, à bord du vaisseau l'Orient, de 110 canons, et y arbora le pavillon (le 25 floréal de l'an 6) fut aussi celui des dernières lueurs de la paix: non, qu'il ne fût tems encore de prévenir une rupture et de profiter même de la disposition de la cour de Vienne à donner une satisfaction à la République, à cause du

désordre commis par le peuple de Vienne au palais de l'ambassadeur *Pernadotte*; mais déja l'Angleterre, impolitiquement isolée et exclue du congrès de Rastadt, menacée de perdre l'Irlande, qui, déja presque entièrement soulevée, était prête à recevoir les Français, avait fait avec succès les plus grands efforts pour former, par l'entremise de la Russie, une nouvelle coalition. La négociation de M. *Cobentzel* qui, vis-à-vis de *Bonaparte*, aurait pu, par l'explication et la sanction des articles les plus importans du traité de Campo-Formio, conduire, à des résultats satisfaisans, ne fut à l'égard de l'ex-directeur *François de Neufchâteau* que le masque de l'alliance offensive et défensive entre les deux empereurs.

Quelque favorables que fussent au nouveau plan de l'Angleterre l'opinion et les sentimens particuliers de l'empereur de Russie, il fallait cependant que sa situation politique, vis-à-vis de l'Empire ottoman, lui inspirât une assez grande sécurité, pour qu'il osât dégarnir ses frontières méridionales, et porter vers l'Orient, aux extrémités de l'Europe, la meilleure partie de cette

armée, devenue depuis trente ans si formidable aux Turcs. Il fallait d'abord parvenir à rétablir la paix entre la Russie et la Perse, parce que cette guerre ne pouvait qu'entraîner à des hostilités avec les sujets du Grand-Seigneur. Cette paix fut conclue à-peu-près vers cette époque à Tefflis, capitale de la Géorgie persane. Les conditions du traité, dont la principale fut la restitution des conquêtes faites par les armées russes à l'ouest de la mer Caspienne, prouvent que l'Empereur voulait, au prix de ces sacrifices, disposer promptement de ses armées pour servir la nouvelle coalition. On était si loin encore d'avoir rassuré les Turcs, et de les avoir disposés à l'étrange alliance qui existe aujourd'hui, que le corps de 20,000 Russes qui fut laissé au bord du Kur, sur la limite qui sépare les empires de Perse et de Russie, donna de l'ombrage à la Porte ottomane, qui fit assembler, sur les frontières de l'Arménie, un corps à-peu-près d'égale force.

D'un autre côté, la rebellion de *Passawan Oglou* donnait, à Constantinople, de vives inquiétudes, à cause de l'appui qu'il

pouvait recevoir des anciens ennemis de l'Empire ottoman. L'impression profonde des victoires de Catherine II et de ses projets de conquête et de partage de la Turquie d'Europe, n'était point effacée; et pour prouver le changement de système du cabinet de Pétersbourg à cet égard, il ne fallut pas moins que l'offre, sans doute bien inattendue par les Turcs, d'employer le vainquer d'*Ismaïlow* à réduire le pacha rebelle de Widin.

L'ancien gouvernement français avait négligé depuis longtems de resserrer ses liaisons avec la Porte ottomane; il s'était écarté des véritables bases de l'alliance, et avait contribué lui-même, depuis la nouvelle ère politique du traité de 1756, à affaiblir ce contre-poids à la puissance de la maison d'Autriche et à l'accroissement de la Russie. L'incohérence, l'incertitude, le désordre que porta nécessairement la première revolution dans les relations extérieures de la France, le dissentiment des ministres, les intrigues des partis furent plus sensibles à Constantinople que dans aucune autre cour de l'Europe, à cause de l'éloignement, et

plus encore du respect religieux pour les anciens usages, et la lenteur apathique des Turcs, qui ne peuvent comprendre que les institutions humaines soient périssables comme les hommes.

Au lieu de s'attacher à fonder de nouveau et à cultiver une alliance si nécessaire pour la République, puisqu'elle se trouvait en guerre avec les ennemis naturels de la Porte, le gouvernement français trop occupé par la guerre et par les commotions successives, y mit peu d'importance : on ne seconda point les ministres et les agens qui sentaient la nécessité de respecter les formes et les usages consacrés, on en envoya qui les négligèrent; et quand on voulut, quelques mois avant l'expédition d'Egypte, renouer les anciennes liaisons, il était trop tard pour recouvrer la confiance ; il ne restait pas assez de tems pour se mettre en mesure de traiter une affaire très-délicate, mais qu'il n'eût pas été impossible d'arranger, si la conduite antérieure du gouvernement en eût ménagé les moyens; il eût fallu être assuré des dispositions bienveillantes du divan et les avoir pré-

parées de longue main ; car la nécessité de tenir secret le but de l'expédition, ne permettait pas d'entrer en négociation ouverte pour l'occupation de l'Egypte.

L'armement de Toulon qui, s'il n'était pas dirigé contre l'Angleterre ou l'Irlande, menaçait évidemment les possessions du Grand-Seigneur, donna au ministre anglais, à Constantinople, d'utiles prétextes pour inspirer la méfiance et saper les bases d'une des plus profitables alliances de la France, et qui depuis longtems excitait l'envie de l'Angleterre.

Cependant, même après le départ de *Bonaparte*, qui eut lieu le 30 floréal, les derniers doutes sur le véritable but de l'expédition ne furent point levés. La flotte fit voile à l'est, et rallia successivement 36 bâtimens et 4,000 hommes sortis de Bastia, et les deux grandes divisions de la côte d'Italie; celle de Gênes, de 150 bâtimens de transport, se joignit à la masse du convoi du 7 au 9 prairial, par le travers de l'île de Sainte-Madelaine. La flotte relâcha le 12 prairial dans la baye de Cagliari, et alla mouiller le 16 dans les eaux de la Sicile,

en vue de Marsale. C'est dans ces parages que *Bonaparte* avait fixé le rendez-vous de la division de Civita - Vecchia, sous les ordres du général *Dessaix*, escortée seulement par quelques frégates. L'escadre et la totalité du convoi se trouvèrent ensemble le 21 prairial sous l'île du Goze, et le 22, ce formidable armement parut devant Malte.

La demande que fit *Bonaparte* et le refus du Grand-Maître de recevoir l'escadre française dans le port de Malte, et de permettre aux bâtimens du convoi de faire de l'eau dans les différens mouillages de l'île, ne furent que de vaines formalités: s'assurer du point le plus important entre l'Europe et l'Asie; de l'entrée des mers du Levant; et de la navigation exclusive de la Méditerranée dont les Anglais allaient achever de s'emparer; leur ôter un port de retraite qui, à cette distance moyenne, était aussi commode comme entrepôt pour leurs spéculations commerciales, que redoutable comme appui pour soutenir et rafraîchir les Italiens et les croisières de leurs bâtimens de guerre; enfin, s'assurer de

cette communication indispensable pour l'exécution de ses projets ultérieurs, telles furent les vues de *Bonaparte* et les motifs de cette attaque inattendue.

Le débarquement fut exécuté avec la plus grande activité sur divers points-à-la fois, et principalement à la tête de St.-Paul, et au mouillage de Marsa-Siroco, sous les ordres du général *Dessaix ;* les généraux *Lasnes* et *Marmont* resserrèrent la place jusqu'au pied du glacis.

Tant d'ardeur et tant d'audace en imposèrent aux Maltais surpris ; mais même après avoir manqué de s'opposer au débarquement, cette place, l'une des plus fortes de l'Europe, et dont les ouvrages sont si bien soignés, eût pu soutenir un siége aussi mémorable que celui qui en 1565 éternisa le nom de *Jean de la Valette ;* c'eût été rendre un bel hommage à sa mémoire, que de défendre la place qu'il construisit lui-même, après avoir chassé les Turcs, et dont les fortifications ont été depuis perfectionnées par les plus habiles ingénieurs.

Mais les intelligences des Français avec

un parti de leur nation parmi les chevaliers, la négligence des préparatifs de défense, la faiblesse du Grand-Maître et de son conseil; enfin, les mouvemens tumultueux des habitans qui s'étaient réfugiés dans la place, y causèrent une extrême confusion: sans doute que les divisions de nations, de partis, d'intérêts, qu'alimentait la forme de gouvernement et d'administration de l'Ordre, éclatèrent et paralysèrent toutes les fortes résolutions.

Après 24 heures d'une résistance, que l'importance de la conquête permet à peine de rappeler, la reddition de la place et de tous les forts, la remise de toute la marine (2 vaisseaux, une frégate et 4 galères), celle de toute l'artillerie, des magasins, des trésors, et des autres propriétés de l'Ordre, fut signée le 25 prairial à minuit, a bord de l'Orient.

Ainsi passa tout-à-coup, sous la domination de la France, cette île célèbre, qui sous les Romains n'eut pas une moindre importance que de nos jours. Dans le moyen âge ce fut par un Français, le comte de *Roger le Normand*, qu'elle fut conquise sur les

Sarrazins. On sait qu'elle devint un fief du royaume de Sicile, et qu'elle fut possédée par le roi de France *Louis XII*, lors de la conquête de Naples. Les chevaliers de St.-Jean, chassés de Rhodes en 1522, la reçurent en fief de l'empereur *Charles V*. Ils en faisaient hommage au roi de Sicile; et tel est le fondement de la vaine réclamation de la cour de Naples, après que *Bonaparte* eut détruit, d'un seul coup, l'existence politique et territoriale de cet Ordre célèbre.

Heureux de n'avoir pas été retardé par une résistance qui eût donné aux Anglais le tems de rencontrer la flotte française et le convoi dans une position très-défavorable et de faire échouer son entreprise, *Bonaparte*, après s'être renforcé et ravitaillé, ne perdit pas un instant; il laissa à Malte une forte garnison sous les ordres du général *Vaubois*, et rembarqua promptement ses troupes.

L'amiral *Brueix* fit route à l'est, conservant sous le vent cet immense convoi de plus de 400 voiles, et sortit du canal de Malte et de Sicile, étonné sans doute que

les 25 jours écoulés depuis son départ de Toulon, n'eussent pas suffi aux Anglais pour découvrir et couper sa route.

L'amiral *St.-Vincent*, qui bloquait avec environ 25 vaisseaux de ligne le port de Cadix, ne prêta aux Français d'autres projets que de le forcer à s'éloigner de la côte pour exécuter leur réunion avec les Espagnols. Il fit observer trop tard la flotte française, et persuadé qu'elle chercherait d'abord à gagner Mahon, il se contenta de détacher, le 20 floréal, l'amiral *Nelson* avec 3 vaisseaux et quelques frégates pour reconnaître la rade de Toulon. Il était presqu'à la vue de la côte, dès le 28 floréal, au moment où la flotte se préparait à appareiller, lorsqu'il en fut arraché par un coup de vent, qui le força de relâcher au port St.-Pierre, en Sardaigne, dont le commandant refusa d'abord de le recevoir. L'amiral *Nelson* ne put remettre à la mer que le 7 prairial; il continua de croiser dans ces parages, en attendant les 11 vaisseaux qui devaient former son escadre, et qu'il ne rallia à lui que le 22; il parut seule-

ment le 23 avec 16 bâtimens de guerre à la vue du port de Toulon.

La flotte française en était partie depuis 23 jours; la combinaison très-juste du ralliement des divers convois dans les eaux de la Sicile, les vents qui l'avaient favorisée, enfin les retards des Anglais, convaincus que, pour être bien informés, il leur suffirait de couper les routes au sud et au sud-ouest, leur dérobèrent entièrement la navigation et les premières opérations de *Bonaparte*.

Nelson désabusé, fit voile pour la mer de Toscane, et après s'être assuré par l'entremise de l'envoyé d'Angleterre, M. *Hamilton*, que, dans un cas pressant, il trouverait dans les ports de Sicile tous les secours qui lui seraient nécessaires, il continua sa route vers le détroit, et mouilla à Messine, où il apprit le premier messidor que les Français étaient maîtres de l'île de Malte. C'était sept jours après la signature de la capitulation, et par conséquent, les deux flottes se trouvaient en même tems, les Anglais au nord, les Français au sud de la Sicile, comme ils s'étaient trouvés, 15 jours

auparavant, séparés et tournant sans se rencontrer autour de la Sardaigne. C'est dans ces circonstances de la guerre de mer que le hasard décide presque seul du succès, et que les jeux des vents et de la fortune peuvent également servir l'audace et confondre la prévoyance.

La suite de cette campagne de la navigation des deux flottes, en fournit un exemple plus frappant et plus singulier encore. L'amiral *Nelson* ne s'arrêta que trois jours à Messine, et fit voile du cap Passaro pour l'Egypte le 3 messidor ; ces trois journées étaient la seule avance que l'amiral *Brueix* avait pu prendre sur lui, puisqu'il n'avait achevé de quitter Malte que le premier, au moment où l'escadre anglaise arrivait à Messine. La flotte française étant embarrassée et retardée par un immense convoi, et la flotte anglaise, au contraire, forçant de voile et faisant toujours bonne route, celle-ci devait, sur le même trajet et avec les mêmes vents, gagner sur la première au moins un tiers de vélocité. En effet, elle la dépassa sans la rencontrer, et arriva le

huitième jour de son départ de Sicile à la vue d'Alexandrie (le 10 messidor.)

Les officiers, que l'amiral *Nelson* fit mettre à terre, lui ayant rapporté qu'on n'avait aucune nouvelle des Français ; qu'aucun bâtiment n'avait paru, et que nuls préparatifs n'avaient annoncé un projet de descente en Egypte, l'amiral se borna à répandre l'alarme sur la côte ; il inspira aux habitans d'Alexandrie assez de confiance par la présence de son escadre, pour les engager à se défendre ; il fit passer à Alexandrie un paquet pour l'Inde, et remit à la voile pour aller au-devant des Français.

L'amiral *Brueix* n'ayant mis que quatre jours à traverser la grande mer, reconnut le 7 messidor l'île de Candie : il eut soin d'arrêter tous les bâtimens marchands qu'il rencontra, et les força de le suivre, afin que les Anglais ne pussent recevoir aucune nouvelle de la mer, calculer et couper sa route. Il s'éleva un peu dans le nord, en approchant de la côte d'Egypte, afin de se placer entre la terre et le convoi, attéra sur la tour des Arabes, et parut le 13 mes-

sidor devant Alexandrie. *Nelson*, au contraire, ayant serré le vent pour prolonger la côte vers l'ouest, ne rencontra point la flotte française.

Informé par le consul de France que la flotte anglaise s'était présentée deux jours auparavant, *Bonaparte* fit, dès le soir même, commencer le débarquement.

Nelson, après une inutile croisière, se trouvant, le 21 messidor, à la hauteur de Candie, et manquant déja d'eau et de bois, fit voile pour la Sicile, où, conformément aux promesses et aux ordres donnés par la cour de Naples, il fut reçu, et se ravitailla avec la plus grande activité dans la rade de Syracuse, à Augusta, et quelques autres mouillages de la côte jusqu'à Girgenti (Agrigente); il arriva en Sicile le premier thermidor, il en repartit cinq jours après, le six.

Bonaparte, qui devait croire que l'escadre anglaise avait établi sa croisière de manière à veiller sur l'attérage d'Alexandrie, donna l'ordre du débarquement malgré le vent frais et la mer houlleuse qui, brisant sur les rescifs qui bordent la côte, ren-

daient cette opération aussi difficile que périlleuse. Le général *Menou* débarqua le premier avec sa division, à une lieue et demie d'Alexandrie, au mouillage du Marabou, sans rencontrer aucune résistance; les divisions des généraux *Kleber*, *Bon* et *Reynier* se joignirent à lui, mais il fut impossible de débarquer ni artillerie, ni chevaux. Cependant *Bonaparte* ayant déja 5 à 6,000 hommes à terre, laissa au général *Reynier* le soin de continuer le débarquement, et se décida à pénétrer dans Alexandrie. Il y marcha sur trois colonnes; celle du général *Menou* suivit la plage et se dirigea vers l'ouest de l'enceinte de la ville des Arabes qui couvre la nouvelle Alexandrie; le général *Kleber* du côté de la colonne dite de Pompée, où *Bonaparte* se porta le premier pour reconnaître cette vieille enceinte flanquée de tours dont les brèches avaient été réparées, et qu'un peuple armé et poussant de grands cris, se préparait à défendre; la troisième colonne, aux ordres du général *Bon*, se dirigeait du côté de l'est sur la porte de Rosette.

Bonaparte, ayant reconnu cette enceinte

qui n'eût pu résister au moindre feu d'artillerie, forma ses colonnes à demi-portée de fusil, et livra l'assaut malgré le feu des assiégés et la grêle de pierres qu'ils lançaient sur les assaillans. Le général *Menou*, parvenu sur la muraille avec ses premières troupes, fut blessé grièvement et précipité; le général *Kleber*, désignant au pied de la muraille un endroit plus praticable, fut aussi blessé. L'enceinte fut escaladée; les Arabes et les Turcs, délogés des tours, et vivement poursuivis, se réfugièrent dans le fort triangulaire, dans le Phare, et dans la nouvelle ville; ils s'y défendaient encore opiniâtrément, quand les principaux habitans vinrent au-devant du général français. Les deux châteaux capitulèrent, et avant la fin de la journée, *Bonaparte* fut entièrement maître de la ville, des forts et des deux ports. Le convoi entra à Alexandrie, et l'escadre alla mouiller à la rade d'Aboukir, pour achever le débarquement de l'artillerie.

Tenant à présent la principale entrée de l'Egypte et le port le plus important, *Bonaparte* ne perdit pas un instant pour mar-

cher vers le Caire, faire remonter le Nil, occuper tous les postes de la côte, profiter de la première impression, et atteindre les Mamelucks avant que les beys eussent pu concerter un plan général de défense. Il ne commit point la faute qui coûta si cher à *St.-Louis*, lorsque, pour avoir attendu trop longtems à Damiette l'arrivée du comte de *Poitiers*, il laissa écouler la saison favorable aux opérations.

Bonaparte signa la capitulation d'Alexandrie le 17 messidor, et dès le lendemain, son avant-garde, commandée par le général *Dessaix*, arriva à Demenhour, après avoir traversé 14 lieues de désert.

Le même jour, les autres divisions se mirent en marche d'Alexandrie et de Rosette; et le 22, elles furent réunies sur le bord du Nil à Rohmanie. Ici se passa le premier engagement avec les Mamelucks, qui, au nombre de 7 à 800, attaquèrent le général *Dessaix*, et furent repoussés et dispersés.

C'était l'avant-garde d'un corps d'armée que *Mourat-Bey* avait rassemblé, et dont la plus grande partie était composée de

cavalerie, et surtout du corps brillant des Mamelucks : il avait pris une position au village de Chebreisse ; sa droite était appuyée au Nil, soutenue par huit ou dix grosses chaloupes canonnières, et plusieurs batteries élevées sur le rivage.

Le 25 messidor, les deux armées se trouvèrent en présence. *Bonaparte*, qui n'avait que deux cents hommes de cavalerie, faible encore et harassée par la fatigue de la mer, disposa ses cinq divisions en ordre de bataille par échelons, se flanquant entre elles, et la ligne de bataille flanquée elle-même par deux villages. Chaque division était serrée en masse, et formait un carré ayant ses bagages au centre, et l'artillerie dans les intervalles des bataillons. Cette disposition formidable offrait un double feu de flanc et de front, et opposait un invincible obstacle aux charges impétueuses et désunies de la cavalerie de *Mourat-Bey*.

C'est ici que l'on peut remarquer l'immense avantage du perfectionnement de la tactique des Européens, en adoptant l'artillerie et les armes modernes. Les Orien-

taux n'ont point adopté la tactique ou ordonnance introduite par l'usage de ces armes nouvelles ; ils n'ont presque rien changé à leur manière de marcher et combattre ; et malgré leur valeur, la furieuse impétuosité de leurs attaques, ils ne peuvent se soutenir contre les troupes régulières, que par la grande supériorité du nombre.

Cette fois, cette supériorité même leur fut inutile. La flottille turque fut d'abord attaquée par le chef de division de marine *Perrée*, qui n'avait que trois chaloupes canonnières, une demi-galère, et un chebeck sur lequel se trouvaient les savans *Monge* et *Bertholet*. Les trois chaloupes et la demi-galère furent d'abord prises par les Mamelucks, mais il parvint à les reprendre, après un combat opiniâtre, et mit le feu à la chaloupe de leur amiral. Le général d'artillerie *Andréossi* commandait les troupes de débarquement.

Mourat-Bey n'ayant pu, en faisant déborder les ailes de l'armée française par sa nombreuse cavalerie, trouver un point faible pour pénétrer entre les bataillons, qui

étaient comme des murailles de feu, fit sa retraite vers le Caire. *Bonaparte* continua sa marche par Alkam, Abonnécube et Wardam, et se trouva, le 2 thermidor, à Oudemar à la vue des pyramides, et à 6 lieues de la capitale de l'Egypte.

Mourat-Bey, ayant rassemblé les beys d'Egypte avec toutes leurs forces, s'était retranché au village d'Embabé qu'il avait garni d'artillerie; 6,000 hommes de cavalerie, tant Arabes que Mamelucks, étaient répandus dans la plaine.

L'armée française, qui, dans ses dernières marches, avait soutenu d'excessives fatigues, séjourna à Wardam pour se réparer, rétablir l'artillerie, et nettoyer ses armes si promptement rouillées par les vapeurs du Nil. Ce fut le 3 thermidor que se livra cette seconde bataille appelée des Pyramides; le général *Dessaix* fit d'abord replier, avec son avant-garde, un corps de Mamelucks. L'ordre de bataille des autres divisions fut à-peu-près le même que dans l'affaire précédente: l'avant-garde de *Dessaix* et la division de *Reynier* formèrent la droite de l'armée, et furent d'abord char-

gées avec la plus grande impétuosité par la moitié de la cavalerie des Mamelucks; l'autre moitié étant restée pour soutenir les retranchemens du village d'Embabé.

Malgré cette détermination à prévenir les attaques des colonnes françaises, la valeur téméraire des Mamelucks échoua encore devant ces masses hérissées de baïonnettes, et faisant seulement à demi-portée de fusil un feu nourri.

Pendant que ces charges s'exécutaient contre sa droite, et que les Mamelucks se retiraient en désordre, *Bonaparte*, dirigeant sur les retranchemens les deux divisions du centre, faisait tourner le village d'Embabé à la faveur d'un fossé qui masquait ce mouvement, et détruisait ou poussait dans le Nil 1,500 hommes de cavalerie. Cette attaque, extrêmement vive, fut conduite par le général *Marmont* : 40 pièces de canon, le camp des Mamelucks, leurs riches dépouilles, plus de 400 chameaux tombèrent entre les mains du vainqueur.

Le reste des forces que *Mourat-Bey* avait rassemblé sur la rive gauche du Nil, s'enfuit vers la Haute-Egypte.

Cette retraite fut toujours la ressource des Mamelucks, lorsque, pressés par les Turcs et contraints de céder au nombre, ils allaient réparer leurs forces dans la Haute-Egypte : ils s'y dispersaient tellement, qu'il ne restait pas ensemble un seul corps de troupes ; mais leur ralliement n'était pas moins prompt. Les vainqueurs satisfaits et se reposant sur la terreur de leurs armes, négligeaient de les poursuivre, et ne sachant les contenir par aucune disposition défensive, n'ayant aucune idée de vigilance militaire et de prévoyance politique, ils étaient bientôt surpris, attaqués eux-mêmes, et chassés de la Basse-Egypte.

Le général *Dessaix*, le jour même de la bataille, poursuivit *Mourat-Bey* jusqu'à Gize, au-delà de la hauteur du Caire, à l'entrée de la grande vallée du Nil. Sa division n'avait cessé de marcher et de combattre pendant toute cette journée ; elle avait fait un trajet d'environ 18 heures de marche, effort prodigieux pour des troupes européennes sous un tel climat.

Le général *Dessaix*, qui fut chargé peu de tems après de poursuivre *Mourat-Bey*

dans la Haute-Egypte, montra dans cette guerre singulière et difficile tant de vigueur et d'habileté à prévenir ou à déconcerter les mouvemens des Mamelucks, qu'il les affaiblit peu-à-peu, et alla détruire leurs rassemblemens jusques dans leurs dernières retraites, à l'entrée des déserts de la Nubie.

Ibrahim-Bey, avec les Mamelucks qui étaient sur la rive droite, se retira précipitamment vers le désert de Syrie.

Le lendemain, *4* thermidor, la ville du Caire ouvrit ses portes aux Français ; le gouvernement des Mamelucks fut renversé, et la conquête de la Basse-Egypte achevée.

Quoique cette partie de notre essai historique ne soit qu'un grand épisode par rapport aux affaires d'Europe, elle est pourtant si remplie de faits mémorables, et, telle a été, malgré l'interruption des communications de l'armée de *Bonaparte* avec la France, l'influence des évènemens de la guerre d'Egypte sur la guerre générale de la révolution, que nous déroberions à regret à nos lecteurs les notions que nous

croyons utiles pour les suivre et les bien apprécier. Nous devons supposer, sans doute, qu'on a par-tout sous les yeux les descriptions des voyageurs les plus estimés, et particulièrement celles de *Volney*, dont l'exactitude et les bonnes vues ont subi l'épreuve la plus rare et la plus sévère, puisqu'elles ont été justifiées par le suffrage de tous les officiers de l'armée, et des savans qui accompagnaient *Bonaparte*. Cependant comme il est agréable de trouver précisément à côté des faits, les détails géographiques et historiques qui s'y rapportent, nous avons tâché de suppléer à la description géographique de l'Egypte et de la Syrie, par une carte dressée d'après le travail si précieux de *Danville*; les dernières cartes de *Mentelle* et *Chanlaire* nous ont servi à rectifier celle-ci, et nous avons eu soin d'en rapprocher les différens rapports, et les détails géographiques donnés par les voyageurs les plus estimés.

Nous avons recueilli les plans des lieux principaux les plus cités dans les relations que nous résumons; et nous avons mis beaucoup de soin à ne porter sur cette carte et

sur ces plans que les gisemens et les noms confirmés par plusieurs autorités.

Quant aux souvenirs de l'histoire, que nous n'avions garde de repousser, et pour lesquels cependant nous voulions éviter d'interrompre trop fréquemment le fil d'une narration rapide et succincte, nous espérons avoir satisfait les desirs de nos lecteurs, en rassemblant, dans une seule note, tout ce qui nous a paru digne d'être rappelé à ceux qui, ayant déja puisé dans les premières sources, ont acquis une connaissance étendue de cette partie de l'histoire et de la géographie politique, ou d'être indiqué à ceux qui seraient attirés vers cette étude.

Bonaparte n'avait rien négligé pour faire valoir le motif politique de l'invasion de l'Egypte ; il se flattait qu'en séparant le gouvernement oppressif des beys qu'il venait de détruire, d'avec l'ombre de souveraineté et de puissance qui restait au Grand-Seigneur, cette expédition serait considérée à Constantinople, comme un grand effort d'un ancien et puissant allié, pour servir la cause, rétablir la domination ottomane sur les bords du Nil, et former, à

l'avantage des deux nations et sous la protection des armées françaises, des établissemens qui seraient, pour toutes les puissances méridionales de l'Europe, une source de prospérité, et ne pouvaient nuire qu'à l'Angleterre.

Nous convenons que cette espérance était mal fondée, dans la situation où se trouvaient les affaires de la République auprès de la Porte; mais bien loin de croire que ce fut une illusion, un vain prétexte, nous ne doutons point au contraire que s'il eût été alors, que s'il était encore, aussi facile d'éclairer les Turcs sur leurs véritables intérêts, que d'exciter leur jalousie, et d'armer leur fanatisme, le retour à leur première et intime alliance avec la France, leur coopération à tout ce qui peut favoriser et étendre son commerce ne dussent l'emporter, comme un avantage fondamental et durable, sur toute autre considération.

En entrant dans la mer de Lybie, *Bonaparte* avait révélé à ses troupes le mystère de l'expédition; « Soldats, leur dit-il, vous allez entreprendre une con-

» quête dont les effets, sur la civilisation » et le commerce du monde, sont incalcu- » lables. »

Cette conquête ne devait être faite que contre les Mamelucks; et soit dans ses proclamations à l'armée, soit dans celle adressée aux peuples d'Egypte, les Turcs étaient désignés comme les amis et alliés des Français, les propriétés du Grand-Seigneur respectées, et tout ce qui touchait à la religion et aux usages civils, recommandé aux égards et à la vigilance des chefs et des soldats.

Avant le débarquement de l'armée, *Bonaparte* écrivit au pacha d'Egypte qu'il venait *châtier* les beys dont la Porte « avait » déclaré qu'elle n'autorisait pas les in- » sultes. » — On trouve, dans cette lettre, ce passage remarquable : — « Toi qui de- » vrais être le maître des beys, et que ce- » pendant ils retiennent au Caire sans au- » torité et sans pouvoir, tu dois voir mon » arrivée avec plaisir. » — Au moment de la prise d'Alexandrie, le capitaine d'une caravelle ou vaisseau de guerre turc, qui se trouvait dans le port, reçut des présens

du général français ; et peu de tems après, lorsqu'il eut ordre de quitter l'Egypte, *Bonaparte* fit partir avec lui un officier, qu'il chargea de ses dépêches, et de nouvelles assurances de bonne harmonie dont il avait soin de multiplier les signes publics. Le pavillon turc flottait à côté du pavillon tricolor, dans tous les postes occupés par les Français.

Cependant cette conduite politique ne pouvait avoir, à Constantinople, un effet assez prompt, assez immédiat pour balancer les démarches pressantes des envoyés d'Angleterre et de Russie, qui maintenant avaient des griefs à faire valoir, des injures à faire ressentir. Aussi malgré la délivrance d'un grand nombre d'esclaves turcs, que *Bonaparte* envoya à Constantinople, la nouvelle de la prise de Malte, de la destruction de l'Ordre et de sa marine (avantage dont, dans d'autres circonstances, la Porte eût reçu l'annonce avec joie et qu'elle eût payé peut-être par de grands sacrifices), ne produisit d'autre effet que d'alarmer sur la destination ultérieure de ce formidable armement. Ces alarmes se combinant avec

celles que donnait plus justement l'échec qu'avait reçu *Alo-Pacha* devant Widin, il y eut une espèce de commotion dans la capitale. Le gouvernement, menacé d'un double danger, crut que Constantinople pouvait être à-la-fois attaqué par terre et par mer; il étouffa par des actes de rigueur les germes d'une sédition, qu'on assurait avoir été ourdie par les partisans de *Passawan Oglou*, dont on ne manquait pas de représenter la rebellion comme concertée avec l'expédition d'Egypte.

Que pouvaient contre de telles présomptions, les conférences, les démarches officielles du chargé d'affaires *Ruffin*, dont la famille et la personne étaient depuis longtems très-considérées par le divan, mais qui n'avait ni les instructions, ni les moyens nécessaires pour conjurer un tel orage?

L'envoyé d'Angleterre (frère du commodore *Sidney Smith*, qui venait de s'échapper miraculeusement de sa prison à Paris, à la tour du Temple, et que le ministre anglais destinait déja à l'importante station de l'Archipel du Levant, sir *Spencer Smith* profita de l'inquiétude croissante du gou-

vernement; il négociait avec le Reis-Effendi un traité d'alliance entre la Porte, l'Angleterre et la Russie, dont les bases ne pouvaient être que très-difficiles à poser, lorsque la nouvelle du débarquement des troupes françaises et de la prise d'Alexandrie parvint à Constantinople. Déja M. de *Tamara*, ambassadeur de Russie, avait obtenu une extension des anciens traités pour le libre passage de la mer Noire dans l'Archipel, et conclu une convention particulière, en conséquence de laquelle une escadre et un convoi russe défilèrent deux par deux par le canal, et ne se réunirent qu'au détroit des Dardanelles. Les secours offerts par le gouvernement anglais, tant en officiers qu'en moyens de marine et munitions de guerre, ne furent point encore acceptés. Enfin, l'importante victoire remportée à Aboukir par l'amiral *Nelson*, fixa les inquiétudes du divan, effaça les dernières traces de méfiance entre les parties contractantes, et entraîna, avec la déclaration de guerre de la Porte contre la République française, l'emprisonnement des agens français et la violation des personnes

et des propriétés, qui, chez ces peuples encore à demi-barbares, font partie de ce qu'ils appellent les lois de la guerre.

L'amiral *Brueix*, après avoir protégé le débarquement de l'armée, ayant fait sonder la passe du vieux port d'Alexandrie, reconnut qu'il n'y avait pas assez de fond pour que les vaisseaux de 74 pussent entrer. Quelques officiers proposèrent d'alléger les vaisseaux de leur artillerie, pour les faire recueillir dans ce port très-sûr et très-facile à défendre. L'amiral *Brueix*, ignorant la route qu'avait fait l'escadre anglaise après sa courte aparition, et s'attendant, à chaque instant, à la voir reparaître, ne voulut point tenter une opération si lente, et dont le succès, d'ailleurs, n'était pas incontestable. Il se contenta de faire mouiller dans le vieux port d'Alexandrie, le convoi et les bâtimens de guerre, dont l'échantillon inférieur garantissait la facile entrée, et il alla avec 13 vaisseaux de ligne, 3 frégates et un aviso, mouiller dans la rade d'Aboukir, le 17 messidor.

On a pu s'étonner que *Brueix*, après avoir rempli si heureusement sa mission,

ne pouvant douter que le lord *St.-Vincent* désabusé n'eût dirigé contre lui des forces au moins égales et vraisemblablement supérieures, n'eût pas quitté une rade ouverte, où il était au moins exposé à livrer un combat inutile; tandis qu'en se relevant de la côte d'Egypte, il pouvait gagner Corfou et Malte, et peut-être recevoir de nouveaux renforts, avant que l'amiral *Nelson* eût reçu tous ceux qui lui étaient destinés.

Le 14 thermidor, la flotte anglaise fut signalée pour la seconde fois sur la côte d'Egypte, et parut vers trois heures après-midi devant la baie d'Aboukir. Les 13 vaisseaux français y étaient mouillés sur une seule ligne, à 2 myriamètres (4 lieues et demie) de terre, et à 2 tiers de cable les uns des autres. Ils s'étaient approchés, autant que les bancs de sable avaient pu le permettre, du rivage sur lequel on avait élevé quelques batteries, insuffisantes cependant et trop éloignées pour pouvoir flanquer efficacement la ligne d'embossement. L'amiral *Brueix* se croyant certain de n'avoir laissé entre la tête de sa ligne et la terre, que l'intervalle nécessaire aux manœuvres d'ap-

pareillage, était dans la plus grande sécurité. On rapporte une lettre de lui à *Bonaparte*, dans laquelle il répondait à ses craintes sur la position de la flotte, et l'assurait qu'il desirait d'y être attaqué.

Nelson, après avoir reconnu le mouillage et la position des vaisseaux qui étaient très éloignés de la terre, et paraissaient ne compter que sur leur propre défense, ne balança point, et fit, pour les attaquer, la même disposition qu'il eût pu faire en pleine mer, si, ayant l'avantage du vent, il eût atteint et engagé l'avant-garde de cette flotte. Ainsi, dans le dessein de doubler la tête de la ligne française et de la mettre entre deux feux, il fit gouverner son chef de file sur l'intervalle entre le mouillage et la terre. Ce premier vaisseau ayant échoué, les cinq vaisseaux qui le suivaient, le passèrent et mouillèrent bord à bord entre les six premiers vaisseaux français et le rivage. Sept autres vaisseaux anglais défilèrent en dehors et mouillèrent à bord opposé de cette partie de la ligne française, qui se trouva ainsi engagée par des forces doubles à bas-bord et à tribord. En même tems, l'amiral

Nelson fit couper la ligne par un vaisseau qu'il avait réservé pour cette manœuvre, dont le succès empêcha la plupart des vaisseaux de l'arrière-garde des Français de prendre part à l'action.

Dans cette position, on se canonna des deux côtés avec la plus grande vivacité le reste de la journée et la nuit toute entière. Quand le jour parut le 15 à trois heures du matin, il n'y avait encore aucun avantage décidé : les vaisseaux se rapprochèrent jusqu'à portée de pistolet, et tout ce qui existe de moyens de destruction fut employé de part et d'autre. Ce fut dans cette circonstance que l'amiral *Brueix* qui, déja blessé grièvement, continuait de commander, fut coupé en deux par un boulet. Peu de tems après, le feu prit à son vaisseau, et l'on fit de vains efforts pour l'éteindre.

Nous trouvons, au milieu de cette relation un trait qui retrace vivement ces momens de désordre et de carnage dont de tels combats de mer présentent la plus affreuse image, et dans lesquels on se plaît à retrouver, avec l'élévation d'ame et le courage qui fait affronter les dangers,

l'empreinte ineffaçable des sentimens de la nature.

Un jeune garde de la marine *Casa Bianca*, un enfant de dix ans, combattait auprès de son père, capitaine de pavillon du vaisseau amiral, qui tomba blessé mortellement, à l'instant où les flammes dévoraient ce beau vaisseau. Des matelots veulent sauver l'enfant, et l'emporter dans une chaloupe; il s'y refuse; il embrasse son père mourant, et ne veut pas l'abandonner. La chaloupe s'éloigne du vaisseau déja tout embrâsé, le jeune *Casa Bianca* parvient à attacher son père sur un tronçon de mât jeté à la mer; l'intendant de l'escadre s'y était aussi lié; ils flottaient et se sauvaient peut-être, quand l'Orient saute avec un fracas horrible, et engloutit les trois malheureux.

Nos lecteurs nous pardonneront d'avoir interrompu cette relation de la bataille d'Aboukir, pour leur montrer et conserver un si magnanime exemple de piété filiale.

L'explosion fut si terrible, que les deux escadres restèrent comme ensevelies sous

une pluie de fer et de feu. Il se fit un profond silence pendant quelques minutes; mais le combat se renouvela bientôt avec acharnement. Presque tous les commandans des vaisseaux français furent tués ou blessés dans cette journée. Il se fit des deux côtés des prodiges de valeur, et dans aucune bataille navale, on ne trouverait peut-être autant de traits remarquables d'audace et de constance héroïque. On a cité surtout celui du capitaine français le *Petit Thouars*, qui, mutilé et ne voulant point quitter le pont, n'ayant plus que le tronc; et vivant encore, fit promettre à son équipage de ne point amener, et de jeter ses restes à la mer.

Les vaisseaux qui se trouvaient entre deux feux, étant déja rasés, dégréés et désemparés, furent forcés de se rendre. Le combat continua encore le troisième jour, 16 thermidor. Le Timoléon ne voulut point amener son pavillon, et se brûla après avoir sauvé son équipage. Deux vaisseaux français seulement, le Généreux et le Guillaume-Tell, ayant appareillé d'après les signaux de l'amiral *Villeneuve*, s'échap-

pèrent avec deux frégates, et gagnèrent le canal de Malte. Tout le reste fut pris ou brûlé. Les Anglais ne purent emmener d'abord à Gibraltar et ensuite en Angleterre, que six des vaisseaux qu'ils avaient pris.

Les équipages prisonniers que l'amiral *Nelson* ne pouvait garder dans la situation où il se trouvait, furent mis à terre sur leur parole.

Après le combat, l'amiral *Nelson* fit bloquer le port d'Alexandrie par ceux de ses vaisseaux qui se trouvèrent le moins maltraités, et fit voile pour la Sicile, afin d'y réparer ceux qui n'étaient plus en état de tenir la mer. Il arriva à Naples le 2e. complémentaire, et l'accueil qu'il y reçut, fut considéré, par le gouvernement français, comme une seconde violation de la neutralité, comme un outrage dont il ne tarda pas à tirer une terrible vengeance.

La bataille navale d'Aboukir est une des plus sanglantes qui aient été livrées. Plus de la moitié des équipages qui combattirent, y périt. Les Anglais avaient un vaisseau de plus que les Français, mais il faut observer aussi qu'ils n'avaient pas un seul

vaisseau du premier rang, et que celui qui s'échoua, ne put ni par sa manœuvre, ni par son feu, concourir efficacement à l'action. *Nelson* détruisit donc ou dispersa autant de vaisseaux qu'il en avait, et montant lui-même le Vanguard de 74 canons, vit brûler et sauter, sous son feu, le vaisseau amiral de 110 canons, l'un des plus beaux qui fussent sortis des chantiers français.

L'intrépide résolution de l'amiral *Nelson*, entrant dans la baie et se plaçant dans la nécessité de vaincre ou de perdre son escadre, rappelle, à la vérité, des situations et des actions à-peu-près semblables : telle que celle du comte d'*Estrées* à Tabago ; celle des Hollandais sous *Ruyter*, détruisant les vaisseaux et les chantiers dans la Tamise ; le combat de la Hogue ; et de nos jours, l'incendie de la flotte turque devant l'île de Scio ; et il est remarquable que, malgré la force de position qu'on doit naturellement supposer à une ligne de vaisseaux embossés, et soutenus par le feu des batteries de terre, le succès a presque toujours couronné l'audace de ceux qui ont tenté de semblables entreprises.

On chercherait en vain, dans l'histoire de la marine moderne, un exemple d'une victoire aussi complète ; mais si jamais on tenta la fortune avec plus d'audace que fit l'amiral *Nelson*, jamais aussi la présomption et la négligence des moyens de défense ne donnèrent à la fortune une aussi grande part dans l'issue d'une bataille navale. Outre la faute capitale que nous avons remarquée, de n'avoir pas quitté les côtes d'Egypte d'abord après le débarquement de l'armée, les marins ont reproché à l'amiral français, qui périt si glorieusement, deux fautes essentielles : la première, d'avoir laissé aux Anglais la possibilité de se placer entre la terre et la tête de sa ligne ; la seconde, d'avoir combattu à l'ancre, tandis qu'il lui était facile d'appareiller et de rendre, sous voile, un combat au moins égal. Quels que soient les motifs qui déterminèrent l'amiral *Brueix* à ne point filer ses cables, et à rester dans une position aussi désavantageuse, on ne peut se rendre raison de ceux qui purent empêcher les vaisseaux de son arrière-garde de mettre à la voile, et après avoir couru une seule

bordée pour s'élever au vent de la ligne de bataille, de venir faire, à l'égard des Anglais, la même manœuvre que ceux-ci venaient d'exécuter contre la tête de la ligne française, et mettre ainsi entre deux feux les vaisseaux qui l'avaient doublée jusqu'à la hauteur du vaisseau l'Orient, où ils avaient coupé la ligne.

Les suites de la bataille d'Aboukir furent, pour le gouvernement français, encore plus désastreuses qu'on n'aurait pu le prévoir. Elles ne se bornèrent point à l'objet particulier de l'expédition ; et l'influence de cet évènement, qui, en assurant au pavillon anglais la domination des mers du Levant, et y attirant la marine russe, allait changer tous les rapports politiques et commerciaux de l'Empire ottoman, eut aussi la plus prompte influence sur les affaires d'Europe, et sur le cours des négociations pour la paix. Si, d'une part, les puissances humiliées et souffrant impatiemment le joug du vainqueur, conçurent de nouvelles espérances, et parurent moins disposées à s'abandonner réciproquement ; d'un autre côté, le Directoire, aigri par

ce revers et par le blâme public, se roidit d'autant plus contre les difficultés et contre les plus petites résistances, s'arma contre l'opinion générale; et loin de se relâcher de ses prétentions immodérées pour la démarcation des nouvelles frontières de la République sur le Bas-Rhin, il affecta de les soutenir par un langage menaçant et impérieux.

Déja les alarmes qu'on avait conçues à Londres, et qu'on avait même exagérées sur les conséquences de l'expédition de *Bonaparte*, par rapport aux possessions de l'Inde, étaient dissipées. La joie que répandit la nouvelle de la victoire de *Nelson* permit à peine d'apercevoir que l'objet principal du général français, l'occupation de l'Egypte, était réellement rempli; on ne douta presque plus de la destruction de cette élite des armées républicaines, et le ministère ne songea qu'à profiter des circonstances et de l'enthousiasme national, pour faire de plus grands efforts, et rallumer la guerre continentale.

Ce fut à cette époque que le cabinet de Saint-James redoubla d'activité, pour serrer

les liens de la nouvelle coalition. Il étendit ses vues sur tous les états du continent, multiplia et varia ses démarches, se saisit des griefs que toutes les puissances devaient ressentir, et des craintes que devait leur inspirer l'invasion de la Suisse. Il parla à chaque intérêt blessé, à chaque passion irritée, le vrai langage de la politique, enveloppa d'autant plus facilement le Directoire dans cette vaste intrigue, qu'une aveugle présomption le portait à s'isoler de plus en plus.

Pendant qu'on achevait de cimenter l'union entre les deux Empereurs, et de lever, au prix des plus grands sacrifices, les obstacles que la situation respective de leurs états, et la différence de leurs intérêts politiques mettaient à la réunion de leurs forces, on pressait vivement la cour de Prusse d'accéder à cette nouvelle ligue d'Augsbourg; on menaçait le commerce et l'indépendance des puissances neutres du second ordre; on cherchait à ébranler l'Espagne, et à la détacher de son alliance avec la République; enfin, par les secours en vaisseaux, en troupes et en argent qu'on faisait accepter

au roi de Naples, plus prochainement menacé, on s'assurait d'une occasion de rengager la querelle, et d'entraîner la maison d'Autriche encore irrésolue, encore effrayée des conséquences d'une nouvelle guerre, et redoutant d'en supporter, encore une fois, tout le fardeau.

Dans ce même tems, la cour de Vïenne rompit la négociation particulière de Seltz, et fit passer à Pétersbourg M. de *Cobentzel*, le même ministre qui l'avait conduite. Elle ne mit plus aucun mystère dans ses démarches, ni dans ses apprêts. Ulm, fortifié à grands frais, devint, par rapport à la Souabe et à l'Autriche antérieure, une place très-importante pour l'entrée de la campagne, et pour couvrir la Bavière. L'armée autrichienne, en Italie, fut mise sur un pied respectable; la nouvelle frontière sur l'Adige hérissée de retranchemens et d'artillerie; de toutes parts on remarqua les signes de l'affaiblissement du gouvernement de la République, dont le plus certain est tòujours l'abus de la puissance; de toutes part son s'excita à profiter des circonstances, et la bataille d'Aboukir, qui ne devait toucher qu'indi-

rectement aux affaires continentales, fut, pour les puissances coalisées, comme un signal, donné par l'Angleterre, pour reprendre les armes.

Nous avons déja dit que ce ne fut qu'après la nouvelle de la destruction de la flotte française, que la Porte se décida avec éclat. Ce fut le 13 fructidor que le Reis-Effendi, à la suite d'un entretien avec le ministre russe, manda le chargé d'affaires *Ruffin*, et lui déclara que le Sultan avait ordonné qu'il fût enfermé sur-le-champ au château des Sept-Tours avec sa famille, et toutes les personnes attachées à la légation française. L'invitation à la flotte russe de se joindre à celle du Grand-Seigneur; la notification solemnelle de la victoire remportée par *Nelson*; les présens magnifiques envoyés par le Sultan à l'amiral anglais, furent les signes publics de la nouvelle alliance.

Un décret impérial annonça, avec la déclaration de la guerre contre les Français, la déposition du grand-visir *Izzed-Mahomed-Pacha*, et son exil dans l'île de Chio. Le muphti fut aussi disgracié; l'un et l'autre s'étaient opposés à la conclusion du traité

avec la Russie. On accusait surtout le visir d'avoir négligé la défense de l'Egypte, et de s'être montré favorable aux vues des Français. Il ne resta plus aucun espoir de ramener la confiance, aucun moyen d'explication. M. *Descorches*, qui avait déja été ministre à la Porte, et que le Directoire avait destiné trop tard à cette mission délicate, ne put obtenir d'aller jusqu'à Constantinople. Peu de tems après parut un manifeste, dans lequel on remarqua, pour la première fois, les formes des discussions diplomatiques. Bientôt après, un second manifeste fit connaître les griefs de la Porte contre la République française, et ne laissa aucun vestige de l'ancienne politique, aucune base des relations commerciales entre la France et son plus ancien allié. Le divan avait changé de maximes: l'Angleterre et la Russie dirigèrent, à leur gré, contre les Français, les forces turques de terre et de mer qui se trouvèrent disponibles.

Djezzar, pacha de Syrie, homme d'un courage féroce, qui haïssait les Français, et gouvernait despotiquement dans une sorte d'indépendance et presque de rebellion,

n'avait pas attendu la décision du divan pour se déclarer contre les conquérans de l'Egypte; il avait renvoyé, sans réponse, l'officier que *Bonaparte* lui avait dépêché, et avait fait mettre aux fers tous les Français qui se trouvaient à Saint-Jean-d'Acre. La bataille d'Aboukir l'affermit dans ces dispositions hostiles, et dissipa la terreur que devait lui inspirer la présence d'une flotte française dans le golfe de Syrie.

Telles furent les conséquences de la victoire de *Nelson*. On voit par tout ce que nous venons de dire, que ses conséquences furent plus sensibles et plus importantes par rapport à l'état de l'Europe, que par rapport aux opérations de l'armée d'Egypte; effet d'autant plus remarquable qu'il est rare, depuis la création des marines militaires, que des batailles navales aient eu une véritable influence sur la destinée des états.

Bonaparte dut ressentir d'autant plus vivement la perte de sa flotte, qu'il avait comme pressenti et voulu prévenir ce désastre, en insistant de nouveau pour que *Brueix* surmontât les obstacles qui ren-

daient l'entrée du vieux port d'Alexandrie si difficile, ou qu'il s'éloignât sur-le-champ de la côte d'Egypte. *Nelson* n'eût pas manqué de le suivre, et n'osant affaiblir son escadre, il n'eût pas pu bloquer le port d'Alexandrie, et intercepter les communications si nécessaires à l'armée française.

Non-seulement *Bonaparte* soutint ce grand revers avec beaucoup de calme et de fermeté, mais il sut se servir de la première impression qu'il fit sur son armée, pour relever les esprits et inspirer de plus fortes résolutions à ses compagnons, qui voyant dans cette destruction du reste de la marine française dans la Méditerranée, une entière séparation de leur patrie, devaient maintenant se suffire à eux-mêmes, achever leurs desseins, fonder et défendre un nouvel empire.

Les deux corps et les deux principaux chefs des Mamelucks se séparèrent au moment de l'entrée des Français au Caire, après la bataille des Pyramides; mais ce fut moins la suite d'une combinaison militaire convenue entr'eux, que l'effet d'une haine qui les divisait depuis longtems.

Ibrahim, ayant préparé sa retraite vers la Syrie, n'attendait pour l'exécuter que l'issue de la bataille livrée par *Mourat-Bey*, sur la rive gauche du Nil, pendant que le général *Dessaix* repoussait vivement celui-ci vers la Haute-Egypte. *Bonaparte* poursuivit *Ibrahim-Bey*, atteignit et tailla en pièces une partie de son arrière-garde à Salchich, sur les confins du désert; mais *Ibrahim* parvint à gagner Gaza avec environ mille Mamelucks, et fut accueilli en Syrie par *Djezzar-Pacha* Dans cette expédition, dans ces marches extraordinaires, comme dans toutes les dispositions principales, *Bonaparte* était secondé par le général *Berthier*, chef de son état-major; ses talens pour la direction et l'application la plus prompte et la plus ingénieuse de tous les mouvemens de troupes aux divers terrains, étaient d'autant plus précieux dans un pays où toutes les données ordinaires étaient changées, et qui exigeait une prévoyance et des combinaisons nouvelles. On voit avec un vif intérêt la suite des ordres donnés à cette armée, et les moyens employés pour la conserver moralement et physique-

ment, et pour régulariser les différentes parties du service.

Revenu du Caire, après avoir dissipé quelques hordes d'Arabes, et dégagé de leurs mains la caravane de Maroc, *Bonaparte* s'occupa de consolider sa conquête par un bon système de défense. Ce système fut actif dans la Haute-Egypte, tant que les Mamelucks, sans cesse battus par l'infatigable *Dessaix*, et sans cesse ralliés par *Mourat-Bey*, trouvèrent du terrain à parcourir, et des ressources pour prolonger leur résistance. Quant à la frontière de Syrie et aux places et postes de la côte, on travailla, avec la plus grande activité, à réparer les fortifications qui étaient susceptibles de l'être; on en construisit de nouvelles à Salchich, à Balbeïs, et à d'autres points principaux. Bientôt la ligne des frontières de la Basse-Egypte se trouva dans un état respectable, en considérant les moyens d'attaque qui pouvaient être développés par les Turcs, et les difficultés que présentait la nature de la situation générale.

Damiette, Mansoura, Rosette, et toute cette partie de la Basse-Egypte, étaient sous

le commandement du général *Menou*, dont le quartier était à Rosette; le général *Kleber* commandait à Alexandrie; l'un et l'autre qui avaient été blessés à l'attaque d'Alexandrie, faisaient mettre en état de défense ces postes importans, et donnaient leurs soins aux établissemens nécessaires à l'armée et à l'entretien des communications, toujours difficiles et périlleuses.

Les Français avaient été forcés de renoncer à communiquer, par mer, de Rosette à Alexandrie, depuis que l'amiral *Nelson*, après avoir regréé ses vaisseaux dans la rade d'Aboukir, avait laissé le commodore *Hood* en croisière devant le port l'Alexandrie. On avait établi, pour suppléer à cette navigation et suffire au transport indispensable de vivres, une caravane qui traversait régulièrement le désert, et assurait aussi le passage des couriers et des voyageurs qui montaient au Caire ou en descendaient. On avait formé, pour protéger cette caravane, une légion de matelots sauvés du combat; elle était placée à Aboukir et fournissait les escortes nécessaires; mais le transport à dos de chameaux étant

trop lent et trop dispendieux, on fit nettoyer le canal d'Alexandrie, qui, chaque année, à l'époque du débordement du Nil, conduit l'eau de Rahmanié à Alexandrie, à travers un désert d'environ 15 lieues.

Cette époque du débordement du Nil était arrivée. *Bonaparte*, à son retour au Caire, avait déja fait avec la pompe et les cérémonies d'usage, la coupure de la digue, et avait ouvert le canal qui porte l'eau du fleuve à travers la ville du Caire. Bientôt le Nil étant assez élevé pour s'épancher dans le canal d'Alexandrie, la ville d'Alexandrie, qui était le grand dépôt de l'armée, reçut à-la-fois les eaux qui devaient remplir les citernes, et les convois de vivres. Ce canal resta navigable seulement pendant 20 à 25 jours, et le général *Kleber* en profita pour faire passer sur le Nil et remonter une grande quantité d'artillerie jusqu'à Giza, où *Bonaparte* fit établir le grand parc sous les ordres du général d'artillerie *Dommartin*. Les Arabes cherchèrent à faire manquer cette opération très importante, en faisant des saignées au canal, afin de mettre les barques à sec, et de pouvoir les piller; mais

le général *Marmont*, à la tête d'une demi-brigade, les chassa si vivement, et protégea le convoi avec tant de vigilance, qu'ils furent contraints de renoncer à leur entreprise.

Le général *Kleber*, commandant à Alexandrie, vit de cette ville le combat d'Aboukir, et ranima le courage des troupes et des matelots consternés, par cet affreux spectacle. Les travaux du débarquement et du déchargement des trois cents vaisseaux de transport n'étaient point encore achevés; il avait à peine eu le tems de faire établir quelques batteries sur les hauteurs; mais, prévoyant que les Anglais feraient tous leurs efforts pour ruiner ou brûler, dans le vieux port, cet immense convoi et les cinq frégates qui y étaient aussi mouillées, il employa tous ses moyens à mettre les deux ports en état de défense. On éleva des batteries dont les feux se croisaient sur le chenal; on construisit des fourneaux pour faire rougir les boulets; en peu de jours, le vieux port fut à l'abri de toute entreprise, hors celle d'un bombardement, trop éloigné et trop incertain en pleine mer pour n'être pas inefficace.

Bonaparte ne se borna point à assurer la défense des frontières et pour s'affermir dans la possession de l'Egypte, comme aussi pour pouvoir en tirer les ressources qui lui étaient nécessaires : il s'empressa de débrouiller le chaos dans lequel la chûte du gouvernement des beys et la cessasion de toute administration des affaires publiques avaient précipité ce beau pays. Il ne négligea rien pour gagner l'esprit des peuples, et leur inspirer, pour lui et pour son armée, cette confiance qui résiste presque invinciblement à la différence des mœurs, des usages, et surtout des opinions et des pratiques religieuses. Les soins qu'il prit pour établir par-tout les précautions et les préservatifs les plus salutaires contre les ravages de la peste; la vigilance et le courage des officiers de santé de cette armée doivent être remarqués ici, puisqu'ils ont été peut-être un éternel bienfait pour l'humanité, en montrant à ce peuple qu'au lieu de s'abandonner à la fatalité des destins, ils peuvent étouffer ces germes de mort, ou en arrêter le développement.

Une police inconnue parmi ces peuples,

le maintien de la discipline la plus exacte dans les troupes françaises, l'attention à recueillir les jeunes Mamelucks et les esclaves abandonnés, pour les incorporer dans l'armée, en leur faisant prendre l'habit européen et l'uniforme français, une foule d'autres mesures générales que nous regrettons de ne pouvoir rappeler ici, donnèrent à la conquête de l'Egypte une stabilité que l'on était loin de soupçonner en Europe.

Tous les actes publics de *Bonaparte*, toutes ses vues, toutes ses dispositions, portèrent le caractère de l'établissement d'une grande colonie, et, pour ainsi dire, de la fondation d'un nouvel empire. Dès qu'il fut entièrement le maître du Caire, et qu'il eut achevé de chasser les Mamelucks de la Basse-Egypte, il opposa aux attaques et aux pillages des Arabes, un nouveau système de vigilance et de répression, par lequel, malgré la rapidité de leurs excursions, ils étaient presque toujours découverts et prévenus.

Pour donner au nouveau gouvernement toute l'énergie et l'activité dont il pouvait être susceptible, pour inspirer aux Egyp-

tiens des premières idées de liberté, on appela à prendre part à l'administration, tous ceux que leur *influence sur le peuple*, *leurs lumières* ou *leurs talens*, avaient fait distinguer par les divers commandans français dans les quartorze provinces. Ces assemblées de *notables* formèrent d'abord, dans chaque province, un divan, dont les membres reçurent un traitement fixe; l'Aga et les compagnies de janissaires de chaque arrondissement furent soldés régulièrement, et on leur distribua des rations de pain; les membres du divan furent distingués par un schawl tricolor, et tous les habitans portèrent la cocarde nationale française.

Une assemblée générale de tous les notables des provinces fut convoquée au Caire pour le 10 vendémiaire; chaque députation était composée de trois hommes de loi, trois négocians, trois fellahs, cheiks et chefs d'Arabes.

C'était une expérience bien singulière, et peut-être unique dans les annales des sociétés humaines, que cette subite application des formes les plus complexes de la législation moderne des peuples de l'Occi-

dent, ou plutôt de leurs essais encore imparfaits d'équilibre et d'économie politique, à cette population mélée de tous les débris des nations de l'Orient, et tombée dans la plus profonde ignorance.

Il ne faut pas oublier que dans ce plan d'organisation, comme dans tous ses efforts pour donner à l'Egypte une nouvelle existence, *Bonaparte* trouva d'utiles secours parmi les membres de l'Institut et les artistes qu'il avait emmenés de France, et qui, pour la plupart, étaient restés à Alexandrie pendant la marche de l'armée vers le Caire. Il les appela auprès de lui, fonda un institut sous la direction des savans *Monge* et *Bertholet*, et se montra lui-même très-assidu aux séances de cette espèce d'académie politique, civile et militaire. On établit un grand atelier pour tous les arts mécaniques; ils furent tous appliqués à la conservation, à l'amélioration des établissemens publics et des usages utiles; à étendre l'industrie et les diverses branches de commerce intérieur. On épura le salpêtre; on construisit de nouvelles machines hydrauliques; on perfectionna la

fabrication du pain, celle des liqueurs fermentées. Les sciences ramenées par la main d'un autre conquérant, vers le berceau d'où les fureurs de la guerre les avaient plusieurs fois arrachées, semblèrent y porter un tribut d'expiation, et l'hommage de leurs étonnans progrès. La physique et la chimie s'enrichirent de nouvelles observations et de plusieurs découvertes; l'histoire s'appuya sur une connaissance plus sûre des plus anciens monumens; on rechercha, on compara les antiquités de divers âges; enfin, la géographie se dégagea des conjectures, et fixa, avec le secours de l'astronomie, la conformation de ces contrées fameuses.

Quel est l'homme éclairé parmi ceux qui espèrent avec confiance du perfectionnement des connaissances humaines, celui de la société générale, qui ne serait point frappé de ce tableau, et ne s'accuserait pas lui-même de partialité, s'il n'apercevait qu'un vain éloge, dans l'expression de ces sentimens qu'inspirent la dignité de l'homme, la puissance de son génie, et la gloire des arts?

Pendant ces travaux intérieurs, une

grande partie de l'armée était en activité, et se multipliant par le mouvement, dissipant les dernières résistances, appuyait l'établissement des nouvelles institutions. Il y avait eu dans le Delta, près de Damiette, quelques mouvemens excités par le parti d'*Ibrahim-Bey*; les généraux *Vial*, *Damas* et *Dugua* les avaient dissipés. Le général *Murat* avait attaqué et presque detruit une horde d'Arabes. Le général *Dessaix* venait de gagner, contre *Mourat-Bey*, dans le Fayum, la bataille de Sediman, dans laquelle les Français combattant corps-à-corps avec les Mamelucks, firent de nouveaux prodiges de valeur, et où les chefs de brigade *Robin* et l'aide-de-camp *Rapp* se signalèrent. *Mourat-Bey* avait perdu, peu de jours auparavant, un convoi considérable de barques chargées de provisions pour les Mamelucks. Le général *Dessaix* lui-avait aussi enlevé six pièces de canon, et l'avait enfin forcé de s'éloigner des bords du Nil, dont les inondations favorisaient ses retraites par des passages connus seulement des habitans du pays, et qui masquaient ses mouvemens. Repoussé vers les

montagnes et vers la lisière du désert, *Mourat-Bey* n'avait pu échapper à l'activité du général *Dessaix*, qui, dans cette dernière bataille, tailla en pièces les restes de l'élite des Mamelucks, et s'ouvrit la Haute-Egypte.

Telle était, vers le 24 du mois de vendémiaire, la situation des Français en Egypte, lorsque les *notables*, députés par les différentes provinces, se réunirent au Caire. Cette assemblée fut présidée par le chef *Abdala Kezkaoni ; Monge* et *Berthollet* remplirent les fonctions de commissaires du gouvernement français. On y délibéra avec beaucoup de calme et de dignité, d'après l'initiative des commissaires, sur l'établissement et la répartition des impôts, sur l'organisation définitive des divans, sur les lois pénales et celles sur les successions, et sur divers objets de police générale et d'administration.

Tout paraissait tranquille et soumis aux vainqueurs ; les peuples s'accoutumaient peu-à-peu aux nouvelles formes du gouvernement, lorsqu'on aperçut, dans la capitale, des indices d'une prochaine sédition. La

révolte éclata tout-à-coup dans différens quartiers, et dans les environs de la ville du Caire, le 30 vendémiaire au matin. Le général *Dupuis*, qui y commandait, s'étant hasardé avec une faible escorte, et voulant dissiper un des attroupemens, fut assassiné, ainsi que plusieurs officiers et quelques dragons. De tous côtés les insurgés coururent sur les Français isolés, et égorgèrent tous ceux qu'ils purent atteindre; la maison du commandant du génie *Caffarelli* fut assiégée et forcée; des ingénieurs qui s'y trouvaient, s'y défendirent bravement, mais furent massacrés. On battit la générale; tous les Français s'armèrent. *Bonaparte* fit entrer dans la ville plusieurs bataillons, et les dirigea sur les mosquées, où les Turcs s'étaient retranchés comme dans des forteresses. Ils y furent attaqués avec toute l'ardeur de la vengeance, et se défendirent en désespérés. Le général d'artillerie *Dommartin* fit jeter des obus au milieu des groupes et dans les édifices d'où partait un feu violent sur les Français; la citadelle tira sur la ville et principalement sur la grande mosquée, où quelques bombes por-

tèrent l'effroi et le désordre ; les portes furent enfoncées, et les Français firent un horrible carnage de tout ce qui tomba sous leurs mains. Le général fit sommer ces malheureux de livrer leurs chefs ; ils refusèrent, continuèrent à se battre avec une aveugle furie, et furent presque tous passés au fil de l'épée.

La journée du lendemain fut aussi très-sanglante, et quelques Français, dispersés et surpris, ayant été tués, tous les Turcs que les soldats trouvèrent armés furent immolés. On évalua la perte des Français à trois cents hommes tués ou blessés ; plus de cinq mille Turcs périrent dans ces deux journées, et le troisième jour, l'ordre et le calme furent rétablis dans la ville du Caire.

Quelques troupes des insurgés espérant s'échapper, sortirent armés de la ville; mais ils furent poursuivis par la cavalerie, et ceux qu'elle ne put atteindre, tombèrent entre les mains des Arabes qui les pillèrent.

On remarqua la coïncidence de ces mouvemens avec l'époque où la déclaration de guerre de la Porte fut connue en Egypte,

et l'aparition de quelques bâtimens turcs devant Alexandrie, dont la réunion à la division de la flotte anglaise, qui bloquait les ports, releva le courage et les espérances des partisans de l'ancien gouvernement. Dans presque toutes les villes, on aperçut des instigations à la révolte, et l'on présuma que les chefs de la religion, d'intelligence avec les Mamelucks, l'avaient fomentée: on fit de sévères recherches dans les maisons des Turcs, et on trouva plusieurs Mamelucks cachés ou travestis, qui furent punis de mort.

La répression de cette émeute, qu'une fureur aveugle et téméraire avait pu seule conseiller à ce peuple fanatique, acheva d'affermir le pouvoir de *Bonaparte*. Il avait triomphé des Mamelucks et renversé leur gouvernement; mais en exterminant les rebelles du Caire, il détruisit les fondemens de leur empire et leurs dernières espèrances. Les Musulmans furent subjugués; ils sentirent tout le poids des armes françaises, et se montrèrent depuis résignés et dociles. Les Grecs qui, jusques-là n'avaient pris aucune part dans la cause des Français, se rangè-

rent de leur côté, et attaquèrent les Turcs; l'insurrection fut pour eux une époque d'affranchissement; et si, pour ce moment, cette nation avilie par un si long esclavage, ne devait apporter qu'un faible accroissement aux forces des nouveaux maîtres de l'Egypte, il était facile de prévoir qu'ils y deviendraient un jour de puissans auxiliaires, quand une terre d'azyle et de liberté serait ouverte aux malheureux habitans du Péloponèse et de l'île de Crète.

PRÉCIS

DES

ÉVÈNEMENS MILITAIRES.

FRIMAIRE.

MALGRÉ le calme profond qui succéda aux derniers orages, les vainqueurs ne purent se livrer à une entière sécurité : l'Angleterre ne pouvait souffrir patiemment l'établissement d'une telle colonie, et combinait avec la Porte un projet d'attaque générale. Les principaux apprêts se faisaient en Syrie, sous les ordres et par les soins de *Djezzar-Pacha* ; celui-ci devait être soutenu par une armée qui traverserait l'Asie mineure. L'attaque de la frontière de l'Egypte, du côté du désert de Syrie, devait être favorisée par une forte diversion vers les bouches du Nil, et par différentes attaques exécutées par les débris du corps de *Mourat-Bey*, réunis à des partis

de mécontens. Ce fut pour diriger l'exécution de ce vaste plan, et pour y coopérer, par des moyens maritimes, que le commodore *Sidney Smith*, montant le vaisseau le Tygre de 84 canons, partit de Portsmouth, le 8 brumaire; et après avoir apporté des riches présens à l'empereur de Maroc, se rendit dans les mers du Levant, où il pressa les préparatifs de la campagne d'Egypte.

Le commodore *Hood* continuait de bloquer, avec 4 vaisseaux de ligne et 3 frégates, le port d'Alexandrie et les bouches du Nil; il avait reconnu l'impossibilité de brûler et de détruire la flotte de transports et les frégates françaises, sans le concours d'un débarquement de troupes assez considérable pour pouvoir attaquer la ville même d'Alexandrie. Le renfort de bâtimens légers que la flotte combinée turco-russe, réunie au mouillage de l'île de Scio, avait envoyé à l'amiral *Hood*, et qui parurent, devant Alexandrie, à l'époque de l'insurrection du Caire, ne lui fut d'aucune utilité. Les bruits qui coururent de l'incendie des vaisseaux français dans le vieux port, et

la nouvelle officielle qu'en donna la Porte ottomane, sur la foi du rapport du pacha de Rhodes, n'avaient aucun fondement.

Cependant *Bonaparte*, informé que l'arrivée du commodore *Sidney Smith*, qui prit le commandement des différentes croisières, allait être l'époque et le signal des opérations offensives, résolut de les prevenir, et de marcher en Syrie, pour détruire les préparatifs qu'y faisait *Djezzar-Pacha*.

Les deux mois qui s'écoulèrent depuis l'entière soumission de l'Egypte, jusqu'au moment où les troupes destinées à l'expédition de Syrie se disposèrent à marcher, furent employés à achever les reconnaissances militaires confiées à différens officiers, et les voyages qu'avaient entrepris, dès le mois de vendémiaire, les savans et les artistes des diverses classes de l'Institut.

Le plus considérable de ces travaux fut la reconnaissance, à main armée, du lac Menzalé et des bouches Pélusiaques, dirigée par le général d'artillerie *Andréossi*. Il sonda les rades de Damiette, de Bougasie et du cap de Bougan; fit les mêmes opéra-

tions à la bouche de *Bibeh*, et entra dans le lac de Menzalé, où il fut vivement attaqué, mais sans succès, par 130 djermes, montées par des Arabes. Le général *Andréossi*, après avoir levé une carte exacte du lac Menzalé, et fait mesurer à la chaîne le développement de la côte, sur une étendue de plus de 45,000 toises, fixé le gisement des îles, et reconnu les ruines de Tinch, de Péruse, et de Faronna, alla faire les mêmes opérations sur les lacs Natron. *Bertholet* l'y accompagna pour y faire de nouvelles expériences.

Nous ne pouvons, en resserrant tant d'objets, rappeler tous les noms des auteurs de ces travaux, les plus complets qui aient jamais été entrepris, sur aucune partie de globe. Espérons que leurs résultats ne seront point ravis à la république des lettres : le tems est passé, où, pour s'assurer un avantage incertain, dans une supposition de circonstances plus incertaines encore, on faisait d'inutiles secrets d'état des découvertes les plus importantes au commerce, à la navigation, aux sciences, aux intérêts communs de l'humanité.

Nous verrons ces cartes dressées par *Andréossi* et par d'autres officiers du génie et de l'état-major, et dont les observations de *Nouet* et *Méchain* ont déterminé les grandes bases ; nous verrons les dessins de *Du Tertre* et ceux de *Denon*, que son burin vigoureux et original aura si heureusement multipliés ; nous aurons enfin le nivellement du canal de Suez, fait avec les plus rigoureux procédés.

La résolution de ce dernier problême, celui de l'existence du canal qui aurait joint la mer Rouge à la Méditerranée, occupa particulièrement *Bonaparte*. Il avait détaché, vers le commencemant de frimaire, sous les ordres du général *Bon*, un corps de 1,500 hommes, qui avait pris possession de Suez ; il s'y rendit lui-même, le 6 nivôse, avec *Monge* et *Berthollet* ; il fit d'abord une reconnaissance très-détaillée de la ville et des côtés adjacentes, ordonna la construction de quelques ouvrages, pourvut à la défense de ce poste important, et arrêta diverses dispositions favorables au commerce.

Pour lever les derniers doutes, *Bona-*

parte, ayant remonté la côte du Nord, trouva l'entrée du canal, et le suivit l'espace de 4 lieues. Passant ensuite par le fort d'Adgerond, traversant le désert, et revenant par Belbeïs, il retrouva dans l'Oasis d'Honoreb les vestiges du canal de Suez, à son entrée sur les terres cultivées et arrosées de la Basse-Egypte. S'étant ainsi assuré des deux issues, il chargea l'ingénieur des points et chaussées *Peyre* d'en faire le nivellement, en commençant son opération à Suez.

Pendant cette reconnaissance, *Bonaparte* fut informé des mouvemens de *Djezar-Pacha*, que le Grand-Seigneur avait nommé pacha d'Egypte. Il avait porté un corps de troupes du côté d'El-Arisch, à une marche de l'entrée du désert du côté de la Syrie. La division d'avant-garde, commandée par le général *Reynier*, était déja rassemblée à Salchich, sur la frontière du désert, du côté de l'Egypte; ce général reçut ordre de faire occuper et fortifier Cathich. Le général *la Grange* y marcha avec une demi-brigade, et il été maître de ce poste le jour même que *Bonaparte*, de

retour au Caire, donnait ses derniers ordres pour la composition et la marche de son armée de Syrie, et pour l'emploi et les divers commandemens des troupes qui devaient rester en Egypte.

Voici le tableau des forces actives de l'armée qui devait traverser le désert.

Infanterie. Divisions	Kléber	2,349	h.
	Bon	2,449	—
	Lannes	2,924	—
	Reynier	2,160	—
Cavalerie,	génér. Murat	800	—
Génie,	— Caffarelli	340	—
Artillerie,	— Dommartin	1,385	—
Guides à pied et à cheval,		400	
Dromadaires,		88	

Il est essentiel d'observer ici que la difficulté du transport de l'artillerie et des munitions avait forcé à n'attacher aux quatre divisons, qu'un nombre de pièces bien au-dessous de la proportion ordinaire; et en y ajoutant la réserve du parc où il n'y avait en tout que 27 pièces, dont 4 de 12, 15 de 8,

8 de 3, 11 obusiers, et 3 mortiers de 5 pouces.

Quant aux garnisons qui devaient rester dans la Basse-Egypte, elles furent formées par la dix-neuvième demi-brigade, par les troisièmes bataillons des demi-brigades de l'expédition de Syrie, et par les légions *Nautique* et *Maltaise*, et les dépôts de cavalerie. Le général *Dugua* fut chargé du commandement du Caire; le général *Menou* conserva celui de Rosette; l'adjudant-général *Almeyras* reçut, avec le commandement de Damiette, l'ordre de presser les travaux de fortifications. La place d'Alexandrie, qui devenait de plus en plus importante, et qui, menacée par les Anglais, l'était aussi par les symptômes de peste qui venaient de s'y manifester, fut confiée au général *Marmont*.

Le général *Dessaix*, avec son corps d'armée, resta dans la Haute-Egypte, et redoubla de vigilance et d'activité pour contenir les débris des Mamelucks, et empêcher que *Mourat-Bey* profitât de l'expédition de Syrie, comme d'une diversion favorable pour rallier son parti, et se porter vers la Basse-Egypte.

Telle était la situation politique et militaire dans laquelle *Bonaparte* laissa l'Egypte; il n'employa au dehors que l'excédent des forces nécessaires pour défendre les côtes dans cette saison de l'année, où les débarquemens sont presqu'impossibles à tenter ; il ne redoutait rien du côté de la Haute-Egypte, conquise et contenue par le général *Dessaix*. Cette division avait supporté de grandes fatigues, et perdit beaucoup d'hommes que la cécité, effet trop ordinaire des vapeurs du Nil, avait mis hors d'état de servir; mais tout le reste était maintenant acclimaté, et accoutumé à ce genre de guerre. Enfin, *Bonaparte* laissait au Caire et dans les postes principaux des provinces de l'intérieur, assez de troupes pour maintenir l'ordre et l'obéissance.

La division du général *Kleber*, qui commandait sous *Bonaparte*, fut embarquée à Damiette, et transportée à Tinch sur le lac Menzalé, de la navigation duquel on s'était rendu maître, avec quelques chaloupes canonnières construites à Boulac. Le général *Kleber* arriva devant

Cathich, le 16 pluviôse; le général *Reynier* y rejoignit son avant-garde, et se porta deux jours après sur El-Arisch. Le village et le fort ou château d'El-Arisch, étaient occupés par 2,000 hommes de troupes du pacha de St.-Jean-d'Acre.

El-Arisch fut emporté à la baïonnette, par la division du général *Reynier*. Les Arnautes et le Maugrabins qui le défendaient, après avoir fait une vive résistance, se retirèrent précipitamment dans le fort, abandonnant 200 de leurs compagnons.

A peine le fort était-il bloqué par la division du général *Reynier*, qu'un renfort de cavalerie et d'infanterie, escortant un convoi d'approvisionnement, se montra à la vue d'El-Arisch, et campa, le 25 pluviôse, sur un plateau couvert d'un ravin très-escarpé. Le général *Kleber* arriva dans ce moment, et approuva le projet de *Reynier* de tourner le ravin, et de surprendre le camp des Mamelucks pendant la nuit. Cette attaque réussit; le camp fut enlevé, le corps de cavalerie haché, pris ou dispersé; beaucoup de chevaux, de chameaux

et de provisions de guerre et de bouche, et tous les équipages tombèrent entre les mains des Français. Les deux autres divisions de l'armée se réunirent, peu de jours après, à El-Arisch; *Bonaparte* y arriva le 29 pluviôse. Telles sont les stations entre le Caire et El-Arisch (voyez la carte d'Egypte et de Syrie jointe à ce numéro), Belbeïs, Cored, Salchich, Cantara dans le désert, Cathich, le puits de Bir-el-Apt, le puits de Messondiat, El-Arisch.

L'armée française prit position, le 30 pluviôse, devant El-Arisch. Le château fut canonné, sommé, et rendu deux jours après.

L'artillerie de siège, indispensable pour réduire la place de Saint-Jean-d'Acre, ne pouvait être transportée que par mer, et *Bonaparte* avait hasardé de la faire embarquer à Alexandrie. Le contre-amiral *Perrée* appareilla de nuit pour escorter la flottille, avec trois frégates; il avait ordre de croiser devant Jaffa.

Le secret et la promptitude des apprêts pour l'expédition de Syrie, et la célérité des premières marches surprirent les Turcs.

Comme ce genre de guerre était aussi nouveau pour les Ottomans, que le système politique qui les y avait engagés, et qu'il leur fallait porter des troupes et des munitions aux extrémités de l'Empire, dans des provinces pour la défense desquelles une telle prévoyance, et de semblables opérations étaient également inusitées, les préparatifs furent très-lents. A Constantinople, les Anglais, malgré leur nouvelle faveur, malgré l'importance de l'appui de leurs forces navales, et l'activité du commodore *Sidney Smith*, ne purent obtenir les moyens d'exécuter, dans son entier, le plan concerté pour l'attaque de l'Egypte; à peine les premiers ortas de janissaires, qui devaient former l'armée du grand-visir, et traverser la Natolie, étaient-ils rendus à Scutari; et le corps qui était destiné à agir sur les côtes d'Egypte, sous la protection de l'escadre anglaise, n'était point encore rassemblé.

Sir *Sidney*, informé des premiers mouvemens de *Bonaparte*, essaya de le retenir, en lui donnant de l'inquiétude pour Alexandrie, qu'il fit bombarder vivement,

vers le 15 pluviôse; deux seuls bâtimens de transport furent coulés bas. Après cette tentative infructueuse, il alla au secours du pacha de Syrie, qui ne songeait point d'abord à se défendre dans St.-Jean-d'Acre, et voulait seulement assurer sa retraite, et le transport de ses femmes et de son trésor. Il alla mouiller à la rade de Caïffa, avec les vaisseaux le Tigre et le Thésée, et la frégate l'Alliance.

L'armée française continuait sa marche pénible, à travers le désert, et défilait par divisions, à une et deux journées de distance, afin de ne pas tarir les puits. On peut difficilement se représenter une marche aussi fatigante sur ces sables, où des corps de troupes, des milliers d'hommes et de chevaux peuvent être si facilement égarés. Le général *Kléber*, avec sa division, fut égaré par les guides; les deux divisions qui le suivaient, furent trompées par les traces de la première, et ce ne fut qu'après quarante-huit heures de marche, que l'armée, après avoir supporté une soif dévorante, arriva à Kan-Jonnesse, premier

village de la Palestine, sortit du désert, et découvrit la plaine cultivée de Gaza.

Un corps de Mamelucks, commandé par *Abdalla-Pacha*, campait en avant de Kan-Jonnesse; ils se replièrent sur Gaza. *Bonaparte* y marcha, forma ses divisions dans l'ordre profond, manœuvra pour envelopper la ville et ce corps de cavalerie qui disparut, et dont le général *Murat* put à peine atteindre l'arrière-garde. Le quartier-général fut établi à Gaza, où les Français trouvèrent des magasins très-considérables de munitions de guerre et de bouche, que les Turcs n'avaient pas le tems ni les moyens d'évacuer.

Ce fut à Jaffa que *Bonaparte* éprouva la première résistance. Cette ville, sans ouvrages extérieurs, sans fossés, mais fermée d'une muraille flanquée de bonnes tours, était armée de canons; deux petits forts au bord de la mer défendaient le port et la rade. La tranchée fut ouverte; on établit une batterie de brèche contre la tour carrée la plus dominante, et deux contre-batteries, pendant qu'on marquait une fausse attaque au nord de la place. Les

Turcs se défendirent bravement, firent deux sorties, dans lesquelles ils perdirent beaucoup de monde; mais après que les batteries, dont le plus fort calibre n'était que du douze, eurent rendu la brèche praticable, *Bonaparte* fit livrer l'assaut. Les carabiniers de la 22e. demi-brigade d'infanterie légère, dont le chef fut tué, marchaient à la tête de la colonne, conduite par l'adjudant-général *Rambeaud*; son adjoint *Nethervood*, et l'officier du génie *Vernois*, frayant le chemin avec des ouvriers de l'artillerie et du génie. Le combat fut sanglant; les Français gravirent la brèche, et se logèrent dans la tour. Les Turcs n'en persistèrent pas moins à se défendre, se rallièrent, attaquèrent la colonne, soutenue par la division de *Lannes*, qui bientôt força de rue en rue, les dernières défenses, et s'empara du fort du côté de la mer. La plus grande partie de la garnison, composée 1,200 canonniers turcs, destinés à former l'équipage de campagne de *Djezzar-Pacha*, et de 2,500 Maugrabins ou Arnautes, fut passée au fil de l'épée; les Egyptiens échappés au car-

nage furent renvoyés en Egypte. Ce fut avec peine que le général *Robin*, qui prit après l'assaut le commandement de la place, parvint à arrêter les désordres et la fureur du soldat.

Après avoir fait de Jaffa et de son port le principal entrepôt de l'armée pour l'artillerie et les munitions qu'on attendait de Damiette et d'Alexandrie, *Bonaparte* marcha sur St.-Jean-d'Acre, avec les trois divisions de *Kleber*, *Bon* et *Lannes*; la quatrième, celle de *Reynier*, qui avait ouvert la marche dans le désert, faisait l'arrière-garde, à deux marches après l'armée, qu'elle avait ordre de joindre à St.-Jean-d'Acre, en suivant la route de la mer par Césarée et Cantoura.

Le 25 ventôse, l'avant-garde française découvrit, en approchant de Zetta, le corps de cavalerie d'*Abdalla-Pacha*, qui, pour retarder la marche de l'armée, avait pris une position sur les hauteurs de Korsum, s'appuyant à la montagne de Naplouse, où quelques milliers de Naplousains étaient postés.

Pendant que les généraux *Kleber*, *Bon*

et *Murat* se dirigèrent sur la cavalerie d'*Abdalla*, et manœuvraient pour engager le combat qu'il évitait, la division du général *Lannes* eut ordre de se porter sur la droite, et de couper le *Pacha* d'avec les Naplousains. Ceux-ci prirent la fuite; mais l'infanterie légère qui les poursuivait, s'étant trop engagée dans les défilés, ils se rallièrent et l'attaquèrent, à leur tour, pendant sa retraite, jusqu'au débouché des montagnes. Le chef de la 69e. demi-brigade, *Barthelemy*, fut tué dans ce combat.

Deux jours après, le général *Kleber* occupa Caïffa au pied du Mont-Carmel, ville fermée d'une bonne muraille et flanquée de tours, et que *Djezzar* avait fait évacuer après avoir désarmé le château qui défend le port et la rade.

L'avant-garde de cette division découvrit, en arrivant sur Caïffa, la division de l'escadre anglaise qui y avait mouillé le 24 ventôse; les chaloupes du Tygre s'approchèrent de la côte, reconnurent cette avant-garde au pied du Mont-Carmel, et cherchèrent, par leur feu, à gêner sa marche.

Déja *Sidney Smith* avait relevé le courage et accru les moyens de résistance du *Pacha* de St.-Jean-d'Acre, en lui envoyant un ancien ingénieur français, très-habile, au dévouement duquel il devait sa délivrance de la prison du Temple et son retour en Angleterre. Le colonel *Phélippeaux* avait fait réparer cette place, fortifiée à la manière du douzième siècle, avec des courtines flanquées de tours carrées. Le capitaine *Milier*, commandant le vaisseau le Thésée, lui avait fourni tous les moyens dont il avait pu disposer pour réparer cet ancien boulevart de la Syrie.

Cependant ces travaux et ces premiers secours n'eussent vraisemblablement pas suffi pour soutenir *Djezzar-Pacha* contre les attaques des Français, si, au moment même où *Bonaparte* achevait l'investissement de St.-Jean-d'Acre, la flottille qui portait la plus grande partie de son artillerie de siège et ses munitions, n'était tombée entre les mains des Anglais. Cette flottille doublait le Mont-Carmel lorsqu'elle fut aperçue par le Tygre, poursuivie et bientôt atteinte par le canon des vaisseaux,

Sept des bâtimens qui la composaient, amenèrent leur pavillon; une corvette et deux petits bâtimens s'échappèrent.

On peut dire que cette perte, irréparable pour les Français dans la situation où ils étaient, décida du sort de St.-Jean-d'Acre: peut-être que, malgré l'état de défense où le colonel *Phélippeaux* l'avait remis, l'audace et l'intrépidité dans les attaques eussent pu suppléer les machines de guerre, le manque de grosse artillerie et tous les approvisionnemens indispensables pour presser un siège; mais il est évident que ces objets précieux, non pas seulement détruits et perdus, mais pris et transportés à la défense de cette même place, devaient, s'ils étaient bien employés, faire pencher la balance des moyens du côté des assiégés. Les pièces de canons, les plates-formes, les munitions furent débarquées sur-le-champ, et les bâtimens de transport furent armés et employés à inquiéter les postes français établis sur la côte, afin d'intercepter ou de gêner les communications et les convois. Dans l'une de ces attaques, le chef d'escadron *Lambert*, com-

mandant le poste de Caïffa, s'empara d'une des chaloupes anglaises, et d'une pièce de trente-deux. *Bonaparte*, ayant fait replier les postes extérieurs et resserré la place, fit camper son armée sur une hauteur isolée, qui borde la mer parallèlement à environ 1,000 toises de distance, et qui, se prolongeant au nord jusqu'au Cap-Blanc, domine à l'ouest une plaine d'environ une lieue et trois-quarts, bornée par les montagnes qui se trouvent entre St.-Jean-d'Acre et le Jourdain.

Il fit occuper le château de Saffet, Nazareth, Scheffamz, pour éclairer les débouchés sur la route de Damas; il reconnut la place de plus près, avec ses généraux d'artillerie et du génie, *Dommartin* et *Caffarelli*, et se décida à attaquer le front, à l'est de la ville; l'angle saillant du rectangle, dont deux côtés baignés par la mer, et flanqués par le feu des vaisseaux, rendaient très-difficile le développement des attaques nécessaires pour l'embrasser.

La tranchée fut ouverte le 30 ventôse à 150 toises de la place, à la faveur des

jardins, des fossés de l'ancienne ville, et d'un aqueduc qui se joint au glacis. Le commodore *Smith* quitta la rade de Caïffa, et vint mouiller sous les murs de St.-Jean-d'Acre.

Pour bien entendre les détails de ce siège mémorable, qui dura plus de deux mois, il faudrait avoir sous les yeux des plans de la ville et des dehors de St.-Jean-d'Acre. On ne saurait même, sans des dessins exacts du front d'attaque et de la tour principale de l'angle saillant, se représenter clairement ces assauts multipliés, et ces combats continuels livrés avec tant de valeur et de constance, dans un espace si resserré, que les assiégeans et les assiégés furent pendant deux mois à la distance du jet d'une pierre les uns des autres. Nous nous bornons à rappeler les principaux faits d'armes, qui, pour la seconde fois, ont illustré les murs de Ptolemaïs.

Les Français poussèrent d'abord les travaux avec tant d'activité, que le neuvième jour après l'ouverture de la tranchée, les batteries de brèche et les contre-batte-

ries, armées seulement, comme à Jaffa, de 4 pièces de 12, 8 pièces de 8, et 4 obusiers, avaient percé la tour, pendant qu'on avait poussé un rameau de mine pour faire sauter la contrescarpe. La mine joua, mais elle ne fit qu'un entonnoir sur le glacis; on crut la contrescarpe dégradée, le fossé mal reconnu paraissait peu profond; l'ardeur des grenadiers, et le mépris que la prise de Jaffa leur avait inspiré pour ce genre de fortification, ne permirent pas de les retenir. Cependant, au lieu de trouver ces obstacles aplanis, ils furent arrêtés par un fossé de quinze pieds, dont à peine la moitié était remplie par des décombres de la brèche; ils y descendirent, placèrent des échelles, gravirent la brèche, mais se trouvèrent séparés, par la contrescarpe, d'avec les troupes qui devaient les soutenir. Les braves officiers qui conduisaient l'attaque sous le feu le plus violent, *Mailly*, *Lescales* et *Laugier* y périrent; les Turcs, qui avaient déja abandonné la tour, y rentrèrent, et les Français se retirèrent dans leurs tranchées.

Le mauvais succès de ce premier assaut,

et l'espoir qu'avait *Djezzar-Pacha* d'être secouru par un corps de Naplousains et de Maugrabins, qui devait se rassembler à Damas, l'engagèrent à faire de vives sorties, dans lesquelles les Français lui tuèrent beaucoup d'hommes, et perdirent l'ingénieur chef de brigade *de Troyes*.

Bonaparte n'avait point encore reçu d'artillerie de siège; il avait expédié à Damiette, et envoyé au-devant du contre-amiral *Perrée*, pour tâcher de remplacer ce qu'il avait perdu; seulement quelques pièces et une partie des munitions avaient été débarquées à Jaffa, et n'avaient pu encore lui parvenir. Il fit de nouveau battre en brêche cette même tour, que les Turcs avaient remplie de bois, de sacs-à-terre et de balles de coton; les obus y mirent le feu, mais on tenta vainement de s'y loger.

Le 18 germinal, à la pointe du jour, le commodore *Sidney*, de concert avec *Djezzar*, fit une sortie considérable sur trois colonnes, à la tête desquelles se trouvaient les troupes marines ou garnisons des vaisseaux anglais. Le but de cette sor-

tie était de détruire les ouvrages les plus près du corps de place, et principalement la mine poussée sous la contrescarpe. Cette attaque périlleuse fut confiée au brave capitaine *Thomas Aldfield*, qui s'était déja distingué à la prise du cap de Bonne-Espérance, où il entra le premier. Il perça à la tête de la colonne du centre, et s'élança le premier sur la porte de la mine; il y fut blessé mortellement, emporté par les grenadiers français; il expira dans leurs bras au milieu des témoignages d'estime. Les trois colonnes furent très-maltraitées par le feu des places-d'armes et des parallèles; les revers furent jonchés de morts.

Dans le genre d'attaque et de défense, où la proximité, la nature du lieu, l'espèce des combattans forçaient à s'exterminer réciproquement, les Anglais eurent le malheur de voir, sous leurs drapeaux réunis à ceux de *Djezzar-Pacha*, les Turcs massacrer des blessés et des prisonniers, et d'éprouver que les sentimens et les conventions d'honneur, les usages qui chez les nations policées tempèrent les fureurs de la guerre, sont étrangers à ces barbares.

Jusqu'à ce moment, les postes placés au château de Saffet et à Nazareth, où commandait le général *Junot*, avaient suffi pour couvrir les opérations du siège; mais les rassemblemens du corps des Mameluks amenés en Syrie par *Ibrahim-Bey*, des Janissaires de Damas, de ceux d'Alep, et des Maugrabins, étant devenus très-considérables, il fallut leur opposer un corps d'observation qui fut confié au général *Kleber*.

Les premières troupes de cette armée turque, très-nombreuse surtout en cavalerie, avaient déja passé le Jourdain; des partis d'Arabes s'étaient montrés au débouché des montagnes de Naplouse. Le général *Junot*, qui les vit paraitre sur les hauteurs de Louby, avait tourné la montagne, pour les atteindre avec son infanterie légère, quelques compagnies de grenadiers, et 150 chevaux; mais il se trouva enveloppé et assailli par près de 3,000 cavaliers, et fit sa retraite sur Kaff-Cana, à deux lieues du champ de bataille, en bon ordre, et ayant maltraité cette cavalerie qui n'avait pu l'entamer.

Le général *Kleber* partit du camp de St.-Jean-d'Acre, avec le reste de sa division, pour rejoindre le général *Junot* à Nazareth; il marchait sur les hauteurs de Louby, le 22 germinal, et se trouvait près de Sed-Jarra, à une lieue et demie de Cana, lorsque 4,000 hommes de cavalerie turque et arabe, soutenus de 5 à 600 hommes à pied, descendant de la hauteur, débouchent dans la plaine, enveloppent les Français, et se préparent à les charger. Le général *Kleber* attaque le village de Sed-Jarra, prévient et renverse cette cavalerie, qui fuit jusqu'au bord du Jourdain.

Peu de jours après, toute l'armée destinée à forcer les lignes des Français, et à délivrer St.-Jean-d'Acre, ayant passé le Jourdain au pont de Jacoub et de Giz-el-Mecanié, se réunit aux Samaritains et aux Naplousains dans la plaine de Fouli, autrefois Esdrelon; en même tems le château de Saffet fut vivement attaqué, escaladé, mais vaillamment défendu par le capitaine français *Simon*.

Le général *Kleber*, après avoir reconnu les différens corps de troupes dont il était

presque entouré, estima que leur force totale s'élevait à près de 40,000 hommes, en y comprenant les habitans armés; il en prévint *Bonaparte*, comme aussi du mouvement qu'il se proposait de faire, pour tourner le gros de cette armée, et tâcher de surprendre son camp.

Bonaparte, se voyant ainsi harcelé et distrait de son but par un genre d'attaque favorable au grand nombre, résolut d'atteindre, avec tout ce qu'il pourrait tirer de son armée de siège, cette multitude armée, et de lui livrer bataille. Son premier soin fut de couper aux Turcs la retraite par le pont de Jacoub, afin de les disperser et de les rejeter plus loin de lui au-delà du Jourdain. Le général *Murat* fut chargé, avec 1,000 hommes d'infanterie et un régiment de cavalerie, de cette opération délicate; il partit le 24 germinal du camp de St.-Jean-d'Acre, et se porta directement, à marches forcées, sur le pont de Jacoub. Il ne resta que deux divisions aux travaux de siège et pour la garde des tranchées. *Bonaparte*, avec le reste de sa cavalerie, la division de *Bon*, et 8 pièces d'artillerie,

arriva, le 27 germinal, à la vue de la plaine d'Esdrelon et du Mont-Tabord. Le général *Kleber*, retardé par la difficulté des chemins, et par quelques défilés, n'avait pu atteindre et surprendre avant le jour le camp des Mamelucks. Avertis par leurs avant-postes de l'approche des Français, ils s'étaient portés en avant jusqu'au village de Fouli, qu'ils occupaient avec l'infanterie de Naplouse; près de 20,000 hommes de cavalerie entouraient la division de *Kleber*, qui, formée en deux masses carrées, résistait à leurs efforts, lorsque *Bonaparte* parut. Il détacha d'abord les généraux *Rampon* et *Vial*, chacun avec une demi-brigade, pour soutenir le général *Kleber* qui, dès qu'il eut reconnu ce secours, chargea à la baïonnette la cavalerie turque, attaqua et emporta le village de Fouli; les colonnes de *Rampon* et *Vial* coupèrent la retraite vers les montagnes de Naplouse; les guides à pied firent de même de leur côté; le général *Murat* venait aussi de surprendre le poste du pont de Jacoub, et avait débloqué le château de Saffet.

La déroute des Turcs, Mamelucks, Arabes et Naplousains fut entière. Séparés de leurs camps, ils se jetèrent derrière le Mont-Tabord; gagnèrent, pendant la nuit, le pont de Giz-el-Mecanié; repassèrent le Jourdain avec beaucoup de perte et dans le plus grand désordre, et se retirèrent sur Damas.

Le général *Kléber* fit occuper les ponts de Jacoub et de Giz-el-Mecanié, les forts de Saffet et de Tabarié; et après s'être ainsi assuré des bords du Jourdain, il occupa, avec sa division, la position du Baizard de Nazareth. *Bonaparte* rentra dans son camp avec le reste des troupes, et pressa les travaux.

La mine, destinée à faire sauter la tour de brêche, fut achevée le 5 floréal. On y mit le feu; mais une partie de l'effort s'étant échappée par un souterrain, un seul côté de la tour sauta, et la brêche ne se trouva pas plus praticable qu'auparavant. Jamais le hasard ne servit si à-propos les assiégés; jamais quelques toises de terrain n'eurent autant d'importance dans l'attaque et la défense d'une place; et ja-

mais on ne se disputa pied-à-pied, avec autant d'acharnement, les débris d'un mauvais ouvrage. Ce n'est pas seulement sur des plans et des dessins, mais sur des profils de cette tour ruinée, qu'il faudrait pouvoir représenter ces attaques, ces faits d'armes si remarquables par la vaillance des combattans, et si singuliers par la disposition du lieu.

A peine la mine eut-elle jouée, que *Bonaparte* voulut, à la faveur de la première terreur, faire reconnaître comment la tour était liée au reste de la place. Trente grenadiers parvinrent à se loger dans les décombres, sous la voûte du premier étage ; mais les assiégés, communiquant par la gorge aux débris des voûtes supérieures, jetèrent dans l'étage inférieur des matières incendiaires, et forcèrent les grenadiers français à l'abandonner. Le lendemain, les batteries continuèrent à démolir, et dans la nuit les travailleurs des assiégeans essayèrent de nouveau de s'établir dans la tour ; ils furent encore obligés de l'évacuer, accablés par le feu et les matières enflammées que lançaient les Turcs qu'on n'avait

pu déloger entièrement des étages supérieurs. Ne croit-on pas lire, à-la-fois, les détails d'un assaut du tems de César, et ceux de l'attaque et de la défense des places, et l'application de toutes les inventions des modernes, surtout dans la guerre souterraine? On était au trente-huitième jour de tranchée ouverte, et les Français n'avaient pas encore d'artillerie de siège: ce ne fut que le 9 floréal que trois pièces de 24, portées à Jaffa par les frégates du contre-amiral *Perrée*, et six pièces de 18, envoyées de Damiette, arrivèrent devant St.-Jean-d'Acre, et furent, peu de jours après, mises en batteries pour continuer à raser la tour. Les Français firent, à cette époque, une perte très-sensible; le général du génie *Caffarelli* mourut de la suite d'une blessure qu'il avait reçue à la tranchée, le 20 germinal.

Les assiégés, dont presque toutes les pièces du front d'attaque étaient déja démontées, ouvrirent de nouveaux feux d'artillerie, et entreprirent de faire des ouvrages extérieurs; ils construisirent deux places-d'armes qui flanquaient la tour d'attaque,

y élevèrent des cavaliers, poussèrent des sapes pour augmenter leurs feux de mousqueterie, et resserrer les travaux des assiégeans.

C'était le colonel *Phélippeaux* qui dirigeait habilement cette contre-attaque; il périt aussi pendant le siège. D'un et d'autre côté, les ouvrages se poussaient avec ardeur; ils étaient alternativement soutenus par de nouveaux assauts et de nouvelles sorties; mais les Français n'avaient point assez d'artillerie pour éteindre les feux et protéger le logement dans les ouvrages; bientôt ils manquèrent de munitions : le courage et l'activité des assiégés s'accrurent à mesure que les feux des assiégeans se ralentirent. Une nouvelle mine, destinée à faire sauter la contrescarpe, vis-à-vis la seconde brêche qu'on avait commencé de faire sous la courtine du côté de l'est, fut éventée, les châssis défaits et le puits comblé.

Alors *Bonaparte* s'obstina à s'ouvrir un passage par la tour de brêche à demi-ruinée; il fit attaquer les deux places-d'armes et les boyaux qui flanquaient la brêche;

tout fut emporté avec ardeur. Les Français s'emparèrent encore une fois de la tour, mais ne purent s'y maintenir, et les assiégés rentrèrent dans leurs ouvrages, le 18 floréal.

Le même jour, une flottille turque, partie de Rhodes sous l'escorte d'une caravelle et de plusieurs corvettes, ayant apporté des renforts considérables, en hommes, vivres et munitions, *Bonaparte* se décida à faire un nouvel effort, avant le débarquement de ce secours. Il fit renouveler l'attaque contre les places-d'armes et les boyaux de glacis, par les dix-huitième et trente-sixième demi-brigades, sous les ordres des généraux *Bon*, *Vial* et *Rampon*; l'avantage resta aux Français. La courtine à la droite de la tour, battue en brèche, s'étant écroulée, et offrant une rampe assez praticable, *Bonaparte* alla la reconnaître lui-même, et ordonna à la division du général *Lannes* de livrer l'assaut. La tête de la colonne fut conduite par le général *Rambeaud*; il gravit la brèche, et pénétra dans la place avec une centaine de grenadiers. Les Turcs qui tenaient encore

dans les débris d'une tour, et ceux qui étaient dans les places-d'armes, établirent un feu très-vif de mousqueterie, filèrent dans le fossé, prenant la brèche à revers, arrêtèrent l'escalade et l'impulsion de la colonne. Le jet des matières combustibles, le feu dirigé du haut des maisons, des barricades et du palais du *Pacha* sur ceux qui descendaient de la brèche dans la ville, les fit périr, ou les força de rétrograder. Alors la réserve, formée des guides de l'armée, s'élança à la brèche, mais sans pouvoir rétablir le combat; la garnison se rallia, les troupes apportées par les vaisseaux se hâtèrent de débarquer, pour se joindre aux combattans. Le général *Rambeaud* fut tué dans la place. Les Français, après d'inutiles prodiges de valeur, furent forcés de céder au nombre, à la constance avec laquelle les Turcs nourrissaient, dans ces ruines, sur leurs hautes murailles, un feu plongeant et meurtrier, et, laissant diriger leur fureur par d'habiles officiers, profitaient des moindres avantages du terrain.

Après ces pertes multipliées et irrépa-

rables, il devenait presqu'impossible de réduire une place défendue avec tant d'intrépidité, sans cesse ravitaillée et secourue du côté de la mer, protégée par l'escadre du commodore *Sidney* qui, lui-même, n'ayant point à craindre d'être attaqué, pouvait disposer de ses équipages, de son artillerie, de ses munitions, enfin de toutes les ressources que peuvent fournir des vaisseaux bien armés à une place assiégée, et celles précisément qui manquaient aux assiégeans. On pourrait dire, sans crainte d'exagérer, que depuis l'arrivée de la flottille turque, et les secours arrivés de différens points de la côte, les forces et surtout les moyens des assiégés étaient devenus supérieurs à ceux des assiégeans, en raison inverse de la proportion déterminée par les principes de l'art.

Cependant *Bonaparte* ne pouvait se résoudre à renoncer à cette conquête que lui ravissait la fortune, pour la première fois infidelle à ses drapeaux. Il voyait la place ouverte, la brêche plus large et rendue plus facile par les derniers efforts de sa trop faible artillerie; il voulut donc

tenter une dernière fois le sort des armes. Il se rendit au pied de la brèche, le 21 floréal à deux heures du matin, et y fit monter les grenadiers de la 75e. et de la 19e. demi-brigades, et les carabiniers de la seconde d'infanterie légère. Son dessein était de surprendre les Turcs, et de s'établir en force sur le haut de la brèche. Le général *Verdières* marchait à la tête des grenadiers et des éclaireurs; les premiers postes furent égorgés, mais la garnison tint ferme derrière les coupures et de nouveaux retranchemens qui arrêtèrent cette attaque impétueuse, et forcèrent les Français à se retirer. Ils la renouvelèrent, le soir même, et les grenadiers de la 25e. demi-brigade, qui arrivaient du corps d'observation, ayant demandé à monter à l'assaut, le combat recommença sur la brèche avec une nouvelle fureur. Les assiégés, prévenus de cette dernière attaque, avaient renforcé une deuxième et troisième lignes de feux, que les grenadiers ne purent forcer.

Ces trois assauts coûtèrent beaucoup de sang aux deux partis, et les Français firent encore de grandes pertes dans cette

journée. L'adjudant-général *Fouler*, le chef de brigade *Venoux*, furent tués. Le général *Bon* fut blessé à mort; *Croisier*, aide-de-camp du général en chef, *Arrighy*, aide-de-camp du général *Berthier*, et un grand nombre d'officiers d'état-major furent blessés grièvement.

Bonaparte, décidé enfin à lever le siège, fit d'abord transporter ses blessés et ses malades; et pour contenir les assiégés, il fit user le reste des munitions, et redoubla l'activité du feu des batteries de canon et de mortier. *Djezzar-Pacha*, ayant remarqué ces premières dispositions de retraite, fit de fréquentes sorties qui furent repoussées avec la même vigueur. L'aspect de ce champ de carnage était affreux: les fossés, les revers des parallèles, les boyaux étaient remplis de cadavres; l'air était infecté, et la proposition d'une suspension d'armes pour ensevelir les morts, était restée sans réponse. Il n'y eut, entre les deux partis, d'autre communication que celle d'un parlementaire anglais qui débarqua sur la plage, et remit, avec une lettre du commodore *Sidney Smith*, une proclamation

de la Porte, qui faisait aux troupes françaises l'injure de supposer leur défection. Trompé par de faux rapports répétés dans sa correspondance officielle, *Djezzar-Pacha* se persuada que l'armée française était dans le plus grand désordre. Il paraît que sir *Sidney Smith* partagea cette erreur, et négligea le plus beau trophée de la vigoureuse défense de St.-Jean-d'Acre, en refusant un juste tribut d'estime, l'honorable témoignage d'un ennemi généreux, à ce petit nombre de braves soldats qui avaient soutenu, avec une constance héroïque, des travaux et des dangers dont le récit pourra paraître un jour fabuleux.

Bonaparte adressa à son armée, le 28 floréal, une proclamation par laquelle il annonçait la levée du siège et les motifs de son retour en Egypte pour en défendre l'accès, dans la saison des débarquemens, contre les forces rassemblées à Rhodes, et dont une partie avait été portée au secours de St.-Jean-d'Acre.

La levée du siège se fit en bon ordre; le feu contre la place fut nourri jusqu'au dernier moment, et le jour même où l'ar-

mée se mit en marche, le 1er. prairial, soixante-unième jour de tranchée ouverte, le général *la Grange*, qui commandait, repoussa deux sorties, et força les Turcs, qui s'était établis dans le boyau du couronnement du glacis de la tour de brêche, à rentrer dans la place. La division du général *Lannes* ouvrit la marche, se dirigeant sur Cantoura, et fut suivie par les équipages de l'armée, par le parc et la division du général *Bon*. Celle de *Reynier* évacua la tranchée, en menant à bras les pièces de campagne.

Le général *Kleber* forma une forte arrière-garde, avec sa division et la cavalerie, pendant que le général *Junot* couvrait le flanc gauche; les ponts sur la rivière furent détruits, et les colonnes ne furent point inquiétées. *Bonaparte* fit jeter à la mer les pièces d'artillerie qu'il ne pouvait emmener par la route du désert; il fit brûler les affûts sur le port de Cantoura, et profita de ce qui lui restait de moyens d'embarquement, pour transporter à Jaffa son artillerie de bataille, ses malades et ses blessés. Ce convoi partit de Jaffa quelques

jours après; il faisait voile pour Damiette, et tomba entre les mains de *Sidney Smith*, qui, dès qu'il eut connaissance de la retraite, appareilla pour donner chasse aux trois frégâtes françaises, et prolongea la côte pour gêner la marche.

Djezzar-Pacha ne s'aperçut qu'au point du jour, le 3 prairial, que les tranchées sur lesquelles la place avait tiré pendant toute la nuit, étaient évacuées. Les Turcs prirent possession des ouvrages, et ne trouvèrent, en suivant la trace de l'armée, que quelques pièces d'artillerie ensevelies dans les sables.

L'armée française continua sa marche dans le même ordre, ravageant le pays, brûlant les moissons, détruisant les défenses des postes, les magasins et toutes les ressources dont les Turcs auraient pu profiter pour s'approcher de la frontière d'Egypte. Le général *Kleber* fit l'arrière-garde avec sa division qui, après avoir traversé le désert, s'embarqua à Tinch, pour se rendre à Damiette. *Bonaparte* laissa une forte garnison à Cathich, et rentra au Caire, avec le reste de l'armée, vingt-six jours après la levée du siège.

Ainsi se termina la campagne de Syrie; et malgré le mauvais succès du siège de Saint-Jean-d'Acre, la destruction par les combats, ou par les maladies de près d'un quart des troupes qu'il y avait conduites, et la perte d'un grand nombre d'officiers distingués, *Bonaparte* crut avoir rempli l'objet principal de son expédition. Il avait du moins détruit et dispersé la plus grande partie des forces du *Pacha*, et avait frappé de terreur tous ses sujets, ou ses alliés; il avait prévenu la réunion du grand-visir, et le rassemblement d'une armée dont les progrès sur les frontières orientales de l'Egypte auraient opéré une diversion très-nuisible à la défense des bouches du Nil, contre l'armée de débarquement; enfin il avait d'avance affaibli celle-ci, et retardé ses opérations dans la saison la plus favorable.

Nous avons déja observé que l'on avait été bien plus occupé en Europe des projets qu'avait pu former *Bonaparte* sur la presqu'île de l'Inde, qu'on n'avait été frappé de l'importance et de la solidité de l'établissement d'une colonie guerrière en Egypte; et comme les idées de conquête

n'ont ni terme ni mesure, à peine un corps de 10,000 Français eut-il traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie, que les regards se portèrent vers la capitale de l'Empire ottoman. On supposa qu'abandonnant l'Egypte à peine soumise, et menacée par des forces supérieures, n'ayant point de marine, *Bonaparte*, réuni aux Druses et aux Maugrabins, se livrerait à l'alliance de ces peuples à demi-barbares, et leur confiant ses communications par la Syrie et la Karamanie, traverserait l'Asie mineure, et viendrait, à l'extrémité de la presqu'île de Scutari, sommer le Grand-Seigneur dans le sérail. C'est ainsi qu'on donnait à la conservation de la place de Saint-Jean-d'Acre une influence relative si étendue, qu'on assurait qu'elle avait sauvé Constantinople et l'existence de l'empire turc.

Le crédit de l'Angleterre s'accrut par ce nouveau service, et le commodore *Sidney* poursuivant, avec ardeur, l'exécution du plan de campagne contre l'Egypte, trouva plus de zèle et d'activité de la part des Turcs. *Seïd-Mustapha-Pacha* rassemblait, dans les divers ports de l'île de Rhodes, les

troupes destinées à l'attaque d'Alexandrie; des officiers européens dirigeaient les détails de cette entreprise, et la flotte combinée n'attendait pour faire voile vers l'Egypte, que l'arrivée d'un convoi que le *Capitan-Pacha*, qui mouillait aux Dardanelles, devait faire passer à Rhodes.

Les alliés n'avaient point négligé d'agiter l'intérieur de l'Egypte; ils avaient profité de l'absence du général français, et de la diminution des forces pour relever les espérances des partis abattus. Plusieurs mouvemens de révolte s'étaient manifestés dans les provinces; des partis de Mamelucks dispersés et chassés de la Haute-Egypte par le général *Dessaix*, étaient descendus dans les provinces de la Basse-Egypte, et cherchaient à rassembler les Arabes. Enfin, pour diviser l'attention, et donner aux insurgés plus de confiance, les Anglais avaient fait remonter la mer Rouge par quelques bâtimens de guerre; un vaisseau et une frégate s'approchèrent de Suez, mais ayant reconnu que ce poste était en état de défense, l'amiral *Blanquet* se contenta de le faire observer par un bricq, qui y établit une croisière.

Avant le retour de l'armée française de Syrie dans les places fortes de la Basse-Egypte, le général *Dugua*, commandant au Caire, avait fait marcher le général *Lanusse* et les chefs de brigade *Duranteau* et d'*Estrées* contre les divers rassemblemens; les Arabes avaient été surpris et battus en plusieurs rencontres. Il avait fallu exercer des actes de rigueur; on avait incendié des villages pour étouffer les séditions; la présence de *Bonaparte* acheva de rétablir l'ordre. Il s'appliqua principalement à réparer les pertes qu'avaient éprouvées les quatre divisions et la cavalerie qui avaient marché avec lui en Syrie; il compléta les corps, et rétablit si bien leur organisation, que trois semaines après la rentrée de ces troupes dans leurs garnisons et dans leurs quartiers, elles furent en état de marcher, et d'entreprendre de nouvelles opérations.

Cette activité, cette intelligence des détails d'administration, qui fait, pour ainsi dire, créer une nouvelle armée en la recomposant avec les mêmes élémens, ont été poussée aussi loin qu'il fut possible. C'est dans ces situations extraordinaires, et

imprévues, que se montrent, surtout parmi les Français, cet inépuisable esprit de ressources, et cette émulation que stimulent et enflamment les difficultés. C'est quand l'espèce d'hommes à incorporer et à former, la confection des habillemens, tous les établissemens nécessaires pour prévenir les besoins d'une armée; c'est quand presque tous les moyens à employer sont l'objet d'une nouvelle expérience, qu'on peut mieux observer cette application de talens, de connaissances et de pratiques utiles, auxquelles on fait ordinairement peu d'attention, et qui pourtant sont comme la perfection des divisions, et de la distribution des ressorts d'une vaste machine, et le secret de ses plus étonnans efforts.

Si nous avions eu plus de tems à consacrer à un objet particulier, nous eussions volontiers choisi cette époque pour étendre ces réflexions, et nous ne les aurions pas bornées à la partie purement administrative. La distribution des forces, le calcul, et la combinaison des marches par rapport au rassemblement général sur les points de la Basse-Egypte qui pouvaient être menacés,

vont nous fournir un exemple d'une disposition complète, et d'une exécution très-habile des différentes parties du service de l'état-major des armées. Mais nous trouverons, dans l'un de nos prochains numéros, l'occasion de fixer quelques idées principales sur ce sujet, et de développer, dans des notes particulières, avec les progrès qu'a fait cette branche principale de l'art de la guerre, sa théorie trop peu connue.

Les mouvemens des Mamelucks et des Arabes ne tardèrent point à manifester les desseins des alliés, et l'approche de leur flotte. Le général *Dessaix* informa *Bonaparte*, que les Mamelucks, qui, depuis la dernière bataille, avaient fui dans la Haute-Egypte, et ne s'étaient hasardés que dans des rencontres et des affaires de postes, venaient de faire un mouvement combiné. Ils s'étaient divisés : une partie, passant par l'Oasis de Sababiar, cherchait à se réunir à *Ibrahim-Bey*, qui venait de reparaître à Gaza; et les autres, sous la conduite de *Mourat-Bey*, descendaient, par le Fayum, sur les lacs Natron, pour se réunir aux Arabes.

Ces deux corps de Mameluks n'atteignirent pas leur destination ; le premier fut surpris à Sababiar par le général *la Grange*, parti du Caire le 22 messidor. Le camp, les bagages et 700 chameaux tombèrent entre les mains des Français. L'un des Beys, et quelques principaux chefs furent tués ; le reste se dispersa dans le désert. Quant à *Mourat-Bey*, ayant été prévenu sur les lacs Natron, par le général *Murat*, qui, après avoir dissipé les rassemblemens d'Arabes, marchait au-devant de lui ; il rétrograda et se trouva, le 25, près des pyramides de Gizeh, du côté du désert.

Bonaparte, informé de cette contre-marche, et espérant couper la route et la retraite de *Mourat-Bey*, partit du Caire, le 26 messidor, avec sa troupe d'élite, des guides à pied et à cheval, et quelques compagnies de grenadiers. Il ordonna au général *Murat* de venir le joindre ; il arriva, le même jour, aux pyramides. *Mourat-Bey* était parti pour remonter vers le Fayum ; à peine les premières avant-gardes, qui le poursuivirent, purent-elles atteindre quelques traîneurs.

Ce fut aux pyramides de Gizeh que *Bonaparte* reçut d'Alexandrie l'avis, qu'une flotte turque de cent voiles avait mouillé, le 23 messidor, dans la rade d'Aboukir; et dans le moment même où il poursuivait *Mourat-Bey*, du 26 au 27 messidor, un corps de 3,000 Turcs débarquait, avec de l'artillerie, sur la plage de la presqu'île, et emportait, de vive force, la redoute et le fort d'Aboukir, mal défendu après la mort du commandant.

Lorsque ce second avis parvint à *Bonaparte*, il avait déja expédié les ordres à tous les généraux, tant pour la partie des troupes qui devaient agir immédiatement sous ses ordres, et se porter sur le point de débarquement, que pour celles qui devaient garder les places, contenir les mécontens, et surveiller les Mamelucks et les Arabes.

Il indiqua d'abord le premier rendez-vous général de l'armée à Rhamanié, sur la rive gauche du Nil.

L'avant-garde du général *Murat*, formée de sa cavalerie, des grenadiers et de l'infanterie qui avaient marché à Gizeh, une

partie de la division de *Lannes*, et une partie de celle de *Rampon*, qui eurent ordre de passer le Nil; la colonne mobile que le général *Menou* avait portée sur les lacs Natron, le parc d'artillerie et le quartier-général se mirent en marche sur-le-champ, et se trouvèrent réunis à Rhamanié, du 2 au 3 thermidor.

La Haute-Egypte était toujours occupée par le général *Dessaix*, qui fit suivre les traces de *Mourat-Bey*, fit approvisionner les forts de Kené et de Cosseïr, et envoya dans la Basse-Egypte la moitié de sa cavalerie. Il eut ordre de veiller à la position du Caire, et de se concerter avec le général *Dugua* qui y commandait, et avec le général *Reynier*, qui commandait sur la frontière du côté de la Syrie.

Les garnisons des forts d'El-Arisch, Cathich etc. devaient, en cas de force supérieure, se renfermer dans les places et dans les forts; et les généraux avec le reste de leurs troupes devaient se concentrer dans la position du Caire.

Bonaparte ordonna au général *Kleber* de marcher sur Rosette, avec une partie

de sa division; et comme il supposait que l'armée de débarquement se porterait sur cette place, ou sur Alexandrie, il fit passer encore quelques renforts à Rosette, sous les ordres du général *Menou*.

Les Turcs, après la reddition du fort d'Aboukir, avaient débarqué leur artillerie; ils occupaient la presqu'île, et travaillaient à des retranchemens, et à former des magasins. Ils avaient coupé les pontons construits pour la communication avec Rosette entre le lac Madié et la rade d'Aboukir. Leur force qui croissait de jour en jour, était évaluée à environ 15,000 hommes; quelques Arabes s'étaient déja réunis à eux, et ils paraissaient attendre de plus grands renforts, et la réunion concertée avec *Mourat-Bey*, pour former l'investissement d'Alexandrie.

Bonaparte, pour se mettre à portée de suivre les mouvemens de *Seïd-Pacha*, et intercepter les secours des Arabes et des Mameluks, prit position au village de Birket, à la hauteur d'un des angles du lac Madié, le 5 thermidor; et voyant que les Turcs, resserrés dans la presqu'île, ne son-

geaient qu'à se fortifier et à s'y maintenir, il se décida à les attaquer.

L'armée, après avoir quitté la position de Birket, se trouva rassemblée aux Puits, entre Alexandrie et Aboukir. *Bonaparte* ayant porté son quartier-général à Alexandrie, reconnut les nouveaux ouvrages de cette place, que le général *Marmont* avait mis dans un état de défense respectable, et, d'après les rapports qu'il recueillit sur la position des Turcs, il arrêta son dispositif d'attaque.

Le général *Kleber*, parti de Damiette et suivant le mouvement de l'armée, se trouvait déjà à Foua, avec une partie de sa division; le général *Menou* s'avançait sur l'extrémité de la barre, entre Rosette et Aboukir, au passage du lac Madié, pour canonner les petites embarcations que les Turcs pouvaient avoir fait passer dans le lac, et leur donner de l'inquiétude sur leur gauche.

Mustapha-Pacha occupait et bouchait la presqu'île par deux lignes de troupes, et de retranchemens encore imparfaits; il avait porté sa première ligne à une demi-

lieue en avant du fort d'Aboukir. La droite de cette ligne était appuyée au bord de la mer, à un mamelon de sable retranché, et occupé par environ 1,000 hommes; un village à 300 toises de cet appui était défendu par un corps de 1,200 hommes, et quatre pièces de canon. La gauche de cette première ligne était détachée et isolée à 600 toises en avant du centre, et quelques chaloupes canonnières, rapprochées du rivage intérieur, flanquaient, par la gauche, l'intervalle entre la première et la seconde ligne; celle-ci, beaucoup plus avantageusement postée, se trouvait à 300 toises en arrière du premier village. Le centre occupait la redoute, qui avait été enlevée aux Français au moment du débarquement, et qui depuis avait été liée au bord de la mer (espace d'environ 150 toises) par un retranchement, derrière lequel se trouvait la droite. Quant à la gauche, elle occupait des mamelons de sables, et la plage intérieure flanquée par les chaloupes canonnieres. Environ 7,000 hommes et 12 pièces de canon défendaient cette seconde ligne, qui n'était qu'à 100 toises en avant du village et du fort occupés par 1,500 hommes.

L'escadre était mouillée à une lieue et demie au large, dans la rade d'Aboukir.

Les Français avaient reçu divers renforts. Le général de cavalerie, *Murat*, avait rallié à son avant-garde la colonne du général *Destaing*; il avait 600 hommes à cheval, et les 400 cavaliers détachés de la division de *Dessaix*, dans la Haute-Egypte, avaient rejoint l'armée à la position des Puits.

Le 7 thermidor, à la pointe du jour, l'armée française, qui ne se trouvait qu'à deux heures de marche des premiers postes des Turcs, se mit en mouvement sur deux colonnes, précédées par une forte avant-garde, où se trouvait le général de brigade *Destaing*, sous les ordres du général *Murat*.

La division de *Lannes* formait l'aile droite, celle de *Lanusse* l'aile gauche; et la division de *Kleber*, qui n'était point encore arrivée, devait former la réserve; un escadron couvrait le parc d'artillerie; le général *Davoust*, avec deux escadrons et 100 dromadaires, observait les Arabes sur les derrières, et assurait la communication avec Alexandrie.

La petite carte détaillée que nous don-

nons de la partie de la côte, comprenant la ville et les deux ports d'Alexandrie; la presqu'île et la partie occidentale de la rade d'Aboukir, suffira pour suivre les mouvemens, et bien entendre les dispositions de *Bonaparte*, avant cette action décisive. Il est inutile que nous prévenions, que l'on ne doit point chercher sur un si petit point d'échelle l'exactitude des détails topographiques, ni l'indication des mouvemens particuliers des corps de troupes. Nous avons recherché et réduit à une échelle commune quelques plans déja connus. Nous avons rappelé sur cette petite carte le mouillage de la flotte française, avant qu'elle fût attaquée par l'amiral *Nelson*, et nous y avons aussi exprimé les principales sondes tant de la rade d'Aboukir que des ports d'Alexandrie. Cette esquisse donnera à nos lecteurs une idée exacte de la position respective des lieux, et leur fera desirer, comme à nous-mêmes, la publication encore retardée des travaux précieux de l'état-major de l'armée d'Egypte.

Dès qu'on fut en présence, *Bonaparte* forma ses colonnes d'attaque; le général

Destaing enleva à la baïonnette la hauteur retranchée qui formait l'appui de la droite des Turcs.

En même tems, la division *Lannes* se porta sur la gauche de cette première ligne.

Le général *Murat* fit couper, par des escadrons détachés, la retraite des deux ailes attaquées, et marcha droit au centre avec le reste de sa cavalerie.

Presque toute la première ligne (environ 2,000 hommmes) dépostée et enveloppée par cette manœuvre, périt par le feu, ou se noya ; une partie seulement de la droite se replia sur le village, qui fut attaqué et emporté. Les Turcs furent poursuivis jusqu'à leur seconde position, moins étendue, et beaucoup plus forte que la première.

La redoute, qui flanquait à-la-fois les retranchemens de la droite et le boyau commencé vers la gauche, formait la tête de cette position, que le *Pacha*, qui n'avait plus d'autre retraite, s'était préparé à défendre avec obstination. Il lui restait encore 8 à 9,000 hommes.

Bonaparte, voyant que la principale

force des Turcs était au centre, changea sa disposition d'après la nature du terrain; il fit passer sa cavalerie à sa droite, pour engager et enfoncer la gauche des Turcs le long de la plage; il dirigea des attaques d'infanterie sur les retranchemens de leur droite, entre la redoute et la mer, et disposa une réserve pour assaillir la redoute, au moment où les attaques par les ailes auraient réussi.

Après avoir fait vivement canonner la position et la redoute, et les retranchemens qui la liaient au bord de la mer, *Bonaparte* fit commencer l'attaque. Le général *Fugières*, à la tête de la dix-huitième demi-brigade, marcha en colonne le long du rivage. Les Turcs, voyant les Français s'approcher des retranchemens, sortirent, et attaquèrent eux-mêmes la colonne. On se mêle, on combat corps-à-corps; les Turcs sont repoussés, les Français les suivent, et se précipitent sur les retranchemens; mais ils sont arrêtés par le feu de la redoute, qui les prend en flanc et de haut en bas. Le général *Fugières* a un bras emporté; la colonne est forcée de se retirer sur le village.

La cavalerie, arrivée à la hauteur de la redoute, avait chargé plusieurs fois avec impétuosité, et fait plier les troupes qui se trouvaient devant elle ; mais elle ne put se porter plus avant, ni se soutenir entre le feu meurtrier de la redoute et celui des chaloupes canonnières. Le chef de brigade *Duvivier* est tué ; l'adjudant-général *Roize* et le chef de brigade des guides *Bessières* conduisent et renouvellent les charges : l'adjudant-général *Leturc* va proposer au général en chef de les faire soutenir par un renfort d'infanterie : il rejoint la cavalerie ; son cheval est tué sous lui ; il se met à la tête de l'infanterie, s'élance le premier, sans être suivi, dans les retranchemens, s'y trouve seul, et y périt.

Enfin, pour décider l'action, *Bonaparte* fait marcher droite à la redoute le général *Lannes*, à la tête de deux bataillons ; il saisit le moment où les Turcs s'abandonnent hors de leurs retranchemens, fait attaquer la redoute par la face gauche et par la gorge. Les bataillons de la vingt-deuxième et de la soixante-neuvième demi-brigades sautent dans le fossé, gravissent le parapet,

et emportent l'ouvrage. *Mustapha-Pacha* fait de vains efforts pour rallier ses troupes ; elles sont forcées sur tous les points.

Le général *Murat* profite de ce premier moment, pour charger de nouveau ; il fait traverser les positions des Turcs, et, poussant jusques sur les fossés du fort d'Aboukir, il achève de mettre le désordre dans leurs rangs. Tout fuit et se précipite dans la mer ; la plupart des fuyards ne peuvent atteindre les vaisseaux trop éloignés, et le reste de ce corps d'armée, si l'on en excepte la garnison du fort d'Aboukir, et 200 hommes enveloppés et pris avec *Mustapha-Pacha*, périt en entier dans les flots.

Cette victoire coûta beaucoup de sang aux Français ; ils eurent un grand nombre de blessés, parmi lesquels se trouva le général *Murat*, le chef de brigade du génie, *Cretin*, et l'aide-de-camp de *Bonaparte*, *Guibert* ; ces deux derniers moururent de leurs blessures.

Le fort d'Aboukir, sommé le lendemain de la bataille, fut défendu avec la fureur du désespoir. Les Turcs ne peuvent concevoir l'idée d'une capitulation, d'une con-

vention quelconque les armes à la main. Le général *Lannes* fut blessé dans une sortie, et le général *Menou* prit le commandement du siège qui fut conduit avec habileté et vigueur. Les ingénieurs *Bertrand* et *Liedot*, et le commandant d'artillerie *Faultrier* s'y distinguèrent. Après huit jours d'un bombardement très-vif, les batteries de brêche étant déja établies sur la contrescarpe, et le château n'étant plus qu'un monceau de ruines, le fils du *Pacha*, son kyaïa et deux mille hommes jetèrent leurs armes, et se rendirent prisonniers. On trouva dans le fort trois cents blessés, et dix-huit cents cadavres.

Le commodore *Sidney*, si l'on en croit les rapports faits à Constantinople, arrivant à Aboukir, avec les dernières voiles du convoi, fut témoin de cette défaite, sans pouvoir, comme à St.-Jean-d'Acre, relever par ses moyens et son activité, les espérances des Turcs. Son escadre réunie à celle d'*Abdul-Fetah-Bey* ne recueillit que les débris d'une expédition dont la Porte avait espéré la reprise de l'Egypte et l'extermination de ce que l'on appelait, au

sérail, les restes de l'armée française.

Dès le lendemain de la bataille, *Bonaparte* retourna à Alexandrie: il avait été informé, par quelques communications avec des parlementaires des vaisseaux anglais, des premiers revers qu'avaient essuyés les armées de la République en Italie et sur le Rhin; il était instruit de cette funeste lutte entre les factions qui, opprimant alternativement la France, achevaient de l'immoler à leurs fureurs, et cherchaient dans leur mutuelle destruction, la garantie de la durée de leur pouvoir, et celle de leur impunité.

Bonaparte, déterminé à retourner en Europe, méditait déja son départ secret; et sans doute que l'avantage d'en avoir avancé l'époque, en terminant d'un seul coup, pour cette campagne, les opérations militaires en Egypte, fut pour lui le plus agréable trophee de la victoire d'Aboukir. il consacra la mémoire des principaux officiers qu'il y avait perdus, ainsi qu'au siège de St.-Jean-d'Acre, en attachant leurs noms aux différens forts réparés ou nouvellement construits pour la défense de la ville et des ports d'Alexandrie.

De retour au Caire, il s'occupa d'assurer l'ordre intérieur. La tranquillité qui avait régné pendant l'expédition d'Aboukir, lui fut un gage suffisant de sa durée; il ne négligea point d'encourager ces dispositions des habitans envers les Français, par des preuves de confiance, et par des présens donnés aux chefs de l'administration; il cultiva l'affection des peuples, en montrant de nouveaux égards pour leurs coutumes religieuses. La fête du prophète fut célébrée, avec beaucoup de pompe, en présence de *Mustapha-Pacha*, et des officiers turcs qui avaient été pris avec lui à Aboukir.

Vers le 28 thermidor, deux commissions d'artistes partirent, avec une forte escorte, pour aller visiter les monumens de la Haute-Egypte.

Tout était tranquille au dedans; les places, les forts et les batteries des côtes étaient bien armés et abondamment approvisionnés; ces défenses pouvaient encore être perfectionnées, avant que le commodore *Sidney* pût faire de nouveaux préparatifs, et former, avec les différens corps partis de

Salonique et des Dardanelles, une autre armée de débarquement. L'avant-garde du grand-visir arrivait à peine au camp de Damas, et le manque d'approvisionnement qui avait retardé sa marche, l'épuisement des provinces de Syrie, et le peu d'accord qui régnait entre le ministre ottoman et le vieux Pacha de Saint-Jean-d'Acre, devenu plus jaloux et plus intraitable depuis ses succès, ne permettaient pas de craindre que les frontières de l'est fussent prochainement menacées.

Les derniers momens du séjour de *Bonaparte* et du général *Berthier* furent employés à assurer la solde de l'armée, à prévenir ses besoins, à destiner des récompenses. La distribution de 35,000 habits aux seuls corps d'infanterie (distribution dans laquelle ne furent point compris les soldats qui avaient été habillés l'année précédente), est remarquable à cause de l'idée qu'elle donne d'une force numérique, et de moyens de recrutement qu'on ne croyait pas aussi considérables.

Telle était la situation intérieure et extérieure de l'Egypte, lorsque *Bonaparte* osa

quitter son armée, et, pour accomplir d'autres desseins, confier aux flots sa fortune. Il s'en ouvrit, dit-on, seulement au général *Berthier*; il donna l'ordre à l'amiral *Ganthaume* de se préparer à appareiller avec deux frégates, un aviso et une tartane, sans l'instruire de la destination de ces bâtimens. Les personnes auxquelles il accorda la périlleuse faveur de l'accompagner, les généraux *Lannes*, *Marmont*, *Murat*, *Andréossi*; les savans *Monge* et *Bertholet*; le chef de brigade *Bessières* et ses guides, reçurent des billets cachetés qu'ils ne devaient ouvrir que le 5 fructidor, à telle heure et à tel point du rivage. Ils y trouvèrent l'ordre de s'embarquer sur-le-champ, et sans se permettre aucune communication. Un semblable paquet, qui ne devait être ouvert que vingt-quatre heures après le départ des bâtimens, fut destiné au général *Kleber*, et renfermait, pour lui, la nomination de commandant-général, et pour *Dessaix* celle de commandant dans la Haute-Egypte. Cette confiance dans le bon esprit de son armée et dans la fermeté, et l'influence du caractère des gé-

néraux *Kleber* et *Dessaix*, ne pouvaient naître que d'un dévouement entier et réciproque entre les chefs et les soldats; mais cette subite disparution, seul moyen possible d'en écarter tous les inconvéniens, était aussi la plus forte épreuve de la subordination militaire.

Ce ne fut que le 7 fructidor que *Bonaparte*, contrarié d'abord par les vents, quitta la rade d'Aboukir, et après avoir eu seulement connaissance d'une frégate anglaise en croisière sur la côte, il fit voile pour l'île de Corse, et relâcha à Ajaccio le 9 vendémiaire. Il en partit sept jours après, et ses deux frégates ayant été chassées par une escadre anglaise, il ne permit point au contre-amiral *Ganthaume*, qui ne voyait presqu'aucune aparence de salut, de virer de bord vers la Corse : il voulut suivre son étoile, et elle lui fut aussi favorable à la vue des côtes de France, qu'elle l'avait été l'année précédente à la vue des côtes d'Égypte; il évita les atterrages de Toulon et les croiseurs qui pouvaient s'y trouver, entra au port de Fréjus, et prit terre en France le 22 vendémiaire, le

quarante-septième jour depuis son départ d'Egypte.

Les opérations de *Bonaparte*, dont nous venons de présenter le tableau, forment sans doute une partie essentielle de la campagne de 1799. Nous avions souvent regretté de n'avoir pu rapprocher ces grands évènemens de ceux qui se passaient plus près de nous, et où la fortune des armes se montra comme dans l'Orient, et par un hasard singulier, aux mêmes époques, également contraire ou favorable aux deux partis. La levée du siège de St.-Jean-d'Acre coïncidait avec l'évacuation de Zurich et de Milan, et la bataille d'Aboukir avec la reprise du St.-Gothard et la belle défense du pays de Gênes. Dès que nous avons pu recueillir les matériaux trop rares ou dispersés qui étaient nécessaires, et qui ne sont encore que trop incomplets, nous avons interrompu la chaîne qui nous retenait et nous ramenait successivement sur les divers théâtres de guerre. Nous allions la reprendre ici, avec la même méthode, les mêmes détails, et terminer ce neuvième numéro par un résultat de la campagne, un aperçu politique et militaire de la si-

tuation respective des puissances belligérantes, de leurs vues et de leurs moyens; mais nous avons employé au-delà de l'espace destiné aux deux numéros que nous publions, et dans lesquels nous avions le projet de comprendre ce dernier travail que la multiplicité et l'importance des opérations, qui ont eu lieu en Italie et sur le Rhin, nous forcent à réserver pour le numéro suivant.

La guerre d'Egypte, que nous avons considérée comme un grand épisode, a influé sur l'état de la République, sur celui de l'Europe, et vraisemblablement sur l'issue de la guerre, d'une manière entièrement inattendue. La rade et la presqu'île d'Aboukir ne seront pas moins célèbres que le golfe d'Ambracie et le promontoire d'Actium : autant le combat naval d'Aboukir avait été funeste aux Français, autant la bataille livrée sur la presqu'île leur fut profitable. Si *Bonaparte* eût eu, comme *Antoine*, le choix de combattre sur l'un ou l'autre élément, il n'eût pas eu besoin de l'avis du vieux Centurion, aussi applicable aux Français qu'aux Romains qu'*Antoine* fit combattre sur ses vaisseaux ; il disait à

son général : « Laissez les Egyptiens et les » Phéniciens combattre sur mer, la terre » est notre élément ; donnez-nous la terre, » et nous sommes sûrs de vaincre. »

Nous avons fait observer l'effet que produisit, sur la coalition des puissances, la victoire de l'amiral *Nelson*, et l'entière destruction de la flotte française : peut être que la victoire de *Bonaparte*, et l'entière destruction de l'armée turque sur la presqu'île d'Aboukir, n'aura pas une moindre influence ; car si l'une entraîna à la guerre générale, l'autre peut avoir ramené les moyens de poser de solides bases pour la paix générale. Quel exemple des jeux de la fortune, et de la destinée des empires ! Les deux nations modernes les plus puissantes, toujours rivales, et toujours affectant la supériorité des armes, l'une sur mer, l'autre sur terre, vont illustrer le même rivage par deux batailles également mémorables, et, dans les mêmes lieux où combattirent, pour la dernière fois, les soldats d'*Auguste* et d'*Antoine*, décider peut-être encore une fois du sort de l'Orient et de l'Occident.

Note I.

PRÉCIS HISTORIQUE SUR L'ÉGYPTE.

Indocti discant, ament meminisse periti.

Cette épigraphe annonce le but que nous nous sommes proposés dans cette note. Nous ne nous flattons assurément pas qu'elle puisse rien apprendre aux hommes instruits, mais nous croyons qu'elle retracera des souvenirs chers aux amis de l'antiquité; et qu'en se rappelant ce que fut autrefois l'Egypte, on calculera ce qu'elle peut encore devenir.

Quel pays, en effet, a plus de droits à fixer les regards, que celui qui servit de berceau aux connaissances humaines, dont l'histoire remonte aux premiers âges du monde; où tout semble avoir commencé, les lois, les arts, les sciences, les fables même qui tirèrent leur origine de la nature dont elles consacrèrent les attributs, et qui, plus tard, servirent de base aux fictions ingénieuses de la mythologie?

Quelle idée ne doit-on pas concevoir de l'industrie et de la civilisation d'un peuple qui éleva ces célèbres monumens antérieurs aux annales de l'his-

toire, aux récits même de la tradition, ces pyramides dont le premier poète de notre tems a si bien peint l'inaltérable durée?

Leur masse indestructible a fatigué le tems.

Lorsque nous reportons nos regards sur les anciens, les Grecs et les Romains partagent presque exclusivement notre attention. Les premiers, il est vrai, portèrent plus loin l'amour et la culture des beaux arts; les seconds sont plus remarquables par les grands traits de leur caractère: les uns et les autres acquirent cette renommée que les hommes ont si imprudemment attachée aux succès des armes.

Mais, en accordant à la Grèce tout l'intérêt qu'elle réclame à tant de titres, on ne peut oublier qu'elle fut originairement peuplée par des colonies égyptiennes; que ce furent des Egyptiens qui, dans des tems postérieurs, y portèrent la connaissance des arts les plus nécessaires, les plus indispensables à la société; et qu'à l'époque qui a précédé les beaux tems de la Grèce, ce fut encore en Egypte que les sages allèrent puiser ces connaissances d'un ordre supérieur, qui firent leur gloire et illustrèrent leur patrie.

Ce que les Egyptiens avaient été à l'égard des Grecs, ceux-ci le furent, à leur tour, à l'égard des Romains, qui ne s'adonnèrent aux sciences et ne prirent du goût pour les arts, qu'après les triomphes de Marcellus et de Paul Emile

Au reste, ce serait avec raison que l'on accorderait la prééminence aux peuples qui surent perfectionner l'art social, étendre leurs recherches sur tous les objets qui doivent intéresser les hommes et ouvrir une carrière sans terme aux progrès de l'esprit humain.

Les Grecs, sous ce rapport, obtiennent sans doute l'avantage; sans parler de leurs assemblées, de leurs combats, de leurs fêtes, les hommes même ont, jusqu'à nous, conservé le premier rang: Homère est encore le prince des poètes, Démosthène le plus grand des orateurs, Hippocrate l'oracle de la médecine; Eschyle et Sophocle les pères de l'art dramatique.

Mais, ce qui maintient une espèce de rivalité entre l'Egypte et la Grèce, c'est qu'outre le mérite de la propriété des lumières, elle eut le précieux avantage de recueillir la philosophie et les sciences qui, fuyant leur patrie adoptive et ne pouvant survivre à la perte de la liberté, se réfugièrent dans leur terre natale, et trouvèrent dans le musée un asyle que le lycée, le portique ou l'académie ne pouvaient plus leur offrir.

C'est au règne des Ptolémées que l'on doit, sans contredit, la conservation des connaissances acquises par les anciens; mais pourrait-on parler d'Alexandrie, sans remarquer que sa fondation est un des traits qui caractérisent le plus le génie du vainqueur de Darius et de l'Inde? Car, si la postérité n'a pas accordé moins d'admiration à ses

vues politiques qu'aux succès de ses armes, c'est particulièrement pour avoir jugé toute l'importance du point le plus favorable au commerce du monde, et de l'avoir, en lui donnant son nom, déclaré le centre du vaste empire qu'il avait créé.

Aussi, quoique la mort de ce conquérant eût dû arrêter l'exécution de ses plans, Ptolémée, fils de Lagus, un de ses lieutenans et l'un des premiers dans sa confiance, ne balança pas à s'assurer de l'Egypte, et sous son administration juste et libérale, Alexandrie, dont il avait fait le siège du gouvernement, étonna bientôt par sa population et ses richesses. Sans cesse occupé de tout ce qui pouvait favoriser le commerce, il bâtit, dans l'île de Pharos, le célèbre fanal qui, par sa magnificence était compté au nombre des sept merveilles du monde; et, n'accordant pas moins de protection à la culture des sciences, il fonda la fameuse bibliothèque d'Alexandrie.

Ptolémée Philadelphe suivit les maximes de son père, et l'Egypte continua à prospérer sous son règne et sous celui de Ptolémée Evergète, son successeur. Les astronomes de ce tems, par une flatterie recherchée, placèrent dans le ciel la chevelure de Bérénice, qui était en même tems sa sœur et sa femme.

Tous les fondateurs d'empire ont dû avoir, plus ou moins, de grandes qualités; mais à mesure que leurs successeurs s'éloignent de l'origine du pouvoir, ils s'accoutument à le regarder comme une

propriété, et, pour l'ordinaire, ils s'occupent peu de le mériter par les vertus qu'il exige.

Aussi la race des Ptolémées (des Lagides) paraît-elle avoir dégéuéré après ces trois princes. Des troubles, des désordres et des crimes remplissent presqu'entièrement l'espace de deux cent quatre-vingt-douze ans, qui s'écoula jusqu'à Cléopâtre, à laquelle finit le règne des Ptolémées.

Cependant, malgré les vices du gouvernement, il paraît que l'Egypte continua de prospérer, si l'on en juge par les richesses qu'elle renfermait au tems de cette princesse, dont la magnificence étonna César et Antoine, accoutumés au faste de l'Asie. Robertson assure, d'après l'évaluation de Pline, que les deux perles qui ornaient les oreilles de Cléopâtre, avaient coûté plus de cent soixante mille livres sterlings.

La reine d'Egypte qui avait su plaire à César et subjuguer Antoine, ne doutait pas de l'effet que ses charmes produiraient sur Octave; mais ayant été trompée dans ses espérances, elle préféra la mort à la honte d'orner le char du vainqueur, et l'Egypte fut réduite en province romaine. Ce fut avec les trésors qu'Octave en rapporta, qu'il trouva les moyens de récompenser ses soldats, de remettre tout ce qui était dû au trésor public, de donner des spectacles et de faire d'immenses largesses au peuple.

On estime que le revenu des derniers Ptolémées s'élevait au-dessus de soixante millions tournois;

il suivit depuis les progrès du commerce, et s'accrut considérablement sous l'administration romaine.

L'Egypte soumise, comme la majeure partie de l'univers connu, au pouvoir des Romains, ne joue plus le même rôle dans l'histoire; cependant on peut juger de l'importance qu'on attachait à sa fertilité, par le passage suivant de Tacite.

« Sous le consulat de M. Silanus et de L. Norba-» nus, Germanicus alla en Egypte pour en con-» naître les antiquités. Il prétextait les intérêts » de cette province où il fit baisser le prix des » grains, en faisant ouvrir les greniers; il se conci-» lia une grande popularité en se présentant sans » gardes, les pieds découverts et vêtu à la ma-» nière des Grecs, à l'exemple de Scipion, qui » n'avait pas craint de paraître ainsi en Sicile, » pendant le fort de la guerre punique. Tibère » reprit avec douceur Germanicus sur le costume » et les manières qu'il avait en Egypte; mais il » le blâma sévèrement de ce qu'il avait, au mépris » des lois d'Auguste, été à Alexandrie sans la » permission de l'empereur. En effet, Auguste, » parmi d'autres précautions de gouvernement, » avait défendu qu'aucun sénateur ou aucun homme » marquant de l'ordre des chevaliers, n'entrât en » Egypte sans permission, de peur qu'il ne cou-» pât les subsistances à l'Italie; quiconque, étant » maître de l'Egypte et des abords de terre et de » mer, pouvant, avec de faibles moyens, s'y dé-» fendre contre d'immenses forces. »

Cette opinion de l'importance de l'Egypte sous le rapport militaire, est encore constatée par Tacite qui, en parlant de l'élection de Vespasien par les légions de l'Inde, ajoute qu'il fut presque en même tems proclamé par celles d'Egypte, et qu'il ne perdit pas un moment pour faire occuper les points principaux de cette province.

Sous le règne fortuné des Antonins, la prospérité et les richesses de l'Egypte ne firent que s'accroître. Alexandrie, qui ne le cédait qu'à la capitale du monde en magnificence, était restée le centre du commerce. Par un vent favorable, les vaisseaux partis de l'embouchure du Nil, se rendaient en vingt jours à Scio, et portaient en Italie non-seulement une partie des bleds nécessaires à sa subsistance, mais des marchandises de toute espèce et du plus grand prix : de la soie, dont une livre s'échangeait contre une livre d'or ; des diamans, des perles, alors autant estimées que les diamans, et des aromates destinés aux cérémonies du culte ou aux pompes des funérailles. Ces objets précieux étaient apportés de la Perse, de l'Arabie, de l'Inde à Alexandrie, d'où ils se répandaient ensuite sur tous les bords du Pont-Euxin ou de la Méditerranée.

Ce n'était pas seulement sous le rapport du commerce que la capitale de l'Egypte fixait ses regards ; elle continuait à être le centre des lumières et le rendez-vous des savans et des philosophes. C'est dans le musée que prit naissance le sincrétisme, dont le but était de concilier les anciennes

sectes de la Grèce ; et plus tard, depuis l'établissement de la religion chrétienne, l'électisme qui tendait moins à concilier les opinions des philosophes, qu'à choisir les meilleures pour en former un code de morale et d'instruction : projet utile s'il n'était devenu, dans la suite, la source des querelles religieuses qui désolèrent le monde!

Mais, lorsque l'empire fut tombé entre les mains de princes féroces ou imbécilles, ce vaste colosse fut ébranlé de toutes parts; l'autorité faible, comme ceux qui en étaient dépositaires, ne fut plus capable de maintenir l'observation des lois, et l'anarchie désola successivement les différentes provinces de la domination romaine. L'Egypte fut une des premières à en ressentir le fléau. Sous Gallius, vers l'an 260, Alexandrie, dont la population était de 300,000 hommes libres et d'autant d'esclaves, devint le théâtre d'une guerre civile qui (à quelques trèves près) dura l'espace de douze ans. Toute communication fut coupée entre les différens quartiers de cette malheureuse cité, chaque rue fut inondée de sang, chaque bâtiment un peu considérable fut converti en citadelle ; enfin, ces horribles désordres ne s'appaisèrent qu'après qu'une portion considérable de la ville eut été détruite, et la majeure partie de ses habitans massacrés ou moissonnés par la famine et la peste qui, à cette époque, emportèrent en huit ans, suivant le calcul de Gibbon, la moitié de l'espèce humaine dans l'ancien hémisphère.

L'Egypte, alors soumise aux empereurs de Constantinople, paraît avoir échappé aux invasions des Barbares qui inondèrent l'empire romain. Dans le même tems que les Goths et les Huns faisaient des incursions en Italie, et que les Vandales s'établissaient en Afrique, l'Egypte jouissait encore de la paix, ou du moins n'était troublée que par de misérables questions de religion, qui annonçaient la chûte d'un gouvernement qui en faisait sa principale occupation.

C'est une chose assez remarquable que ce pays que l'on regarde, avec justice, comme la première patrie des sciences, ait été aussi celle des ordres monastiques. St. Antoine, emporté par une imagination ardente, se livra le premier à la vie ascétique, et peupla la Thébaïde, la Lybie et plusieurs parties de l'Egypte, de plus de cinquante mille de ses disciples. St. Athanase, pendant son exil à Rome, y porta ces nouvelles institutions, qui se répandirent rapidement dans toute la chrétienté.

C'est à l'époque du patriarchat de St. Athanase, que s'éleva la grande querelle avec Arius, né à Alexandrie, et chef de la secte à laquelle il donna son nom. Vinrent ensuite celles de St. Cyrille et Nestorius, et une multitude d'autres qui, pendant près de deux siècles, firent couler tant de sang. Nous négligerions de rapporter ces vaines disputes, si elles n'avaient pas eu une si funeste influence sous le méprisable gouvernement des princes du

Bas-Empire, et si elles n'avaient pas essentiellement contribué plus tard à la conquête que Cosroës fit de l'Egypte. Ce furent, en effet, les suites des dissensions théologiques et l'opposition que les Egyptiens, accoutumés à la superstition dès le tems des Mages, soutinrent contre le concile de Chalcédoine, qui leur attirèrent les persécutions des empereurs, et les disposèrent à se livrer au premier conquérant qui voudrait les délivrer du joug qui leur était devenu insupportable.

Ce fut sous le règne d'Héraclius, vers l'an 611, que Cosroës XI, roi de Perse, après avoir conquis la Syrie, la Palestine et la majeure partie de l'Asie, attaqua l'Egypte; il surprit Péluse et s'avança, sans obstacle, jusqu'à Alexandrie, qui aurait pu être secourue par la flotte que l'archevêque et le préfet emmenèrent à Chypre, où ils se retirèrent. Cosroës entra en vainqueur dans cette seconde ville de l'empire, qui conservait encore les restes brillans de son antique opulence, et où il trouva d'immenses richesses.

A cette époque, l'empire de Constantinople semblait menacé de la plus prochaine destruction; car, tandis que les Persans s'emparaient des provinces de l'Orient, les Barbares inondaient celles du Nord. Héraclius sollicita la paix; mais Cosroës ne consentit à l'accorder qu'à de si dures conditions, que l'empereur ne l'accepta que pour se préparer à la guerre.

Elle recommença en 627. Le superbe Cosroës

fut battu par Héraclius, et massacré par l'ordre de son propre fils, qui fit un traité avec l'empereur, par lequel il rendit toutes les conquêtes de son père. Ainsi l'Egypte, dont la perte affamait Constantinople, retourna, mais pour peu de tems, sous la domination romaine.

Un homme, qui devait établir l'empire de ses armes et de ses opinions sur la moitié de l'univers, Mahomet avait déja conquis l'Arabie. Ses successeurs étendirent ses conquêtes et sa religion. Amron, lieutenant du calife Omar, s'empara de la Palestine et marcha contre l'Egypte; après un siège de 30 jours, il prit possession de Péluse, la clef de cette province, et s'avança jusqu'aux ruines d'Héliopolis et jusqu'au lieu où est actuellement située la ville du Caire. Le récit que Gibbon fait de cette expédition, nous a paru mériter l'intérêt de nos lecteurs, par les détails qu'il donne sur l'état où se trouvait encore l'Egypte au moyen âge.

Nous allons en extraire les passages les plus remarquables.

« A l'ouest du Nil, à une petite distance à l'est » des Pyramides, et peu loin de Delta, Memphis » déployait les restes de la magnificence des an- » ciens rois d'Egypte. Sous la domination des » Ptolémées et des Césars, le siège de l'empire » avait été transféré à Alexandrie, et l'opulence » de cette ville, éclipsant bientôt l'ancienne capi- » tale, Memphis voyait ses palais et ses temples » presque en ruine: cependant sous Auguste et » même sous Constantin elle était encore comptée

» au nombre des cités les plus peuplées de l'Em-
» pire. Les deux bords du Nil, large en cet endroit
» de 3,000 pieds, étaient unis par deux ponts de
» 63 bateaux, chacun lié, au milieu du fleuve,
» par la petite île de Ronda, couverte de jardins
» et d'habitations. A l'extrémité du pont, du côté
» de l'est, était la ville de Babylone et le camp
» d'une légion romaine qui défendait le passage
» de la rivière et la seconde capitale de l'Egypte.

» Amrou fit le siège de cette forteresse que l'on
» peut regarder comme une partie de Memphis.
» Un renfort de 4,000 Sarrazins lui arriva : le siège
» dura 7 mois, et la place fut emportée d'assaut.
» Le reste des Grecs se retira dans l'île de Ronda
» et à Memphis. C'est sur l'emplacement de cette
» ville qu'a été bâti le Caire, dans le dixième
» siècle, par les califes Fatimites Cette ville a été
» construite plus loin de la rivière, et l'ancienne
» Babylone n'en forme que les faubourgs.

» Malgré ces succès, les Arabes eussent été pro-
» bablement forcés d'abandonner leurs entreprises,
» s'ils n'eussent trouvé de puissans alliés au sein
» même de l'Egypte. La conquête d'Alexandrie
» avait été facilitée par la superstition des habitans
» qui détestaient le joug des Perses, la religion
» des Mages et les sacrilèges commis contre le
» dieu Apis. Après un intervalle de dix siècles,
» la même cause produisit la même révolution :
» les chrétiens cophtes, irrités des persécutions
» des empereurs, regardèrent les Sarrazins comme

» leurs libérateurs. Pendant le siège de Babylone, » un traité fut signé entre l'armée victorieuse et » ce peuple d'esclaves. Ils refusèrent d'embrasser » l'Islamisme, mais promirent fidélité au caliphe » et s'engagèrent à lui payer un tribut. Bientôt » triomphant de la protection que les Arabes leur « assuraient, ils expulsèrent les Grecs, dont la » population n'était que la dixième partie des » habitans. Amrou se fia à leur fidélité; ils lui » servirent de guides dans sa route de Memphis » à Alexandrie, et lui donnèrent tous les secours » qui dépendaient d'eux. Les Grecs, en se reti- » rant de la Haute-Egypte, occupèrent tous » les postes importans du Delta; ils en furent » chassés par les Sarrazins à la suite de 22 jours » de combat; enfin, Amrou commença le siège » d'Alexandrie. Cette première ville commerçante » du monde était abondamment pourvue de tous » les moyens de défense et de subsistance: la mer » fut continuellement libre; et si Héraclius eût » voulu sortir de sa léthargie, de considérables » renforts de Romains et de Barbares eussent pu » être envoyés pour soutenir les assiégés. Alexan- » drie fournissait d'excellens moyens de défense, » et les deux grands côtés du carré-long qu'elle » forme, étant couverts par la mer et le lac Mé- » réotis, les fronts d'attaque étaient resserrés et » aisés à défendre. Omar ne cessait d'exciter le » courage des assiégeans; il leur envoyait conti- » nuellement des renforts. Les Egyptiens se dé-

» vouaient pour le service d'Amrou, les Sarra-
» zins se battaient comme des lions (suivant
» l'expression du patriarche Eutychius), et dans
» chaque combat, le cimeterre et la bannière d'Am-
» rou étaient aux premiers rangs des Musulmans.
» Un jour, trahi par son imprudente valeur, il
» fut fait prisonnier dans un assaut. Mené devant
» le préfet, son audace et son langage allaient
» trahir son nom, quand un de ses esclaves, par
» un propos heureux, lui donna un soufflet, en
» l'avertissant d'être plus humble devant ses su-
» périeurs. Cet acte de présence d'esprit lui sauva
» la vie; il fut relâché comme un prisonnier or-
» dinaire, comme un simple soldat, et les Grecs
» ne s'aperçurent de leur erreur qu'à la joie que
» manifestèrent les Arabes, en voyant leur brave
» général échappé à un si grand péril. Enfin, après
» un siège de 14 mois et la perte de 25 mille
hommes, les Sarraizns emportèrent la place d'as-
saut. *J'ai pris*, disait Amrou au caliphe, *la grande*
» *ville de l'Ouest; il m'est impossible de vous dé-*
» *crire toutes ses richesses, toute sa magnificence;*
» *je me contente de vous dire qu'elle contient 4,000*
» *palais, 4,002 bains, 400 théâtres; 12,000 bou-*
» *tiques de légumes et fruits; et 40,000 juifs tribu-*
» *taires. La ville a été prise par force, sans traité*
» *ni capitulation, et les Musulmans sont impatiens*
» *de recueillir les fruits de leur victoire.*

» Le commandeur des fidèles rejeta avec fer-
» meté toute idée de pillage, et ordonna à son

» lieutenant de reserver les richesses d'Alexan-
» drie pour le service et la propagation de la foi.
» On se contenta d'imposer un tribut aux vaincus,
» on contint le zèle et le ressentiment des Jaco-
» bites ; et ceux des Grecs ou Melchites qui vou-
» lurent se soumettre au joug des Arabes, eurent
» la permission de suivre leur religion dans l'obs-
» curité. »

La vieillesse d'Héraclius fut attristée de cet affreux évènement, et sept semaines après la prise de cette importante ville, il mourut d'une hydropisie.

Sous la minorité de son petit-fils, les clameurs du peuple de Constantinople, privé des subsistances qu'il tirait d'Alexandrie, forcèrent la cour de Byzance d'entreprendre de recouvrer la capitale de l'Egypte. Deux fois, dans l'espace de quatre ans, le port et les fortifications d'Alexandrie furent occupés par une flotte et une armée de Romains ; deux fois ils en furent chassés par Amrou, rappelé par ce danger d'une guerre éloignée en Nubie et à Tripoli. Ce conquérant jura « que si une troi-
» sième fois il chassait les infidèles, il rendrait
» Alexandrie d'un abord aussi facile que la maison
» d'une prostituée. Il tint parole, et démantela la
» place ; mais en châtiant la ville, il épargna le
» peuple, et la mosquée de la Merci fut érigée à
» la place même où le général victorieux arrêta
» la fureur de ses troupes. »

On peut juger par ce récit que les fondateurs de

l'empire des califes ne furent pas seulement de célèbres guerriers, mais qu'ils se signalèrent aussi par une modération et une justice qui feraient honneur aux nations les plus policées. En général, lorsqu'un homme s'est créé, par ses talens, une grande renommée, et plus particulièrement, peut-être, s'il l'a obtenue par des succès militaires, il se sent naturellement porté vers les sentimens généreux; après avoir conquis la gloire des armes, il aspire à lui donner un nouvel éclat, une base plus solide par des vertus plus chères à l'humanité, et s'il parvient à l'établissement d'une législation juste et sage, il est sûr de fixer les regards et le jugement de la postérité.

Les lois que le lieutenant d'Omar donna aux Egyptiens, portèrent, pour la plupart, cet honorable caractère. Il sut contenir à-la-fois l'esprit factieux et intolérant des Cophtes et la violence naturelle aux Arabes. Il établit des taxes modérées et justement réparties, et en destina le tiers à l'entretien des chemins, des digues et des canaux. Sous son administration la fertilité de l'Egypte fut portée au plus haut point, et il ne renonça à la jonction de la mer Rouge et de la Méditerranée, qu'il avait entreprise en faisant creuser un canal du Nil à la mer Rouge, que lorsque le trône des califes fut transféré de Médine à Damas.

La conduite du calife Omar, dans le cours rapide de ses conquêtes, porte l'empreinte du

génie et d'un amour profond de la justice; mais on regrette que le fanatisme ait pu le déterminer à ordonner l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. Tout le monde connaît sa réponse à Amrou, qui desirait la conserver: *si les écrits des Grecs ne renferment que l'Alcoran, ils sont inutiles; s'ils renferment autre chose, ils sont dangereux et doivent être détruits.* Gibbon, qui rapporte ce fait d'après les anciens auteurs, paraît révoquer en doute la perte qu'ont fait les sciences dans cette circonstance. Il rappelle que ce riche dépôt des connaissances de l'antiquité avait déja été consumé du tems de César, et avait depuis éprouvé de fréquens ravages par le zèle inconsidéré des chrétiens.

Il n'entre pas dans le plan de ce précis historique de suivre les Sarrazins dans la conquête qu'ils firent de la majeure partie de l'Asie, de l'Afrique, et d'une portion considérable de l'Europe; il nous suffira de rappeler que, quoique défaits par Charles-Martel, dans les plaines de Tours, en 732, et chassés, l'année suivante, du Languedoc et de la Provence qu'ils ravageaient, l'empire des califes acquit une telle étendue, qu'il se divisa en trois souverainetés distinctes. L'un de ces princes régnait à Bagdad; le second à Cordoue, et le troisième, qui était maître d'une partie de l'Afrique, rangea l'Egypte sous son autorité.

Pendant trois siècles, les califes Fatimites joui-

rent d'une puissance qui, quoiqu'inférieure à celle des sultans de Bagdad, était cependant très-considérable. Comme tous les princes, et particulièrement ceux d'Asie, ils se laissèrent corrompre par l'habitude du pouvoir, et suivant l'exemple des rois fainéans, enfermés au Caire dans leurs magnifiques palais, ces invisibles souverains étaient devenus les esclaves de leurs visirs, comme les premiers l'avaient été des maires du palais. On doit cependant faire une honorable exception en faveur d'Haroun-al-Raschild, qui vivait du tems de Charlemagne, cultiva et protégea les sciences, et dont le règne fut pour les Arabes ce qu'avait été celui d'Auguste pour les Romains.

Mais, vers le milieu du douzième siècle, deux familles puissantes, se disputant le pouvoir, l'une d'elles qui avait été expulsée par ses ennemis, implora le secours de Nouradin, sultan de Damas. A plusieurs reprises, il envoya des armées formidables en Egypte, qui ne purent y obteuir de succès constans, et qui eurent à combattre les troupes du roi chrétien de Jérusalem, qui s'était établi en Palestine, lors des premières croisades; enfin, l'an 1171, Amaury, qui régnait alors à Jérusalem, ayant voulu conquérir l'Egypte, les Musulmans invoquèrent de nouveau les secours de Nouradin, qui chassa les chrétiens, dépossédla le calife, et s'empara de l'Egypte qu'il laissa à son fils, le grand Saladin, qui fortifia le Caire.

En 1218, la folle et désastreuse manie des croi-

sades ramena, pour la cinquième fois, les chrétiens dans l'Orient. Une armée de deux cent mille hommes débarqua en Egypte, à l'embouchure orientale du Nil, et, après un siège de seize mois, s'empara de Damiette; mais bientôt l'insolence du légat Pélage, qui voulut prendre le commandement des troupes, leur fit perdre leurs premiers avantages, trop heureuses d'obtenir, par l'évacuation de Damiette, une retraite paisible.

Le mauvais succès de ces entreprises lointaines ne put corriger l'Europe du fanatisme aveugle que l'ambition de la cour de Rome ne cessait d'exciter. Le vertueux Louis IX ne fut pas exempt de la faiblesse de son siècle: en 1248, à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes, embarqués sur dix-huit cents vaisseaux, il aborda en Egypte, et s'empara aussi de la ville de Damiette. Mais bientôt les maladies épidémiques ravagèrent son armée; et battu à Massoure, il y fut fait prisonnier. On sait la conduite noble et ferme que tint ce grand prince durant sa captivité. Son vainqueur, petit-fils du frère de Saladin, se conduisit avec générosité, et bientôt Louis acheta sa délivrance par la restitution de Damiette et le paiement de 4,000 pièces d'or. A ce prix il obtint la permission de se retirer en Palestine avec les restes de son armée.

Ces avantages remportés sur Louis IX furent les derniers qu'obtint la famille de Saladin, qui, à cette époque, fut chassée du trône par les Ma-

meluks qui s'emparèrent du gouvernement en Egypte, et qui l'ont conservé, avec plus ou moins de puissance, jusqu'à nos jours.

Nous n'essaierons pas de tracer ici le singulier tableau de cette étrange milice, composée et recrutée d'esclaves depuis plus de cinq cents ans; de ce gouvernement sans code de lois, sans institutions, sans habitudes même que celles du brigandage et de la rapine. Aucun nom connu, aucune expression usitée ne peut servir à qualifier une organisation dont l'histoire n'offre aucun autre exemple. Volney, dans son voyage d'Egypte, a traité cet objet avec trop de connaissance des tems antérieures, et a porté dans l'examen de l'état actuel trop d'exactitude, d'impartialité et de vues philosophiques, pour qu'il puisse nous rester autre chose à faire qu'à renvoyer nos lecteurs à son intéressant ouvrage. Nous nous bornerons donc à extraire les époques principales qui peuvent servir à compléter cet essai sur l'Egypte, qui n'a guère d'autre mérite que de réunir, dans un même cadre, ce qui se trouve disséminé dans les écrits de différens auteurs.

On a vu que c'était à l'époque de la septième et dernière croisade, que les Mamelucks, esclaves achetés dans les marchés de l'Orient, et devenus gardes prétoriennes, s'étaient emparés du gouvernement en Egypte; les soudans qu'ils élurent pour leurs chefs, jouirent dans les premiers tems d'une puissance presque égale à celle des sultans et des

califes qui les avaient précédés. Mais les Ottomans, qui devaient retracer les vertus guerrières des Arabes, conquérir comme eux une partie du monde, et, comme eux encore s'amollir par les richesses et le luxe, envahirent l'Egypte, au commencement du seizième siècle. Selim 1er, qui aurait pu détruire entièrement les Mamelucks, crut qu'il convenait mieux à la politique d'un vaste empire de donner un contre-poids à l'autorité des gouverneurs de province ; il affaiblit considérablement cette milice, mais il lui laissa une consistance qui a suffi depuis pour reconquérir le pouvoir sous le faible gouvernement de ses successeurs.

Ce ne fut cependant pas dans les premiers tems, que les Mamelucks parvinrent à se relever des échecs qu'ils avaient reçus. Bornés aux gouvernemens des provinces, et aux soins de maintenir l'ordre et de protéger la perception des impôts, ils n'avaient aucune influence dans les déterminations du gouvernement, et étaient contenus dans le devoir par le corps des janissaires que la Porte entretenait habituellement en Egypte. Mais la même cause qui avait énervé et fini par détruire les armées romaines, produisit les mêmes effets sur les troupes ottomanes. Le relâchement de la discipline, le mariage des soldats, la permission qu'ils eurent de s'adonner à diverses professions, amollirent, avec le tems, ces fiers janissaires, qui finirent par ne transmettre à leurs enfans qu'un

nom jadis célèbre, et qu'ils n'étaient plus dignes de porter.

Depuis plus d'un siècle, l'empire ottoman a perdu dans les trois parties du monde, qu'autrefois il a fait trembler, la majeure partie de son influence politique ; et ce n'est qu'à cette force d'inertie qui appartient aux grandes masses, et, plus encore, à la rivalité des puissances et à l'équilibre établi par la paix de Westphalie, que le gouvernement turc a dû sa conservation, ou, du moins, le maintien de son existence en Europe. Mais de toutes les provinces soumises à la Porte ottomane, il n'en est aucune qui ait, autant que l'Egypte, secoué le joug de son autorité. Depuis plus de 50 ans le pacha, résidant au Caire, n'est revêtu que d'un titre sans pouvoir ; et toutes ces prérogatives se bornent a obtenir difficilement quelques égards et un léger tribut.

Ibrahim, vers le milieu du siècle présent, a recommencé ce nouvel empire des Mamelucks, qui a paru devoir prendre une certaine consistance sous Ali-Bey qui, pendant quelques années, a fixé l'attention de l'Europe. Les succès éphémères de cet esclave, devenu chef d'une horde de brigands organisés, furent moins le résultat de ses talens que de l'ineptie des hommes qu'il avait à combattre. Né dans le Caucase, acheté par des juifs, et revendu à Ibrahim, il devint son favori, et fut élevé par lui jusqu'au rang de bey, ou de gouverneur de province. Après la mort de son patron,

il essaya de le remplacer; mais il rencontra des oppositions qui le forcèrent à fuir vers le Saïd, retraite ordinaire des mécontens. Rappelé au Caire par les amis qu'il avait su s'y ménager, il s'empara de l'autorité, et conçut de plus vastes projets que son prédécesseur. Il chassa le pacha, refusa le tribut à la Porte, et, non content d'affecter l'indépendance, il aspira au titre de conquérant.

Mais malgré le succès de ses premières entreprises, sa fortune ne fut pas assez soutenue par sa conduite pour être de longue durée. Elevé par la faveur, il devint victime de celle dont il combla le jeune Mohammad. En 1769, il l'avait chargé de l'expédition dirigée contre la Mekke : cette ville fut prise et livrée au pillage. L'année suivante, Ali-Bey porta plus loin ses vues et se décida à attaquer Osman, pacha de Damas. Il fut secondé par Daher, commandant à Acre et révolté contre la Porte. Leurs troupes réunies battirent celles du pacha, et s'emparèrent de Damas. Le château seul annonçait une faible résistance, lorsque Mohammad, qui avait été séduit par le pacha, ordonna tout-à-coup la retraite, et se retira, dans le plus grand désordre, jusqu'au Caire. Ali-Bey, qui avait eu tort de ne pas commander lui-même cette expédition, ne se trouva pas assez puissant pour punir la trahison de son favori; mais, suivant la politique turque, il dissimula, et attendit l'occasion favorable pour se venger.

Mohammad, qui sentait le danger de sa posi-

tion, s'évada du Caire, et se retira au Saïd, où il réunit un parti puissant. Ali-Bey envoya contre lui des troupes qui, au lieu de le combattre, se rangèrent sous ses drapeaux, et le rendirent assez fort pour rentrer en maître dans le Caire. Ali-Bey n'eut pas le courage de l'y attendre, et se sauva avec ses trésors chez son allié, le Chaik-Daher, qui le reçut avec cette hospitalité franche qui caractérise les Arabes. Mais peu de tems après, au mois d'avril 1773, trompé par de fausses espérances, il essaya de rentrer au Caire, et fut battu et pris par les troupes de Mohammad, qui, après l'avoir traité avec l'aparence perfide du respect, s'en défit le troisième jour.

Ainsi finit Ali-Bey, le plus puissant des chefs qu'aient eus les Mamelucks depuis qu'ils ont reconquis l'autorité en Egypte. Quoique ses qualités personnelles aient été fort au-dessous de sa situation, on lui doit cependant la justice de lui en accorder de supérieures à celles de ses prédécesseurs, et de ceux qui lui ont succédé.

Mohammad, qui le remplaça au mois d'avril 1773, ne jouit pas longtems du fruit de sa perfidie. Le premier acte de son gouvernement fut de prêter serment d'obéissance à la Porte, qui le nomma pacha du Caire. Aussitôt il commança les apprêts d'une expédition contre le Chaik-Daher, à qui il ne pouvait pardonner son attachement pour Ali-Bey, et dont il voulait enlever les trésors qu'on assurait être très-considérables.

Ce ne fut cependant qu'au mois de février 1776, que Mohammad entra en Palestine et commença le siège de Jaffa. L'ineptie la plus complète et l'ignorance la plus absolue des moyens d'attaque et de défense présidèrent à ce siège qui dura 46 jours. Cependant les assiégés, souffrant beaucoup, et n'espérant plus être secourus, entamèrent une négociation : pendant qu'elle se traitait, quelques Mamelucks qui étaient entrés dans la ville, s'étant mis à piller, le combat recommança et se termina par la prise de la ville et le massacre de tous les habitans. Mohammad, également lâche et cruel, fit élever un horrible monument des ossemens de tous les malheureux qui avaient habité Jaffa.

Cet évènement, et les circonstances qui l'avaient accompagné, répandirent la terreur dans le pays. Le Chaik-Daher abandonna Acre, que son fils Ali espèra défendre; mais, se trouvant trop faible et ayant essayé de traiter, Mohammad n'eut pas horreur d'exiger la tête de son père, pour première condition. L'Arabe, à qui l'on reproche cependant ses révoltes contre son père, frémit d'indignation, et se retira. Les Mamelucks s'emparèrent de la ville, et la pillèrent. Tous les habitans d'Acre attendirent en tremblant le sort de ceux de Jaffa, lorsque la nature, vengeant ses droits, enleva en deux jours le barbare Mohammad, qui mourut d'une fièvre maligne, au mois de juin 1776.

Aussitôt que l'armée eut connaissance de cet évènement, elle se retira en désordre vers l'Egypte. *Mourat-Bey*, qui restait le chef de l'armée et qui aspirait à la première place, revint au Caire pour la disputer à *Ibrahim-Bey*, qui, de son côté, rallia ses amis et prit toutes ses mesures pour la conserver. Une guerre sanglante paraissait inévitable entre ces deux prétendans. L'égalité de force qui semblait devoir appeler le sort des armes pour arbitre entre eux, les détermina, au contraire, à partager l'autorité.

Depuis ce moment jusqu'à celui de la conquête de *Bonaparte*, dans un espace d'environ vingt ans, il ne s'est rien passé en Egypte qui puisse mériter de fixer l'attention : des divisions, des querelles produites par l'avarice et l'ambition, des négociations commencées, conduites et terminées par l'intrigue, ont été le résultat inévitable de l'anarchie systématisée qui constitue le gouvernement des Mameluks. La seule chose qui pourrait étonner, au premier aspect, c'est de voir aussi rarement l'effusion du sang être la suite de ces dissentions continuelles; mais la surprise cessera si l'on réfléchit à la solidarité nécessaire qui existe naturellement entre un petit nombre d'oppresseurs qui peuvent bien se disputer les dépouilles du peuple, mais qui ont intérêt à se ménager réciproquement et à ne pas détruire la force qui leur conserve le pouvoir.

Le coup-d'œil rapide que nous venons de jeter

sur les diverses situations qu'a éprouvées l'Egypte, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, a dû suffire pour faire sentir toute l'importance géographique de ce pays qui fut si longtems le centre des lumières, du commerce et des richesses du monde. Les bornes de cet écrit, et surtout du tems dont on peut disposer dans la rédaction d'un ouvrage périodique, nous ont forcés d'omettre un grand nombre de détails intéressans, et particulièrement tous ceux relatifs au commerce que les Vénitiens ont fait si longtems avec l'Inde, l'Arabie et la Perse, par la voie de l'Egypte. C'est aux avantages immenses qu'ils en retirèrent qu'ils durent la grande prépondérance politique qu'avait su conserver, jusqu'à la ligue de Cambray, cette république qui, après douze cents ans d'existence, vient de disparaître devant les mêmes armes destinées peut-être à fonder un nouvel Empire dans l'Orient.

On ne peut en effet douter que *Bonaparte*, dont la fortune et les talens ont triomphé de tous les obstacles qui environnaient sa périlleuse expédition, ne mette le plus grand prix à la conservation d'une conquête si intéressante sous tant de rapports. Après la gloire de ramener la justice et la paix dans sa patrie, quel objet plus digne d'occuper les conceptions d'un génie entreprenant, que de reporter les arts, l'industrie et les sciences dans leur terre native, et d'acquitter, par les connaissances perfectionnées des modernes, le tribut de reconnaissance

qu'ils doivent au plus ancien peuple du monde?

Outre les divers avantages qu'on peut se promettre de la possession d'un pays renommé pour sa fertilité, quelles espérances n'offriraient pas au commerce des établissemens sur le golfe arabique, des communications avec la Perse; la Chine et l'Indostan? Quelque lents et difficiles que soient les transports par les caravanes, on peut voir dans les recherches récentes de *Robertson* quel degré d'importance a conservé jusqu'à ce moment l'ancien commerce par la voie de terre. D'ailleurs, on ne peut se le dissimuler; la route du Cap de Bonne-Espérance est perdue pour toutes les nations du Continent européen. L'Angleterre, comme nous l'avons déja remarqué, a non-seulement affermi mais étendu sa puissance dans la presqu'île de l'Inde; ses escadres, à l'abri des moussons dans la rade de Trinquemale, et profitant des vents alternatifs et réguliers qui règnent dans ces parages difficiles, n'y laisseront plus flotter désormais que le pavillon britannique. L'Europe est condamnée au joug du monopole; et toutes ces denrées précieuses, devenues de première nécessité, et ces tissus fabriqués à un prix si modique, par un peuple patient et frugal, seront revendus par les dominateurs des mers au prix qu'il leur conviendra de fixer.

Ce serait donc un véritable service à rendre à toutes les nations méditerranées, que de consolider l'établissement de la colonie française en Egypte,

et de donner au commerce de ce pays qui, de tout tems, a fixé les regards des politiques éclairés, toute l'extension dont il peut être susceptible. Les Egyptiens dégradés par la misère, et avilis par le despotisme; les Grecs asservis, et les Arabes errans, deviendront citoyens le jour qu'ils connaîtront une patrie; l'existence d'une ville qui renferme près de 400 mille ames, suffit seule pour prouver que l'industrie n'a pu être entièrement détruite sur les bords du Nil, et le Caire peut encore, par les soins vigilans du gouvernement et par cette activité si particulière aux Français, rappeler les beaux tems de Tyr et d'Alexandrie.

Note II.

Au moment où ce précis des campagnes de *Bonaparte* en Egypte et en Syrie allait paraître, nous avons reçu la relation particulière de la campagne du général *Dessaix*, dans la Haute-Egypte. Nous regrettons, sans doute, que ces matériaux n'aient pas été publiés plutôt, et que nous n'ayons pu qu'indiquer les époques et les résultats des mouvemens et des combats continuels de cette petite armée française, opposée à une multitude furieuse et fa-

natique, à des peuplades entières sans cesse vaincues et dispersées, mais jamais soumises.

Cependant nous n'aurions pu interrompre la narration de la campagne d'Egypte, où, sous les rapports politiques et militaires, tout nous a paru tellement lié, que nous ne saurions dire à quelle époque nous eussions pu distraire les regards de la scène principale.

Le général *Dessaix* a développé sur celle-ci les talens qui l'avaient fait distinguer en Europe, et le caractère qui lui avait concilié l'estime des deux armées et l'affection particulière du soldat français. Les difficultés qu'il eut à surmonter dans la Haute-Egypte, étaient d'un genre tout nouveau, tant par la nature du pays que par l'espèce des combattans qui lui étaient opposés; car il n'était pas seulement question de les atteindre, de les battre, d'enlever leurs approvisionnemens, mais de les envelopper, et de les détruire dans une vallée qui, se resserrant de plus en plus, sans offrir aucune grande position transversale, aucun appui sur les flancs, favorisait également la fuite et le ralliement des troupes des Beys. Tout ce qui échappait au fer du vainqueur, reparaissait peu après dans de nouvelles attaques toujours entreprises avec la plus grande audace, et abandonnées après le premier choc. Il fallait suivre le cours du Nil, le seul pays habité, ôter aux Mameluks et aux Arabes les secours qu'ils y trouvaient pour se refaire, et empêcher que *Mourat-Bey*

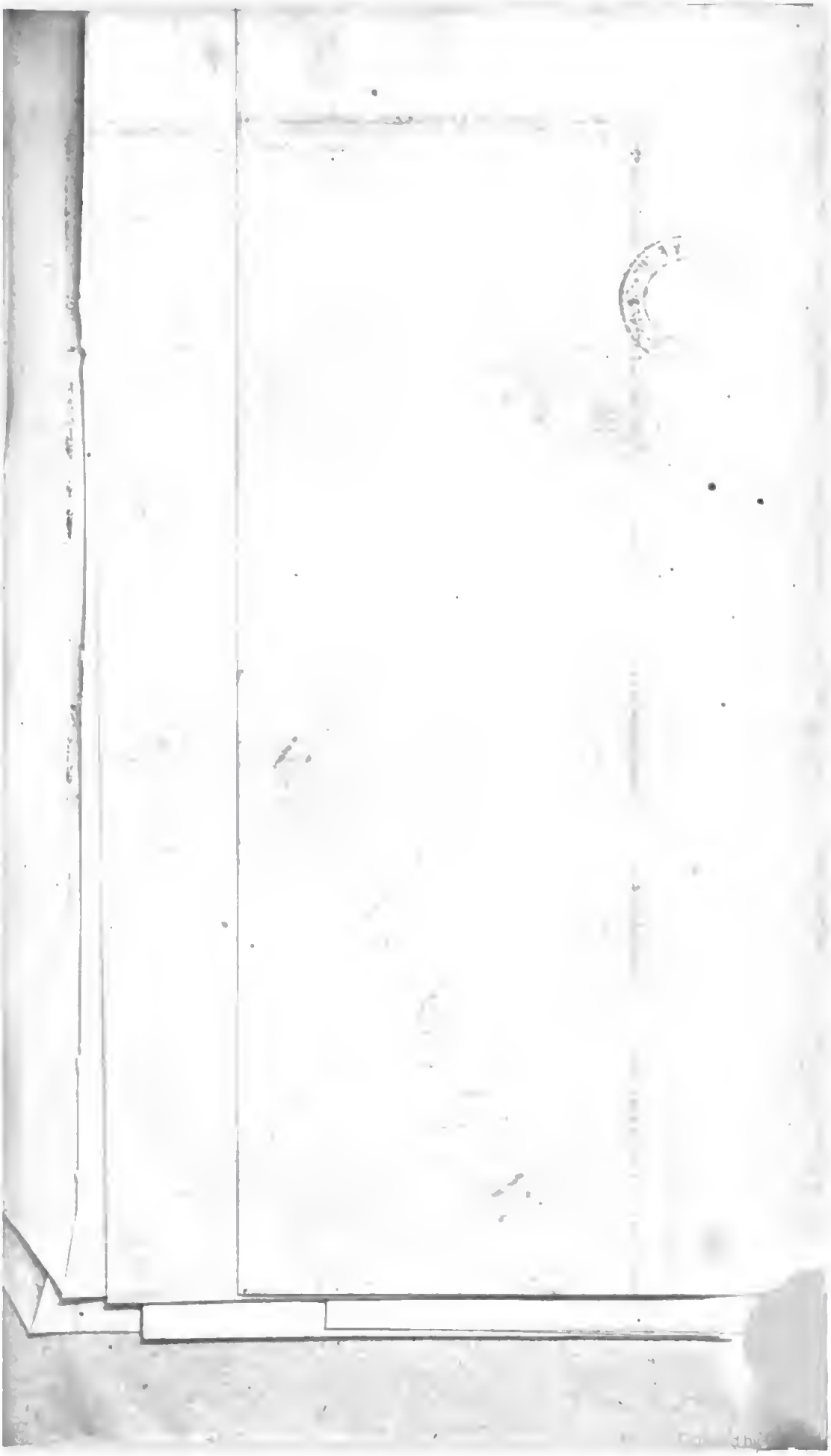
ne grossit son armée, et ne parvint, ou à faire replier celle du général *Dessaix*, ou à se rendre assez formidable pour forcer *Bonaparte* à employer, dans la Haute-Egypte, une partie des forces qui lui étaient à lui-même si nécessaires.

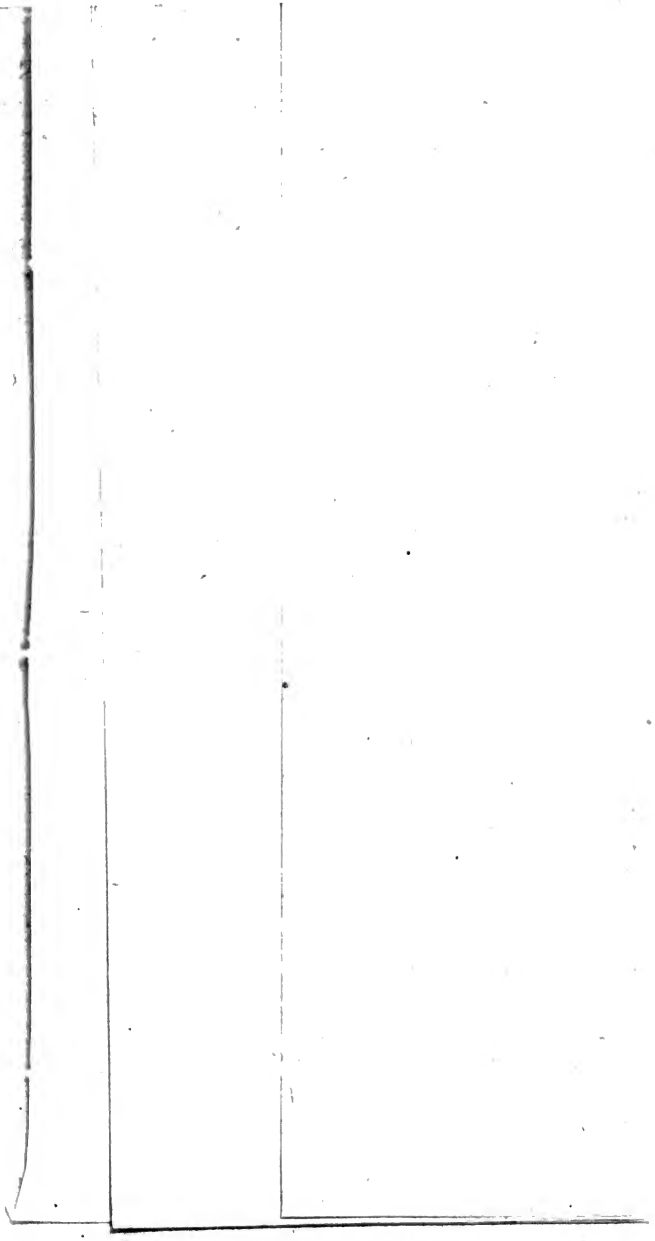
Le corps des Mameluks de *Mourat-Bey*, défait à l'affaire de Samanhout, se montra encore sur les derrières, et fut presque entièrement détruit au combat de Souhama. Ceux qui avaient suivi *Hassan*, *Jeddaoni* et *Osman-Hassan*, repoussés par le général *Beillard* au-dessus des Cataractes, se rallièrent à Sienne. Toujours ces hordes s'enfonçant dans les déserts, rentraient dans la vallée, interceptaient les communications, trompaient les habitans et les excitaient à se soulever; le moindre mouvement rétrograde, nécessaire pourtant pour maintenir cette longue communication, accréditait l'opinion de la défaite des Français, et le moindre effet était de rendre plus difficiles les approvisionnemens et les transports.

Le général *Dessaix*, après avoir conquis l'Egypte supérieure jusqu'au-dessus des Cataractes, après s'y être affermi par l'occupation de Cosseir sur la Mer-Rouge, et la construction d'un fort dans la position importante de Kéné, n'en était pas moins forcé de marcher et de combattre sans cesse pour se maintenir, avec sa petite armée, contre les incursions de ces hordes presque indestructibles.

Telle est l'idée générale que l'on peut se former de

ce genre de guerre, en parcourant les relations du général *Dessaix*, et celles des officiers employés sous ses ordres. Nous n'avons pas voulu entrer dans de plus grands détails, ni tronquer cette relation intéressante en la réduisant à une sorte de nomenclature géographique. Nous recueillerons dans un des numéros qui suivront celui-ci, tout ce qui est relatif à cette campagne du général *Dessaix*, et nous tâcherons de rendre ce supplément plus satisfaisant, en l'accompagnant d'une carte particulière de l'Egypte supérieure.





PRÉCIS

DES

ÉVÈNEMENS MILITAIRES.

NIVOSE AN VIII.

Les évènemens, qui, dès le mois de vendémiaire, ont décidé du sort de cette mémorable campagne, rompu la chaîne des opérations combinées des alliés, et relâché les liens de la coalition contre la République française, sont aujourd'hui l'objet de discussions très-importantes, et leurs causes, comme leurs résultats, seront un jour étudiés et médités par les hommes d'état et les généraux. Jamais peut-être autant de faits de guerre, mais jamais surtout de si importans, ne furent pressés dans une si courte période, et ne s'offrirent ainsi tout à-la-fois aux regards et à la plume de l'historien. Ces faits sont si multipliés qu'ils échappent à l'observation comme à la mémoire ; ils se ca-

chent, s'obscurcissent, semblent quelquefois se démentir les uns les autres; et plus les intérêts se divisent, plus il est difficile, au milieu de tant d'erreurs, de ne s'attacher qu'à la vérité historique.

En décrivant et mettant chacun à leur place ces divers évènemens, nous avons trouvé dans la conception et la conduite des plans d'opérations combinées et dépendantes les unes des autres, l'ordre le plus simple et le plus lucide, comme aussi la seule explication satisfaisante des mouvemens des corps, et ceux de ces armées elles-mêmes.

Nous ne nous départirons point de cette manière générale d'envisager les objets, ni de la méthode qu'elle nous a fait adopter. Bien loin de croire que nous poursuivons une chimère, que nous mettons une science conjecturale à la place des effets imprévus de la nécessité des circonstances et des jeux de la fortune, nous nous attacherons au contraire à démontrer dans ce dernier tableau, qui terminera la campagne de l'année 1799, que c'est dans l'ensemble des opérations offensives contre la France qu'il

faut chercher les causes des succès et des revers.

Nous avons fait remarquer comment on avait été entraîné à occuper tout l'espace de l'immense circonvallation de la France ; et si nous avons relevé la précision et les avantages de ces vastes combinaisons, tant que les forces qui y étaient employées se trouvaient en proportion avec le but, nous avons aussi fait remarquer l'époque où les armées alliées, affaiblies par de grandes pertes, et n'ayant pas de moyens aussi prompts de se recruter, ni une espèce d'hommes aussi facile à former que les armées françaises, se sont trouvées insuffisantes pour exécuter le plan général, et trop engagées, trop désunies pour le réduire à de moindres proportions, faire de moindres efforts, et courir de moindres hasards.

Gardons-nous d'abandonner ce fil au milieu du labyrinthe ; observons que par rapport à l'objet général de la guerre, au but franchement énoncé par l'empereur de Russie, et tacitement avoué par la cour de Vienne, il ne pouvait y avoir

qu'un seul résultat, un bon ou un mauvais succès des attaques simultanément dirigées sur les trois grandes frontières de la France, et que, sous ce rapport, le succès d'une seule des trois attaques, les victoires d'une seule armée, si les autres étaient battues ou seulement contenues dans leurs positions, ne faisaient qu'user le tems et consumer les moyens sans avancer efficacement vers la solution pour laquelle les puissances avaient fait, sinon leurs derniers sacrifices, du moins les plus considérables que pussent supporter leurs états, sans attaquer l'ordre et l'existence même du corps politique.

Non-seulement cette observation nous explique la situation présente, la dispersion des forces de la coalition au point et à l'instant même où leur plus forte réunion semblait devoir changer les destinées; mais elle sert aussi à nous découvrir les vues du cabinet de Vienne, ses soins constans pour le maintien de son excellente armée, la conduite soutenue de M. l'*Archiduc* et l'accord qui règne entre les généraux des deux armées autrichiennes. Nous rendrons

compte de ce qui s'est passé en Italie et sur le Bas-Rhin, depuis les dislocations et récompositions successives des armés alliées, sans nous arrêter à une multitude de combats qui, quoique très-remarquable par de nouvelles preuves de talens dans l'art de la guerre, et de nouveaux exemples d'audace et de courage, sont à présent moins importans par le résultat général.

Cependant nous ne traiterons point légèrement les manœuvres des armées respectives, relatiment au blocus et au siège de Coni en Italie, et à celui de Philipsbourg sur le Bas-Rhin. Ces manœuvres, et les actions qu'elles ont occasionnées entre les armées qui se préparaient à former les siéges et celles d'observation qui s'efforçaient de les empêcher où de les différer, forment une partie d'autant plus essentielle de l'histoire de cette campagne, que ces deux places semblent avoir repris tout-à-coup, par le nouveau cours des évènemens, l'importance qu'elles avaient eue dans les anciennes guerres; ce n'est pas que leur influence se soit étendue, mais c'est que les opérations se sont, comme nous l'avons

observé, particularisées et circonscrites à mesure que les circonstances ont modifié les intérêts particuliers de telle et telle puissance.

Il semble que vers la fin de cette campagne, la force des choses devait amener les deux partis à une situation favorable, à des ouvertures de paix au lieu d'exciter l'embrâsement général d'une guerre de destruction à laquelle les opinions et les passions armées ne voulaient mettre un terme, qu'après avoir consommé la ruine du parti contraire. On passe à ce genre de guerre, hélas ! sans doute encore trop désastreuse, dans laquelle des états quelconques prennent les armes pour leur propre conservation, et sans attaquer les bases de la société, sans chercher dans leur mutuelle subversion des triomphes bientôt funestes au vainqueur, ne songent qu'à assurer leur indépendance politique, et même, en se livrant aux écarts de l'ambition, ne ferment point toutes les voies de négociations, ne font pas une impie conjuration contre le retour de la paix.

Nous avons dit que la perte de la bataille

de Zurich, en faisant échouer le nouveau plan des alliés pour une attaque générale, avait entièrement déconcerté les desseins des deux cours impériales. En effet, il n'était plus possible de remplir les espérances de la coalition et l'espèce d'engagement pris avec l'Angleterre, d'atteindre et de forcer la frontière orientale de la France avant la fin de la campagne, pendant que les opérations, contre la Hollande, retiendraient dans le nord une partie des forces de la République. Toute l'activité du général *Souwarow* et de son infatigable armée ne pouvaient rétablir le centre de la ligne d'opérations combinées.

Nous avons fait remarquer, en plusieurs occasions, que la prodigieuse consommation des armées alliées faisait tomber leur nombre et leurs moyens d'action au-dessous de la proportion de supériorité nécessaire pour le succès d'une attaque générale et simultanée. Nous ajouterons ici deux observations importantes qui naissent du fond du sujet que nous traitons, et appartiennent à cette période de l'histoire de la campagne.

La première, c'est que dans une guerre offensive, quoiqu'au premier aperçu il semble que les pertes égales dans les divers combats soient à l'avantage du plus fort, il arrive, au contraire, que l'armée qui opère offensivement, s'affaiblit proportionnellement davantage; ses succès, en ouvrant devant elle une scène plus étendue, la forcent de multiplier les petits détachemens, d'offrir à toutes les causes destructives une plus grande surface, d'user plus rapidement ses moyens matériels; elle ne trouve ordinairement que peu de ressources dans le pays que l'armée, qui lui est opposée, a défendu pied à pied : celle-ci, au contraire, se resserrant, forcée, pour se maintenir, de mieux choisir, de mieux prendre ses positions, parcourt moins d'espace, oppose plus d'art que de force à celle qui doit continuellement assaillir ses postes; elle consomme donc proportionnellement moins d'hommes et de matières, et si l'armée, qui agit offensivement, ne reçoit point de renforts calculés dans la progression croissante et nécessaire, à mesure qu'elle avance et que le plan se développe, alors, non-seule-

ment elle ne tarde pas à se trouver trop faible relativement à son entreprise, comme nous l'avons démontré dans un de nos précédens numéros, mais elle et menacée, quoiqu'avec des élémens encore sains, de tomber tout-à-coup, comme un corps énervé, dans une sorte de dissolution.

La seconde observation, applicable à ce grand changement de fortune et de situation respective entre les armées de la coalition et celles de la République, c'est que dans les plans d'opérations générales, comme dans les opérations ou expéditions particulières, comme aussi dans les batailles et les sièges, le point d'attaque sur lequel on a le dessein de déployer les plus grands moyens, doit être déterminé d'avance et rester fixe: il est rare qu'on puisse, avec un égal succès, conserver le parallélisme de deux attaques principales, sans qu'elles se nuisent l'une à l'autre; il est plus rare encore qu'on puisse changer ses desseins au milieu d'une campagne, et qu'on perde impunément en de nouveaux apprêts, en de nouvelles dispositions, et par l'immense difficulté du déplacement des ma-

gasins, un tems précieux devant une armée très-rapprochée, que le soin de sa conservation, dans ses positions défensives, rend d'autant plus active et plus vigilante.

Si tel est l'effet nécessaire de la liaison entre tous les points de la ligne, ou plutôt entre tous les fronts de frontières; si ces rapports sont tellement établis, tellement assimilés au centre et aux flancs d'une position, au centre et aux ailes d'une armée, qu'on ne saurait faire sur aucune de ces trois parties des combinaisons isolées, et auxquelles on puisse s'empêcher de coordonner la composition, la disposition et le mouvement des autres; ne sont-ce pas, dis-je, autant de preuves des progrès et du développement de ce que nous nous sommes permis d'appeler le nouveau système de guerre? (Voyez la note première.) Pourquoi ne reconnaîtrions-nous pas que des circonstances extraordinaires, des situations politiques et militaires, toujours extrêmes, ont, autant que la nécessité, excité le génie et fait faire un grand pas à la science de la guerre? L'observation et l'application des lois simples de la pesanteur et de l'équi-

libre des corps, à l'invention et à l'usage des machines composés les plus utiles, n'ont-elles pas obtenu l'honneur d'être recueillies par l'histoire, et consacrées comme autant de degrés du perfectionnement des connaissances humaines?

Il résulte de la comparaison de diverses pièces publiées par le général *Souwarow*, qu'il était convenu qu'à une époque fixe, vers le quatrième jour complémentaire, il remplacerait, en Suisse, par l'aile gauche, avec ses divisions russes d'Italie, celles que l'Archiduc en retirerait par l'aile droite, pour former l'armée de l'Autriche et de l'Empire sur le Bas Rhin. Le retard de l'arrivée du corps du général *Souwarow*, qui a été si funeste à l'armée combinée, et dont le général *Massena* a si bien profité, provenait-il seulement du manque de moyens de transports et de la négligence des apprêts pour accélérer la marche des troupes russes par le Saint-Gothard? Cette précision de mouvemens, cette ponctualité, desquelles on voudrait faire dépendre la réussite d'une si grande entreprise, pouvait-elle donc seule l'assurer, et n'est-il pas plus

raisonnable d'attribuer le manque de succès aux causes dont nous venons de rappeler le souvenir? L'opinion des militaires, attentifs à ces grands mouvemens qui ont été comme le dénouement de la campagne offensive des alliés, se partage sur ces questions qui portent indirectement sur la conduite de l'Archiduc, au moment où il a marché au secours de Philipsbourg ; tout ce qui a paru depuis la séparation des armées russes et autrichiennes n'a fait que nous confirmer dans nos premières idées à cet égard. Il nous semble que l'Archiduc ne pouvait tarder davantage, et qu'après avoir été forcé de renoncer à son plan d'opérations, parce qu'on portait à la gauche sur les Alpes et les Appenins l'effort dirigé vers le centre par le cœur de la Suisse, il était impossible qu'il ne saisît pas, pour couvrir la Souabe et les derrières de l'armée engagée sur la rive gauche du Rhin, le premier instant où l'arrivée du général *Korsakow* lui permettrait d'étendre sa droite et d'employer sa cavalerie jusques-là presqu'inutile. Nous aurons occasion d'éclaircir encore davantage cette question, et de faire

connaître toute l'importance de la place de Philipsbourg. Nous terminerons ces réflexions qui nous reportent au point de vue du tableau général à l'époque du mois de vendémiaire, en répétant comme une conclusion qui nous paraît juste, et qui doit nous absoudre de tout reproche de contradiction dans les jugemens que nous avons hasardés, savoir:

Que la combinaison du général *Souwarow* était, comme opération particulière, juste et bien conçue, et seulement audacieuse; mais si on la considère dans ses rapports avec l'ensemble de la situation générale, elle était trop hasardée et presque téméraire.

Quoi qu'il en soit, l'armée alliée se trouvait, vers le 9 brumaire dans la même position, dans les mêmes lignes que l'armée autrichienne avait occupées avant son entrée en Suisse par les Grisons et par la Turgovie. Ces lignes, quoique fort étendues, étaient cependant presqu'inattaquables, parce que l'intervalle le plus considérable entre les appuis des ailes, la plus grande courtine se trouvait couverte par le lac de Constance.

La sécurité qui résultait de cet avantage permettait à l'Archiduc de conserver sa position à la hauteur de Schaffhouse, entre le Danube et la Suisse. Il avait fixé son quartier à Donaueschingen; il veillait sur le rentrant de Bâle, où *Massena* faisait des démonstrations d'attaque pour favoriser le passage et les nouveaux mouvemens des Français sur le Bas-Rhin. En même tems l'Archiduc soutenait, par sa droite, les corps du général *Starray* et du prince *Charles* de Lorraine, et se préparait à remplir, par sa gauche, le vide que laissait, dans les Grisons et dans le Vorarlberg, la retraite de l'armée russe.

Le général *Souwarow* rassembla son armée aux environs de Lindau, et rallia à lui les divisions du prince *Korsakow*, du 28 vendémiaire au 3 brumaire. On évalua à 20,000 hommes le corps du général *Souwarow*, et celui de *Korsakow* à 15,000. Il restait donc tout au plus 35,000 hommes des deux armées russes qui, en y comprenant les renforts envoyés en Italie, avaient représenté une force effective de 70,000 hommes.

Les Russes occupaient encore, le 2 brumaire, le poste important de Bregentz, vis-à-vis Rheineck; mais ils ne tardèrent point à y être relevés par des troupes bavaroises, dès que les divisions d'artillerie russes qui revenaient d'Italie par le Tyrol furent arrivées à la hauteur de Kempten. Le général *Souwarow*, qui avait déja fait passer sa cavalerie sur ses derrières, commença son mouvement de retraite; il porta d'abord son quartier-général et la ligne de ses premiers cantonnemens sur Memmingen, d'où il fit défiler son armée et le corps du prince de *Condé* sur Augsbourg pour y prendre ses quartiers d'hiver, soit dans cette ville, soit dans les environs.

Alors la situation de l'Archiduc devint très-critique. Il est juste de faire remarquer que, par le bon choix des positions sur une ligne d'environ quatre-vingts lieues de développement, depuis le poste fameux de Nauders, à l'entrée de l'Engadin sur la frontière du Tyrol, jusqu'à Philipsbourg, ce prince sut maintenir sur toute la rive droite du Rhin une défensive respectable avec moins de 60,000 hommes contre des forces supérieures.

Les Français, après s'être affermis sur la rive gauche du lac de Constance, poussèrent leurs avantages du côté des Grisons par la vallée de Dissentis. Les généraux *Soult*, *Loison* et *Mortier* dépostèrent successivement les corps d'arrière-garde qui tenaient ferme aux principaux passages, et les forcèrent à se retirer de l'autre côté du Rhin par les ponts de Reichnau et de Feldsberg, qui furent brûlés. Le régiment impérial de Brechainville souffrit beaucoup dans cette retraite; Coire fut évacué. Le général *Linken*, qui avait remplacé le général *Hotze* dans le commandement de toute cette frontière du Vorarlberg et du Tyrol, fit conserver la position de Mayenfeld et ses communications avec Feldkirch. Il transféra son quartier à Pludentz, dans le Vorarlberg.

Les Français ne s'avancèrent pas davantage. *Massena* ne tenta point de forcer les Impériaux à évacuer entièrement les Grisons par une attaque qui eût été vraisemblablement très-sanglante, et qui n'avait pour ce moment aucun objet. Il s'occupa de rassembler les corps de son armée,

d'en concentrer la plus grande partie sur Bâle et sur Zurich, dont il fit relever et augmenter les retranchemens ; il retira du Valais la division du général *Thureau*, et n'y laissa qu'un corps peu considérable sous les ordres du général *Jacopin*.

Déja tous les passages du côté du Saint-Gothard et du Simplon étaient fermés par les neiges ; on ne pouvait plus atteindre aux plus hautes sommités, jusqu'à ces mers de glace, objet le plus piquant de la curiosité des voyageurs. Ils y étaient autrefois attirés par la contemplation des beautés sauvages de la nature ; ils y chercheront un jour les vestiges des camps et les images des combats nombreux qui ont attaché de trop fameux souvenirs aux points les plus remarquables du globe. Alors peut-être ces vallées profondes seront encore habitées par un peuple indépendant, heureux par ses lois et ses mœurs simples et agrestes, par ses travaux et son industrie ; mais ce ne seront point les descendans de Guillaume-Tell : ceux-ci ont presque tous péri ; le petit nombre qui a survécu a fui de ces malheureuses contrées où le feu de la guerre

a tout consumé ; où l'innocence et la liberté n'ont plus d'asyle. On a recueilli des milliers d'enfans égarés, des troupeaux abandonnés, dispersés dans ces vastes solitudes. Les corps de troupes, qui ne subsistaient que par la destruction des faibles ressources difficilement amassées par les habitans, ne pourraient plus s'y maintenir qu'en y portant, comme dans les déserts, tous les objets nécessaires à leur subsistance, excepté les eaux trop abondantes, et qui, cessant d'être dirigées par la main des hommes, livrées à leur cours capricieux, dégradent et entraînent les terrains qu'on les forçait de féconder.

La dépopulation et la famine qui régnaient dans toute la Haute-Suisse, l'extrême difficulté des transports considérables dans l'arrière-saison, et l'épuisement des magasins pendant les dernières opérations, expliquent assez l'inaction de l'armée du général *Massena* que l'on s'étonnait de ne pas voir pénétrer en Italie sans peser assez ces difficultés, et les pertes qu'il avait faites dans les dernières batailles livrées aux Russes, et la position de l'armée de l'Archiduc très-avancée sur le Brisgau.

Après l'évacuation de la Suisse par les alliés, dans ces circonstances d'autant plus défavorables qu'elles altéraient entr'eux la confiance plus nécessaire encore dans les revers que dans les succès, le cabinet de Vienne éclairé, dit-on, par le conseil de l'Archiduc, prit le parti très-sage de porter tous ses efforts sur les ailes, et de rester vis à-vis de la Suisse dans un état d'observation passive. Ce plan était d'autant meilleur, que si les Français conservaient plus longtems dans la Suisse la plus nombreuse de leurs trois armées, ils ne pouvaient que souffrir beaucoup de la disette de subsistances. Ils se trouvaient trop forts pour rester en observation devant une armée inférieure, et trop peu nombreux cependant, trop fatigués pour reprendre l'offensive vers la Souabe et la Bavière. Que si au contraire la guerre, poussée vivement en Italie et sur le Bas-Rhin, forçait le gouvernement français à dégarnir la Suisse, le grand avantage de cette situation avancée sur le Tyrol se trouvait neutralisé, et la balance rétablie.

C'était surtout en Italie que la maison

d'Autriche avait intérêt de soutenir ses premiers succès ; elle avait tout subordonné au desir de reconquérir le Mantouan et la Lombardie. Le général *Souwarow* avait su profiter des premières victoires du général *Kray* ; mais on s'étonnait à Vienne que les avantages qu'il remporta lui-même avant son entrée dans le Piémont, n'eussent pas de conséquences plus heureuses pour les alliés, et que le général *Moreau* eût arrêté, dans les plaines du Pô, la marche rapide de l'armée victorieuse.

On s'aperçut trop tard que le plan de l'Archiduc était plus solide et qu'il eût mieux valu n'entrer dans le Piémont qu'après avoir occupé les sommets des grandes Alpes, leur revers du côté de la France, et fermé toutes les issues vers le cœur de l'Italie.

Mais si la cour de Vienne s'était éloignée de son but principal, en se pressant trop de l'atteindre, si le souvenir de la campagne de 1794 et de celles de *Bonaparte*, si la crainte de voir la France déployer encore des ressources inattendues et incalculables au milieu des revers et de ses pro-

près ruines ; si, dis-je, toutes ces considérations avaient fait saisir avec ardeur ce changement de fortune, c'était un puissant motif pour retenir, à tout prix, des conquêtes chèrement achetées. Aussi dès que la marche de l'armée russe eut été résolue, tous les renforts de troupes autrichiennes qu'on put recueillir dans la Carinthie, dans le Tyrol, dans l'état de Venise, furent dirigés vers l'armée de *Melas* et de *Kray*. Ces généraux réunis à l'affaire de Fossano et Savigliano s'étaient séparés depuis. Le général *Melas* cherchait à former l'investissement de Coni, que les Français, maîtres des hautes vallées, rendait très-difficile; tandis que le général *Kray* se portait avec un gros corps d'infanterie dans la vallée d'Aost, et les forçait à repasser le mont Jouvet. La belle défense d'Ancône par le général *Meûnier*, celle de Rome, de Civita-Vecchia, et de quelques autres points occupaient une division autrichienne sous les ordres des généraux *Ott* et *Frœlich*. Le général *Klenau* continuait à resserrer Gênes du côté de la rivière du Levant, et poussait ses postes jusqu'à Rapallo.

Telle était la position et la distribution des forces de l'armée autrichienne qui, ainsi qu'on a pu l'observer, parut redoubler d'activité après le départ de l'armée auxiliaire russe. Outre les renforts qui arrivèrent à cette époque, on porta encore de nouvelles troupes en Italie, dès que les succès de *Massena* eurent fait sentir la nécessité de soutenir les corps de *Laudon* et de *Strauch*, qui couvraient le pays entre les lacs et les débouchés sur Milan. On estimait la force totale de l'armée sous les ordres du général *Melas*, au commencement de vendémiaire, à 60,000 hommes, et l'on y comptait encore à la fin de la campagne, 136 bataillons d'infanterie et 106 escadrons; tandis que l'armée de l'Archiduc, plus forte en cavalerie, et qui avait environ 160 escadrons, n'avait que 83 bataillons d'infanterie.

Le seul but du général *Melas* était de prendre Coni et d'ôter aux Français cette clef du Piémont, la mieux située pour favoriser leurs opérations offensives à l'ouverture de la campagne : ceux-ci devaient faire d'autant plus d'efforts pour la con-

server, qu'elle étendait et affermissait la base de leur défensive du pays de Gênes.

Le général *Championet*, pour être plus à portée de parer les coups qu'on allait porter à sa gauche, s'en était rapproché, et avait transféré son quartier-général de Cornegliano à Finale. Celui du général *Melas* se trouvait à la Trinité, entre la Sture et le Tanaro, à-peu-près à égale distance et à 4 ou 5 lieues de Ceva et de Coni. Les Autrichiens, qui avaient poussé leurs postes par leur droite jusqu'à Busca, au débouché de la vallée de la Maira, se hâtèrent d'avancer l'investissement de Coni, par leur gauche, en pénétrant dans le Val de Pesio, et s'emparèrent des postes de Villa-Nova et de la Chiesa. Le poste important de Sainte-Marguerite, près Morozzo, qui se trouvait au centre et sur la route de Mondovi à Coni, fut pris et repris plusieurs fois. Le général autrichien *Gottesheim*, qui commandait dans cette partie de la ligne, eut à soutenir des attaques très-vives. Il attaqua à son tour, du 20 au 22 vendémiaire, et fut repoussé par le général *Victor*. Les Français inquiétèrent aussi conti-

nuellement, du côté de Savigliano, le flanc droit de l'armée autrichienne.

Pendant cette guerre de poste pour l'investissement de Coni, les deux généraux, *Melas* et *Championet*, cherchaient réciproquement à distraire leur attention et à diviser leurs forces.

Le général *Klenau*, quoiqu'il n'eût que des forces trop peu considérables, pour causer une véritable alarme, eut ordre de s'avancer sur Gênes; et de son camp retranché sur les hauteurs de Rapallo, il occupait par des mouvemens et de fréquentes attaques, les Français et les Liguriens qui formaient le corps d'observation du côté de la rivière du Levant.

Le général *Saint-Cyr* étant arrivé à Gênes, avec un renfort d'environ 3,000 hommes, fit attaquer de front du 20 au 23 vendémiaire par le général *Miollis*, la position du général *Klenau*. Il avait débordé son aile droite, pendant qu'avec un petit corps de troupes qu'il avait fait embarquer et filer le long de la côte, il se préparait à couper sa retraite. Il le força ainsi à abandonner sa position, et à rétro-

grader jusqu'à celles de la Spezzia et de Sarzana.

En même tems, les Français, profitant de la sécurité que leur donnait du côté du nord de la place de Gênes, le fort de la Bochetta, et de leurs faciles débouchés par la vallée de la Scrivia, se portèrent de nouveau vers Alexandrie, occupèrent Novi et Buzzuolo : ils descendirent des hauteurs de Seravalle, attaquèrent vivement à Rivalta le corps du général *Karaczaï*. Ils parurent vouloir percer du côté de Plaisance, et faire concorder ces mouvemens avec ceux qui, par la Suisse méridionale, menaçaient le Milanès, et avaient obligé le général *Strauch* à abandonner Bellinzona.

Quelque sérieuses que fussent ces diversions, elles furent sans effet : aucun des deux partis ne perdit de vue l'objet principal. Le général *Melas* acheva de rassembler, entre la Sture et le Tanaro, l'armée destinée au siège. Il fit soutenir le général *Karaczaï*, sur la Bormida, par le général *Kray*, qui alla prendre lui-même le commandement de ce corps d'observation. Le général *Bellegarde* amena aussi un renfort

au général *Klenau*, qui marcha pour reprendre ses premières positions. La place de Coni fut resserrée par les divisions des généraux *Ott*, *Nobili* et *Gottesheim*, qui s'emparèrent des postes de Beinette et de Poverano. Le quartier-général des Autrichiens fut porté à Montenara, et l'on pressa les apprêts du siège

Championet, de son côté, après avoir confié au général *Saint-Cyr* la tête et la droite de sa ligne, la place de Gênes et les postes adjacens, rassembla à Coni toutes ses forces et s'y porta en personne. Il avait fait rentrer la plus grande partie des corps détachés dans les vallées de Suze et d'Aost; il avait réuni les restes de l'armée des Alpes, et il paraît qu'en y comprenant la garnison de Coni, il défendait avec une armée de 25,000 hommes les dehors de cette place.

Les succès furent variés dans les actions qui s'engagèrent entre les corps autrichiens qui occupaient les différens points de la ligne d'investissement, et les divisions des généraux *Victor*, *Müller*, *Lemoine* et *Grenier*, qui leur furent opposées.

Le général *Championet* résolut de livrer bataille pour dégager Coni, et forma le projet d'envelopper l'aile droite de l'armée autrichienne du côté de Fossano et de Savigliano; de couper ses communications avec ses magasins de Bra et de Turin, et de forcer le général *Melas* à combattre dans une position désavantageuse, ou à s'éloigner de Coni en abandonnant l'entrée de la plaine du Piémont. Ce plan d'attaque générale était combiné avec les mouvemens que devait faire le général *Duhem* par la vallée de Suze, en conduisant une colonne sur Pignerol et Saluces.

Afin de mieux cacher son dessein, le général *Championet* manœuvra d'abord par sa droite; il fit attaquer par le général *Victor* le poste de la Chiesa, ceux de Beinette et de Villa-Nova, qui furent successivement évacués par les Autrichiens. Cette colonne s'avança jusqu'aux retranchemens de Mondovi qui fut sommé, mais dont le commandant se défendit, fit une sortie, et fut secouru par le général *Auersperg*. Les Français bloquèrent Céva, et prirent quelques postes entre ces deux places.

Le même jour et les jours suivans, les divisions françaises de la gauche et du centre se portèrent en avant : celle de *Lemoine* se dirigea sur Centale et Madalena, sur la rive gauche de la Sture. *Championet* marcha lui-même sur Ronchy ; la division de *Grenier* entra à Morozzo et s'approcha de Fossano. Enfin, le 10 brumaire, pendant que le général *Fressinet* s'emparait des retranchemens de Castelleto, à la rive droite de la Sture, le général *Duhem* attaquait et emportait les postes autrichiens retranchés près Pignerol.

Ces attaques simultanées sur les deux rives de la Sture, donnèrent lieu à des chocs très vifs entre les têtes des colonnes françaises et les corps de l'armée autrichienne qui gardaient les postes principaux. L'avantage fut jusques-là du côté des Français : ils parvinrent à rompre les lignes d'investissement, firent beaucoup de prisonniers, et se disposèrent à profiter de ce premier succès.

Dès que le général *Melas* eut pénétré le dessein du général *Championet*, il porta, à son aile droite menacée, la plus grande

partie de ses forces réunies au camp près la Trinité. Méditant lui même d'envelopper l'aile gauche des Français, il avait refusé entièrement sa gauche et fait évacuer Mondovi.

Championet, voulant rappeler et contenir cette gauche, pour favoriser le déploiement de ses colonnes vers Savigliano, donna ordre au général *Lemoine* de suivre le cours du Pesio jusqu'à Cari, afin d'inquiéter le flanc gauche et même les derrières de l'armée autrichienne. Les brigades de *Clausel* et de *Gardanne* passèrent le Pesio sous le feu de la rive opposée, et prirent poste à Bréolongo. Mondovi fut attaqué et rendu par les habitans. Bené fut aussi occupé par un corps français, le 12 brumaire.

Ainsi, sans se laisser retenir par ces mouvemens et ces fausses attaques, le général *Melas* abandonna, dès le 12 brumaire, ses retranchemens entre la Sture et le Tanaro, en avant de la Trinité, à Ste.-Marguerite et Morozzo; il acheva son mouvement rétrograde sur la rive gauche de la Sture, et prit, entre Fossano et Ma-

renne, une position oblique : la gauche appuyée à Fossano et la droite à Marenne au-dessous de Savigliano, que la division française du général *Grenier* occupa le 12 brumaire, à deux heures après midi.

Alors les deux armées se trouvèrent en présence entre les rivières de Grana et celle de Sture, ayant entr'elles un terrain coupé par quelques canaux. Il ne resta sur la rive droite de la Sture, du côté des Français, qu'un petit corps d'observation d'environ 1,500 hommes, qui occupaient les postes de Castelleto et Montenera, et communiquaient avec la division du général *Lemoine* dont nous avons parlé. Le général *Melas*, en étendant sa droite, obligeait les Français à s'éloigner de la place de Coni, à s'étendre et par conséquent à s'affaiblir. Ils allaient présenter la bataille avec des forces inférieures, surtout en cavalerie, dans un terrain plus ouvert.

Le 12 brumaire, *Championet* pressé d'effectuer sa jonction avec la colonne du général *Duhem*, qui n'était plus qu'à une demi-journée de marche, et venait de s'em-

parer de Saluces, et se diposait à passer la Wraita, ordonna au général *Victor*, de porter sa division sur Fossano, et de reconnaître ses dehors; en même tems il fit marcher le général *Grenier* sur Valdiggio et Savigliano, qu'il occupa le même jour à trois heures après midi. Ce fut le général *Clément* à qui ce poste important fut confié.

Telle était la position des Français dans la nuit du 12 au 13 brumaire; ils avaient ordre de se porter en avant à la pointe du jour, et d'attaquer les Impériaux. Le général *Grenier* devait marcher sur Marenne, Genola et Fossano.

Le général *Melas* avait fait aussi ses dispositions pour attaquer les Français, le 13 brumaire, sur tous les points, et précisément dans les mêmes directions. Le F. M. *Ott* conduisait une colonne de Marenne sur Savigliano; le général *Mitrowsky* une seconde sur le même point, et le général *Elnitz* une troisième de Fossano sur Genola. Le général *Gottesheim* fut chargé de faire, avec la garnison de Fossano, deux fausses attaques sur Morozzo, afin d'occu-

per et de contenir la droite et le centre des Français, pendant les attaques dirigées contre leur gauche à Savigliano.

Le même jour, dans la matinée, les divisions correspondantes des deux armées se formèrent et se mirent en marche en même tems. Ces colonnes se rencontrèrent; l'action commença par le chôc de celle du général *Ott*, qui marchait sur Savigliano contre celle du général *Grenier* qui marchait sur Marenne. Ces deux colonnes s'attaquèrent mutuellement avec ardeur, cherchèrent à se tourner, se mêlèrent et combattirent avec fureur. L'infanterie française, et particulièrement les troisième et dix-septième demi-brigades soutinrent et repoussèrent plusieurs charges de cavalerie; enfin, le général *Grenier*, forcé de céder, se retira en bon ordre sur Savigliano. Ce poste fut bientôt attaqué par la colonne du général *Ott*, et par la division du général *Mitrowsky*, qui s'avança par St.-Lorenzo jusqu'à Savigliano, sans être remarqué. Alors cette partie de la division *Grenier* se trouvant presqu'enveloppée, se jeta par son flanc droit du côté de Genola.

L'attaque croisée sous le feu de la place de Fossano entre la division du général *Victor* et celles des généraux *Knitz* et *Gottesheim*, ne fut pas moins vive. Les Impériaux furent trois fois repoussés; trois fois les colonnes françaises attaquèrent; le général *Richepanse*, à la tête de la cavalerie, chargea l'artillerie; le général *Adrien* fut tué.

La perte du poste de Savigliano et les progrès de l'aile droite forcèrent le général *Championet*, malgré cette résistance opiniâtre, de retirer cette division sur Valdiggio, qui était le centre de position des Français. Le général *Melas* les y attaqua, vers deux heures après-midi, avec toutes ses forces; et comme *Championet* ne pouvait tenir plus longtems dans cette position, sans risquer d'y être entouré, il se replia avec son aile gauche sur Centale, fit rétrograder aussi la division du général *Victor*, qui formait toujours sa droite, et la partagea entre les postes de Ronchy et Morozzo.

Pendant que les Français se retiraient sur Centale, le général *Duhem*, arrivé seule-

ment quelques instans trop tard sur la Maira, après une marche forcée et très-pénible, avait attaqué Savigliano où le général *Ott* n'avait laissé qu'un bataillon et deux escadrons; il marchait sur Marenne et se trouvait sur les derrières de l'armée autrichienne; mais dès qu'il se fut assuré de la position des deux armées, et après avoir soutenu l'attaque d'une division que le général *Sommariva* eut ordre de conduire contre lui, il se replia sur Saluces.

Le général *Melas*, ne rencontrant plus d'obstacles, acheva de rassembler ses colonnes devant Centale. La nuit mit fin à ces divers combats, dans lesquels les deux armées firent de grandes pertes. Les Français, forcés de céder le champ de bataille à leur gauche, toujours pressés et débordés par la cavalerie, souffrirent beaucoup dans cette journée, et par les charges réitérées et par le feu de l'artillerie dont elles soutenaient, de concert avec les mouvemens et les attaques des colonnes d'infanterie, les positions successives.

Le général *Championet* profita de la nuit pour abandonner Centale: une partie

de sa gauche se jeta dans le val de Grana du côté de Demonte. La division *Grenier* ayant repassé la Sture et traversé Coni, campa à San-Dalmazo derrière la place sur la rive gauche du torrent de la Gesse. Il ne resta à Ronchy qu'une arrière-garde d'environ 600 hommes qui furent attaqués et pris par le général *Ott*.

Le 14 au matin, le général *Melas* fit attaquer en même tems, par la division du général *Elnitz* et le corps du général *Gottesheim*, le poste de Mofozzo, où un corps considérable auquel le général *Ott*, après s'être emparé de Ronchy, avait coupé la retraite sur Coni, fut forcé de mettre bas les armes. Tout ce qui essaya de passer la Sture fut pris ou noyé. La plus grande partie de la division du général *Victor* se réunit à celle de *Lemoine* près de Mondovi; quelques troupes entrèrent dans le camp retranché de Madonna-del-Olmo.

Ainsi l'armée du général *Championet*, forcée par la perte de la bataille de Genola à abandonner la place de Coni à sa propre défense, avait perdu dans cette journée et dans les attaques du lendemain,

environ un tiers de sa force effective, plus de 8,000 hommes; elle se trouvait séparée en deux corps, l'un sous Coni, l'autre couvrant sa retraite par le Col-de-Tende et un troisième sous Mondovi, ayant sa retraite assurée par Caresio, par la vallée du Tanaro.

Les avis que le général *Melas* reçut le 14 de la dispersion des colonnes du général *Championet*, le décidèrent à le faire poursuivre dans les hautes vallées, afin de les éloigner de la place, d'en pouvoir former l'investissement du côté de l'ouest, et commencer enfin le siège.

Le 15, le général *Elnitz* s'avança contre le camp retranché de Madonna-del-Olmo, que les Français avaient évacué dans la nuit précédente. Le général *Ott* marcha sur Tarantasco et Caraglio, remonta le val de Grana, et poussa des partis du côté de Vignolo jusqu'à la petite forteresse de Demonte; le général *Lattermann*, qui était entré le 14 à Savigliano, se porta par la rive gauche de la Maira, sur Busco, et remonta la vallée jusqu'à Trovero.

Le général *Kaïm* poursuivit dans la val-

lée du Pô l'arrière-garde de la division du général *Duhem*, qui se retirait par Suze et Oulx sur Briançon.

Les jours suivans, *Championet* acheva de s'éloigner peu-à-peu de Coni sur les deux directions que nous avons indiquées. La division du général *Grenier* quitta San-Dalmazzo; elle fut poursuivie jusqu'à Vernante, et ne put prendre position qu'au camp du Limone, près du Col-de-Tende, sous les premières cimes de l'Appenin.

La petite forteresse de Demonte, très-importante par sa position à la tête du val de Sture et à l'entrée de la haute vallée de l'Argentière qui déboucha sur celle de Barcelonette, fut occupée par les Impériaux le 18 brumaire.

Cependant le général *Championet* conservait encore, avec les deux divisions de son aile droite, la position de Mondovi. Le général *Melas*, qui avait établi son quartier à Morozzo, fit attaquer le 22 par les divisions *Lichtenstein* et *Mitrowsky*, les postes des Français avantageusement placés sur les hauteurs. Le prince de *Lichtenstein* partagea sa division en deux colonnes qui,

sous les ordres des généraux *Gottesheim* et *Bellegarde*, se dirigèrent sur les postes de Vasco et Monastero. Le prince de *Lichtenstein*, à la tête du second bataillon de *Huff*, gravit la hauteur principale de San-Lorenzo. Les Français soutinrent cette attaque à la baïonnette; mais après une opiniâtre résistance, ils furent dépostés et se retirèrent sur Vico. Ils se rallièrent ensuite sur la route de Pemperato, dans une position où la cavalerie ne pouvait les atteindre, mais où le feu d'une batterie que les Autrichiens parvinrent à établir sur une montagne escarpée qui les dominait, ne leur permit pas de se maintenir.

Pendant cette attaque au-dessus de Mondovi, le général *Mitrowsky* repoussait au-dessous de la ville les postes avancés des Français sur l'Ellero, passait cette rivière et s'emparait des faubourgs de Bréon et de Carasson. Le combat et le feu de la place principalement dirigé sur les faubourgs de Bréon, durèrent jusqu'à la nuit, à la faveur de laquelle les troupes renfermées dans Mondovi, qui était déja cerné, firent jouer une mine, et s'ouvrirent une nou-

velle issue entre celles qui étaient observées par les postes autrichiens.

Le général *Championet*, après avoir poussé une petite arrière-garde à Lesegno, se retira entièrement sur Caresio, en remontant le Tanaro. Cette arrière-garde fut poursuivie, pied-à-pied, par le général *Bellegarde*, qui se trouva le 24 brumaire à Bagnasco, à l'entrée de la haute vallée du Tanaro. Ce général ayant eu avis, quelques jours après, que les Français avaient fait passer leur cavalerie dans le pays de Gênes, et qu'ils abandonnaient la position d'Orméa où s'était rassemblé le corps le plus considérable, il s'y porta, occupa Orméa, et poussa ses avant-postes jusqu'à Ponte di Nave.

Le général *Melas* voulant achever d'ôter à la garnison de Coni tout espoir de secours, et forcer les corps français qui se trouvaient encore sur les pendans du côté du Piémont, à se rejeter sur les revers des Alpes et des Appenins, fit attaquer, par la division du général *Ott*, celle du général *Grenier* au camp de Limone. Le général *Auersperg* fut chargé de cette expédition,

et fut soutenu par le général *Gottesheim*. Le général *Grenier* se retira sur le Col de-Tende; enfin le général *Elligshausen*, détaché de la division de *Sommariva* dans la vallée de la Sture, s'empara des Barricades, et prit poste à l'Argentière.

Après ces succès, le général *Melas* fit sommer la place de Coni; et sur le refus du commandant, il fit les travaux du siège. Le gros de l'armée campa à Borgo San-Dalmazzo, où il établit son quartier-général; il plaça deux corps d'observation, l'un du côté du Col-de-Tende, et l'autre du côté de Mondovi, et fit pénétrer des détachemens dans la vallée Sainte-Anne et celle de la Wraita, afin de fermer toutes les issues.

Tels furent les motifs, les mouvemens préparatoires, les manœuvres et le résultat de la bataille de Genola.

On a reproché au général *Championet* d'avoir trop séparé les différens corps de son armée sur les deux rives de la Sture, et d'avoir ainsi laissé prendre au général *Melas* l'avantage d'être rassemblé, avec des forces supérieures, contre une ligne

étendue, morcelée, et qui, bien qu'elle occupât des positions très-fortes, et favorables au développement des attaques, ne pouvaient cependant soutenir, dans aucun de ses postes, les efforts des colonnes autrichiennes. Ces colonnes se trouvant, tantôt réunies sur un même point, tantôt séparées, pour déborder les flancs des diverses attaques, entreprises par le général *Championet*, devaient nécessairement les faire échouer.

Les attaques du principal corps d'armée, l'accord de ses mouvemens avec ceux de la colonne du général *Duhem*, la diversion exécutée du côté de Mondovi, en général, tout le plan de *Championet* pouvait être bien conçu, s'il eût été calculé pour des forces plus considérables que celles qu'il avait à y employer. Mais ayant embrassé un trop grand front, pour la quantité de troupes dont il pouvait disposer, il se trouva trop faible sur les différens points de la ligne; tandis qu'au contraire, le général *Melas*, qui voulait frapper un coup décisif, concentra ses forces, et les disposa de manière à se porter, avec facilité, sur

les points qui lui présenteraient plus de chances de succès. Il manœuvra avec habileté, pour attirer les Français hors des fortes positions qu'ils occupaient sous le canon de Mondovi, et les força alors à recevoir la bataille de Genola, dont le succès était nécessaire pour pouvoir entreprendre, sans danger, le siège de Coni.

On peut observer que l'habitude d'appliquer les mouvemens des divers corps à une plus grande échelle, à de plus grands espaces, semble avoir entraîné les Français dans cette circonstance. La précision des manœuvres du général *Melas*, qui refusait son aile gauche pour concentrer sa position, et déborder plus sûrement la gauche des Français, ne fut point assez sentie et pénétrée par *Championet*.

Tandis que le général *Melas* pressait ainsi, par de savantes manœuvres, l'investissement de Coni, le feld-maréchal *Kray* était, d'un autre côté, chargé d'opérations non moins importantes. Ce général s'avança, le 12 brumaire, vers Acqui, dont il s'empara, après avoir repoussé les Français, et leur avoir fait 300 prisonniers. Le soir

du même jour, il passa la Bormida, et attaqua les Français dans la matinée du 13. Ces derniers qui occupaient deux camps, l'un à Bosco, l'autre à Rivalta, ne jugèrent point à propos de tenir dans cette position, et se retirèrent sur la Scrivia. Les Impériaux s'étant de nouveau avancés, le 14 brumaire, le général *Saint-Cyr* abandonna les postes de Bozzolo, Formigaro, Gazzo, Frassonara, et rassembla la plus grande partie de ses forces sur les revers des montagnes de Novi, qu'il fortifia, dans l'intention de s'y maintenir. C'est dans cette position que le général *Kray* entreprit de le forcer. Il disposa, en conséquence, son armée sur trois colonnes, et attaque le 15 brumaire; la division de droite parvint, en peu de tems, sur les hauteurs, et, occupant à elle seule toutes les forces de l'ennemi, elle facilita aux deux autres colonnes les moyens de gravir la montagne. Les Français firent la plus vigoureuse résistance; mais malgré la vivacité de leur feu, ils furent enfin obligés de céder à la supériorité du nombre, et forcés d'effectuer leur retraite. Ils furent harcelés jusqu'à la nuit,

par la colonne de droite des Autrichiens, qui les prenaient en partie en flanc et en arrière, et celle de gauche qui poussa jusqu'à Monte-Mesmo. Le soir, le général *Kray* fit replier ces deux divisions sur celle du centre, qui n'avait pas pu suivre la marche rapide des colonnes des ailes, et il borna ses opérations à expulser les Français de trois de leurs postes. Le général *Kray*, qui fait l'éloge des officiers employés sous ses ordres, en donne de particuliers au régiment de chasseurs de *Bussy*, qui, quoique le terrain fût peu favorable à la cavalerie, tint en échec un corps nombreux d'infanterie, qu'il empêcha d'agir. Cette diversion, calculée pour retenir les Français sur le territoire de Gênes, était d'une importance majeure pour le général *Melas*, qui, n'ayant plus à craindre que *Championet* pût tirer des renforts du corps d'armée de *Saint-Cyr*, pouvait, en toute sécurité, entreprendre le siège de Coni.

En effet, les opérations du général *Kray*, qui avait rappelé près de lui les corps de *Haddick*, *Karacsaï* et *Rohan*, et mar-

chait sur Gavi, combinées avec celles de *Klenau*, qui s'était avancé de la Spezzia jùsqu'à Rapallo, tinrent en échec toutes les forces que les Français avaient dans la Ligurie, et forcèrent *Championet* et *Saint-Cyr* à concentrer leurs forces sur l'Appenin ligurien, pour couvrir l'état et la ville de Gênes. *Kray* semblait n'attendre que l'arrivée des renforts qui se dirigeaient vers le corps d'armée de *Klenau*, pour commencer une attaque générale, et déloger les Français de la position de la Bochetta, que défendaient une nombreuse artillerie et des retranchemens formidables.

Le flanc droit de l'armée française était aussi également menacé du côté d'Orméa; et il était à craindre que l'aile gauche de *Melas*, en se dirigeant vers la principauté d'Oneilles, ne lui coupât la retraite sur Nice.

Il devenait donc urgent d'arrêter les progrès du corps de *Klenau*. Le général *d'Arnaud* fut chargé de cette expédition : en conséquence, il se porta vers la cote orientale de Gênes, et attaqua les Autri-

chiens, qu'il força de rétrograder jusqu'à la Spezzia, et auxquels il enleva deux magasins, et fit 300 prisonniers. Dans le même moment le général *Clausel* les surprenait à Montenero, et leur faisait aussi 200 prisonniers. Ces succès ayant balayé tout le levant de la Ligurie, les Français établirent leur quartier-général à la Pietra: ils avaient 8,000 hommes au Col-de-Tende, et occupaient aussi le Col-de-Tanarda, celui de Tanarello, le pont de Nava, Saint-Bernard, Saint-Jacques, Montenotte, Sasello, Campofreddo, et les hauteurs de Gavi. Les positions de cette ligne, qui sont très-fortes, couvraient Gênes et la rivière du Ponent jusqu'à Nice.

On ne peut trop admirer l'accord parfait qui régna dans le mouvement des troupes impériales; et si le succès ne couronna point les manœuvres du général *Klenau* sur le point le plus éloigné de la défensive des Français, c'est uniquement à la disproportion de ses moyens avec une aussi grande entreprise, qu'on doit l'attribuer. Le corps de *Kray*, placé entre la Bormida et la Scrivia, étant plus à portée de la grande

armée, pouvait, suivant le besoin, être alternativement renforcé, ou prêter lui-même des secours à l'armée de siège. *Klenau*, au contraire, séparé par toute la chaîne des Appenins, était nécessairement livré à ses propres forces; et il aurait fallu qu'il en eût de plus considérables que celles qui lui étaient confiées pour qu'il pût s'approcher assez de Gênes, tourner par sa droite, et prendre à revers le poste et la position de la Bochetta.

Comme dans les anciennes guerres la tête de ce camp retranché, qui défend l'entrée des deux rivières de Gênes, n'avait point été éprouvée, on ne se rendait point compte de cette difficulté, et l'on s'étonnait des succès alternatifs des deux partis, du côté de la rivière du Levant; succès que la seule inspection des lieux suffit pour expliquer.

Tandis que ces mouvemens attiraient l'attention des Français sur la défense du territoire de Gênes, *Melas* ne perdait point de vue l'objet principal, la prise de Coni. Il est impossible de déployer plus d'activité dans un siège qu'on en mit à faire celui de

cette place. Plus de sept mille travailleurs étaient employés aux tranchées et aux batteries. L'armée de siège, déja nombreuse, recevait journellement de nouveaux renforts; on avait détourné les eaux pour rendre inutiles les moulins de la forteresse ; enfin, plus de 200 bouches à feu devaient la foudroyer. Le prince de *Lichtenstein*, qui commandait le siège, avait son quartier-général à la maison de campagne de Castelmagno, et redoublait, par son exemple, le zèle des assiégeans. Enfin, dans la nuit du 5 au 6 frimaire, malgré le feu terrible de la place, les tranchées furent ouvertes, à 400 pas du chemin couvert, devant Saint-Angelo, entre la Sture et la Gesse, ainsi que du côté de Madonna-del-Olmo. La garnison française tenta, le 8 frimaire une sortie pour détruire les ouvrages ; mais ses efforts furent infructueux. On poussa les travaux avec une telle vigueur que, dès le 10, la première parallèle et les boyeaux de communication furent entièrement achevés. Dans la nuit du 20 au 21 frimaire, on établit l'artillerie sur dix-neuf batteries, et le lendemain, à

7 heures, elles commencèrent à jouer ensemble sur la place. Le feu fut si terrible, que les troupes qui défendaient les ouvrages, au bout de 4 heures, furent obligées de les abandonner précipitamment. Dans le même tems, une bombe, tombée dans un magasin à poudre, fit sauter une redoute. Les Autrichiens l'occupèrent ; et, dans la nuit du 12 au 13 nivôse, ils ouvrirent la seconde parallèle. Le bombardement continua toute la matinée, et vers midi, le feu prit en plusieurs endroits de la place. Vers le soir, la redoute du milieu sauta en l'air ; l'incendie s'étendant de plus en plus, et la chûte continuelle des bombes, des obus et des boulets ôtant la possibilité de l'éteindre, les habitans firent prier le général *Lichtenstein* d'épargner la ville. Ce prince s'y refusa, en annonçant qu'il ne traiterait que lorsqu'un parlementaire, chargé de pleins pouvoirs, se serait rendu dans son camp. Le commandant français, qui ne pouvait espérer de secours, et ne trouvait aucun avantage à prolonger une résistance qui ne ferait qu'amener la destruction entière de la ville,

se détermina à capituler à huit heures et demie. Il envoya un officier pour convenir des articles de la capitulation, qui fut signée après quelques débats ; et la garnison, forte de 2,500 hommes, se rendit prisonnière de guerre.

Ainsi, après 9 jours de tranchée ouverte, Coni, regardée avec raison comme la clef du Piémont, du côté de la France, fut remise entre les mains des Autrichiens.

On sait qu'en 1740, les Français en firent le siège, et ne purent parvenir à s'en emparer. En 1796, elle avait été livrée à *Bonaparte*, par une des clauses du traité de paix avec le feu roi de Sardaigne.

On s'étonnera moins de la prompte reddition de cette forteresse, si l'on réfléchit à la situation déplorable dans laquelle elle se trouvait lorsqu'on en fit l'investissement. Les armées françaises avaient séjourné dans ses environs, avaient consommé une grande partie de ses approvisionnemens ; ses magasins, de tout genre, étaient entièrement épuisés ; de plus, la retraite, qui suivit la bataille de Genola, s'était faite avec tant de précipitation, que la plus grande partie

des blessés avait été laissée dans la place ; les casemates en étaient encombrées, et ne pouvaient, par conséquent, offrir aucun abri à la garnison, qui, sans cesse exposée aux bombes et au feu continuel de l'artillerie, n'avait pas un moment de repos.

D'ailleurs, indépendamment des circonstances particulières qui affaiblissaient les moyens de défense de Coni, il est juste d'observer que ce serait à tort qu'on prétendrait juger la conduite d'un commandant de place, dans la guerre actuelle, en la comparant à celle des officiers qui commandaient dans les guerres précédentes. Nous avons souvent été à même de faire remarquer les grands changemens qui ont lieu dans la guerre de campagne ; et si nous n'avons pas fait les mêmes observations sur la guerre de siège, c'est qu'en général, elle n'a été qu'accessoire, dans les plans qui, à partir du commencement de la guerre actuelle, ont toujours été, jusqu'à ce moment, plutôt des projets d'invasions, qu'un système régulier et progressif d'attaques.

On citerait vingt batailles où les plus

grands talens ont é é déployés, de part et d'autre, si ce n'est dans la conception du plan, au moins dans son exécution ; et il n'y a, pour ainsi dire, pas un seul siège dont la conduite, soit sous le rapport de l'attaque, soit sous celui de la défense, n'ait illustré les officiers qui en ont été chargés.

Les généraux en chef, décidés à profiter de leurs succès, se sont le plus souvent bornés à bloquer les grandes forteresses ; et lorsqu'une place, d'une médiocre étendue, pouvait gêner leurs mouvemens, ou les inquiéter dans la supposition d'une retraite, ils ont employé des moyens si extraordinaires, ils l'ont entourée d'une si formidable artillerie, qu'on a dû renoncer aux calculs qui, autrefois faisaient juger qu'une place devait exiger trente, quarante, cinquante jours de tranchée ouverte.

La petite place de Coni a peut-être été foudroyée par un plus grand nombre de bouches à feu qu'on en employa jamais dans les plus fameux sièges de la guerre de la succession, ou de la guerre de quarante. Comment s'étonner d'après cela

qu'une garnison peu nombreuse, placée au milieu d'un incendie, entourée de décombres, découragée par la désolation des habitans, et privée de l'espoir d'une longue et honorable défense, ait été disposée à écouter des offres de capitulation?

Malgré ces réflexions générales, qui nous paraissent appuyées sur l'expérience des campagnes précédentes, nous ne dissimulons pas qu'on a le droit de s'étonner que Coni, qui a la réputation d'une place bien fortifiée, et dont la position est d'une importance si majeure, n'ait opposé une plus longue résistance.

Antérieurement à cette reddition, le quartier-général des Français avait rétrogradé; le général *St.-Cyr* avait transféré le sien à Cairo, et celui de *Championet* se trouvait placé à Sospello, petite ville à peu de distance de Nice. Dès le 10 frimaire, les sommités du Col-de-Tende étaient abandonnées par les Français; et le général en chef, continuant à couvrir l'Appenin ligurien, depuis Final jusqu'à Gavi, avait renforcé de 4,000 hommes les postes opposés au corps de *Bellegarde*, du côté

d'Orméa. D'un autre côté, une division de l'armée française qui s'était portée en avant de Novi et d'Acqui, avait occupé ces deux villes, et s'était emparée de plusieurs magasins. Ce mouvement, qui menaçait le flanc des Autrichiens, les obligea de porter des forces, pour reprendre ce point, qu'il était important de conserver : en conséquence, le général *Hohenzollern* fut chargé de se porter sur Novi. Il attaqua, le 15 frimaire, les 8,000 hommes qui s'y étaient établis, et les délogea avec perte de 400 hommes. Les Français se replièrent sur la forteresse de Gavi, et sur le poste retranché de la Bochetta. Les forts de Ceva et de Seravalle, tour-à-tour bloqués et débloqués depuis quelques tems, étaient restés au pouvoir des Impériaux.

Cependant le général *Klenau* n'avait point renoncé à ses projets sur Gênes; le 22 frimaire, il s'était approché sur tous les points, du front de la ligne de l'aile droite, et le 23, il attaqua les positions de l'ennemi sur le mont Cornua, et dans les environs. Les Français, forcés dans leurs retranchemens, effectuèrent leur retraite, et sur le

soir, ils se reformèrent près de Novi ; mais la prise du mont Laschière ayant facilité aux Autrichiens les moyens de les attaquer dans le vallon, où ils étaient rangés en bataille, le général d'*Arnaud* fut obligé de se retirer sur les hauteurs de St.-Martin, en abandonnant les points de Rossigelone, Scoffera, Torriglia et Carpandigo.

La position de Gênes devenait extrêmement critique, par la facilité qu'avaient les Autrichiens de concentrer leurs forces. Le général *St.-Cyr* forma alors la résolution hardie, mais indispensable, de prendre à son tour l'offensive.

En conséquence, après avoir averti le général *Watrin* des projets de l'ennemi, il marcha le 24, en personne, contre le général *Klenau*, dont la gauche était presqu'inattaquable; elle s'appuyait sur la mer, et était couverte par le feu de deux vaisseaux de guerre, et de plusieurs bâtimens légers. Tourner leur position était une opération difficile, sous le double rapport de la disproportion des forces et du désavantage du terrain, presqu'inaccessible par son élévation, et la difficulté des débou-

chés ; mais il n'y avait pas d'alternative. Le général d'*Arnaud* reçut ordre de tenir la défensive sur le point appuyé vers la mer, tandis que *St.-Cyr*, après avoir détaché deux bataillons sur Montefacia, se porta sur le centre, et le flanc droit des positions de l'ennemi.

Après un combat opiniâtre, les Français s'étant rendus maîtres des débouchés, gravirent les hauteurs, enfoncèrent le flanc droit des Impériaux, dont la déroute entraîna celle de la gauche. Elle fut poursuivie, et harcelée dans sa retraite, jusqu'à Soré, par le général d'*Arnaud*.

L'intelligence du chef du génie, qui, à la tête d'un detachement, reprit les postes de Carpandigo, et Scoffera, et celle de l'adjudant *Watrin*, qui s'empara de Torriglia, contribua infiniment au succès de cette journée, où les troupes françaises déployèrent la plus grande intrépidité. Le chef de bataillon, *Selin*, y culbuta l'ennemi établi dans un poste presqu'inexpugnable, séparé par un ravin profond et couvert d'une muraille, qui s'étend depuis la mer jusqu'à la montagne.

L'armée impériale, toujours harcelée, vint se rallier derrière la Magra, et y prit une position d'où ses avant-postes s'étendaient de Sestri sur Varese, Barvi, Campiano, et Saint-Stephano, et se liaient à ceux du général *Hohenzollern*.

La division du général *Ott*, forte de 89 bataillons et de 8 divisions de cavalerie, qui marchaient au secours de *Klenau*, prit des cantonnemens dans le duché de Modène et de Parme. Le blocus de Gavi fut levé, et le corps d'*Hohenzollern* établit ses quartiers d'hiver près d'Alexandrie. *Melas* transféra son quartier à Fossano.

Les Autrichiens occupent tous les passages qui séparent la France de l'Italie, c'est-à-dire, celui du Col-de-Tende, que les Français avaient évacué; la vallée d'Aost, jusqu'au pied du grand et du petit Saint-Bernard; la vallée de Suze, jusqu'aux gorges du Mont-Cenis; et la vallée d'Ossola, jusqu'au-delà de Simplonelles. Leurs lignes s'étendent par les Lacs-Majeurs, de Lugano et de Como jusqu'à Bellinzone et Chiavenna. De l'autre côté, la République ligurienne se trouve comme investie par les différens

corps impériaux, qui occupent Orméa, Cairo, Novi, Seravalle, et les environs de Gavi, jusqu'à peu de distance de la Bochetta. Le corps de *Klenau*, sur la rivière du Levant, pousse ses avant-postes jusqu'à 4 milles de Gènes, et communique, par Sestri, avec les troupes placées dans la Toscane.

Les Français, de leur côté, se maintenaient dans leurs positions de Fesnils et de Césanne, d'où leurs avant-postes s'étendaient à Colombie, Solemine et Mollière. A la croix de marbre, près de Nice, se trouvait le général *Poinsot*; à Finale, les généraux *Lemoine*, *Clausel* et *Gardanne*; à Loano, le général *Feras* avec 5,000 hommes; le général *Miolis* avait son quartier à Savone, et les généraux *Victor* et *Gardanne* à Port-Maurice et à la Pieva. La désertion, occasionnée par le défaut de vivres, avait considérablement affaiblie l'armée française.

Nous suspendrons, ici, pour un moment le précis des évènemens de la campagne de 1799. Ce n'est pas que nous la regardions comme entièrement terminée; peut-être, à

l'heure où nous écrivons, le sang rougit encore le sommet glacé des Alpes ou des Appenins; mais puisque les fureurs de la guerre ont appris aux hommes à mépriser les lois de la nature; puisque la rigueur du froid, la chûte des neiges, les glaces amoncelées n'ont plus le droit d'arrêter le cours de leurs vengeances; puisque l'humanité réclame en vain une trève que les horreurs de l'hiver semblent rendre nécessaire; puisqu'enfin tous ces élémens de destruction se calculent maintenant dans les plans de campagne, et sont comptés parmi les chances et les moyens de succès, il ne reste plus à l'écrivain, qui veut hasarder quelques réflexions sur la conduite de la guerre, qu'à saisir l'instant où la lassitude, l'épuisement, le manque de vivres, et, pour tout dire, l'anéantissement presqu'absolu des armées respectives rendent impossible, pour le moment, toute opération ultérieure.

Telle était, en effet, la situation des restes des armées autrichiennes et françaises à la fin d'une campagne qui sera longtems célèbre dans les fastes de la guerre. Quelque étonnans qu'aient été les

progrès des troupes impériales, depuis l'Adige jusqu'aux frontières de la France, ce sera moins les succès qui fixeront les regards des militaires que les savantes manœuvres qui, de part et d'autre, ont contribué à les accélérer ou à les ralentir.

Dans tous les tems (du moins chez les modernes), l'Italie a été facilement conquise et reperdue. En 1494, *Charles VIII* passe les Alpes; il est reçu à Florence, le 17 novembre; entre en vainqueur dans Rome, le 31 décembre, et s'empare de Naples, le 21 février de l'année suivante. La rapidité de ses succès réunit ses ennemis: il est attaqué de toute part; et malgré le gain de la bataille de Fornone, donnée le 6 juillet, il peut à peine se faire jour pour rentrer dans ses états.

Louis XII suit l'exemple de son prédécesseur; il attaque le Milanais et en fait la conquête en vingt jours; Gênes se soumet; il partage avec *Ferdinand le Catholique* le royaume de Naples, conquis en quatre mois, mais la division s'étant mise (comme c'est l'usage) entre les alliés, la guerre se continue avec des succès différens. Trois

fois le Milanais est repris, et trois fois reperdu ; enfin, *Louis XII*, après avoir épuisé son pays, abandonne l'Italie, surnommée le tombeau des Français.

Ces tristes exemples n'arrêtent pas un roi chevalier. *François Ier.* rentre en Italie, gagne la bataille de Marignan le 14 septembre 1515, et se rend maître du Milanais. Il en reste paisible possesseur jusqu'en 1521, que *Charles-Quint* lui déclare la guerre, et s'empare de ce duché. En 1524, *François Ier.* le reprend; mais battu et fait prisonnier à Pavie le 24 février 1525, l'Italie est perdue pour les Français.

Ces succès et ces revers alternatifs constatent ce que nous avançons, qu'il en est de l'Italie comme des fortunes rapides, qui sont plus difficiles à conserver qu'à acquérir. Mais ce qui distinguera cette dernière campagne, ce sera particulièrement le talent qui a été déployé dans la défensive. Dès que la bataille de Magnan a été perdue par *Scherer*, au même moment où 45,000 Russes venaient renforcer l'armée autrichienne, il ne paraissait plus probable que *Moreau*, avec une armée désorganisée, pût non-seu-

lement défendre le Milanais, mais même tenir en Piémont et dans l'état de Gênes, et surtout rallier l'armée dont *Macdonald* avait pris le commandement, et qui paraissait devoir être ou prise ou détruite.

La conduite savante du général *Moreau*, soit pour retarder le passage de l'Adda, soit dans le choix de la position où il a su, en trompant l'ennemi sur ses desseins, concentrer ses forces entre Alexandrie et Tortone, et non-seulement tenir les armées impériales en échec, mais même obtenir un succès important contre des forces infiniment supérieures; enfin, le ralliement inespéré de l'armée de Naples avec les débris de l'armée d'Italie, honoreront également les talens des généraux *Moreau* et *Macdonald*.

En rendant compte des évènemens de cette campagne, nous nous sommes permis d'avancer que le général *Souwarow* n'avait pas tiré de ses succès tout le parti qu'on avait le droit d'en attendre; qu'en voulant trop entreprendre à-la-fois, il avait manqué le résultat principal qui devait être, avant tout, d'empêcher la réunion de *Macdonald*

et de *Moreau*. Cette assertion est devenue depuis l'opinion de tous les militaires; mais, en même tems, nous nous sommes plus à rendre justice à l'activité du général russe, et à la constante intrépidité des troupes qui ont servi sous ses ordres.

Une singularité de cette campagne, qui la distinguera, plus particulièrement, de toutes celles qui ont eu lieu dans les guerres précédentes, c'est l'importance qu'a acquise l'état de Gênes, considéré comme un grand camp retranché. Nous avons souvent remarqué à quel point, dans cette guerre, la ligne d'attaque avait été prolongée: comment l'on était parvenu, de part et d'autre, à faire agir, simultanément des colonnes séparées par des espaces de 20 à 25 lieues; mais il n'y a pas d'exemple que la défensive, calculée sur une aussi grande échelle, ait eu un égal succès.

Les Autrichiens qui avaient adopté ce système au commencement de la guerre, avaient été obligés d'y renoncer; et malgré les défenses naturelles que présente la ligne des Appenins, on s'étonnera, sans doute, qu'elle ait pu résister, depuis plus de six

mois, à tous les efforts des troupes autrichiennes, commandées par des généraux aussi expérimentés que *Kray*, *Klenau* et *Melas*.

Cette étonnante défense du pays de Gênes n'a pas seulement servi à protéger les frontières de la France : que l'on jette les yeux sur la carte, et l'on verra quels revers cette position prend sur tout le Piémont, en même tems qu'elle offre des débouchés sur le Milanais et la Toscane. Qu'on suppose l'armée française portée à égalité de force avec celle des alliés, par des renforts reçus par le comté de Nice, ou par la mer; quelle sera la situation des corps autrichiens, placés dans la vallée d'Aost, dans celle de Suze, au Col-de-Tende, et même dans la forteresse de Coni? Une seule bataille, gagnée entre Milan et Turin, non-seulement oblige à évacuer tout le Piémont, mais expose au dernier point toutes les troupes qui y sont actuellement disséminées.

Cette bataille supposée gagnée, les scènes des anciennes guerres d'Italie se r'ouvrent de nouveau; les colonnes françaises ren-

trent dans le Milanais, et les rives de l'Adda, de l'Oglio, de l'Adige, peuvent redevenir encore le théâtre de la guerre. Dans cette hypothèse quel terme apercevoir aux malheurs qui désolent l'Europe? Et en supposant, au contraire, que les Français fussent obligés de rester sur la défensive, quelle probabilité que la campagne prochaine puisse, plus que les précédentes, réaliser les projets de la coalition? N'a-t-on pas éprouvé quelle inexpugnable résistance présentent les frontières de la France, et peut-on raisonnablement espérer de réduire ce pays par la voie des armes, lorsque ses troupes occupent encore, en avant de ces mêmes frontières, les Appenins, les Alpes, la Suisse, le cours du Rhin, et les forteresses si importantes de Mayence et d'Ehrenbreitstein?

Si ces réflexions semblent sortir du cercle que nous nous sommes prescrit, et dans lequel nous nous sommes renfermés jusqu'à ce moment, nous nous flattons qu'elles trouveront leur excuse dans l'intention qui les a dictées. Hé! n'y a-t-il pas eu assez de combats, de sang répandu, de contrées

ravagées? Depuis neuf années, chaque printems voit partir l'élite de la jeunesse qui abandonne ses foyers. Toutes les générations entre l'adolescence et la vieillesse, ont été presqu'à moitié détruites en France, en Italie et dans la plus grande partie de l'Allemagne. Les ateliers, l'agriculture, toutes les professions de la société réclament des bras, qui seraient employés à sa prospérité, au lieu de l'être à sa destruction. D'un bout de l'Europe à l'autre, il n'existe qu'un vœu, celui de la paix; et nous ne craignons pas de le dire, ceux-là seraient bien coupables, qui, se traînant dans les vieilles routes d'une politique machiavélique, se consoleraient des maux qu'ils font supporter à leur pays, par l'idée qu'ils en causent de plus funestes encore à leurs ennemis.

Le tems n'est plus où la guerre pouvait être regardée comme un moyen de salut pour la civilisation; où la fermentation qui régnait dans la nation française, et les projets qu'on pouvait supposer à son gouvernement, étaient de nature à inquiéter raisonnablement toutes les puissances

de l'Europe. Personne n'ignore que, depuis longtems, tous les Français sont réunis dans leur vœu pour la paix; et personne ne peut douter, non plus, que le gouvernement actuel ne mette le plus grand prix à assurer, par ce gage, le triomphe des idées modérées. La circonstance présente offre les plus grandes facilités pour arriver à la pacification. L'empereur a rempli son but, par les succès de ses armées en Italie; et la France n'aura pas à regretter l'abandon d'un pays trop éloigné de ses frontières, si elle parvient à y établir un équilibre qui en assure l'indépendance.

Le départ des Russes qui, au premier coup-d'œil, semble contraire aux intérêts de la maison d'Autriche, et qui le serait, en effet, en supposant la continuation de la guerre, est, pour cette puissance, un évènement favorable, si elle en profite pour s'assurer d'utiles et avantageuses compensations pour la perte de la Belgique; et si elle échappe au rétablissement du *Statu quò*, qui eût été le résultat inévitable de la réussite complète des projets de la coalition.

Sans entrer dans l'examen des motifs qui ont pu déterminer la cour de Russie à rappeler ses troupes, il suffirait de jeter un coup-d'œil sur l'état de ses finances, sur les inconvéniens d'une circulation de cuivre et de papier, et même sur l'insuffisance de son armée pour le maintien de l'ordre ou de la défense d'un empire, plus vaste que la moitié de l'Europe; mais *Catherine II* a décidé, elle même, s'il était utile à la Russie de se mêler, d'une manière active, dans cette grande querelle. Vivement pressée au nom de son autorité, qu'on appelait sa gloire; sollicitée par le séduisant appât des subsides, elle a promis des flottes et des armées; mais ses démonstrations n'avaient pour but que d'engager ses voisins, ce qui, en politique, est presque synonyme de ses rivaux, à commencer une guerre qui devait énerver leurs forces, et lui donner, plus tard, les moyens de leur imposer des lois. Tous ces grands préparatifs qui remplissaient les gazettes du tems n'ont existé, véritablement, que dans des Ukases; ses flottes se sont bornées à quelques croisières, et ses troupes ne sont

pas sorties de leurs cantonnemens. La conduite de *Catherine* est le secret des vrais intérêts de la Russie.

Nous ne parlerons pas de la Prusse qui, objet constant de la jalousie des deux cours impériales, est trop intéressée au maintien de l'équilibre, et dont la sage circonspection a conservé aux puissances belligérantes une imposante médiation.

L'Angleterre paraît donc seule opposée à ce que l'on ferme, enfin, les portes du temple de Janus : et cependant, si l'on considère l'immensité de sa dette, l'énormité de ses impôts, l'extrême pénurie des moyens de subsistance, au milieu de l'abondance extrême des denrées coloniales, lorsqu'on la voit, telle que Midas, qui changeait tout en or, changer aussi tout ce qu'elle touche en sucres et en cafés, sans pouvoir faire cesser la défaveur de son change ; on se demande comment un peuple si réfléchi, le seul peut-être qui sache consulter plutôt ses intérêts que ses passions, n'est pas le premier à invoquer la paix, qui seule peut rendre à son industrie et à son commerce, tout le développement dont ils sont susceptibles.

Nous le répétons, le moment est favorable ; mais si l'on néglige d'en profiter, qui peut prévoir où s'arrêteront les malheurs et le fléau de la guerre ? De quelque côté que se décide la fortune, elle accroîtra les prétentions du vainqueur ; l'animosité renaîtra ; on sera forcé, de part et d'autre, de recourir à des moyens extraordinaires, trop funestes au maintien ou au rétablissement de l'ordre intérieur pour n'être pas en opposition directe avec les vrais intérêts des puissances, et le but qu'elles se sont proposé.

Quel sujet de méditation pour les hommes chargés du destin des empires ! De leur détermination va dépendre le sort de la génération présente, et peut-être de celles qui lui succéderont ; autant nous sommes portés à croire que la paix terminerait enfin cette grande crise qui a ébranlé les fondemens de toutes les sociétés, autant nous sommes effrayés des suites funestes qui seront les conséquences inévitables de la continuation de la guerre. L'incendie, bien loin de borner ses ravages, est prêt à les étendre ; le feu couve dans

le nord de l'Europe, et n'attend peut-être qu'une étincelle pour se développer avec une activité qui rendrait désormais tous les secours impuissans.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.III - NAPOLI -
Digitized by Google

PLAN

de la Ville et des Environs

DE

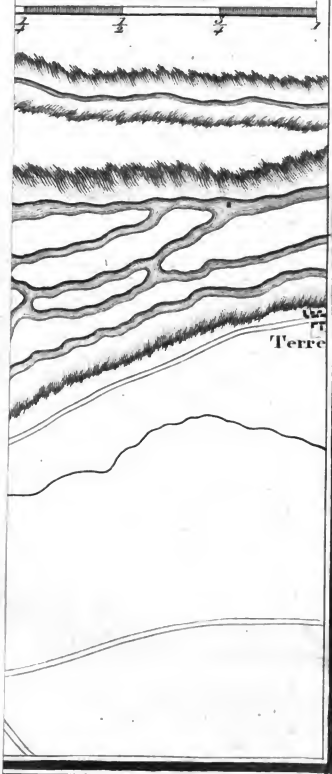
CONI

our servir au Precis des

NEMENTS MILITAIRES

Janvier 1800.

Echelle d'une Lieue



BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. III - NAPOLI

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

L'INDULGENCE avec laquelle ces essais historiques furent accueillis lorsqu'ils parurent pour la première fois, après la rupture du congrès de Rastadt et la reprise des hostilités, dut sans doute encourager l'auteur du Précis des évènemens militaires ; *mais il ne se dissimula point qu'il devait ces succès à la conception du plan de l'ouvrage, bien plus qu'à la manière dont il l'avait exécuté. Il suivait avec exactitude les évènemens ; il présentait, sur des rapports officiels souvent contradictoires, un commentaire impartial, dont l'unique but était de rapprocher les opérations de guerre des principes de l'art, et d'en faire remarquer les applications. Il ne pouvait donc manquer d'intéresser principalement les acteurs de ces mémorables faits d'armes ; et ceux-ci pardonnaient l'inexactitude et les négligences d'un travail trop précipité, en faveur du but que l'auteur s'était proposé, et vers lequel ses recherches étaient constamment dirigées.*

L'auteur, officier français, se trouvait, par l'effet des circonstances politiques, éloigné depuis longtems des armées ; arraché à sa patrie, il écrivait en pays neutre, et sur cette terre hospitalière, il pouvait dire de tous les personnages célèbres dont il écrivait l'histoire, qu'il n'en avait reçu ni bienfaits, ni dommages : nec beneficio, nec injuria cogniti.

Quoique cette situation particulière, gage de l'indépendance de l'écrivain, eût cessé au moment où il fut rappelé dans sa patrie, il n'aurait point interrompu cet ouvrage avant d'avoir terminé le précis des campagnes de 1798 *et* 1799 (*ainsi que l'avaient annoncé les éditeurs*), *si, rentré dans les rangs de ses anciens compagnons d'armes, il avait pu se permettre de dérober le moindre loisir à ses nouvelles occupations.*

Aujourd'hui que la paix, consacrant à l'histoire ces grands souvenirs, que n'altèrent plus les passions et les fureurs de la guerre, permet aux militaires de reprendre leurs études théoriques, nous acquittons notre parole. Plus éclairés sur la difficulté de réussir dans ce genre d'histoire, nous mesurons avec moins de confiance l'immense carrière qui nous resterait à parcourir; mais nous achevons du moins notre tâche avec la certitude d'avoir gardé ce respect religieux pour la vérité, qui nous fit obtenir un premier suffrage. Nous devons ajouter que cette impartialité, si rare dans les histoires militaires, est un mérite facile quand on écrit au milieu des armées françaises, parce que le talent des généraux ennemis et la valeur des troupes qui leur ont été opposées, y sont appréciés avec justice et générosité.

La campagne de 1799 (*an VII de la république*) *est de toutes la plus féconde en évènemens; c'est la seule, soit chez les anciens, soit chez les modernes, où l'on puisse compter neuf grandes batailles dont l'influence ait été decisive.....* Stockach, Vérone, Cassano, Alexandrie, la Trébia, Novi, Alkmaer, Zurich, Aboukir; *et pourtant ces mémorables actions n'étaient*

que le prélude de celles qui devaient décider enfin la querelle, fixer le sort de l'Europe, et rétablir l'équilibre rompu par la prépondérance que l'Angleterre affectait dans les affaires du continent; prépondérance achetée par d'énormes sacrifices, et qu'elle n'avait conservée jusqu'alors qu'à la faveur des troubles intérieurs qui déchiraient la République française.

La dernière période de cette campagne n'est pas la moins intéressante; elle comprend la diversion opérée sur le Bas-Rhin par le général Lecourbe, *et cette époque coïncidant avec celle du changement de gouvernement, on voit les élémens du corps social reprendre leur place; on aperçoit, dans l'organisation des armées françaises, les signes d'une vigueur nouvelle, et par-tout les présages d'un meilleur avenir.*

Les notes détachées, soit didactiques sur quelques branches de l'art, soit purement historiques, avaient été bien accueillies : aussi avons-nous continué de présenter, sous la même forme, à la suite de ces deux derniers numéros, des observations ou des tableaux qui auraient peut-être paru trop épisodiques dans le corps de l'ouvrage. La note sur le service des état-majors des armées paraîtra peut-être tronquée; c'est une espèce d'introduction; mais quoique porté à traiter ce sujet intéressant et neuf encore, sous les rapports que nous avons indiqués, nous avons craint de nous engager dans une théorie trop étendue.

Une seconde note comprend des observations sur l'histoire moderne de l'Italie, qui nous ont fourni l'occasion de montrer quelques rapprochemens assez piquans dans

les circonstanees présentes, et qui affermiront dans leur opinion les observateurs qui se refusent à croire au changement subit du caractère des peuples.

Enfin, nous avons achevé la table des matières des deux volumes, et nous croyons, en l'offrant à nos lecteurs, leur donner, dans ce résumé de l'ouvrage, un modèle de tablettes propres à rappeler, non-seulement la chronologie des évènemens, mais encore leur enchaînement et l'ensemble des faits d'une manière claire et rapide.

Heureux si nous avons rempli notre premier engagement, et préparé, pour d'habiles mains, les matériaux d'un édifice, que presque jamais les auteurs contemporains des grandes crises de la société n'élevèrent avec succès.

PRÉCIS

PRÉCIS

DES

ÉVÈNEMENS MILITAIRES.

Fin de la campagne de 1799. — de l'an VII à l'an VIII, de la République.

Les alliés, après la prise de Coni, pouvaient croire qu'ils avaient reconquis l'Italie, et qu'il ne leur restait, pour en refermer les barrières, qu'à presser, au commencement de la campagne, l'évacuation du pays de Gênes. Ces succès qui semblaient, au gré de la politique de l'Angleterre, avoir dispersé les plus profondes bases du traité de Campo-Formio, étaient cependant plus que balancés par ceux qu'avait obtenus le général *Massena* contre l'armée russe. Il était facile de prévoir les conséquences qu'entraînerait le manque de concert entre les généraux et les troupes des deux Empereurs; l'opposition

mencement de cet ouvrage ; la même dont il s'était servi, avec tant de succès, pour rompre les combinaisons d'attaques simultanées des généraux *Jourdan* et *Massena*. Cette ligne, dont la gauche était appuyée et liée par le camp retranché de Feldkirch, aux plus hautes montagnes du Vorarlberg et des Grisons, était interrompue par le lac de Constance. Le front de la partie la plus ouverte, et qui eût été la plus difficile à garder, sans ce grand obstacle, se trouvant inondé, permettait à l'Archiduc de réserver, pour sa droite, la presque totalité des forces qui lui restaient, de tenir la position la plus resserrée entre le lac et les montagnes de la Forêt-Noire, d'en fermer les débouchés, et d'étendre autant que possible, par les mouvemens de sa cavalerie, la défense de la rive droite du Rhin.

Ce prince qui, le premier, avait conçu, pour l'armée de l'Empereur et de l'Empire, un plan général de guerre qui embrassât les bassins du Haut et du Bas-Rhin, et qui, par le choix et les immenses travaux du double camp retranché d'Ulm, avait décelé ses grandes vues, veillait avec soin

sur les accès de sa droite, trop prolongée par la vallée du Necker. Il avait éprouvé que toutes les fois qu'il voulait concentrer ces forces sur le Haut-Rhin, les Français ne manquaient pas d'opérer une diversion sur le Bas-Rhin, et de pénétrer rapidement jusqu'à menacer les derrières et les principales communications de l'armée impériale.

Aussi, pendant que la maison d'Autriche ne ménageait rien en Italie pour s'assurer, par la possession de la place de Coni, l'établissement des quartiers d'hiver de l'armée du général *Melas*, excessivement fatiguée par des marches continuelles, des actions vives et fréquentes, et par le service le plus pénible dans les hautes vallées du Piémont, le général *Lecourbe* quitta le commandement de l'aile droite de l'armée française en Suisse, pour prendre celui d'un corps formé entre Strasbourg et Mayence, sous la dénomination d'armée du Rhin.

Nous ne craignons pas que nos lecteurs nous accusent d'inutiles répétitions, lorsque nous faisons remarquer un avantage de la mobilité extraordinaire des troupes françaises; cette facilité à former de nou-

veaux corps, et organiser de nouvelles armées. Sans doute c'est une vieille ruse trop connue pour devoir être redoutée, que celle de présenter à l'ennemi des cadres vides, des masques creux, et de lui faire supposer, par les compositions des états-majors, des forces plus considérables que celles qui doivent agir; mais ce n'est pas seulement le succès presqu'assuré de ce stratagême que nous faisons remarquer ici, c'est le parti qu'on peut tirer avec des officiers et des soldats français d'une destination, d'une entreprise nouvelles, d'une dénomination différente. A quel point l'intelligence, l'émulation sont électrisées! quel nouvel esprit anime tout-à-coup des débris de corps, des chefs promptement réunis! quelle ardeur se mêle à toutes les idées de changement chez ce peuple belliqueux, léger, curieux, aventureux! Le caractère du soldat français rend faciles et profitables, pour qui sait à propos lui donner tout son essor, ces variations de forces, ces changemens de plans qui, dans d'autres armées, troublent pour longtems l'ordre

général, et laissent dans les esprits des traces profondes.

Le général *Lecourbe* rassembla sous ses ordres environ 18,000 hommes; il arriva à Strasbourg le 18 vendémiaire, et déja le général *Ney*, qui devait commander son avant-garde, avait porté son quartier-général à Landau, et se disposait à passer le Rhin.

Le général autrichien *Schwartzemberg*, le même qui s'était distingué au commencement de la campagne, en commandant l'avant garde de l'armée de l'Archiduc, se trouvait opposé au général *Lecourbe*; il occupait la Berg-Strass, entre le Necker et le Mein. Une partie des troupes françaises, et principalement l'infanterie, passa le Rhin près d'Oppenheim, du 19 au 20 vendémiaire. Une forte colonne de cavalerie défila par le pont de Mayence; et le général *Ney*, ayant formé sur la rive droite son corps d'avant-garde, perça la chaîne des postes autrichiens.

Une troisième colonne passa le Rhin à Worms et vis-à-vis de Frankenthal, et prit poste à Weinheim. Heidelberg, dont le

pont fut d'abord attaqué vivement, mais sans succès, fut évacué le 26. M. de *Schwartzemberg* s'étant retiré sur Manheim, évacua cette place pour couvrir Philipsbourg. Ce général avait d'abord trop peu de cavalerie pour tenir la campagne ; il reçut du corps d'armée de l'Archiduc un renfort de deux régimens de cuirassiers, et fut presqu'au même instant remplacé par le général *Goerger*, qui établit son quartier-général à Knittlingen. La garnison de Philipsbourg fut renforcée ; et quoique Bruchsal, évacué par les Autrichiens, eût été sur-le-champ occupé par les Français, les premiers conservèrent encore, avec le poste de Bretten, la communication du quartier-général de Knittlingen avec Philipsbourg.

Cependant l'investissement se formait ; et quoique les troupes du prince de *Schwartzemberg* se maintinssent encore dans les postes de Sinzheim et à l'embranchement des routes d'Heilbronn et de Wisloch, la place de Philipsbourg fut resserrée à la suite de petits combats vifs et fréquens ; les ouvrages extérieurs les plus avancés furent insultés du 29 au 30, par les troupes

de la division du général *la Borde*, qui fut chargé du blocus.

Le même jour, le général *Ney* porta son quartier de Manheim à Schwetzingen, renforça les postes d'observation sur Sinzheim et Bruchsal, pendant que la division de cavalerie, commandée par le général d'*Hautpoul*, défilait sur le pont que le général *Lecourbe* avait fait établir à Neckerau, et se portait sur Ladenbourg.

L'archiduc *Charles* ne pouvait cette fois abandonner les frontières de la Suisse, parce que le général *Massena*, qui se trouvait à Bâle, et y avait rassemblé une forte réserve de grenadiers, menaçait de franchir tous les obstacles; il semblait vouloir pénétrer en Souabe, et n'aurait pas manqué de profiter d'un faux mouvement de l'Archiduc, si la diversion opérée sur Manheim l'avait de nouveau déterminé à s'ébranler. Ce prince se borna donc à envoyer par Heilbronn tous les renforts de cavalerie dont il put disposer, et le premier effet de ce détachement fut de contenir les troupes françaises qui s'étaient

avancées jusqu'à Wiesenbach, et même de leur faire perdre un peu de terrain.

Telle était, dans les premiers jours de brumaire, la position du corps d'armée française sur le Bas-Rhin : la colonne de gauche s'était avancée dans la vallée du Necker, entre Heidelberg et Heilbronn ; le centre était aux environs de Sinzheim, et la droite investissait Philipsbourg, et avait poussé ses avant-gardes jusqu'à Pforzheim.

Le général *Lecourbe* partit de Manheim le 5 brumaire ; il poussa vivement ses reconnaissances, porta son quartier-général à Wisloch, attaqua et battit peu de jours après le corps de cavalerie que commandait le prince de *Lorraine* sous les ordres du général *Goerger*, près de Knittlingen.

L'avantage de cette action fut de compléter l'investissement de Philipsbourg, et de pousser par la droite vers Dourlach et par la gauche jusqu'à Heilbronn, les têtes des colonnes ; celle de gauche, commandée par le général *Ney*, eut à combattre et repoussa un corps palatin, occupa Heilbronn, et poussa ses avant-postes jusqu'à Lauffen.

Le général *Lecourbe* avait un double objet à remplir, réduire Philipsbourg et pénétrer par la vallée du Necker jusques sur les derrières de la position centrale de M. l'Archiduc, pour l'obliger à la quitter; mais le corps d'armée, rassemblé à la hâte par le général *Lecourbe*, était trop faible encore pour un tel développement; et tandis que la vivacité de ses premières attaques, l'alarme qu'il répandait dans le duché de Würtemberg attirait sur lui toutes les forces que l'Archiduc pouvait y diriger, et qu'il y portait, avec la plus grande activité, on promettait au général *Lecourbe* des secours incertains et trop éloignés. Le plan était bon, les moyens d'exécution étaient insuffisans.

Le général *Goerger*, pressé sur la droite par le général *Ney* qui marcha sur Brettigheim, et voyant que le général *Lecourbe* poussait les éclaireurs de sa gauche jusqu'auprès de Pforzheim, refusa lui-même son aile gauche pour prendre une très-bonne position derrière l'Entz, et pour se rapprocher du général *Meerfeld*, qui tenait les débouchés de la Kintzig, et devait

lui porter des secours; ce dernier fut retenu par les démonstrations et les sorties de la garnison de Kehl, qui, quoique repoussée avec perte, remplirent du moins un but essentiel, en opérant une diversion partielle et favorable aux mouvemens du général *Lecourbe* au-dessus de Philipsbourg.

Cette place célèbre par le siège mémorable de 1734, où le prince *Eugène* avec toutes les forces de l'Empire ne put honorer sa vieillesse d'un dernier triomphe, et où le maréchal de *Berwick* obtint la dernière couronne, la mort des braves, avait depuis longtems perdu sa première importance. C'était bien encore à Etlingen que le général *Moreau* s'était ouvert l'entrée de l'Allemagne, lors de son premier passage du Rhin en 1795: il avait forcé l'Archiduc à lui abandonner sa position sur l'Alb, les anciennes lignes d'Etlingen; mais ce général se contenta de masquer Philipsbourg, et l'Archiduc ne songea point à s'y appuyer ni à soutenir cette place; les mouvemens combinés des deux armées françaises de *Moreau* et de *Jourdan*, sur le Haut et Bas-Rhin, déterminèrent, avec raison, sa

retraite précipitée en Franconie, sans égard au parti qu'il pouvait tirer de Philipsbourg pour une défensive momentanée.

Cependant, quoique d'une importance secondaire et subordonnée au succès de plus grandes entreprises, Philipsbourg assurait la défense de cette partie de la rive droite, et couvrait la vallée du Necker contre les incursions des petits corps et des détachemens qui ne pouvaient s'engager et découvrir leur flanc dans ce pays très-coupé, mais ouvert par une multiplicité de communications très-favorables aux mouvemens de la cavalerie.

Deux fois, depuis la rupture du traité de Campo-Formio, Philipsbourg avait été attaqué et bombardé ; il avait été vaillamment défendu par le rheingrave de *Salm* qui y commandait encore. Sa garnison forte d'environ 5,000 hommes, et presque toute composée de troupes des cercles, était baraquée dans l'étroite enceinte de la ville, qui, depuis le dernier bombardement, n'était plus qu'un monceau de ruines. Il occupait et défendit vivement les postes détachés, et particulièrement celui de Rhein-

heim, qui fut emporté par le général *Thüring* : l'inondation et la rigueur de la saison rendirent les approches très-difficiles.

Le général *Lecourbe* voyant que les renforts que recevait l'ennemi, lui donnaient l'avantage de dépasser et d'envelopper son aile gauche, et le forçaient de s'étendre plus qu'il n'eût fallu pour presser les attaques de Philipsbourg, tenta une attaque générale sur tous les avant-postes autrichiens, et principalement sur l'appui de leur droite vers le confluent de l'Entz et du Necker, à Benigheim, Kircheim et Lauffen, au-dessus d'Heilbronn. Cette première attaque n'eut aucun succès; les Impériaux tinrent ferme ; les dragons de *Latour* se distinguèrent dans ce combat. Le général *Lecourbe* replia d'abord son aile gauche par Führfeld et Sinzheim, et le prince de *Hohenlohe*, qui commandait l'aile droite de l'armée autrichienne, occupa Heilbronn et Lauffen le jour même de l'action.

La suite inévitable de ce désavantage à la gauche fut l'évacuation successive des postes que les Français avaient occupés sur l'Entz et au-dessus de Philipsbourg, jusqu'à Dourlach.

Le 16 brumaire, le général *Ney* avait son quartier-général entre Sinzheim et Nekerau-Gemund ; et du côté de Philipsbourg le général *Laborde*, après avoir soutenu un combat le 17, leva le lendemain le blocus de cette place, qui, pour la troisième fois, dans la même campagne, se trouva dégagée et r'ouvrit ses communications avec le corps du général *Goerger*.

Le général *Lecourbe* cantonna et concentra ses troupes sur la rive gauche du Necker, entre cette rivière et le Rhin ; sa gauche était à Heidelberg, le centre à Schwetzingen, et la droite s'appuya au fleuve.

La réunion des corps de troupes Würtembergeoises et de celui de M. de *Meerfeld*, avait donné au général *Goerger* une assez grande supériorité, surtout en cavalerie ; cependant, malgré le mouvement rétrograde auquel le général *Lecourbe* avait été forcé, les succès avaient été variés dans les fréquens engagemens, et les Français avaient fait aussi beaucoup de prisonniers.

On estimait à-peu-près à 15,000 combattans la force du général *Lecourbe*.

Ce corps d'armée avait été organisé avec beaucoup d'activité par le général *Ney*; il devait, selon les premiers ordres du gouvernement, être porté à 40,000 hommes, dont 25,000 auraient été détachés de l'armée du général *Massena*. Le général *Lecourbe* avait déja rempli en partie son objet par la célérité de ses mouvemens. M. l'Archiduc ne tenait plus qu'avec très-peu de forces la position de Donaueschingen ; la retraite précipitée de l'armée russe l'obligea à se dégarnir et à étendre sa gauche. Il est vraisemblable que si la situation de l'armée d'Helvétie eût permis aux Français, malgré l'hiver très-pluvieux, de profiter de la diversion opérée par le général *Lecourbe*, et d'agir au-delà du Rhin par Bâle et le Brisgau vers les débouchés des montagnes Noires, le prince *Charles* eût été forcé d'abandonner sa première ligne de défense et de se retirer sur Ulm.

Mais depuis quelque tems, on pouvait apercevoir dans les résolutions du Directoire exécutif, par rapport à l'ensemble des opérations militaires, une incohérence qui décelait son instabilité. Les conseils dont il

feignait de s'appuyer, la vigilance et l'activité du général *Bernadotte*, alors ministre de la guerre, ne pouvaient suppléer à la volonté unique, ferme, éclairée qui manquait au gouvernement. Le vice d'organisation d'un pouvoir exécutif sans chef, paraissait au grand jour ; le courage et les talens des généraux, la valeur et l'intelligence des soldats, qui, ne cessant de combattre, avaient soutenu, depuis deux ans, ce monstrueux pouvoir, sapé par tous les abus, affaibli par les excès de toutes les passions, ne pouvaient plus réparer les fautes accumulées par l'ignorance et la présomption dans la direction générale des affaires. L'esprit public s'éteignait ; les ressources intérieures semblaient être épuisées ; les réquisitions ne pouvaient suffire à soulager la misère du soldat ; les rangs étaient dégarnis des braves qui s'étaient dévoués ; et les jeunes conscrits, appelés pour remplir leur place, désertaient leurs foyers ou leurs drapeaux : plus de la moitié de la cavalerie était hors d'état de tenir la campagne.

Mais les dangers les plus réels qui eus-

sent menacé la France depuis qu'elle était engagée dans la lutte dont l'issue devait décider du sort du continent ; la discorde des hommes qui croyaient encore gouverner, produisirent tout-à-coup un nouvel ordre de choses. L'usurpation des droits du peuple tomba comme un prétexte dévoilé ; toute la force publique, le pouvoir d'abroger et de faire des lois, l'armée, le trésor, échappèrent à leurs mains débiles, et *Bonaparte* pour qui la fortune semblait avoir mûri cette circonstance, pour lui, qui, le premier, montra tout à-la-fois l'audace et les talens qui pouvaient fixer la fortune et le destin de la France, abandonnée à ses caprices, l'arracha d'une main habile et victorieuse au vil esclavage sous lequel elle périssait.

Un écrivain distingué, acteur lui-même dans les scènes qui préparèrent le dénouement rapide du 18 brumaire, a saisi la circonstance de l'anniversaire de cette journée, pour exposer le tableau de l'état de la République à cette époque. Nous avons cru devoir, sans l'altérer, mettre sous les yeux de nos lecteurs ce tableau trop fidèle ; il servira

de base à nos observations sur ce mémorable évènement, lorsqu'après avoir montré le premier effet qu'il eut sur les armées, nous aurons à faire connaître ses résultats, la vigueur qu'il reproduisit dans le corps politique, et le développement des forces de la nation française. Le conseiller d'état *Roëderer* s'exprime ainsi au commencement d'un petit écrit, intitulé : *La première année du consulat de Bonaparte.*

« Le mérite par-tout persécuté ; les » hommes honnête par-tout chassés des fonc- » tions publiques ; les brigands réunis de » toute part dans leurs infernales cavernes ; » des scélérats en puissance ; des apologistes » de la terreur à la tribune nationale ; la » spoliation rétablie sous le titre d'emprunt » forcé ; l'assassinat préparé, et des milliers » de victimes désignées sous le titre d'ôtages ; » le signal du pillage, du meurtre, de l'in- » cendie toujours au moment de se faire » entendre dans une proclamation de la » patrie en danger : mêmes cris, mêmes » hurlemens dans les clubs qu'en 1793 ; » mêmes bourreaux, mêmes victimes ; plus » de liberté, plus de propriété, plus de

» sûreté pour les citoyens, plus de finances,
» plus de crédit pour l'état; l'Europe pres-
» qu'entière, l'Amérique même déchaînée
» contre nous, des armées en déroute,
» l'Italie perdue, le territoire français pres-
» qu'envahi : telle était, il y a un an, la po-
» sition de la France. »

Pendant cette tyrannnie moins sanguinaire, mais plus avilissante, et peut-être plus barbare que celle de *Robespierre*, les armées françaises conservèrent le feu sacré de l'honneur ; non-seulement la postérité d'accord avec les témoignages de tous les peuples contemporains, et principalement de ceux qui combattaient contre les Français, leur rendra cette justice; mais elle reconnaîtra le peu de fondement du reproche d'indifférence qu'on a fait si souvent aux généraux et aux soldats, sur leur adhésion alternative à des principes et à des partis divers, selon les circonstances.

Quand il serait vrai que dans les camps, dans le métier des armes, où le but est fixe, où tout aboutit à l'idée simple de l'action, les nuances des partis subdivisés, protestant des mêmes intentions, invoquant les

mêmes divinités, pussent être aperçues et senties, ce reproche serait mal fondé. Le motif de la guerre (fallût il convenir que l'agression était du côté de la France) a dû nécessairement confondre les partis, et rallier d'autant plus constamment les esprits dans les armées, qu'ils se divisaient plus fréquemment dans l'intérieur sur la question du gouvernement : l'envahissement et l'abus du pouvoir, la violence exercée contre le peuple au nom de son salut et au mépris de ses droits, ne pouvaient être que des intérêts secondaires, de vaines abstractions aux yeux de ceux qui ne voyaient jamais ces débats funestes, pour qui ce langage de factions était aussi inintelligible qu'il paraîtra ridicule à nos descendans, et qui avaient toujours devant eux la coalition de l'Europe, les menaces de destruction, la guerre d'extermination, puisque cette expression avait été consacrée par le ministre qui en était l'ame.

Cependant, malgré cette obéissance passive, ou plutôt cette subordination au gouvernement, dans quelques mains qu'il se trouvât, on a pu remarquer dans les armées

des impressions très différentes aux époques des divers changemens d'hommes et de systêmes qu'a subis la République dans le cours de la guerre de la révolution.

Abusait-on de cette disposition à soutenir le pouvoir qui disposait du commandement des armées, et au nom duquel les soldats français combattaient et détruisaient les ennemis de la France, l'erreur ne tardait pas à céder à l'opinion, aux intérêts nationaux, et la victoire ne servait pas longtems d'égide aux oppresseurs.

Au contraire, lorsque la corruption du pouvoir, la présomption et l'insolent abus des succès produisaient enfin une crise salutaire, le bon esprit de l'armée, s'accordant avec l'assentiment de la nation, ne manquait pas d'en accélérer les bons effets. Ces rares circonstances desquelles dépendait le salut de la France et de l'Europe, s'étaient présentées quelquefois, mais elles n'avaient été saisies qu'à demi; parce qu'il manquait un homme assez fort pour les dominer, un chef dont les propres faits et la gloire personnelle rejaillissant à-la-fois sur la nation et sur l'armée, l'eussent assez acrédité

pour qu'il pût devenir un lien solide entre elles, un garant de l'une envers l'autre, un centre d'opinion et d'action vers le but commun.

Aucune révolution n'avait été si complète et n'avait laissé moins d'élémens de réaction, parce qu'elle était faite par le milieu et entre les partis extrêmes et contre les partis extrêmes; ce fut l'entier écroulement des deux prétendus pouvoirs législatif et exécutif, ennemis constitué et tour-à-tour vainqueurs l'un de l'autre.

Aussi l'adhésion de l'armée, à tout ce qu'avait entrepris et exécuté *Bonaparte*, ne fut-elle point équivoque, et nulle part les troupes n'auraient suivi les chefs égarés ou mal instruits qui auraient tenté de s'élever contre cette force neuve et prépondérante, contre cette dictature nationale.

Le général *Lecourbe* profitant de cette disposition des esprit, pour relever, avec les circonstances nouvelles, le courage et l'ardeur de ses troupes, donna à-la-fois à son armée la notification des évènemens du 18 brumaire, et l'ordre de marcher contre les Autrichiens, qui, voyant Philipsbourg

dégagé, croyaient que les Français ne songeaient plus à rien entreprendre.

Le général *Gudin* qui avait remplacé le général *Baraguay-d'Hilliers* dans les fonctions de chef de l'état-major, que celui ci avait quittées pour prendre le commandement d'une division de cette armée, prépara, sous la direction du général *Lecourbe*, le plan de cette attaque vigoureuse et bien ordonnée; elle fut générale, et s'exécuta le 25 brumaire de la manière suivante.

Quatre divisions y furent employées; le général *la Borde* commândait la droite où se trouvait aussi le général *le Grand;* les généraux *Decaen* et *Ney* étaient au centre, et le général *Baraguay-d'Hilliers* à la gauche; la réserve de cavalerie était sous les ordres du général d'*Hautpoul.* Toute la ligne autrichienne entre Philipsbourg et le Necker fut attaquée et forcée à-la-fois.

A la droite, le général *la Borde*, avec la première division, porta sa brigade de droite sur Neuhofheim, et celle de gauche sur Wiesenthal, culbuta les troupes impériales postées à Waghæusel, entoura et prit

un bataillon entier et 5 pièces de canon, et forma, pour la troisième fois, le blocus de Philipsbourg.

A la gauche, le général *Baraguay-d'Hilliers*, avec la quatrième division, éclaira le rive droite du Necker, et se portant sur Dilsberg, couvrait le mouvement du général *Ney*, dont les colonnes opposées à celle du général *Hohenlohe* remontèrent la petite rivière d'*Elsatz*, et malgré la plus vigoureuse résistance, s'emparèrent de Weibstadt et de Sinzheim, et poussèrent jusqu'au delà d'Eppingen.

La principale attaque fut dirigée contre la position centrale occupée par le prince de *Lorraine*, en avant de Bretten et de Bruchsal, entre la Craich et la Sulzbach; le général de *Caën* avec la seconde division, marchant par Mingolsheim, sur Ubstadt et Gochsheim, tourna sa droite, pendant que le général en chef *Lecourbe*, avec une réserve de deux régimens de cavalerie et une compagnie d'artillerie légère, après avoir appuyé sur Waghæusel et Wiesenthal le mouvement de son aile droite,

s'avança rapidement sur Forst, attaqua le prince de *Lorraine* à Bruchsal, le déposta, et le poursuivit jusqu'à Bretten.

L'armée autrichienne fut forcée de reprendre ses positions sur l'Enz : le prince de *Lorraine* établit son quartier-général à Vayhingen; le général *Goerger* ne poussa point ses avant-postes au-delà de Pforzheim et de Knittlingen; le général *Hohenlohe* prit poste à Fürfeld, et le général *Szenkeresky* vers l'Odenwald.

La garnison de Philipsbourg se trouva de nouveau resserrée dans la place, et le corps du blocus poussa ses avant-postes jusqu'auprès de Dourlach; tandis que sur la gauche, le général français *Ney*, porta les siens au-delà d'Heilbronn.

L'impétuosité et le succès de cette attaque déterminèrent M. l'Archiduc à détacher un nouveau corps d'infanterie et de cavalerie, sous les ordres du général *Sztarray*. Huit bataillons palatins et de troupes würtembergeoises renforcèrent le prince de *Lorraine* à Vayhingen; et les Impériaux firent de nouveaux efforts, de nouveaux apprêts pour dégager entièrement

Philipsbourg. Les plans déja conçus par le premier Consul, le déplacement et la nouvelle distribution de forces qu'ils exigeaient, la destination des généraux ne permettaient pas de faire agir l'armée d'Helvétie déja presque disloquée; et le prince *Charles* ne manqua pas de saisir l'avantage que lui donnait cette inaction, pour assurer enfin les quartiers d'hiver de son corps d'armée du Bas-Rhin.

Dès le 2 frimaire, les Autrichiens reprirent l'offensive; le général *Scheibler* qui occupait Dourlach, attaqua auprès de Friedrichsthal, un des corps avancés qui couvraient le blocus de Philipsbourg, et le força de se replier sur Graben.

En même tems, les troupes de la levée de Mayence attaquèrent, dans l'*Odenwald*, tous les postes français répandus dans cette partie, entre le Necker et le Mein, les obligèrent de ce concentrer à Weinheim, et bientôt après à se retirer sur le Necker.

Le général *Lecourbe* voyant tâter ainsi et déborder les extrémités de ses ailes, se porta en avant, rapprocha de Sinzheim le centre de sa ligne, coupant les deux routes

d'Heilbronn, et tenant entre les petites rivières de Craich et d'Essenbach, les positions avantageuses de Weiler et de Münzingen.

Le général *Sztarray* ayant reçu tous ses renforts, se préparait, en effet, à une attaque générale; il arriva à Enzweyhingen avec le gros de son armée, du 8 au 9 frimaire (29 novembre); il dirigea ses attaques sur le centre de la ligne des Français, et forma trois colonnes: la première sous les ordres du prince de *Hohenlohe*, marcha sur Fürfelden; la deuxième commandée par le prince de *Lorraine*, se forma sur les hauteurs, entre Eppingen et Bretten; le général *Goerger* prit position avec la troisième colonne, près de Gochsheim; la réserve fut placée à Bretten.

Par cette disposition, le général *Sztarray* voulant attaquer, par son aile droite, la gauche du général *Lecourbe* et le déposter de la position de Weiler, se présentait obliquement et refusait sa gauche. Cette attaque, l'une des plus vives qu'aient exécutées les troupes impériales, commença le 11 frimaire (2 décembre) à 9 heures du matin,

et fut conduite par le prince de *Hohenlohe*. Le poste de Sinzheim, sur lequel il se porta d'abord, fut opiniâtrement défendu; cette première attaque fut appuyée par la seconde colonne, qui attaqua et emporta, après un combat très-vif, la position de Weiler. Alors maître des deux rives de l'Enz, le général *Sztarray* fit avancer toute son aile gauche, le corps du général *Goerger* et la réserve vers Odenheim, et parvint à faire tourner la position de Münzingen. On combattit à Odenheim jusqu'à la nuit.

La division des troupes françaises qui occupait la position retranchée de Lobenfeld et qui formait la gauche de la ligne, soutint l'effort d'une partie de l'aile droite des Impériaux, qui, s'avançant sous le général *Szenkeresky*, pour couvrir l'attaque du prince de *Hohenlohe* sur Sinzheim, marcha par Weibstadt, déborda et tourna la gauche des Français.

Le général *Lecourbe* ayant réuni, près de Wisloch, la plus grande partie de ses troupes, occupant encore une position en avant, du côté de Sinzheim, et ne cédant le terrain que pied-à-pied, fut attaqué de nou-

veau le lendemain par les mêmes colonnes et dans le même ordre. Il arrêta celle du prince de *Hohenlohe*, qui marchait directement par la route de Sinzheim; mais celles du général *Goerger* ayant trouvé moins d'obstacles, pénétrèrent jusqu'à Wisloch, et s'emparèrent de cette petite ville, seul point de passage et de retraite pour les troupes françaises qui occupaient encore Beynthal, sur la rive droite de l'Elsatz.

Wisloch fut peu d'instans après repris par les Français, qui le défendirent contre les attaques très-vives que fit réitérer le général *Sztarray;* ce poste fut pourtant de nouveau emporté à la baïonnette par les Autrichiens avant la fin de la journée, et le général *Lecourbe* acheva sa retraite par Leimen sur Schwetzingen.

Philipsbourg était dégagé pour la troisième fois; l'armée autrichienne appuyant sa gauche au Rhin par Hockenheim, tenait la Berg-Strass, et resserrait de plus en plus l'armée française. Le général *Lecourbe* avec des forces inférieures, et n'espérant plus voir arriver les renforts qui avaient été promis de la Hollande, et qui étaient à peine

arrivés sur la Roër, voulut profiter de l'empressement des Impériaux à entrer en quartier d'hiver, et proposa au général *Sztarray* de conclure un armistice, que celui-ci n'accepta que sous la condition qu'il serait soumis à la ratification de M. l'Archiduc.

Les troupes françaises devaient occuper une ligne, dont la droite s'appuyant au Rhin, au-dessus de Manheim, couperait la route de Schwetzingen, en avant du pont de Neckerau, et dont la gauche s'arrêterait au-dessus de Seckenheim. Cette ligne prolongée au-delà de la rive droite, devait envelopper le Neckerthal et le Neckergarten : l'armée autrichienne ne devait point occuper la position de Galgemberg.

Telles furent les principales conditions de l'armistice conclu entre le général *Lecourbe* et le général *Sztarray*; elles étaient évidemment à l'avantage des Français, qui ne pouvaient que très-difficilement se soutenir sur la rive droite du Rhin, entre ce fleuve et le Necker, dans un espace resserré et dans des postes dont les communications, près des confluens des rivières, devenaient chaque jour plus mauvaises. Ce corps

d'armée détaché se trouvait fort éloigné du centre de la grande armée sur le Haut-Rhin, et n'en tirait aucun secours; tandis que les Impériaux étaient renforcés et rafraîchis par le gros de leur armée; que leur ligne restait contiguë, et qu'ils pouvaient employer, à leur droite, la meilleure partie de leur cavalerie, inutile dans les positions plus montueuses que conservait M. l'Archiduc.

Aussi ce prince refusa-t-il de ratifier la convention que lui soumit le général *Sztarray*. Le général *Lecourbe* qui dès le 14 frimaire, jour de la signature de la convention, avait fait repasser le Rhin à la plus grande partie de ses troupes, évacua Manheim et les retranchemens de Neckerau, dont les Autrichiens reprirent possession le 20 frimaire (11 décembre).

Ces opérations sur le Bas-Rhin, ces attaques si vives des deux corps d'armée forcés deux fois de céder l'un à l'autre les mêmes postes, les mêmes positions, n'eurent aucun résultat, parce qu'elles n'étaient point liées à un plan général; et les succès alternatifs de cette diversion ne pouvaient influer sur la situation générale des affaires.

L'évènement inattendu qui venait de changer le sort de la France, en donnant un autre caractère à sa révolution, et replaçant l'intérêt du gouvernement dans l'intérêt de l'état, occupait l'Europe, et tenait les esprits en suspens : il semblait qu'à la fin de cette campagne, la force des choses aurait dû amener les deux partis à des ouvertures. L'expérience avait démontré qu'il n'en était pas de la guerre actuelle comme de celles qui l'ont précédée, où quelques victoires décidaient la question et forçaient le parti vaincu à recourir aux négociations. Des revers constans pendant trois campagnes, n'avaient pu décourager et dissoudre les armées autrichiennes ; et les Français qu'on ne croyait terribles que dans les succès, avaient montré, dans leurs retraites de Souabe et d'Italie, et dans la défense active, ingénieuse, opiniâtre du pays de Gênes, comment ils savaient supporter, et se rendre redoutables dans la mauvaise fortune. Le relâchement des liens des deux cours impériales, la séparation des deux armées, et la défection qu'elles faisaient pressentir, rétablissaient l'équilibre ;

et comme deux athlètes se séparent après avoir reconnu l'égalité de leurs forces, les puissances belligérantes devaient renoncer à une lutte qui ne pouvait produire que leur épuisement.

Bonaparte qui, fixant tous les regards, sentait le besoin de centraliser tous les intérêts, saisit l'avantage de cette tendance commune et s'empressa de se rendre l'organe de l'opinion et du vœu général pour la paix. Accoutumé à franchir de grands intervalles, à se prendre dès l'abord aux dernières difficultés, ses premières démarches politiques portèrent l'empreinte de son caractère; il écarta les formes, négligea les convenances d'usage, et proposa directement et par une lettre publique au roi d'Angleterre, de traiter de la paix.

Bonaparte aurait pu se flatter de rencontrer des dispositions semblables, et le même desir et le même besoin de la paix générale, s'il était vrai que l'on dut chercher dans un intérêt commun de justice, de conservation, d'égards et d'indépendance mutuelle, les bases de la politique. Plus éclairés par l'expérience, les gouver-

nemens devraient enfin s'attacher à ces principes, à ces vérités palpables dans les tems où nous vivons, où toutes les illusions sont tellement détruites, que celles-là même que les passions font naître, et qui séduisent les hommes, ne sauraient plus les tromper.

Mais telle est l'immoralité des rapports qu'on est convenu d'appeler la politique des gouvernemens, qu'ils servent à peine de masque à l'ambition et à la cupidité. Tels sont les fruits amers d'une culture trop perfectionnée, qu'il ne faut plus même chercher dans les intérêts particuliers de chaque gouvernement, les motifs de ses déterminations; car les haines, les jalousies, les vieilles erreurs, tout ce qui dans l'homme rétrécit le cœur et le génie, semblent s'anoblir et devenir respectables dans leur application funeste aux premiers intérêts des peuples.

Quelques exemples de loyauté et de vertus publiques, ont sans doute illustré des chefs de nations et des hommes d'état, pendant cette mémorable période; mais ce serait corrompre l'histoire que de donner

aux yeux de la postérité, quelque valeur aux prétextes dont le premier ministre du roi d'Angleterre se servit pour colorer ses refus d'entrer en négociation, et négliger sa gloire et le solide avantage d'avoir donné la paix à l'Europe.

L'état intérieur de la France depuis le traité de Campo-Formio; les progrès de l'anarchie pendant le congrès de Rastadt; le suicide politique des premières autorités, détruisant elles-mêmes l'illusion de leur illégale existence; l'iniquité de leur nouvelle agression avaient servi à souhait les projets du ministre pour former une plus redoutable coalition. — Tous ses efforts contre l'établissement et la durée d'une telle république, étaient justifiés d'avance: il avait trouvé un ressort plus puissant et plus actif dans le changement de système de la cour de Russie, et les dispositions de l'empereur *Paul* Ier. à prendre part aux affaires du midi de l'Europe, dans le seul but de rétablir l'équilibre rompu par les invasions du Directoire.

Mais les sentimens et les intérêts qui cimentaient l'alliance des deux cours im-

périales, et les avaient déterminées à entrer dans le nouveau plan de M. *Pitt*, et à s'engager par l'acceptation des subsides de l'Angleterre, avaient déja perdu leur force ; et quoique mieux servie par la fortune, cette seconde coalition composée d'élémens encore plus hétérogènes, fut dissoute plus rapidement que ne l'avait été la première.

L'empereur *Paul* Ier. n'avait été déterminé à prendre les armes par aucun intérêt d'agrandissement ; il ne pouvait espérer un dédommagement équivalent à la perte longtems irréparable de la meilleure partie de son armée, et aux frais immenses que ne couvraient point à demi les subsides de l'Angleterre. Persuadé que le gouvernement républicain de la France était incompatible avec l'existence d'aucune monarchie en Europe, il croyait, comme souverain, devoir à sa sûreté, comme à celle de l'Empire, de faire tous ses efforts pour détruire le danger d'une république établie dans l'un des plus grands états de l'Europe. Ce prince avait cru que son exemple exciterait toutes les puissances méditerranées,

à former contre les Français une espèce de croisade ; et lorsque dans les divers évènemens de cette campagne, très glorieuse pour ses armes, malgré les revers qui les accablèrent, il aperçut que ces motifs de rétablissement d'équilibre et d'ordre social, qu'on avait tant fait valoir, n'étaient que de vains prétextes, et que lui seul combattait pour cette chimère, il s'éloigna du tourbillon dans lequel il avait été entraîné; et le retour de *Bonaparte*, les évènemens qui le suivirent, le passage subit de l'anarchie à l'ordre, justifièrent sa conduite politique ; et ce prince était, à cette époque, d'autant plus disposé à une pacification générale, qu'il n'avait voulu faire qu'une guerre générale.

D'un autre côté, la maison d'Autriche que l'occupation de la Suisse avait justement alarmée, venait de s'assurer dans la Lombardie et le Piémont, une solide garantie pour les riches compensations qu'elle avait obtenues par le traité de Campo-Formio, au prix de sa considération et presque de son influence dans l'Empire ; elle avait entre ses mains à la fin de cette

campagne des gages suffisans pour conserver et peut-être pour étendre ses nouvelles possessions en Italie. Le sort des armes en avait décidé ; celles de l'Empereur avaient reçu beaucoup d'éclat de la conquête de l'Italie, quoiqu'il fût juste d'attribuer plus d'honneur encore à la défensive du général *Moreau*, et à la retraite du général *Macdonald*.

Mais les avantages remportés par les armées impériales ne pouvaient être poussés plus loin, sans un nouvel accroissement de forces, à moins que celles de la France ne tendissent rapidement à s'affaiblir dans une proportion inverse ; et tout au contraire, pendant que la défection des Russes ôtait aux armées impériales toute espérance d'entreprendre une agression générale, les armées françaises s'organisaient pour la troisième fois, sous un généralissime chef de l'état, dont le génie actif, et les nouveaux intérêts excitaient puissamment les esprits et substituaient un nouveau ressort à celui du fanatisme politique déja presque usé. Ainsi tout conseillait la paix à la cour de Vienne ; et comme *Bonaparte*,

qui la proposait sur les bases du traité de Campo-Formio, pouvait cette fois les garantir, on ne peut douter que cette paix continentale, si desirée, n'eût été conclue à cette époque, si le cabinet de Londres n'avait redoublé d'efforts, et prodigué les sacrifices, pour empêcher que le changement prodigieux de l'état des affaires en France ne reçût à l'instant, par cette paix, une trop grande stabilité.

Depuis la ligue des deux cours impériales, et les succès des armées combinées en Italie, on ne doutait plus en Angleterre qu'il ne fût aussi juste que facile de revenir sur la cession des Pays-Bas ; elle avait été arrachée à Leoben par le conquérant négociateur, sans que la cour de Vienne eût, dans cet échange qui déplaçait tout le système politique de l'Europe, montré aucun égard pour les vues et l'intérêt principal de ses alliés d'outre-mer. Ceux-ci poursuivaient donc avec ardeur le redressement d'un si grave dommage. Le ministre anglais ne voulait entendre parler de paix qu'à la condition de la rétrocession de la Belgique, et de la clôture de la navigation

de l'Escaut. Il ne fallait pas élever une moindre digue contre l'ambition de la République, et il fallait affranchir la Hollande, et rendre à jamais impossible sur cette immense étendue de côtes, le rétablissement ou la création d'une puissance navale, dont la seule présence troublerait pour toujours la sécurité des maîtres de la mer, et menacerait leur opulente métropole.

Plus l'état désastreux de la France, depuis le 18 fructidor, avait nourri les espérances de la cour de Londres, et mûri ses projets, et plus on y montra de dépit de la révolution du 18 brumaire.

M. *Pitt*, cherchant à affaiblir l'influence des succès de *Bonaparte*, recueillait tous ses moyens pour le forcer de soumettre encore une fois au sort des armes, le prix, le double but qu'il croyait avoir atteint, la fin de la révolution, par la fin de la guerre.

Les réponses évasives de la cour de Londres couvrirent à peine la résolution fixe de prolonger la guerre; les ministres se pressèrent de ne laisser aucune chance

à l'établissement d'une première base de négociation, aucun doute qui pût faire chanceler l'opinion ; ils ne gardèrent aucune mesure ; ils déclarèrent que le rétablissement du régime qui avait précédé la révolution, et le rappel des *Bourbons* étaient des préalables nécessaires. Le gouvernement de la Convention, les Comités de Salut public, les Directoires avaient été traités avec plus d'égards. On avait souvent entendu le chancelier de l'échiquier, pressé par les argumens du parti de l'opposition sur le but vague et indéfini de la guerre, et sur sa durée, dire : « Que si le » gouvernement de la France, quelle que » fût sa forme, offrait une garantie morale » suffisante, il ne mettrait aucun obstacle » à ce qu'on traitât de la paix. » Cependant l'on savait assez que depuis le 18 brumaire, les partis étaient contenus par un nouveau gouvernement qui ne pouvait s'affermir qu'en les réprimant : que bien loin de propager au dehors de funestes doctrines, on achevait d'en détruire les écoles, on en surveillait les apôtres discrédités ; enfin l'ordre social, dont la cause sacrée était

sans cesse invoquée, ne pouvait avoir d'ami plus fervent que le général premier consul.

Le cabinet anglais fit alors la même faute qu'avait faite le Directoire lorsqu'il rompit les négociations de Lille, et *Bonaparte* ne fut pas moins habile à en profiter.

Outre la constance du gouvernement anglais dans la poursuite de ses plans hostiles, à laquelle tout homme d'état mettra sans doute un grand prix; outre l'obstination naturelle des hommes qui les dirigeaient, deux grandes erreurs contribuèrent à rallumer à cette époque le flambeau de la guerre, et sous ce rapport elles méritent d'être ici rappelées.

Peu d'observateurs des scènes de la révolution avaient suivi leur enchaînement, démêlé leurs causes successives et la complication de leurs effets. On s'occupait fort peu, surtout en France, de remarquer dans ces secousses fréquentes, les élémens qui les avaient produites: les intérêts froissés, les imaginations exaltées, les remords, l'ambition s'empressaient de jeter dans l'oubli, de couvrir d'un égal mépris les scènes et

les acteurs qui avaient successivement fait changer la face des affaires ; on blâmait aveuglément tout ce qui n'appartenait pas au règne des nouvelles passions. Combien de faits et d'exemples mémorables, combien d'ombres illustres attendront dans ces épaisses ténèbres que les regards de la postérité les dévoilent et les rendent à la vie de l'histoire !

Aussi les mécontens, soit au dedans soit au dehors de la République, affectèrent de confondre la crise salutaire du 18 brumaire avec celles qui l'avaient précédée, et de méconnaître les causes qui l'avaient déterminée et ces effets nécessaires; cependant l'époque où le gouvernement concentré venait de reconquérir l'exercice incontestable de l'autorité, et la disposition sans modification et sans partage de la force armée pour la sûreté et la défense de la République, n'était pas moins importante que la première période de la révolution, où l'ancien gouvernement se perdit par l'abus des moyens qui devaient le conserver. C'est entre ces deux grandes époques, celle de la désorganisation et de la divergence

de tous les élémens de l'autorité et de la force publique; après la dissolution de la première assemblée nationale, et celle de leur ralliement et de leur concentration par les mains de *Bonaparte*, que doit être placé ce terrible drame. . . .

Les historiens fidèles de la révolution française, non les contemporains, mais ceux qui nous succéderont et qui, placés au vrai point de vue, nous interrogeront *sine ira nec studio*, et confronteront nos témoignages, sauront mieux que nous démêler la vérité, et ne se méprendront point aux vaines déclamations dont l'esprit de parti et les rivalités de nation ont surchargé les plus précieux documens.

A cette erreur sur le vrai caractère de la révolution du 18 brumaire, le ministre anglais joignait la conviction que les ressources de la France étaient à tel point épuisées qu'on ne pourrait lever ni contribution, ni soldats que par les dernières violences: *Bonaparte* répugnerait-il à s'en servir? il ne pourrait rétablir ses armées et tenir la campagne. Cédérait-il à la nécessité, mettrait-il la terreur à la place de

l'enthousiasme éteint ? alors il serait contraint de pactiser avec ses ennemis, il releverait le parti qu'il venait de terrasser, et ne pourrait satisfaire le vœu national.

Ces préventions, ces ressentimens, ce refus obstiné de la part des Anglais produisirent un effet tout contraire à leur attente, justifièrent le gouvernement français, achevèrent de lui concilier l'opinion générale, et disposèrent la nation à faire de nouveaux sacrifices.

Comme dans toutes les productions de la nature que nous voyons naître, briller et s'éteindre, rien n'annonce plus sûrement leur fin prochaine que ces éclats inattendus, ces secousses qui ne produisent qu'une vigueur momentanée, et auxquelles succède un abattement de force d'autant plus grand; de même les efforts extraordinaires des états consumés par la guerre, démontrent leur épuisement et assurent au premier des deux partis, qui obtiendra une victoire signalée, le droit de dicter et la certitude de faire subir à l'autre les conditions de la paix.

Dès le mois de pluviôse (février 1800),

toutes les espérances s'évanouirent, les notes, les explications ne servaient plus qu'à tâcher de prolonger la stagnation pendant laquelle on faisait de part et d'autre les plus formidables apprêts; on eût dit que la querelle était toute nouvelle, et l'Europe dévastée, inondée du sang d'un million de soldats, fut condamnée à renaître aussi forte, aussi belle pour être de nouveau déchirée par le vautour de la guerre.

Le détail très-intéressant des apprêts de cette campagne, les premiers développemens du double plan d'opération conçu par les deux partis pour l'Allemagne et pour l'Italie, appartiennent aux deux dernières campagnes, et doivent être réservés pour l'introduction de cette intéressante partie de l'histoire de la guerre. Un théâtre plus vaste, des entreprises inouies, des combinaisons imprévues, une application de plus en plus agrandie des principes de l'art et des stratagêmes de guerre s'offrent au spectateur de ces brillantes et terribles scènes.

Les deux principales puissances méditerranées se préparant à lutter l'une contre

l'autre avec toutes leurs forces; leurs armées recomposées; leurs plus célèbres capitaines changeant de troupes, de théâtre et de genre de guerre; le généralissime de l'Empire arraché à l'amour des soldats et vainement sacrifié au mécontentement de la cour de Russie; *Moreau* déja célèbre par ses retraites de Bavière et d'Italie, opposé sur le Rhin au général *Kray*, comme celui-ci avait été employé contre lui sur l'Adige, et destiné à développer, dans une grande offensive, ses talens justement admirés et mûris dans les revers; *Massena* quittant une armée victorieuse, et l'Helvétie remplie de ses exploits et de ceux de *Lecourbe*, pour aller défendre le pays de Gênes, les derniers postes au-delà des Alpes françaises avec les débris d'une armée, où ce qui avait échappé au fer du vainqueur était consumé par la famine et par les maladies contagieuses; enfin, *Bonaparte* osant quitter le timon des affaires, étonnant de nouveau l'Europe par son génie, son audace et sa fortune; arrachant aux aigles impériales les conquêtes d'Italie, et renversant d'un seul coup les plus chères espérances

et les plus profonds desseins de la maison d'Autriche.....

Tels sont les tableaux et les grandes leçons qu'ont à transmettre à nos neveux les écrivains qui oseront les recueillir, les rapporter et les peindre. Nous ne présumons point assez de nos forces pour étendre dans ce moment jusqu'à cette époque le fragment que nous avons publié en douze numéros, et qui complète le précis des évènemens depuis la dissolution du congrès de Rastadt, et la reprise des hostilités au mois de mars 1799, jusqu'à l'ouverture de la campagne de l'an 1800 (des années 7 et 8 de la République).

Après avoir rempli l'engagement que nous avions pris, d'offrir à nos lecteurs un commentaire raisonné sur les opérations qui ont rempli cette période, nous devons reconnaître de bonne foi l'imperfection de cet ouvrage que nous n'avons présenté que comme un essai d'un nouveau genre d'histoire militaire. Quelque soin que nous ayons pris de recueillir des informations exactes, un examen plus réfléchi, la juste mais très-obligeante censure des maîtres de l'art, les

communications que nous avons obtenues nous ont fait apercevoir des inexactitudes, et nous ont prouvé combien il est difficile de saisir la vériié dans les rapports souvent contradictoires quoique sincères de témoins également dignes de foi. Que si malgré ces difficultés, l'accueil encourageant qu'a reçu cet ouvrage nous inspirait le desir et la confiance d'écrire soit en totalité, soit par fragmens l'histoire de la guerre de la révolution, nous n'oserions entrer dans cette carrière qu'après avoir recueilli, avec le même soin, dans les partis opposés, des documens authentiques. Nous pensons que pour y parvenir, il ne suffit pas, comme nous l'avons fait dans cet essai, de rapprocher avec discernement les différentes pièces officielles, et de s'éclairer par la lecture des correspondances et des fragmens d'histoires qui ont été publiés dans le cours de cette guerre; il faudrait encore obtenir des divers gouvernemens et des généraux d'armée, des communications confidentielles qu'aucun exposé déja public, qu'aucune conjecture ne sauraient remplacer; il faut remonter aux premières sources,

aux premières conceptions, avoir sous les yeux les plans et les instructions donnés par le gouvernement, les dispositions et les ordres des généraux pour pouvoir assigner à chaque évènement sa place et son importance relative ; ce n'est qu'avec ces riches et solides matériaux qu'on pourrait se flatter d'élever un monument durable, et donner à ces commentaires, avec la sanction de la vérité sur les faits et sur les caractères, tout l'intérêt dramatique dont ils sont susceptibles.

Note I.

Sur le service des états-majors d'armée.

Nous avons saisi, dans le cours de cet ouvrage, toutes les occasions de faire observer le progrès général et le perfectionnement plus sensible de diverses branches de l'art de la guerre; mais on pourrait nous reprocher, avec raison, d'avoir négligé d'examiner la plus importante partie du service, si nous n'arrêtions l'attention de nos lecteurs sur celui des état-majors des armées. Peut-être trouvera-t-on dans cet examen quelques nouveaux motifs de croire à des changemens importans, contestés encore au génie des modernes.

Il n'en est pas du service de l'état-major général, comme de celui des différentes armes et des corps à talens, tels que l'artillerie et le génie, dont l'emploi est circonscrit, et dont la théorie, appuyée sur des principes invariables, s'enrichit cependant de toutes les nouvelles découvertes, présente une instruction gradative, un corps de science qui fixe et conserve; pour la pratique à venir, les avantages acquis par l'expérience; mais l'objet des spéculations et des travaux des officiers d'état-major, n'est rien moins que la science de la guerre; et comme à mesure que les pensées se généralisent, la théorie devient vague, et l'ap-

plication des règles moins sensible et plus indéterminée, on perd toute idée de doctrine, on finit par n'apercevoir aucun art dans la partie de l'art de la guerre, qui exige le plus de connaissances positives.

Ajoutons à cette première considération celle de la composition des état-majors et du mouvement continuel qui s'y opère, et nous aurons assigné les causes de l'incertitude et de l'indifférence qui règnent sur cette branche importante du service; plus elle offre aux officiers qui s'y destinent, ou que la faveur des ministres ou des généraux y appelle, d'avantages pour se faire promptement distinguer; et obtenir un avancement hors de rang, et plus on se persuade qu'un certain degré d'intelligence et beaucoup d'activité suffisent pour y réussir. L'entière liberté qui doit toujours être laissée au général en chef, de choisir dans toutes les armes les officiers de son état-major, n'admet point la possibilité d'une école régulière, et d'une admission de sujets sur examen. Si quelques officiers d'état-major développent de vrais talens dans une application bien calculée de leurs connaissances positives sur les différentes parties du métier, on ne considère que les résultats, on accorde tout à l'esprit naturel, au génie, et rien à l'instruction méthodique, dont on ne s'occupe point, et que beaucoup d'officiers, d'ailleurs très-habiles, ne croient pas nécessaire.

Cependant c'est précisément après une longue

guerre et plus fertile que les précédentes en évènemens de tout genre; c'est quand la pratique a non-seulement suppléé, mais nécessairement remplacé la théorie, qu'il faut aujourd'hui rétablir la théorie avec autant de soin et de scrupule, qu'on mit d'empressement à s'affranchir de ses entraves. C'est à la perfection des écoles de toute espèce, pendant une longue paix, c'est à la rivalité entre les gouvernemens et à l'émulation qu'elle entretenait entre les divers corps des armées, qu'on doit cette foule de sujets qui, ayant reçu dans les rangs inférieurs une instruction solide et beaucoup plus étendue que d'anciens préjugés ne permettaient de l'apercevoir, se sont élevés rapidement, et parvenus aux premiers emplois militaires, ont étonné l'Europe par leurs savantes combinaisons. Quand ces jeux terribles de la guerre sont interrompus, les communications traditionnelles ne suffisent plus pour conserver les fruits de tant et de si précieuses leçons; c'est dans cet esprit que, résumant quelques observations sur le service des états-majors d'armée, nous essaierons d'en fixer les principes. Ce pourrait être la matière d'un ouvrage considérable, et l'un des plus intéressans par la variété des objets et le point de vue sous lequel on pourrait le présenter; mais les bornes d'une simple note ne permettent que de l'effleurer.

L'organisation des état-majors des armées, comme toutes les autres pièces de ces immenses machines, s'est beaucoup perfectionnée par les

dernières expériences. Cette organisation n'est pas fort ancienne, si on la considère dans le complément des attributions qui y ont été successivement réunies, et dont l'ensemble, s'il est bien entendu et bien régi, multiplie les moyens d'exécution, les simplifie et dégage la pensée du général en chef de la préoccupation des détails, toujours importune et souvent funeste.

On ne peut former que des conjectures sur la manière dont les anciens conduisaient la guerre; leurs plans étaient vastes, leurs conceptions presque toujours très-hardies; mais leurs opérations étaient moins rapides, leurs combinaisons moins compliquées que les nôtres, à cause de la différence des armes et de l'imperfection des moyens artificiels de défense.

Le service distinct des état-majors d'armée est une invention des modernes; elle a été amenée par la fréquence des mouvemens, la nécessité d'une continuelle et minutieuse vigilance, la transmission et la variété des ordres. Cette formation des état-majors si souvent pratiquée, n'est même pas fixée; les fonctions des officiers qui les composent, ne sont encore ni suffisamment déterminées, ni bien connues: la principale et la plus intéressante de ces fonctions, les reconnaissances militaires, sont un objet toujours neuf d'étude et de spéculation; ceux qui s'y sont adonnés ont dû sentir que cette partie touchait à toutes les autres, présupposait un grand nombre et une grande étendue de

connaissances élémentaires ; ils ont pu s'étonner qu'elle ne fût encore soumise à aucun système régulier ; ils ont cherché vainement le fil qui pouvait les guider dans ce labyrinthe.

Lorsqu'on veut se rendre compte d'une telle institution, de son état à différentes époques et de ses progrès, il faut d'abord rappeler, avec ses diverses dénominations, les objets auxquels elle est appliquée.

Dans les armées allemandes et anglaises, les quartier-maîtres-généraux et leurs aides prenaient peu de part autrefois aux opérations militaires; ils étaient plus employés dans le cabinet à la tenue des livres d'ordres, et à leur communication, qu'à la partie active presque toujours réservée aux adjudans attachés aux généraux : le quartier-maître-général avait sous sa surveillance immédiate, toute l'administration de l'armée, et ses fonctions étaient sous ce rapport les mêmes que celles du commissaire-général.

L'exemple de la formation régulière des état-majors dans les armées françaises, dont nous allons rendre compte, fut promptement imité dans toutes les armées de l'Europe. Il est juste de remarquer ici, que pendant que les militaires français mettaient une importance exagérée à copier servilement les Allemands, dans les plus petits détails d'instruction élémentaire et de tenue pour les deux armes, ils leur fournissaient des modèles pour les

grandes parties du métier, pour l'application des sciences et des arts à la science de la guerre.

Avant la révolution, on distinguait dans les armées françaises trois état-majors différens, 1°. l'état-major-général de l'armée, dont le chef était appelé maréchal-général-des-logis de l'armée, et avait immédiatement sous ses ordres, des aides-maréchaux-des-logis, dont le grade n'était pas déterminé ; 2°. l'état-major de la cavalerie, dont le chef avait le même titre de maréchal-général-des-logis ; 3°. l'état-major de l'infanterie, dont le chef était appelé major-général de l'armée, auquel étaient subordonnés les état-majors du parc d'artillerie et des ingénieurs.

Les attributions des état-majors des deux armes se bornaient à la transmission régulière des ordres de mouvemens, à la surveillance de la police et discipline, et à la vigilance sur l'entretien et les besoins des troupes, sur leur administration particulière ; l'administration supérieure de l'armée était, comme aujourd'hui, confiée à un commissaire ou intendant, qui ne rendait compte qu'au général de l'armée et au ministre.

Tout ce qui avait rapport à la préparation et à l'exécution des plans de guerre et des opérations résolues par le général en chef, aux reconnaissances de terrain, aux ouvertures de marche, à la castramétation, à l'établissement des quartiers-généraux et des cantonnemens ; enfin, tous les tra-

vaux topographiques formaient les attributions du grand état-major de l'armée.

On conçoit que les généraux d'armée intéressés à bien choisir leurs principaux instrumens, appelaient à ces dernières fonctions des officiers capables de les seconder; mais la faveur les forçait de mêler à cette élite des sujets peu instruits et moins exercés, le service de l'état-major de l'armée toujours jalousé par les corps à talens, ne pouvait acquérir ni la stabilité, ni la considération nécessaires. Cette triple issue vers les grades supérieurs, augmentait les prétentions; dès que l'armée était réduite au pied de paix, les réformateurs s'empressaient de dissoudre les état-majors; les officiers qui les composaient, rentraient dans la ligne, avec plus ou moins d'avantage; quelques-uns, seulement des plus distingués, et destinés, pour ainsi dire, à conserver la tradition des détails de ce service, étaient conservés sans titre et employés à des missions particulières pendant la paix; les travaux de ces officiers ont produit d'heureux résultats, pour les progrès de l'art, et pour la meilleure formation des état-majors.

Après la guerre que la France soutint pour assurer l'indépendance des Américains, et qui fut terminée en 1783, on forma, pour la première fois, dans l'armée française, un corps d'état-major permanent, dans lequel on ne distingua point les différentes armes: les officiers supérieurs conservèrent le titre d'aides-maréchaux-généraux-des-logis,

on y attacha un égal nombre d'adjoints avec le grade de capitaine, et tous ces officiers obtinrent ou conservèrent des grades hors de la ligne. Ce corps ainsi composé et dirigé par un officier-général acquit quelque stabilité; les travaux furent plus réguliers, et il ne manqua plus que de lier cette institution à celle du dépôt des cartes et plans de la guerre et des ingénieurs-géographes, pour avoir fondé une école d'état-major.

Depuis environ trente ans, on avait rassemblé les correspondances, les ordres, les instructions des généraux et des ministres; on les avait analysés pour examiner les causes des succès et des revers; on avait senti la nécessité de lever et d'exprimer, avec plus de précision et de clarté, les cartes des différens théâtres de la guerre et celles des fronts de frontière, dont on projetait l'attaque ou la défense. Nous avons donné dans une note jointe au n°. 2 de cet ouvrage, quelques idées sur les progrès de la topographie, et si nous n'évitions de nous répéter, nous rappellerions ici que c'est aux travaux constans et multipliés des officiers d'état-major, parmi lesquels on doit comprendre les ingénieurs-géographes, que ces progrès sont dus: on a poussé au plus haut degré d'exactitude et de rapidité le figuré des terrains, soit à vue, soit à l'instrument.

Un grand nombre de mémoires militaires ont été recueillis, non-seulement sur les frontières et les côtes de la France, et de ses possessions exté-

rieures, mais encore sur tous les pays où la guerre pouvait être portée, et le dépôt des cartes et plans de la guerre est la plus riche collection en ce genre qui ait jamais existé. Les officiers d'état-major qui avaient pris des connaissances historiques et topographiques dans cet utile établissement, venaient après la guerre y rapporter leurs travaux, et accroître la source d'instruction à laquelle ils avaient puisé.

Nous ne prétendons point en faisant connaître l'origine, les principes et la nécessité d'une solide théorie pour le service des état-majors d'armée, lui donner une latitude exagérée, une fausse importance; il faut souvent redire aux militaires que la guerre ne s'apprend qu'à la guerre; que le plus savant professeur trouve à chaque pas sur le terrain des incidens qui démentent les règles et les calculs; que ce n'est que par l'expérience des combats qu'on apprend la vraie tactique particulière à chaque arme, celle qui convient à la nation, à la troupe, à l'espèce d'hommes qu'on commande; enfin, dans les pays connus, sur les théâtres où d'anciennes et fréquentes guerres semblent n'avoir laissé à la prévoyance et à la sagacité, que des exemples à suivre ou des fautes célèbres à éviter, toutes les suppositions sont vaines, la guerre est toujours neuve, ou plutôt il n'existe aucun plan général que l'on puisse fixer d'après des idées antérieures à la circonstance où l'on se trouve. Faudrait-il inférer de là que l'étude des bons modèles,

la méditation des plans des plus habiles généraux, la comparaison de leurs moyens d'exécution, la recherche scrupuleuse de la disposition et de la conduite des troupes dans les actions, sont des occupations infructueuses? Non sans doute; elles ont toujours, ou préparé le développement des grands talens, ou achevé de mûrir ceux qu'avait secondé l'expérience. Les généraux d'armée qui se sont le plus illustrés parmi les modernes, ont toujours eu devant les yeux les grands modèles; ils ont rappelé la tactique des anciens et leurs pratiques de guerre, autant que pouvait le permettre la différence d'armes et de mœurs. On est frappé de cette observation en lisant l'histoire de nos capitaines des 17e. et 18e. siècles; le grand *Condé*, le prince *Eugène*, *Turenne*, *Malborough*, le maréchal de *Saxe* et surtout le grand *Frédéric*, ont justifié cette assertion. On en trouve la preuve dans tout ce qui reste de leurs institutions militaires, et dans leurs propres commentaires; et s'il était convenable de s'appuyer d'exemples, qu'il est réservé à la postérité de consacrer, nous pourrions citer l'opinion des plus célèbres capitaines nos contemporains; on trouve dans leurs opérations; dans leurs écrits, dans leurs conversations, l'empreinte de cette grande pensée; il ne faut point l'attribuer seulement à cet élan naturel du génie, qui se porte vers les élémens semblables à ceux dont il se compose; mais bien encore à cette perception juste et rapide des esprits d'un ordre supérieur, qui les fait

s'attacher d'abord aux rapports essentiels qui existent entre les objets de leurs spéculations. Frappés seulement par les résultats, ils les aperçoivent, pour ainsi dire, à de grandes distances, les distinguent et les comparent, presque dans la nuit des tems. Ainsi le vaste champ de l'histoire militaire, ancienne et moderne, offre à chacun de ceux qui veulent s'y exercer l'espèce et le degré d'instruction auquel il veut atteindre; on peut y orner sa mémoire, aiguiser son esprit à toutes les combinaisons, exciter son courage, élever son génie, et, par d'utiles rapprochemens, enrichir et perfectionner de plus en plus, et le fond même de la science de la guerre, et les arts qui en sont devenus tributaires.

C'est à ce but que doivent tendre les efforts d'un bon officier d'état-major; quelqu'imposante que soit cette espèce d'encyclopédie militaire, dont nous venons de donner une idée générale, et dont nous définirions les principales branches; quelque vaste que lui paraisse cette carrière, c'est la sienne; qu'on juge si pour s'y distinguer, il faut aider par le travail le développement et l'application des plus heureuses dispositions. En considérant les services signalés qu'ont rendu dans les armées françaises, pendant la dernière guerre, les état-majors d'armée, trop nombreux cependant, formés rapidemment, et trop souvent renouvelés pour qu'on n'y ait pas épuisé la classe de sujets formés de longue main pour ce service; on peut apprécier les avantages

que doit procurer une instruction plus complète et plus étendue.

Ce n'est pas que, dans le nouveau système de guerre, cette partie essentielle soit restée en arrière; bien au contraire, il s'est fait dans le service des état-majors des progrès, des améliorations dont on doit avec soin conserver les effets. Nous en citerons deux principaux exemples: 1°. la réunion des trois état-majors qui a simplifié une foule de détails qui peuvent encore être réduits; 2°. l'usage tout nouveau, et autrefois si contesté, de donner aux officiers d'état-majors le commandement de détachemens de colonnes d'attaque, dont ils ne faisaient qu'indiquer la direction, comme porteurs d'ordre. Il résulte pour eux-mêmes et pour le bien du service, de grands avantages de cette dernière manière de les employer; elle forme ces officiers, et leur donne occasion d'appliquer eux-mêmes leur théorie; elle leur conserve l'estime et la considération du soldat, si facilement aliénée de la classe d'officiers qu'il ne voit pas combattre dans les rangs; enfin, elle assure au général de l'armée une exécution plus juste et plus sûre de cette partie de ses desseins, dont il a pu craindre de compromettre le secret, par une transmission d'ordres et d'instructions. Aussi les chefs d'état-majors des armées françaises, choisis par les généraux en chef, ont-ils eu, pendant la dernière guerre, une grande part aux succès des opérations; et on ne vit jamais autant d'exemples de cette

entière confiance, de cette intime association de gloire; sans laquelle les talens et l'activité d'un chef d'état-major restent paralysés; presque tous ceux qui se sont distingués dans cet emploi difficile, avaient déja manié les différentes armes.

Les généraux *Berthier*, *Reynier*, *Dessoles*, *Dupont*, *Oudinot*, et quelques autres, ont alternativement passé du commandement de divisions, de corps de troupes et même d'armées, au poste de chef d'état-major; ils l'ont quitté et repris, suivant que la confiance du général en chef déterminait le plus utile emploi de leurs talens, et n'ont pas peu contribué par leur expérience, et le poids de leurs services, à fixer et centraliser les fonctions de l'état-major des armées françaises. On a pu observer aussi dans les armées impériales, que les généraux *Mack*, *Bellegarde*, *Chasteler*, *Zach*, *Schmidt*, étaient l'ame des conseils et les principaux instrumens d'exécution dans les grandes armées d'Allemagne et d'Italie.

La réunion de toutes les attributions des état-majors, sous la direction d'un seul chef, a simplifié et rendu aussi rapide qu'il fut possible, l'expédition des ordres et par conséquent le mouvement des armées; cette centralisation permet aussi de déterminer, avec plus d'exactitude, qu'on n'eût pu le faire auparavant, la nature de ces mêmes fonctions et de les classer méthodiquement.

On suppose une armée formée en divisions, et chacune de ses divisions composée de troupes de

toutes armes, dans la proportion relative au pays où elles doivent agir, ayant en matériel et en individus, tout ce qui leur est nécessaire, de manière qu'elles puissent agir isolément, sans autre secours que celui des réserves destinées à renforcer telle ou telle arme, et qu'elles puissent se réunir sans se confondre.

Cette excellente organisation est aujourd'hui adoptée dans toutes les armées, mais plus exactement observée dans les armées françaises, c'est la seule qui permette d'établir dans le service de l'état-major-général, une division claire, et qui garantisse l'uniformité d'action. Chaque division a son état-major particulier, composé des mêmes élémens, mais réduit au plus petit nombre d'individus possible, sous les ordres d'un adjudant, officier supérieur.

Les détails du travail intérieur dans chacune de ces divisions, les opérations sur le terrain, les rapports au général commandant la division, et au chef de l'état-major de l'armée, doivent être en tout semblables à la classification des matières, aux procédés et aux modèles fixés par l'état-major-général, et parfaitement uniformes dans toutes les divisions. Il est facile de distinguer les objets qui n'appartiennent qu'au point central de l'état-major-général d'avec ceux qui se répètent et se ramifient, pour ainsi dire, dans les état-majors des divisions. Tous ces objets de travail intérieur, de bureau et d'opération, ou d'action sur le terrain, sont résumés dans la table suivante :

Première Section.

Reconnaissances militaires; reconnaissances de terrain générales et spéciales.

Travaux topographiques relatifs aux reconnaissances de terrain.

Reconnaissances de l'ennemi.

Deuxième Section.

Ouvertures des marches, marches-routes, marches-manœuvres, castramétation; indication des positions, des quartiers et cantonnemens, des établissemens d'hôpitaux et de magasins.

Troisième Section.

Logemens, police des quartiers, inspection des guides, wague-mestres, gendarmerie, fourrages, équipages et convois, poste aux lettres.

Quatrième Section.

Bureau de l'inspection générale, états de situation, solde, habillement, police et discipline, instruction des troupes de toutes armes, conseils de guerre.

Cinquième Section.

Bureau d'ordre et de mouvement.

Sixième Section.

Bureau de correspondance : 1°. avec le ministre de la guerre.

2°. Avec l'intendant ou ordonnateur en chef de l'armée.

3°. Avec les généraux commandans les divisions et leurs chefs d'état-major, les généraux commandans l'artillerie et le génie.

4°. Avec les gouvernemens et les autorités du pays occupé par l'armée.

5°. Avec les état-majors des armées adjacentes.

Septième Section.

Le bureau topographique.

Huitième Section.

Travail personnel, secrétariat du chef de l'état-major-général.

L'ouverture des paquets, le renvoi motivé, s'il y a lieu, aux diverses sections.

Rapports immédiats avec le général en chef.

L'organisation de l'armée.

Les instructions et les expéditions relatives à la destination des généraux et des troupes.

La direction de la correspondance secrète relative aux mouvemens et aux projets de l'ennemi.

L'expédition des officiers de correspondance et des couriers.

La comptabilité des dépenses extraordinaires.

On pourrait, d'après cette table, organiser et distribuer les différentes parties du service d'un état-major d'armée, et l'on y trouverait aussi la division d'une théorie complète, si l'on rassemblait, sous chacun de ces titres, tous les objets qui en dépendent, qu'on y rappelât les principes, les lois, les règles et les usages qui s'y rapportent, et qu'on les appuyât par des exemples.

Nous ne nous contenterions pas d'avoir indiqué la forme qu'on pourrait donner à cet ouvrage vraiment classique, si ce premier aperçu, ces considérations générales sur le service des état-majors, n'excédaient déja les bornes d'une note. C'est à regret que nous nous arrêtons après avoir été conduits à traiter didactiquement de cette intéressante partie de l'art; et si nous devons reprendre la continuation de ces essais historiques, pour les deux dernières campagnes, ou que nous osions entreprendre un plus grand ouvrage, nous reviendrons sur les détails que nos lecteurs ont droit d'attendre, après cette exposition des principes généraux.

Note II.

Sur quelques rapprochemens historiques touchant l'Italie moderne.

Page 416, lignes 1 et 2. Les plus profonds desseins de la maison d'Autriche.

Ces desseins de la maison d'Autriche étaient alors, on ne peut se le dissimuler, de s'assurer la domination de l'Italie. Jamais la cour de Vienne ne perdit de vue cet objet d'ambition ; il lui fut légué avec la dignité de chef de l'Empire, de même que le desir de l'indépendance au dedans et de l'influence politique au dehors, au défaut de la puissance guerrière, s'est perpétué chez tous les pontifes romains. Les noms de Gibelins et de Guelfes ont pu s'éteindre, l'esprit même de ces factions a pu se revêtir de formes différentes ; mais il n'a jamais cessé d'exister.

Cette assertion paraîtra bisarre au premier coup-d'œil; la plupart des lecteurs la rangeront d'abord au nombre de ces paradoxes qu'on peut tout au plus étayer de quelques présomptions, mais qui tombent au choc de la première objection, parce qu'ils sont dénués de preuves solides. Nous savons tout ce que l'on peut alléguer contre notre opinion ;

mais nous osons croire qu'un court résumé, des grands résultats de l'histoire d'Italie suffira, pour la justifier.

La véritable époque où commence l'histoire moderne, c'est le règne des enfans de Théodose, d'Arcadius en Orient, et d'Honorius en Occident. Dès longtems le génie de Rome avait disparu; les anciennes formes républicaines qu'avaient encore laissé subsister les premiers empereurs, avaient fait place, sous Dioclétien, à celles d'un despotisme asiatique; la chûte d'une religion qui tenait à toutes les institutions politiques, l'introduction d'un culte nouveau, la translation du siège même de l'empire à Constantinople, achevèrent de détruire tous les principes de vie, qui avaient animé cet antique corps social; l'Italie et Rome même étaient surtout tombées dans un état de langueur et de mort. Cependant jusqu'à l'époque citée, nul choc assez violent, n'avait ébranlé ce colosse: il se soutenait par son propre poids, par la force inerte de sa masse; et dans cet état, il en imposait encore. Alaric et les Visigoths tentèrent enfin de le renverser; ils y réussirent, et Rome devint leur conquête; ils n'osèrent pourtant s'y établir. Mais quoique des ombres d'empereurs se soient encore succédées pendant quelque tems sur les débris de ce premier trône du monde, il ne se releva plus. Sous le règne de ces faibles princes, l'Italie fut envahie par les Huns; par les Vandales et par les Hérules. Ces derniers enfin s'y

fixèrent; ils supprimèrent le vain titre d'empereur, pour donner à leur chef Odoacre, celui de roi; et ainsi disparut jusqu'au fantôme de cet empire, dont la réalité n'existait plus depuis longtems.

Rien de plus judicieux que les réflexions de Machiavel, sur cette époque de l'histoire où un ancien ordre de choses s'écroulait, tandis que le nouveau se développait avec peine au milieu des plus affreuses calamités. Il ne sera peut-être pas hors de propos de rappeler ici ses observations les plus frappantes; « s'il y eût jamais, dit-il, des » tems désastreux pour l'Italie, ce fut depuis Ar- » cadius et Honorius jusqu'à Théodoric. Si on ré- » fléchit sur les maux que le changement de maî- » tres et de régimes peut produire dans un état, » par les discordes intestines, on comprendra fa- » cilement quelles furent alors les calamités de » l'Italie et des autres provinces. Le gouverne- » ment, les lois, les coutumes, les mœurs, la » religion, le langage, l'habillement, tout, jus- » qu'aux noms propres, changea de forme et de » nature; le tableau de ces causes suffit pour ef- » frayer l'imagination : la ruine, l'origine et l'ac- » croissement de différentes villes en furent les » effets.... Les provinces, dit-il plus bas, les lacs, » les fleuves, les mers n'eurent plus les mêmes » noms.... Les hommes en changèrent; ils devin- » rent Pierre et Mathieu, au lieu de César et » Pompée..... La nouvelle religion opposant des » miracles aux anciens préjugés, il en résulta des

» tumultes et d'horribles divisions.... Les disputes » des diverses églises entr'elles et celles des hé- » rétiques contre les orthodoxes, affligeaient l'u- » nivers..... Au milieu de tant de persécutions, » les hommes portaient écrit dans leurs yeux l'ef- » froi qui agitait leurs ames. Dans cet abîme de » calamités, ils n'avaient pas même la ressource » de pouvoir recourir à la divinité, qui est la » consolation des malheureux; car ne sachant à » quel Dieu s'adresser, ils mouraient dans les » horreurs du désespoir. »

L'Italie respira sous Théodoric; ce prince ayant vaincu les Hérules, établit le siège de son empire à Ravenne. Il se fit respecter des rois barbares, gouverna ses sujets avec sagesse et avec douceur; et sous un règne paisible de trente-huit années, les nouveaux principes qui devaient animer le corps social, se développèrent; le nouvel ordre de choses commença à prendre quelque solidité.

Un des élémens les plus actifs qui devaient le composer, l'autorité des papes, prend son origine à cette époque. Ils la durent d'abord à l'influence de leurs vertus: ce fut leur sainteté qui leur acquit la confiance; lorsque l'empire avait été transféré de Rome à Constantinople, ils étaient devenus, en quelque sorte, les chefs ou du moins les patrons du peuple parmi lequel l'empereur ne résidait plus. Lorsque ces mêmes empereurs se virent forcés de livrer Rome et l'Italie aux incur-

sions des barbares, les papes se trouvèrent encore, par la sainteté de leur office, les seuls intercesseurs des vaincus auprès des vainqueurs, et l'on vit St. Léon-le-Grand délivrer Rome de la rage même d'Attila. Théodoric ayant fixé sa résidence à Ravenne, et rendu à Rome une ombre de son ancienne liberté, l'influence des papes ne fit que s'accroître. La confiance et la nécessité l'avaient établie; ses effets bienfaisans la consolidèrent, et la durée des mêmes circonstances, des mêmes besoins lui donna cette force que l'habitude communique à toutes les autorités. Celle des pontifes romains ne sortit point de ses limites, tant que les empereurs ou les rois demeurèrent assez puissans en Italie pour leur interdire toute idée de souveraineté, ou seulement d'indépendance. Les papes leur obéirent, et les servirent même comme leurs autres sujets. Tout changea après la mort de Théodoric. Ses faibles successeurs donnèrent à Justinien la facilité de reconquérir l'Italie par ses généraux. Les Ostrogoths se ranimèrent sous Totila, et reprirent deux fois la ville de Rome; enfin, Narsès anéantit leur domination en Italie par la défaite et la mort de Teia.

Ce nouveau règne d'un peuple qu'on appelait encore les Romains, acheva de détruire tout ce qui restait de l'ancienne Rome. L'exarque Longin lui ôte ses consuls que lui avait laissés Théodoric; il la soumit au pouvoir d'un duc, et divisa de même en duchés tout le reste de l'Italie. Ce beau

pays ne demeura pas longtems à l'empire d'Orient. Narsès, pour se venger de l'impératrice Sophie, y appela les Lombards, qui poussèrent leurs conquêtes jusqu'aux portes de Rome; mais, après la mort de leur roi Cléfi, qui les avait gouvernés en tyran, ils élirent trente ducs au lieu d'un monarque, et leur puissance divisée s'affaiblit.

Il y eut alors une paix entre les Lombards et l'exarque; chacun garda ce qu'il possédait, et l'on convint de poser les armes. L'Italie se trouva ainsi morcelée; les empereurs grecs et les rois lombards s'y balançaient; plusieurs villes, plusieurs ducs acquirent une sorte d'indépendance, et les papes, comme chefs du peuple de Rome, commencèrent à traiter d'égal à égal avec les souverains.

C'est aussi à compter de cette époque que l'on voit la politique se développer; son principal but étant d'empêcher qu'aucune puissance ne devint prépondérante en Italie, dès que l'empire d'Orient fut affaibli sous Héraclius, par les conquêtes des Esclavons, par celle des Perses et des Sarrazins; dès que cet affaiblissement de l'empire fit craindre aux papes la domination des Lombards, qui commençaient en effet à reprendre des forces, et qui attaquèrent l'exarquat, ils appelèrent les rois de France.

On sait comment Pépin et Charlemagne battirent successivement les Lombards; comment le dernier mit fin à leur monarchie, et comment le pape le fit proclamer empereur et le couronna.

L'établissement des Carlovingiens sur le trône de France, avait été une usurpation que l'autorité pontificale avait légitimée ; le couronnement d'un empereur par les mains d'un pape, qui suivit cette usurpation, fut un aveu de plus que les couronnes étaient à la disposition des pontifes, et le premier fondement des prétentions qu'ils développèrent bientôt. Au reste, ce n'était pas sous Charlemagne qu'ils auraient osé les montrer. Ce prince laissa vivre les Lombards en Italie ; il n'ôta même pas leur nom au pays qu'ils occupaient ; mais il fit revivre, autant qu'il le pouvait, le nom romain, en appelant Romagne les provinces voisines des Lombards. L'empire d'Orient conserva, de son aveu, la partie méridionale de l'Italie. Son fils Pépin porta le titre de roi du pays entier, et les papes ne jouirent encore que de cette sorte d'indépendance qui convenait au chef suprême de la religion.

Sous les faibles successeurs de Charlemagne, l'Italie fut la proie de nouveaux malheurs ; les Lombards se relevèrent. Les papes, qui craignaient toujours une puissance si voisine, eurent recours à Bérenger, duc de Frioul. Les Sarrazins soumirent la Pouille et la Calabre, et s'avancèrent jusqu'à Rome. Les Huns menacèrent d'une nouvelle invasion ; des incursions de barbares continuèrent sous les deux Bérengers, qui succédèrent au premier en qualité de rois d'Italie, et qui ne laissèrent pas au pape toute l'autorité qu'il desirait.

Agapet, pour mettre un terme à tant de maux, invita enfin l'empereur Othon à passer en Italie.

Les trois Othons sont les derniers empereurs qui jouirent à Rome de leur autorité, en y soutenant celle du pape. Il est très-remarquable que dès-lors les intérêts du pontife et ceux des Romains se trouvaient souvent opposés. Grégoire V fut chassé par eux ; Othon III le rétablit à main armée, et Grégoire punit son peuple en transférant à six princes allemands le droit d'élire l'empereur. Dans la suite, on verra le contraire ; on verra l'empereur et les Romains ligués ensemble contre le pape.

En effet, pour bien entendre l'histoire de l'Italie à l'époque où nous sommes parvenus, il faut distinguer trois intérêts principaux ; celui des papes, celui des Romains, et celui des empereurs. Les premiers que nous avons vus les simples patrons de leur peuple, voulaient en être les souverains, et la répugnance de ce peuple à se soumettre devait d'autant plus les indigner, que cette époque est précisément celle où leur influence en Europe fut presque sans bornes. Les Romains, en qui tout esprit de liberté n'avait pu s'éteindre, et qui ne pouvaient avoir pour la personne des pontifes cette vénération qu'elle inspirait au loin, devaient préférer souvent la simple protection de l'empereur à la domination immédiate de leurs évêques. Quant aux empereurs, qui tenaient leur couronne des pontifes, mais qui se trouvaient exclus par eux de

Rome et de l'Italie, il est tout simple qu'ils tentassent tous les moyens de s'y rétablir, même en paraissant manquer de reconnaissance envers ceux qui les couronnaient.

Une autre observation non moins importante, c'est que l'audace des pontifes romains ne se montra dans toute son énergie qu'après que les Normands eurent fondé le royaume de Naples. Ce pays, divisé auparavant entre les empereurs grecs et les Sarrazins, qui occupaient toute la Sicile, ne leur offrait point un appui suffisant contre l'empereur d'Allemagne et contre les Romains, et ils furent forcés de les ménager; mais à peine Robert Guiscard y eut-il fait un établissement solide, que Nicolas II se l'attacha en reconnaissant son titre, et ce fut le même Nicolas qui exclut le peuple romain de l'élection des pontifes, en y admettant les seuls cardinaux.

Son successeur Alexandre II, fut le premier qui osa excommunier un empereur, et le déclarer déchu de l'empire. Henri IV, frappé de la foudre pontificale, essaya de lutter contre Alexandre, et ensuite contre Grégoire VII. Il eut des succès et des revers, des humiliations et des triomphes. Ce fut alors que l'Italie et l'empire se divisèrent ouvertement en deux parties, et que les noms de Guelfes et de Gibelins leur furent donnés; ce fut alors que l'on vit Grégoire VII assiégé dans sa citadelle par l'empereur, uni aux Romains, et délivré par Robert Guiscard, qui obligea Henri de

retourner en Allemagne, s'empara de Rome, et la ruina de nouveau.

Quel était donc l'esprit des Gibelins et des Guelfes? Ce ne peut être uniquement celui de l'empire et de l'église, puisque nous voyons des princes séculiers combattre pour le pape, et les Romains se déclarer contre lui; puisque nous voyons Henri, abandonné non-seulement par son clergé, mais par ses barons, lorsqu'il est excommunié par les papes. La querelle des deux puissances fut bien l'origine de ces factions; l'opinion eut toujours plus ou moins d'influence sur ceux qui embrassèrent l'un ou l'autre parti; mais il est peu de phénomènes historiques que des causes simples puissent expliquer. En général, on ne comprendra jamais bien la conduite des hommes, si l'on veut ne leur supposer qu'un seul motif d'action. Tantôt c'est l'opinion, tantôt l'intérêt, tantôt les passions qui les dirigent; la raison y a toujours la plus petite part, et voilà pourquoi ceux qui veulent tout expliquer par elle, frappent toujours le plus loin du but.

Nous voyons deux puissances succéder à celle de l'ancienne Rome, le moderne empire et la papauté; celle-ci fondée entièrement sur l'opinion; la première ayant des forces réelles, mais en tenant aussi une partie de cette même opinion: singulière influence des mots sur l'esprit des hommes! Au nom de Rome semblait attachée l'idée de l'empire de l'univers. Un prince allemand porte le titre

d'empereur de Rome; il croit avoir des droits sur tout ce que Rome a possédé, et la multitude est portée à le croire. Un pontife commande à Rome même; s'il ne peut soumettre tous les royaumes, il croit pouvoir en disposer. Les passions et les intérêts servent tour-à-tour les deux partis. Des princes acceptent des couronnes de cette main pontificale, et lui reconnaissent, par cela même, le droit de les leur ôter; des prêtres faits papes dans ces tems de schisme par l'autorité des empereurs, servent ces empereurs en sacrifiant les droits de l'église.

Le gouvernement et la religion sont les deux pôles de la vie humaine, comme Voltaire l'a très-bien dit. C'est aussi autour de ces deux pôles que se firent alors toutes les révolutions. L'empereur et le pape furent comme deux centres où venaient aboutir tous les intérêts. On fut Gibelin ou Guelfe, selon que l'on embrassa un de ces deux partis. Ce qui rendait celui du pape populaire en Italie, c'est qu'en contrariant l'autorité des empereurs, il favorisait l'indépendance des différens souverains de ce pays et des républiques qui s'y formèrent. Si les Romains ne furent pas Guelfes, c'est que les papes voulurent les asservir. Il semble au contraire, au premier coup-d'œil, que tout l'empire aurait dû être Cibelin; mais l'empire avait des princes ecclésiastiques; mais les barons desiraient de secouer le joug de l'empereur, comme les Romains celui des papes; et ces causes, jointes à l'effet que

produisaient les excommunications sur l'esprit des peuples, firent souvent agir les Allemands en Guelfes, ou du moins affaiblit extrêmement chez eux l'influence des Gibelins. De plus, tous les Italiens avaient un but commun qui devait les rallier aux papes, toutes les fois qu'ils ne craignaient pas de devenir ses sujets. Ce but est celui que Jules II poursuivit avec tant de politique et de persévérance. *Chasser les barbares d'Italie*, voilà quel était son mot favori; et il est à remarquer que jamais les Italiens n'ont renoncé à traiter les étrangers de barbares. Machiavel lui-même les désignait ainsi. Les Allemands, au contraire, n'avaient pas un tel point de ralliement; ils ne craignaient rien de l'Italie, et ne pouvaient prendre le même intérêt à y faire régner leurs empereurs, que les Italiens à les expulser.

Le règne de Frédéric Barberousse fournit l'exemple de tout ce que nous venons d'avancer. Sous ce prince, la Lombardie fut Guelfe comme le royaume de Naples, et ce parti prévalut de même en Toscane. Les Romains seuls disputèrent leur indépendance contre le pape et contre l'empereur; et celui-ci, abandonné par ses prélats et ses barons, fut enfin forcé de s'humilier devant le pape.

On se tromperait, si l'on s'attendait à trouver, dans la suite, cette même unanimité parmi les peuples de l'Italie. Les passions brouillèrent tout, à commencer par l'ambition des papes. La postérité légitime des princes Normands, qui régnaient

à Naples, s'étant éteints, Célestin III voulut s'emparer de leurs états, et dans son dépit de n'y pouvoir réussir, il donna ce royaume à la maison de Souabe, ce qui était choquer évidemment les intérêts de la papauté. Le fils de Barberousse fut tout-à-la-fois roi de Naples et empereur : après sa mort, le pape reconnut le danger de la réunion de ces couronnes. Il fit élire empereur un Othon de Brunswick ; mais celui-ci ayant voulu faire des conquêtes en Italie, il fut excommunié et abandonné des Allemands, qui élirent à sa place le fils du dernier empereur ; mais comme il avait succédé à son père au royaume de Naples, le pape refusa de le couronner. Ce prince mourut après avoir soutenu plusieurs guerres que le pape lui suscita. Il eut pour successeurs à Naples, son fils Conrad, l'usurpateur Mainfroy, et l'infortuné Conradin. Mainfroy, le seul de ces princes qui ait véritablement régné, fut fidèle aux principes de sa maison, et ne cessa d'inquiéter l'église. Célestin lui avait donc ôté son plus ferme appui, en plaçant les Gibelins sur le trône de Naples. Urbain IV ne vit d'autre moyen de réparer cette faute qu'en y appelant Charles d'Anjou, frère de St. Louis, c'est-à-dire, en introduisant de nouveau les barbares en Italie, tandis que le but des pontifes de Rome avait toujours été de les en chasser. Tout le monde sait comment Charles d'Anjou fit la conquête du royaume où les papes l'avaient appelé, et souilla ses victoires par le supplice de son dernier compétiteur.

En Toscane, les passions des particuliers causèrent d'horribles divisions. Frédéric II y avait séjourné. Florence était alors partagée entre deux familles rivales, les Uberti et les Buondelmonti. La dernière avait prévalu : elle était Guelfe ; c'était le parti dominant dans l'état : Frédéric releva les Uberti, et le parti des Gibelins se trouva formé en Toscane.

Il commença à prendre des forces en Lombardie, par les conquêtes d'Ezelin, général de l'empereur Frédéric II, qui soumit un grand nombre de villes ; et sous Henri de Luxembourg, les Viscomti s'étant emparé de Milan, chef-lieu de la ligue guelfe, par les secours de cet empereur, la Lombardie presqu'entière devint Gibeline.

On voit que dès cette époque, la querelle d'opinion, à laquelle ces deux partis semblaient devoir leur origine, n'avait plus d'influence sur le choix de ceux qui les embrassaient. Dans les troubles qui en avaient été la suite, il s'était formé un grand nombre de petits états indépendans, soit principautés, soit républiques ; et dans les républiques, il s'était formé des factions. Chacun se rangeait du côté qui semblait le plus favorable à ses intérêts. Voilà pourquoi Naples, soumise à la maison d'Anjou, et Florence, république, restèrent fidèles au pape, dont elles avaient peu à craindre, et dont l'autorité les soutenait contre l'empereur, tandis que les petits états de Lombardie, qui avaient tout à craindre ou à espérer

du chef de l'empire, restèrent constamment Gibelins.

Rien n'éclaircit mieux cette observation que ce qui arriva sous Henri de Luxembourg, lorsque le roi de Bohème vint s'emparer de Brescia et de Bergame, appelé par les Gibelins. Le pape avait consenti à ses conquêtes, espérant par-là fermer à jamais à l'empereur le chemin de l'Italie. Le roi de Naples et Florence n'entendirent rien à cette politique. L'esprit guelfe était pour eux celui de leur indépendance; et la voyant menacée par l'établissement d'un étranger, ils se déclarèrent contre lui. Plusieurs états italiens, sans distinction de Gibelins et de Guelfes entrèrent dans la ligue. Le pape les excommunia; mais ils ne s'en effrayèrent pas: ce qui prouve bien que son parti n'avait de popularité en Italie que par les raisons citées plus haut, parce que le saint-siège offrait un point de ralliement à toutes les puissances italiennes qui voulaient affranchir leurs pays de la domination des étrangers. Les papes même ne pouvaient s'écarter ouvertement de ce but, sans se donner pour ennemis et les Gibelins et les Guelfes. L'invasion du roi de Bohème occasionna de longues guerres, que les Vénitiens vinrent enfin à bout de terminer. Cette sage république s'était longtems bornée à son commerce, et s'était abstenue d'entrer dans les querelles des puissances du continent. Le rôle qu'elle y joua ensuite fut brillant, mais de courte durée, et finit par la mettre elle-même dans la dépendance des étrangers.

L'église avait beaucoup perdu dans les dernières guerres. Benoit XII, n'espérant plus de pouvoir dominer en Italie, imagina d'y affaiblir également l'autorité des empereurs, en légitimant l'usurpation qu'avaient faite plusieurs petits princes de certaines villes et domaines impériaux. L'empereur, pour ne pas rester en arrière, accorda de pareils titres à tous ceux qui avaient usurpé les terres de l'église, et les concessions de l'empereur et du pape eurent la même validité: chaque puissance était reconnue de ceux qu'elle favorisait.

Ce serait excéder les bornes d'une note que de suivre plus longtems dans l'histoire les traces des deux partis Guelfe et Gibelin. Ce que nous avons dit démontre assez évidemment quel était l'esprit secteur de chacun : l'empire voulait s'affranchir du joug. Les empereurs auraient triomphé, sans doute, si les papes n'eussent toujours appelé d'autres princes à leur secours. Telle était la faiblesse de l'Italie, que tout esprit national et belliqueux y étant perdu, elle ne pouvait repousser une invasion que par le secours d'un autre. La politique des papes fut donc constamment, ainsi que nous l'avons remarqué, d'opposer les barbares aux barbares, dans l'espoir de les chasser les uns par les autres, et de demeurer indépendans. Mais de tant de guerres, d'invasions et de conquêtes, d'un pareil déchirement de partis, il dut résulter un morcellement de territoire qui perpétua la faiblesse du pays entier. Les papes y contribuèrent encore,

parce qu'ils ne voulurent jamais permettre que les princes italiens eux-mêmes devinssent assez puissans. Ils voulaient bien réunir l'Italie sous l'autorité du saint-siège ; ils ne voulaient pas qu'un autre prince la réunît ; mais le saint-siège, centre des opinions religieuses, ne pouvait pas le devenir de la puissance politique. La nature même de l'autorité papale s'y opposait. Les Romains étaient moins disposés que tout autre peuple à reconnaître leurs évêques pour souverains, et les villes, ainsi que les princes qui soutenaient les papes contre les empereurs, n'avaient pas plus envie de se soumettre à l'église qu'à l'empire.

L'Italie, depuis la chûte de l'empire romain, a été, dans tous les siècles, le théâtre de la guerre que se faisaient les étrangers qui s'en disputaient la possession : destin cruel et inévitable de tous les peuples dégénérés, auxquels il ne reste plus ni vertu guerrière, ni esprit public, quoiqu'ils conservent encore un certain instinct de liberté et d'indépendance. Si cet instinct n'avait pas donné des forces aux papes ; s'il n'avait pas engagé les républiques elles-mêmes à déposer leur liberté pour un certain terme, entre les mains d'un prince étranger, qui les délivrât de la domination d'un autre, il est possible qu'une seule nation étrangère, mais encore jeune et vigoureuse, eût conquis le pays entier ; qu'en se fondant avec la race indigène et dégénérée, elle en eût rénouvelé le sang, et qu'ainsi l'Italie, comme la Gaule et l'Es-

pagne, eût formé une monarchie capable de se maintenir par ses propres forces, et de conserver un rang distingué par les puissances modernes.

Au lieu de cela, que voit-on, en suivant jusqu'au bout l'histoire de l'Italie ? La maison d'Anjou et celle d'Arragon, tour-à-tour favorisées par les papes, se disputent le trône de Naples, dont la Sicile même est séparée pendant quelque tems; Gênes et Florence, déchirées par les discordes intestines, se livrent tour-à-tour à des princes, et recouvrent ensuite leur liberté. L'église est affligée par différens schismes. Charles VIII, roi de France, envahit le royaume de Naples; mais il est bientôt trahi par le pape Alexandre VI, et forcé de revenir en France : il n'achète son retour que par une victoire sur les princes italiens ligués contre lui... Les guerres que les Français et les Espagnols soutinrent en Italie, sous Louis XII et François I., sont assez connues; les troubles qu'excita en Allemagne et en France la réforme de Luther semblèrent seuls en arrêter le cours.

Il ne sera pas inutile d'observer que la réforme prit naissance au moment où la puissance temporelle des papes se trouva le mieux affermie, et que l'époque où ils eurent de véritables armées à leur solde et à leur disposition, fut celle où leurs armes spirituelles se trouvèrent sans force entre leurs mains; preuve convaincante de ce que nous avons avancé, que la nature même de l'autorité pontificale répugnait au genre de mo-

narchie universelle qu'ils avaient cru pouvoir établir.

Depuis le moment où nous sommes parvenus, ce ne sont plus les noms de Gibelins et de Guelfes qui figurent dans l'histoire de la plus belle partie de l'Europe. La France et l'Autriche, voilà les grands intérêts qui la divisent depuis Charles-Quint et François I.; mais si l'on en excepte les inutiles tentatives du dernier pour s'emparer du Milanais, on pourrait encore, d'après sa conduite, le regarder comme l'héritier du parti Guelfe, et l'on ne méconnaîtra pas, dans Charles d'Autriche, l'ambition des Gibelins. François conclut le concordat avec le pape. Charles fit prendre et saccager Rome par le connétable de Bourbon.

Si l'empire de Charles-Quint n'eût pas été divisé après lui entre son fils et son frère, il n'est presque pas douteux que son successeur, maître à-la-fois de ses états d'Allemagne, des Pays-Bas, de l'Espagne, de Naples et du Milanais, n'eût réussi à subjuguer l'Italie entière, et n'eût ainsi réalisé le véritable plan de tous les empereurs modernes, le rétablissement presque complet de l'empire d'Occident; mais la séparation des deux branches de la maison d'Autriche, les troubles religieux de l'Allemagne, la découverte du Nouveau-Monde et du cap de Bonne-Espérance, la formation des puissances maritimes, rendirent de nouveau ce projet chimérique, en affaiblissant celui qui devait l'exécuter, en lui donnant des inquiétudes

pour ses propres domaines, en communiquant à tous les esprits, à tous les intérêts, une nouvelle direction. Le seizième siècle, si important dans l'histoire moderne et dans celle de l'esprit humain, est nul pour l'histoire de l'Italie, dans le point de vue sous lequel nous l'envisageons.

On pourrait en dire à-peu-près autant du dix-septième siècle. Les puissances formées en Italie s'y affermirent; on n'y vit point de révolutions; la France avait renoncé à y faire des conquêtes; elle souffrait, par convenance et par raison, la barrière flottante que lui opposait à elle-même la puissance savoyarde, parce qu'elle y trouvait une alliance assez naturelle et assez sûre contre ses ennemis du Milanais. Son ambition se portait plus raisonnablement vers les parties de l'héritage de la maison de Bourgogne, qui morcelaient son territoire, ou qui l'ouvraient aux Espagnols. D'un autre côté, les empereurs furent peu puissans pendant la plus grande partie de ce siècle, ou bien ils eurent tant d'occupation chez eux, qu'ils ne purent songer à s'agrandir.

La succession de Charles II rappela de nouveau toutes les vues d'ambition sur l'Italie; mais nous ne trouvons plus, dans la guerre terrible qu'elle occasionna, aucune trace des anciens partis. Ici, plus de motifs d'opinion dans les puissances belligérantes; tout y est mû par l'intérêt, et la faible Italie ne conserve plus aucun moyen ni aucune idée d'indépendance. Les maisons d'Autriche et

de Bourbon s'y font la guerre et se la partagent; les papes n'ont plus d'influence sur les traités.

Il faut se transporter à la fin du dix-huitième siècle pour voir les anciens élémens s'agiter et fermenter de nouveau, dans les crises que produit la ruine de l'état actuel et l'établissement du nouvel ordre de choses. L'Italie accoutumée depuis longtems à sa nullité politique; l'Italie, qui n'était plus, pour le reste de l'Europe, que le théâtre des beaux-arts, semble se réveiller à la promulgation des idées nouvelles. L'esprit Guelfe, que nous avons montré être celui de l'indépendance, y renait pour la réclamer. Mais il ne pouvait plus se rallier à son ancien centre d'unité; le saint-siège eût été plutôt le point de ralliement de l'opinion gibeline, c'est-à-dire, du parti des empereurs. Qu'est-il besoin d'ajouter que ceux-ci reprirent également leurs anciens projets, du moment où les symptômes de dissolution se manifestèrent dans l'ordre établi, du moment où ils purent espérer de se saisir des débris des états que la guerre ou l'opinion renverseraient en Italie?....

Nous en avons dit assez pour que nos lecteurs puissent bien saisir l'enchaînement de nos idées. Leur développement et les preuves historiques plus détaillées de nos dernières assertions, seraient mieux placés à la suite du précis des campagnes de l'an VIII et de l'an IX, pendant lesquelles l'Italie a été reconquise par *Bonaparte*. Malgré notre desir d'abréger, nous n'avons déja donné que trop d'étendue à cette note.

Note III.

Sur la guerre de la Vendée.

La guerre de la Vendée, qui sans doute fournira d'intéressantes pages à l'histoire de notre tems, n'est pas seulement un épisode dans cet immense drame, bien que les opérations, comme le théâtre de cette guerre, aient été toujours séparés de tout ce qui avait rapport à la défense des anciennes frontières de la France et aux plans de campagne, aux invasions et aux conquêtes sur les Alliés. On ne devra point séparer le tableau de cette longue et désastreuse guerre civile, d'avec celui de l'histoire générale de la guerre continentale. On trouvera souvent, dans l'emploi des forces du côté des armées françaises, dans les combinaisons du cabinet anglais, et dans son influence sur le système général d'offensive de la part des Alliés, une connexion nécessaire entre les évènemens militaires à l'extérieur et dans l'intérieur de la France.

Les matériaux nécessaires pour faire un précis des évènemens de la guerre de la Vendée, manquent encore; on ne peut accorder aucune confiance aux relations des premiers troubles qui ont agité ce pays. L'esprit de parti en a dénaturé les

causes et les effets; il faudrait rechercher des documens particuliers assez sûrs pour pouvoir dévoiler d'horribles secrets que nous devons à l'instruction des races futures, s'il est vrai toutefois que ces grandes expériences soient plus utiles aux peuples et aux gouvernemens, que celles de la vie humaine et du cercle de ses vicissitudes le sont aux individus et au sort des familles.

Quant aux évènemens militaires, si l'on pouvait en isoler le récit de celui de la tourmente des factions et des intrigues qui doivent y jeter un vif intérêt, on serait aussi embarrassé de choisir, au milieu de tant de rapports mensongers, ceux qui portent quelque caractère d'authenticité.

Le système, l'intérêt isolé, la situation du gouvernement qui les publiait, altéraient ou repoussaient la vérité historique. On sait assez que dans de telles circonstances, les témoignages particuliers sont rarement exempts des mêmes reproches; et si parmi ceux qui n'ont été que circonspects, il se trouve des détails précieux qu'on puisse mettre à leur véritable place; ce n'est qu'après que le tems, et surtout le calme d'un bon gouvernement, ont permis aux sources de la vérité de reparaître pures, et de jaillir sans obstacles.

D'ailleurs, le résumé de l'histoire des guerres de la Vendée appartient à cette époque où cette plaie profonde a été cicatrisée, où les élémens de discorde ont été neutralisés par le ralliement de tous les intérêts, et par conséquent de la véritable opi-

nion nationale autour du gouvernement. C'est par cet important succès qu'ont été préparés ceux des deux dernières campagnes. On n'aurait pu porter la belle armée du Rhin à ce point de force qui a permis au général *Moreau* de prendre l'offensive d'une manière si audacieuse, si savante, si décisive; on n'aurait pu former l'armée de réserve avec laquelle le premier Consul a triomphé à Marengo et reconquis l'Italie par une seule victoire, si la guerre civile, que le cabinet anglais était parvenu à rallumer pendant les dernières convulsions du gouvernement des Directoires, n'avait été presque tout-à-coup éteinte, et si les forces dont l'appareil avait été nécessaire pour convaincre les malheureux habitans, si souvent trompés, de la puissance et de la générosité du gouvernement, n'eussent été entièrement disponibles.

L'affreux tableau des guerres de la Vendée et le spectacle consolant de la pacification intérieure, doivent donc servir d'introduction à l'expédition de *Bonaparte* en Italie par le mont Saint-Bernard; car il en est des époques de l'histoire et de la manière de les présenter comme de l'arrangement des tableaux dans une riche et vaste galerie; il faut, en offrant au public les grands modèles, placer sous les mêmes jours les compositions semblables, les sujets qui s'appellent mutuellement, s'enchaînent, et sont, pour ainsi dire, en harmonie.

TABLE RAISONNÉE

DES MATIERES

Du Précis des évènemens militaires.

Tome I.

INTRODUCTION.

RÉVOLUTIONS dans l'ordre sociales comme dans le monde physique. — Origine de la guerre. — Guerre civile. — Guerre générale. — Révolution de 1788 et 1789, cause d'une guerre générale. — Les guerres de fanatisme, quel qu'il soit, sont de longue durée. — Cause du peu de succès des puissances coalisées contre la France. — Système de guerre qui arme la nation tonte entière. — Ce système force à former des plans plus vastes.

Progrès de l'art de la guerre. — Condnite des armées antrichiennes. — Causes qui ont amené les préliminaires de Léoben. — Le congrès de Rastadt inntile. — L'Angleterre pousse à la guerre. — On s'y prépare, chacun croit tronver son avantage dans la rupture. — La révolution de Rome et celle de la Suisse décident à recommencer la guerre. — Nonvelles négociations. — Evènemens qui amènent la prise de Naples. — On cherche à

gagner du tems de part et d'autre. — Les mouvemens respectifs des armées décident à rompre la trève.

Renouvellement des hostilités. Armées du Rhin et du Danube. — Page 25 et suivantes.

Pourquoi le Directoire prend l'offensive, son plan. — Mouvemens de l'armée de *Bernadotte* et de celle de *Jourdan*, du 1er. au 3 mars. — Mouvemens de l'armée de l'Archiduc. — Les armées opposées ont un intérêt égal à rendre leur ligne contiguë. — Distribntions des différens corps de l'armée autrichienne. — Etat comparatif des armées françaises et impériales. — Monvemens de *Jourdan*. — Les armées sont en présence. — Premières hostilités. — Marche de *Massena*. — Il attaque les Autrichiens dans les Grisons, le 5 mars. — Prise de Lucien-Steig. — Le général *Auffenberg* et le corps qu'il commande, forcés de se rendre prisonniers. — *Massena* attaque Feldkirch sans succès. — Il pousse une division dans le Haut-Engadin. — Nouveaux mouvemens de l'Archiduc et de *Jourdan*. — Raison de l'état d'observation des deux armées. — Seconde attaque infructueuse de Feldkirch le 11 mars. — L'Archiduc se porte en avant. — *Jourdan* se replie pour concentrer ses forces. — Conjectures sur la cause de ce mouvement. — Suite des mouvemens sur le Rhin.

Bataille de Stockach. Page 39 *et suivantes.*

Jourdan se porte à Pfullendorf, disposition de son armée. — Position de l'armée autrichienne. — Déclaration de la rupture de l'armistice. — Les Français attaquent. — L'Archiduc attaque à son tour. — Affaire de Pfullendorf. — *Jourdan* se replie sur Stockach et Engen. — Nouvelles attaquessur Feldkirch, repoussées par les Impériaux. — *Massena* se retire dans les Grisons. — *Jourdan* se décide à livrer bataille. L'Archiduc se porte en avant de Stockach. — Dispositions de *Jourdan*. — Bataille de Stockach le 25 mars. — Détails de cette affaire. — Retraite de *Jourdan*. — Mouvemens des Français dans l'Engadin. — Position des Autrichiens sur les frontières du Tyrol. — Attaque faite par *Lecourbe*. — Succès complet obtenu par ce général. — *Jourdan* et *Massena* prennent une redoutable ligne de défense.

Armée d'Italie, bataille de Magnan. Page 52 *et suiv.*

L'armée française en Italie attaque le 26 mars. — Dispositions du général *Schérer*. — Position des Autrichiens. — L'attaque du côté de Rivoli réussit. — Celle sur Vérone n'a point de succès. — Celle sur Porto-Legnano échoue. — Nouvelles attaques inutiles. — Mouvement du général *Kray*. — Les troupes restent

en présence. — Trève pour enterrer les morts. — Nouvelle aattque. — Mouvement du général *Kray*. — Il attaque les Français et les bat. — *Scherer* se retire. — Sa nouvelle position. — Les Autrichiens avancent. — *Scherer* se décide à attaquer de nouveau. — Il est prévenu par le général *Kray*. — Sanglante bataille de Magnan gagnée par l'armée impériale, le 5 avril. — Retraite de *Scherer*. — Peschiera et Mantoue investis. — Avantage que donne aux Impériaux le gain de la bataille de Magnan.

Suite des détails sur les armées de Suisse et du Rhin, page 60 et suivante.

Position des armées en Suisse lors de l'arrivée des Russes. — Retraite de *Lecourbe* et *Dessolles*. — Motifs de cette retraite. — Position de l'armée de *Jourdan*. — Il quitte le commandement. — Le général *Ernouf* fait retirer l'armée par le pont de Kehl. — *Massena* s'occupe de la défense du cours du Rhin. — Ses dispositions. — Schaffhouse pris par l'Archiduc. — Observations générales.

Suite des détails sur les armées d'Italie, page 67 et suivantes

Continuation de la retraite de *Scherer*. — Mantoue resserré et totalement investi. — Peschiera assiégé. —

Le général *Kray* avance. — *Suwarow*. arrive. — Les Français se retirent derrière l'Adda, et évacuent Crémone, le 16 avril. — *Scherer* quitte le commandement et le remet au général *Moreau*. — Les châteaux de Ferrare et Brescia attaqués. — Cette dernière place est prise. — Affaire sous Crèmone, le 20 avril. — *Moreau* concentre ses forces; ses motifs. — Ceux de *Suwarow* pour précipiter ses mouvemens. — Prise de Bergame. — Combat de Cassano.

Derniers mouvemens des armées de Suisse et du Rhin, page 73 et suivantes.

Etat respectif des armées en Suisse et sur le Rhin. — Mouvemens du général *Bellegarde*. — *Massena* se porte à Zurich. — Mouvemens de l'Archiduc.

Observations sur la marine anglaise. — Evènemens de la guerre maritime, page 76 et suivantes.

La politique de l'Angleterre devenue prépondérante. — Coup-d'œil sur l'Angleterre et les vues de son gouvernement. — Supériorité décidée de la marine anglaise. — Vastes projets du gouvernement anglais. — Difficultés qu'ils éprouvent. — Efforts multipliés de *Bonaparte*. — Conséquences funestes du combat d'Abonkir. — Evènemens qui l'ont suivi. — Situation de

la marine anglaise au commencement du printems de cette année. — Les longues croisières fatiguent cependant sa marine. — Les Français redoublent d'efforts et d'activité. Ils arment une escadre à Brest, et trompent par leur activité le ministère anglais. — Une escadre de 25 vaisseaux sort de Brest le 26 avril. — L'escadre anglaise inférieure aux Français fait voile pour l'Irlande après s'être assuré de la sortie de la flotte de Brest. — Immenses ressources de la marine anglaise dans cette occasion. — Etat des escadres anglaises vers le 15 mai. — La jonction de la flotte française avec 5 vaisseaux espagnols ne peut s'effectuer.

Situation des armées en Italie, page 93 *et suivantes.*

Réflexions sur le nouveau système de guerre. — Affaiblissement des armées françaises en Italie. — Accroissement de celle des Impérianx. — Conduite de *Moreau* en cette occasion et ses motifs. — Position des Français à Cassano. — Marche de *Souwarow* sur l'Adda. — Ses dispositions le 25 avril. — Le poste de Lecco est emporté le 26. — Passage de l'Adda le 27 par les Impériaux. — Détails de cette affaire. — Les Français sont battus; le général *Serrurier* et sa division faits prisonniers. — Retraite des Français. — Les Impériaux entrent à Milan.

Affaires de Suisse, page 104 et suivantes.

Influence des évènemens en Italie sur la position de *Massena*. — Le général *Hotze* attaque les Français dans les Grisons le 1er. mai, et n'a point de succès. — Le général *Bellegarde* attaque *Lecourbe* dans le Bas-Engadin également sans succès. — Les Autrichiens attaquent Lucien-Steig. — Ils sont repoussés avec perte. — Dix mille habitans des Petits-Cantons prennent les armes contre les Français. — Ils sont battus et dispersés. — Situation de l'armée française à cette époque. — Dispositions et mouvemens de *Massena*. — L'Archiduc veut toujours attaquer les Grisons. — Ses dispositions. — Description de Lucien-Steig. — L'Archiduc est instruit qu'un nouveau corps de Russes est destiné à agir sur le Rhin. — Mouvement de l'armée de l'Archiduc. — *Massena* fait fortifier le petit Bâle. — Le général *Hotze* attaque avec succès Lucien-Steig ; ses dispositions. — Détails de cette affaire. — Prise de Lucien-Steig. — Retraite des Français au-delà du Rhin. — Mouvemens simultanés du général *Bellegarde*. — Les Français évacuent les Grisons. — *Hotze* se porte sur Wallenstadt. — *Massena* est forcé de concentrer ses forces. — Réflexions sur ces évènemens et sur l'art de la guerre dans un pays de montagnes. — La connaissance perfectionnée de la topographie des montagnes produit un nouveau système de guerre. —

Exemples. — Ce système a reçu son dernier développement dans la guerre de Suisse. — Observations et exemples.

Affaires d'Italie, page 122 *et suivantes.*

Plan de campagne du général *Souwarow* après la prise de Milan. — Etat de la guerre en Italie à cette époque. — Rapprochement entre la guerre en Italie au commencement du siècle et celle-ci. — Réflexions sur les suites de la bataille perdue par *Scherer*. — Exemple tiré de la campagne de 1706. — C'est dans ces rapprochemens qu'il faut étudier les progrès de l'art. — Retraite de *Moreau*. — Mouvement de son armée. — Son quartier-général à Alexandrie. — Marche de *Souwarow*. — Mouvemens des Impériaux. — Mantoue resserré. — La garnison fait des sorties. — Le siège du château de Milan commence. — Pizzighione est pris le 5 mai. — *Souwarow* veut déposter *Moreau* de la forte position qu'il occupait. — La ville de Tortone prise. — Les Français se retirent dans le château. — Mouvemens des Impériaux. — Insurrection contre les Français. — *Moreau* repousse une attaque contre sa gauche. — Nouvelle attaque des Russes. — Ils sont repoussés avec perte. — *Souwarow* marche sur Turin. — Nouvelle attaque. — *Moreau* conserve sa position et repousse les alliés. — Casal emporté. — *Moreau* forcé d'évacuer Va-

lence et Alexandrie, laisse garnison dans la citadelle de cette dernière place. — Il se retire sur Coni le 22 mai.

Suite des affaires d'Italie pendant la retraite du général Macdonald, page 138 *et suivantes.*

Les Français pourvoient à la défense de l'état de Gênes. — Les alliés occupent Alexandrie et bloquent la citadelle. — Mouvemens des alliés. — Turin est attaqué le 27 mai; la ville est prise. — Les Français se retirent dans la citadelle. — Rapprochement entre cette campagne et celle de 1706. — Retraite du général *Macdonald* du royaume de Naples. — Conduite de *Souwarow* dans cette circonstance. — Le siège du château de Milan converti en blocus. — Marche rapide du général *Hohenzollern*. — Il attaque les Français sur Aniol, et les repousse sur Bellinzone. — Siège du château de Milan. — Il capitule. — Prise de la citadelle de Ferrare. — Ravenne est pris. — Ancône est bombardé. — Le siège de Mantoue converti en blocus. — Le général *Kray* forme un corps d'armée. — Son plan. — Importance du poste de Pontremoli. — Il est pris par les alliés, et repris par les Français.

Attaque et défense de la Suisse, page 150 *et suiv.*

Retraite des Français du pays des Grisons : l'armée de l'Archiduc passe le Rhin. — Les Impériaux occupent St.-Gall. — Leur marche est le plan de l'Archiduc. — *Massena* attaque les Impériaux entre Frauenfeld et Winterthur. — Ce combat très-meurtrier est à l'avantage des Français. — L'Archiduc reprend pourtant tous ses postes, et marche sur Winterthur. — Il attaque les Français et emporte un poste longtems disputé. — Réunion de l'Archiduc avec le général *Hotze*. — Le général *Bellegarde* s'assure du St.-Gothard, et occupe Glaris. — Les corps administratifs de l'Helvétie se retirent à Berne. — Position du général *Lecourbe*. — Nouvelle position de *Massena*. — Ils se retirent dans un camp retranché en avant de Zurich. — Mouvemens de l'Archiduc. — Position de son armée. — Combat très-vif à la droite de l'armée française où l'avantage reste à *Lecourbe*. — Le quartier-général de l'Archiduc est à Klotten. — Attaque des retranchemens des Français. — Nouvelle attaque indécise. — *Massena* évacue Zurich. — Sa nouvelle position. — Quartier-général de l'Archiduc à Zurich. — Réflexions sur l'art de la guerre, tirées de la deuxième époque de cette campagne.

Du plan de Souwarow et de la conduite du général Moreau, page 162 et suivantes.

Quel était le but principal du plan concerté entre l'Archiduc et *Souwarow*. — Motifs de la conduite du général *Moreau*. — La conduite de *Souwarow* sert les vues de *Moreau*. — Dispositions de *Moreau* dans cette circonstance. — Mouvemens de *Souwarow*. — Il marche contre *Moreau*. — Les forces des alliés trop disséminées. — L'Archiduc envoie en Italie le général *Bellegarde* avec un corps de troupes considérable.

Sur l'armée de Macdonald, page 168 et suiv.

Marche de *Macdonald*. — Il arrive à Florence le 24 mai. — Force de son armée. — Pontremoli repris par les alliés. — Position de l'armée du général *Kray*. — Progrès des Impériaux dans le Boulonnais. — Disposition de *Macdonald*. — Pontremoli repris par les Français. — Situation favorable de *Macdonald*. — *Moreau* entre dans le pays de Gênes. — Sa nouvelle position. — Moyens qu'il emploie pour masquer ses desseins. — Il arrive à Gênes et y trouve des renforts. — Son plan. — L'armée de *Macdonald* marche sur Modène. — Affaire entre les Français et les Impériaux

près Modène le 10 juin. — Après une bataille sanglante, Modène est pris par les Français. — Retraite des Impériaux sur la Mirandole. — Disposition du général *Kray*. — *Macdonald* marche sur Parme. — Il y entre le 14 juin et à Plaisance le 16. — Il attaque la citadelle. — Mouvemens des alliés dans ces circonstances. — *Macdonald* s'avance sur St.-Giovanni et y livre un combat indécis le 17 juin. — Dispositions de *Souwarow* et de *Macdonald*. — Bataille de la Trébia le 18 juin. — Les Français sont battus. — Le 19, *Macdonald* attaque de nouveau. — Bataille de St.-Giovanni. — *Macdonald* battu évacue Plaisance et fait sa retraite. — Il est poursuivi par les alliés. — Observations sur ces évènemens. — Mouvemens de *Moreau*. — Marche de *Souwarow*. — Prise de la citadelle de Turin. — *Souwarow* rassemble les forces des alliés. — *Moreau* se replie sur la rivière de Gênes.

Première note sur la composition des armées, page 239 et suivantes.

De la composition des armées. — *Smith* a examiné cette question. — Des armées chez les peuples chasseurs. — Des armées chez les peuples bergers. — Les peuples pasteurs sont plus redoutables que les peuples chasseurs. — Des armées chez les peuples agriculteurs. — Leurs guerres ont moins de durée. — Une nation commerçante a moins de soldats qu'une nation pure-

ment agricole. — Calculs de *Smith* à cet égard. — Etablissement des troupes réglées et ses conséquences. — Les armées du tems de *Turenne* petites en comparaison de celles de *Charlemagne* et de *Philippe-Auguste*. — Epoque de l'augmentation des troupes soldées. — Ses conséquences. — Les armées dans la guerre actuelle plus fortes qu'elles ne l'ont jamais été. — Rétablissement de la conscription. — Effets de ce système. — Les armées permanentes sont plus avantageuses à la société. — Conséquences de la conscription. — Cette institution ne doit être employée que pour maintenir l'indépendance ou défendre la liberté d'un pays.

Deuxième note, sur l'artillerie à cheval, page 267 *et suivantes.*

Avantages de l'artillerie à cheval. — Elle a été inventée par le grand *Frédéric*, introduite dans les armées autrichiennes, mais sans se perfectionner. — En France, on n'en a fait aucun usage avant la révolution. — Premières tentatives pour l'établir en 1791. — Leur succès. — Conférence des généraux en 1792 pour la formation de l'artillerie à cheval. — Résultat de cette conférence. — L'artillerie à cheval est le meilleur moyen de protéger les évolutions. — Il est préférable que les canonniers soient à cheval que sur des wursts. — Les pièces de huit et de douze doivent

être préférées. — Il suffit que le canonnier sache bien se tenir à cheval. — On doit préférer la manœuvre à la prolonge. — La fin de la campagne de 1792 prouve les avantages de l'artillerie à cheval. — Autres exemples tirés des campagnes suivantes. — L'Archiduc vient de perfectionner cette arme, dans les armées autrichiennes. — Elle est devenue indispensable. — Détails de ses avantages.

Troisième note. Progrès de la topographie, page 274 et suivantes.

Le perfectionnement de la topographie a contribué beaucoup aux progrès de l'art de la guerre. — Combien elle était imparfaite avant ce siècle. — Son perfectionnement. — Progrès de cet art en France. — Excellentes cartes des ingénieurs des ponts et chaussées. — *Louis XVI* contribue au progrès de la topographique, que l'établissement du corps des ingénieurs-géographes des armées porte au plus haut degré de perfection.

Observations sur le plan d'agression du Directoire, page 185 et suivantes.

Les efforts des armées françaises ne servent qu'à retarder leur retraite. — Il faut examiner les causes d'une

agression hasardée par le Directoire avec des moyens insuffisans. — Ce n'est point un éloge égal des vainqueurs et des vaincus. — Dans cette dernière campagne, l'art de la guerre a fait des progrès. — Après les premiers succès des Impériaux, tous les avantages topographiques furent de leur côté. — La Suisse n'est d'aucun avantage pour la France, dans une guerre défensive. — Preuves de cette assertion. — Pourquoi l'on doit regretter les avantages de l'inviolabilité des cantons Suisses. — Comparaison des frontières du nord de la France avec celles que les armées défendent aujourd'hui. — Détail sur l'importance de cette frontière. — Le plan du Directoire dans la campagne présente ne réservait aucun avantage pour la défensive. — Grande témérité avec des forces aussi inférieures. — La défense des frontières orientales de la France ne peut être concentrée. — Elle exige une très-forte armée. — Causes qui rendent bon un système de guerre défensive. — Le système ne peut avoir lieu sur la frontière entre le Rhône et le Rhin. — On est privé du plus grand avantage de la guerre défensive, et cet avantage tourne au profit de l'ennemi. — Preuves de cette assertion.

Influence des évènemens militaires sur la dernière révolution, page 195 et suivantes.

Les derniers évènemens coïncident avec la révolution qui a eu lieu dans le gouvernement de la République

française. — Les revers des armées, cause de cette révolution. — Mesures prises pour réparer les conséquences d'un système de défense insuffisant. — Formation de nouvelles armées françaises.

Faits peu importans pendant près de six semaines en Suisse et en Italie. — Cette espèce de trêve sert aux deux partis à réparer leurs pertes. — Aucun des partis n'avait pu prévoir une consommation aussi inouie d'hommes, de chevaux et de munitions. — Détails sur cette consommation.

Epoque de la révolution arrivée dans le gouvernement français. — Causes qui ont empêché les alliés de tirer avantage de cette commotion.

Préparatifs de campagne des alliés en Italie et en Hollande, page 201 et suivantes.

Forces des alliés en Italie. — Du corps d'armée du général *Souwarow*, réuni à celui du général *Bellegarde*. — Force du corps d'armée du général *Wukassowich*. — De celui de *Haddick*. — De ceux des généraux *Ott*, *Klenau* et *Hohenzollern*. — Du nouveau corps auxiliaire russe. — Du corps du général *Kray* — Résumé des forces des alliées, commandées par le général *Souwarow*.

L'Archiduc fait passer un tiers de son armée de Suisse en Italie. — Evaluation des forces qui restent à l'Archiduc, sans y comprendre le corps d'observation du

général *Sztarray*. — Il attend un nouveau renfort de 26,000 Russes. — On cherche à grossir les corps Suisses à la solde de l'Angleterre. — Corps de réserve russe en Bohême. — Sa force. — Résumé général des forces de la coalition.

Les alliés méditent une puissante diversion vers le nord de la France. — Expédition concertée entre l'Angleterre et la Russie. — L'Angleterre a dans la Méditerranée des flottes égales à celles de France et d'Espagne réunies. — Force de l'armée de terre destinée à menacer la Hollande et les côtes de la Manche.

Mesures adoptées par le nouveau Directoire pour la défense de la République, page 209 et suivantes.

Dangers qui menacent la République. — Force qu'acquiert le parti des hommes violens. — Leur conduite. — Reproche qu'ils font au Directoire détrôné. — Changemens dans le ministère de la guerre en France; nouvelle répartition des armées. — Changemens dans le plan de défense. — Force de l'armée de *Moreau* réunie à celle de *Macdonald*. — *Joubert* en prend le commandement. — Force des corps de troupes en Dauphiné et en Savoie. — Force de l'armée de *Massena*. — Corps de troupes placés le long du Rhin jusqu'à Dusseldorff. — Force de l'armée de *Brune* en Hollande. — Troupes à portée des côtes de la Manche. — Résumé général des forces de la République à cette époque.

Le résultat détermine la levée de toutes les classes de la conscription. — Ce mode terrible de recrutement avait déja réussi dans une situation aussi extrême. — Réflexions sur la politique ordinaire des partis qui se sont emparés du pouvoir. — Dans quelle vue les premiers législateurs ont formé les gardes nationales. En 1791, la possibilité d'une guerre occasionne une levée de bataillons de volontaires nationaux. — En 1793, l'institution des levées successives, taxes progressives, conscription. — Formation des bataillons dans les départemens. — Evaluation des forces que doit avoir la République au mois d'octobre. — On forme de nouveau la garde nationale pour le service intérieur et les garnisons des places. — L'armée d'Italie se trouve à-peu-près dans la même situation que celle de *Bonaparte* avant de franchir les Appenins. — *Joubert* doit commander en Italie, et *Moreau* sur le Rhin. — Motif de ces mutations. — Le général *Championet* prend le commandement d'une armée des Alpes. — Destination et force de cette armée. — Evaluation des forces des armées françaises. — Résultat affligeant pour l'humanité.

Détails sur la campagne de Macdonald, page 224 et suivantes.

Motifs qui ont déconcerté le projet de réunion des deux armées françaises entre le Pô et les Appenins. — Le général *Macdonald* pouvait-il gagner une marche pour

hâter cette réunion ? — *Moreau* pouvait-il sortir plutôt de l'état de Gênes? — On a déja fait remarquer la faute commise par les alliés, de disperser autant leurs forces. — *Moreau* ne pouvait ni quitter plutôt ni s'éloigner de Gênes. — Il est surprenant que *Macdonald* ait pu arriver tout entier du fond de l'Italie, dont le sort dépendit alors du gain d'une bataille. — Raisons qui font penser que *Souwarow*, après le passage de l'Adda, devait poursuivre *Moreau* avec toutes ses forces, au lieu de les diviser. — Exemple à l'appui de cette assertion, tiré de la campagne du prince *Eugène*. — La victoire de San-Giovanni permit seule de reprendre avec sécurité les opérations du siège de Mantoue. — C'est la seconde fois dans ce siècle que le sort de l'Italie se décide sous les murs de Plaisance. — Détails sur la bataille de Plaisance en 1746.

Après la bataille de San-Giovanni, *Macdonald* assure sa retraite. — Diversion de *Moreau*, qui rappelle *Souwarow* du côté d'Alexandrie — *Macdonald* rentre en Toscane. — Il reprend ses anciennes positions à Lucques et à Pistoïa le 28 juin. — Deux divisions françaises occupent les défilés des Appenins, et assurent la communication avec la rivière du Levant. — Les Autrichiens pressent vivement les arrière-gardes qu'avait laissées *Macdonald*, et prennent Modène et Bologne. — Le fort Urbain leur est rendu le 9 juillet. — *Macdonald*, affaibli par la défection du général *Lahotz* et par les progrès des insurgés d'Arrezzo, se décide à évacuer la Toscane. — Il envoie son artillerie et ses bagages à Livourne. — Il quitte Florence le 8 juillet. — Son armée,

réduite à 14,000 hommes, défile par Sarzana, et n'arrive qu'à la fin de juillet dans les environs de Gênes. — Les garnisons françaises de Livourne et Porto-Ferrajo forment la dernière arrière-garde. — Ces deux places sont évacuées par capitulation le 17 juillet. — *Macdonald* achève sa retraite sans qu'aucun corps de cette armée ait été forcé de mettre bas les armes, si ce n'est dans quelques forts.

Continuation de la campagne d'Italie, page 234 et suivantes.

Souwarow réunit à lui divers corps d'armée qui étaient détachés, et marche sur *Moreau* le 26 juin. — *Moreau* évacue Novi, et rentre par la Bochetta dans l'état de Gênes. — Il s'y met en état de défense, et y attend l'arrivée de l'armée de *Macdonald*. — Le gros de l'armée des alliés campe sur la rivière d'Orbe, pour couvrir les attaques de Tortone et d'Alexandrie. — On presse le siège de cette dernière place. — La première parallèle est achevée le 13 juillet. — Le commandant refuse de se rendre. — Les travaux du siège se continuent. — Les Français capitulent le 22 juillet. — *Moreau* achève sa réunion avec les débris de l'armée de *Macdonald*. — Disposition de ses troupes. — Le général *Joubert* le remplace. — *Souwarow* fait investir Coni et attaquer Fenestrelles. Il envoie le général *Haddick*, avec 12,000 hommes, pour tâcher de pénétrer dans le Valais. — La colonne aux ordres du prince de

Rohan continue à faire la petite guerre dans les vallées supérieures.

L'armée du général *Kray* pousse avec activité le siège de Mantoue. — On y destine un train d'artillerie immense. — On renforce l'armée destinée à faire le siège. — Force de la garnison de Mantoue, commandée par le général *Latour-Foissac*. — Le général *Kray* attaque la place du côté du Sud, et enlève les postes extérieurs. — La tranchée est ouverte la nuit du 13 au 14 juillet. — Les batteries sont achevées et armées le 19 juillet. On attaque, en même tems, l'ouvrage à corne de la porte Pradella et le fort Saint-Georges. — Les retranchemens, entre Cérèse et le Thé, sont enlevés de vive force. — Les Français évacuent le fort Saint-Georges le 26 juillet, et l'ouvrage à corne de la porte Pradella le 27. — Les alliés se logent dans cet ouvrage, d'où l'on peut battre le corps de la place. — La place capitule le 28 juillet. — La garnison est prisonnière de guerre. — Conditions de la capitulation. — Observations sur l'importance de Mantoue.

Positions et mouvemens des armées en Suisse, page 245 et suivantes.

La position respective des armées françaises et autrichiennes reste la même en Suisse. — Quelques affaires de poste ont lieu, mais n'ébranlent point le centre des deux armées, situées sur les deux rives de la Limat.

— Motifs de l'immobilité des deux armées. — Force des positions respectives des deux armées. — L'Archiduc attaque sans succès la position du mont Albis, le 8 juin. — *Massena* attaque également sans succès la position des Autrichiens en avant de Zurich, le 15 juin. — L'Archiduc fait raser les anciens retranchemens des Français. — Ses dispositions. — Son quartier-général à Klotten. — Celui de *Massena* à Lentzbourg. — Ses dispositions.

Mouvemens sur le Rhin et dans les Grisons, page 248 et suivantes.

Le général *Sztarray* inquiète les postes des Français, à la fin de juin. — Les Français sont chassés d'Offenbourg. — Leurs postes en avant du Vieux-Brisach sont forcés de se replier. — *Massena* renforce sa gauche, et achève de mettre Bâle en état de défense. — Les Français attaquent, avec succès, Renchen et Appenweyer. — Ils reprennent Offenbourg. — Ils en sont chassés. — Mouvemens de *Massena*.

Le général *Lecourbe* marche sur Brunnen. — Les avant-postes du général *Jellachich* sont forcés. — Les Français sont repoussés. — Autre attaque sans succès. — *Massena* fait un mouvement sur la rive droite du Rhin. — Le général *Hotze* commande la gauche de l'armée de l'Archiduc, et reçoit des renforts. — Le général *Hotze* attaque le général *Lecourbe* sans succès. — Le général *Thureau* inquiété par les habitans du Valais. — Quartier-général de *Souwarow* près Coni.

De la guerre maritime, page 253 et suivantes.

Evènemens de la guerre maritime. — Une flotte combinée espagnole et française paraît dans l'Océan. — Activité des Anglais. — Côtes de l'Océan dégarnies de forces navales. — L'Angleterre, ne craignant rien pour l'Irlande, projette avec la Russie une expédition contre la Hollande. — Forces qu'on y destine. — Mouvemens de la flotte française. — Elle paraît sur les côtes d'Italie, et rejoint la flotte espagnole à Carthagène. — Les deux escadres réunies mouillent à Cadix, et en partent le 21 juillet, fortes de 47 vaisseaux.

Note sur l'invasion de la Suisse, page 279 et suiv.

Utilité de constater les évènemens importans qui doivent servir à l'histoire de la révolution. — L'invasion de la Suisse est de ce nombre. — Les principes proclamés par la première assemblée, accueillis dans toute l'Europe. — Le succès de la terreur n'avait pas produit dans l'étranger une horreur aussi profonde qu'on devait le supposer. — *Robespierre*, durant sa puissance, a trouvé des défenseurs. — Les victoires de la République avaient couvert les crimes de l'intérieur. — C'est dans le moment de sa toute-puissance que le Directoire attaque la Suisse. — Torts des cantons envers les individus qui s'y

réfugièrent. — Indignation de l'Europe en voyant l'agression du gouvernement français. — Horreur qu'excite l'abus de pouvoir des proconsuls. — Il n'existait point de pays plus attaché à la France, ni plus libre. — C'est à dater de l'invasion de la Suisse que l'opinion s'est déclarée contre le gouvernement du Directoire. — Vœux pour la cessation des malheurs qui affligent la Suisse.

Note sur le nombre d'hommes péris dans cette campagne, page 285 *et suivantes.*

Mélange de peuples divers qui ont combattu dans la campagne présente. — Il est difficile d'évaluer la perte de chaque parti. — La consommation d'hommes plus considérable dans cette campagne qu'elle ne l'a jamais été. — Détails approximatifs des tués et blessés dans les actions principales. — Les armées ont perdu, en quatre mois, plus de la moitié de leur effectif.

Note sur la formation des armées et des gardes nationales, page 290 *et suiv.*

La formation des armées et la tactique sont à-peu-près les mêmes dans toute l'Europe. — Importance du recrutement des armées. — Moyens employés par les différens gouvernemens. — Engagemens volontaires, engagemens pour la vie. — Prééminence mili-

taire. — Dans les pays libres, peu de troupes de ligne, et beaucoup de milices. — Principes sur l'organisation des gardes nationales.

Note sur Mantoue, page 299 et suiv.

Situation de cette ville. — Détails sur sa force et ses fortifications. — Des ponts qui l'unissent à la terre ferme. — Sa population. — Sa magnificence. — Ses ouvrages extérieurs. — Importance de Mantoue. — Évènemens dans lesquels cette place a joué un grand rôle en 1702, en 1707, en 1735. — Du siège de Mantoue par *Bonaparte* en 1796. — Il essaie de surprendre la place le 18 juin. — Il ouvre la tranchée le même jour. — L'arrivée du général *Wurmser* le force à lever le siège le premier août. — Mantoue est secouru le lendemain. — *Bonaparte* défait les Autrichiens qui menaçaient ses derrières ; marche ensuite sur *Wurmser*, qu'il bat le 5 août, et investit Mantoue. — *Wurmser* perce la ligne, et se jette dans Mantoue. — *Alvinzy* tente de secourir la place. — La bataille d'Arcole le force de se retirer. — Efforts des Autrichiens, en janvier 1797, pour délivrer Mantoue. — Ils sont repoussés. — Bataille de Rivoli, après laquelle *Bonaparte* enveloppe et prend le corps du général *Provera*, à la vue du fort Saint-Georges. — La place capitule le 2 février 1797. — Elle reste au pouvoir des Français jusqu'au 28 juillet 1799, qu'elle se rend au général *Kray*.

Considérations sur le plan de campagne, page 305 *et suivantes.*

Les principaux efforts des alliés dirigés vers l'Italie. — La cour de Vienne pressée de recouvrer Mantoue et la Lombardie. — Sa faute. — Le plan de la coalition ne peut être mis à exécution avant le 15 ou le 20 du mois d'août. — Motifs du gouvernement français, en reprenant l'offensive. — Les généraux *Joubert* et *Massena* reçoivent l'ordre d'attaquer. — En même tems, on attaque sur la rive droite du Bas-Rhin le général *Sztarray*. — *Massena* remplit son but, et déposte entièrement l'aile gauche de l'armée autrichienne. — *Joubert* et *Moreau* sont battus par le général *Souwarow*. — Malgré les ordres du Directoire, *Massena* diffère une nouvelle attaque en Suisse. — Il commence son mouvement du 11 au 12 août, et renforce le général *Lecourbe* sans que l'Archiduc s'en aperçoive. — Engagemens les 12, 13 et 14. — Les Suisses des deux partis se rencontrent et se chargent avec fureur. — Le général *Chabran* détruit, presqu'en entier, un corps autrichien assez considérable.

Détails topographiques nécessaires pour suivre l'expérience du général Lecourbe, page 320 *et suiv.*

Le 14 août, les généraux *Boisvin* et *Lecourbe* atta-

quent les alliés. — Le 15, le général *Lecourbe* etablit sa communication avec le général *Loison*. — Le 16, le général *Lecourbe* se trouve maître du Saint-Gothard et de tout le cours de la Reuss. — Pendant ce tems, l'Archiduc ne quitte ni sa position, ni son quartier de Klotten. — Il feint de forcer le passage de l'Aar. — Le 19, la première division russe, conduite par le général *Hotze*, marche pour arrêter les progrès des Français.

Les succès des Français dûs en partie à l'expérience et à la pratique des généraux dans la guerre de montagne, et à l'affaiblissement de l'armée de l'Archiduc, dont l'aile gauche était passée en Italie.

Différence entre la guerre de montagne et celle de plaine, page 333 *et suiv.*

Suite de la campagne d'Italie, page 336 *et suiv.*

Le général *Souwarow* fait presser le siège de Tortone et resserrer Coni. — Le général *Klenau* poursuit l'arrière-garde de *Macdonald*.

Le général *Joubert* et le général *Moreau* font un effort pour porter leur armée dans la plaine, et forcer le général *Souwarow* à lever le siège de Tortone. — Le 13 août, le général *Bellegarde* est attaqué par le général *Joubert*. — Le 14, les armées française et impériale s'observent et achèvent leurs dispositions.

— Le 15, le général *Souwarow* se décide à attaquer l'armée française. — Le général *Joubert* est tué au commencement de l'action. — Le général *Moreau* reprend le commandement après la mort du général *Joubert*. — Prodige de valeur de part et d'autre. — Une manœuvre du général *Melas* décide la victoire. — Plusieurs généraux français sont faits prisonniers. — La bataille de Novi, après celle de Malplaquet, et celle de Francfort-sur-l'Oder, est une des plus meurtrières du siècle. — On évalue à 25,000 hommes la perte des deux armées.

Réflexions sur les diverses manières de combattre, page 349 et suiv.

L'usage des armes modernes a acquis son plus haut période.

Suite de la bataille de Novi, page 352 et suiv.

Le général *Moreau* se retire dans les Appenins. — Il presse le général *Championet* de venir prendre le commandement de l'armée, auquel il avait été nommé. — Les alliés pressent vivement Tortone.

Le général *Souwarow* marche avec le centre de son armée pour empêcher la réunion des troupes du général *Championet* à l'armée de *Joubert*.

La citadelle de Tortone capitule sous condition.

Le général *Klenau* est repoussé dans les environs de Gênes.

Attaques du général *Championet* sur toute la frontière des Alpes, du Piémont, simultanées avec celles de Suisse. — Quinze jours après, le général *Müller* attaque sur le Rhin.

Sur les nouvelles des mouvemens des Français vers la Souabe, l'Archiduc fait partir des renforts. — Levée en masse des paysans de l'électorat de Mayence et de l'Odenwald, au nombre de 20,000 hommes. — Neutralité du landgrave de Darmstadt. — Le général *Müller* investit Philipsbourg.

Les Russes remplacent les Autrichiens dans la position de Zurich. — L'Archiduc marche du côté du Brisgaw avec un gros corps de troupes autrichiennes. — Motifs des mouvemens de l'Archiduc. — Fin du récit de cette attaque générale, qui eut lieu depuis le golfe de Gênes jusques sur le Bas-Rhin.

Notes sur les retraites, page 370 et suiv.

Retraites célèbres de nos jours. — Celle de Prague. — La retraite du général *Moreau* en 1796. — Celle du général *Macdonald.*

Opérations maritimes, et attaque de la Hollande par l'armée anglo-russe, page 385 et suiv.

Plan des Anglais. — Le général *Abercrombie* désigné pour commandant de l'expédition. — Le duc d'*Yorck* est ensuite nommé commandant-général. — Le colonel *Popham* dirige l'embarquement des troupes avec beaucoup d'ordre et de célérité. — Au moment où la première division allait partir, on apprend que les escadres française et espagnole sont arrivées à Brest. — Cette nouvelle tranquillise le gouvernement sur le sort de l'Irlande, et décide le départ de la première division. — Les deux divisions de troupes anglaises, jointes à celle des Russes, devaient former une armée de 45,000 hommes, dont le duc d'*Yorck* est le généralissime. — Les forces de terre de la Hollande évaluées à 20,000 hommes. — Celles de mer, dans le Texel, de neuf vaisseaux de ligne et quelques frégates. — Le nombre des troupes françaises en Hollande évalué à 8 ou 10,000 hommes. — Le général *Brune* y commande en chef. — Situation des esprits en Hollande à l'époque du débarquement. — Le gouvernement batave met plus de nerf dans ses apprêts de défense qu'on ne l'avait cru. — L'amiral *Mitchell*, parti le 13 des Dunes avec la première division, est contrarié par les vents; le 19, son escadre est signalée sur les côtes de la Nord-Hollande. — L'amiral *Duncan*, auquel s'était joint l'amiral *Mitchell*, somme le lendemain l'amiral batave *Story*

de reconnaître le prince d'*Orange*. — L'amiral *Story* s'y refuse. — Le général *Abercrombie* somme aussi vainement le commandant du poste du Helder. — Les Anglais, à cause des vents contraires, ne peuvent débarquer que le 27. — Le général *Daendels* les attaque ; mais le débarquement s'effectue. — Le général *Brune* arrive à Alkmaer le 2 septembre. — Révolte à bord du vaisseau amiral le Washington. — La flotte anglaise entre dans la rade du Texel. — L'amiral *Story* propose une suspension d'armes. — Elle est refusée, et la révolte générale des équipages l'oblige à se rendre avec toute la flotte. — Il ne reste plus aux Bataves que quelques vaisseaux dispersés. — Réflexions sur la situation de la Hollande. — Négociations du général *Abercrombie* auprès du gouvernement batave infructueuses. — Dispositions de défense du général *Brune*. — Le général *Abercrombie* attend des renforts, retranché derrière le Zyp avec 16 ou 17,000 hommes. — Le général *Brune*, fort de 24 à 25,000 hommes, l'attaque le 10 septembre. — Il est repoussé avec perte sur tous les points. — Fausse attaque du prince héréditaire d'*Orange* sur la frontière de l'Over-Yssel. — La flotte hollandaise est conduite en Angleterre. — Préparatifs de défense de la rade d'Amsterdam. — Affaire de poste du 14 au 15 septembre. — Arrivée du duc d'*Yorck* au Texel. — Arrivée des Russes. — L'armée des alliés forte de 35,000 hommes. — Le duc d'*Yorck* se dispose à attaquer. — L'attaque a lieu le 19. — Une colonne russe est enveloppée, et le général *Hermann* est fait prisonnier. — L'armée

des alliés rentre dans ses retranchemens du Zyp. — Les deux armées reçoivent des renforts. — Réflexions sur les dispositions de cette première attaque des Anglais et des Russes.

Suite des opérations sur le Rhin et en Suisse, page 432 et suiv.

L'invasion en Hollande empêche le Directoire français de rendre l'armée du général *Müller* assez forte pour se soutenir contre l'Archiduc. — Réflexions sur la position des alliés et des Français en Suisse. — L'Archiduc s'avance à marches forcées au secours de Philipsbourg. — Les Français lèvent le siège de Philipsbourg. — Cette ville presque réduite en cendres par le bombardement. — Le général *Müller* se retire. — Son arrière-garde, d'environ 6,000 hommes, est atteinte par l'Archiduc, complétement battue. — Le général *Müller* couvre Mayence.

Note sur l'expédition dirigée contre la Hollande, page 442 et suiv.

L'entreprise des Anglais sur la Hollande n'est pas une opération purement militaire. Ils avaient compté sur des intelligences dans le pays. — Des bannis, chez les anciens et chez les modernes. — Efforts des Fran-

çais pour faire révolter l'Irlande. — La Suisse trompe l'espérance que l'on avait qu'elle se déclarerait en faveur des alliés. — La même chose arrive en Hollande.

TABLE RAISONNÉE

DES MATIERES

Du tome II.

Page 1 *et suivantes.*

La découverte du Nouveau-Monde, source de richesses et de la plupart des guerres. — Intérêt des gouvernemens européens à favoriser le commerce. — Objet des colonies modernes. — Influence de la révolution de l'Amérique septentrionale sur la révolution française. — Politique de l'Angleterre. — Expédition d'Egypte. — Craintes et précautions du gouvernement anglais, relativement à ses possessions dans l'Inde. — Il s'empare de Zocotora. — Attaque de *Tippo* par lord *Mornington*. — Abaissement des princes de l'Indostan. — Affaire de Sedasser. — Marche de *Tippo* contre le général *Harris*. — Sa défaite. — Jonction des généraux *Harris* et *Stuart*. — Investissement de Séringapatam. — Assaut et prise de cette ville. — Mort de *Tippo*. — Affaiblissement de notre marine par la perte des colonies de nos alliés. — Puissance maritime des Anglais. — Effet de la prise de Séringapatam en Angleterre.

Page 22 *et suivantes.*

Etendue des plans de campagne. — Harmonie entre toutes leurs parties. — Causes et avantages du nouveau système d'opérations militaires. — Les alliés forcés de l'adopter. — Position des armées françaises. — Mouvement de l'Archiduc. — Impuissance des alliés pour désunir le plan de défense des frontières orientales de la France. — Mouvemens des armées.

Page 36 *et suivantes.*

Nouveau plan des puissances alliés. Ce qui l'a déterminé. — Leur force au 9 vendémiaire. — Entreprise du général *Championet*. — Dispositions du général *Moreau*. — Marche du général *Souwarow* vers le St.-Gothard. — Engagement entre le général *Kray* et le général *Moreau*. — Reddition de la citadelle de Tortone. — Mouvemens du général *Kray*. — *Championet* menace Turin. — Combats de Fossano et de Savigliano. — Savigliano pris par les Français, repris par les Autrichiens. — Les Français se retirent. — Le général *Championet* prend le commandement de l'armée d'Italie. — Gênes en état de siège.

Page 50 *et suivantes.*

Marche des Russes vers la Suisse. — But de leurs mouvemens. — Leurs premières attaques. — Le général *Lecourbe* obligé de se retirer. — Importance de la position du St.-Gothard. — Position des Autrichiens derrière la Linth, et des Russes derrière la Limat. — Position du général *Massena*. — Force respective des deux armées avant l'arrivée du général *Souwarow* en Suisse. — *Massena* cherche à pénétrer sur la gauche de l'ennemi. — Avantage de la position du général *Hotze*. — Manœuvre de *Massena* pour l'en déposter. — Le 2 vendémiaire il attaque les Russes et les Autrichiens. — *Hotze* tué sur le champ de bataille. — Les Autrichiens, poursuivis par le général *Soult*, se retirent vers le Toggenbourg. — Les Russes se replient sous les murs de Zurich. — Acharnement extrême de part et d'autre. — Zurich est emporté l'épée à la main, le prince *Korsakow* se retire précipitamment vers Schaffhouse. — Les armées coalisées repassent le Rhin. — Manœuvres de *Souwarow* dans la Haute-Suisse. — Il est arrêté par le général *Lecourbe*. — *Massena* marche lui-même contre lui. — Le général *Linken* forcé de se retirer dans les Grisons. — Progrès de *Souwarow*; il pénètre dans le Multenthal. — Dispositions de *Massena*. — Combats très-vifs dans cette partie la plus difficile de la Suisse. — Les Russes et les corps des autrichiens d'*Auffenberg* et de *Jel-*

lachich se replient dans la vallée des Grisons. — Les alliés passent de nouveau le Rhin. — Détail, affaire de Constance, prise et reprise trois fois. — Perte générale des deux armées. — Les succès des Français forcent l'Archiduc à revenir sur le Haut-Rhin. — Il concentre ses forces dans la Haute-Souabe. — Réunion des deux armées russes sur la rive droite du lac de Constance. — Le général *Souwarow* à Lindau. — Les Français menacent les Grisons. — Suite de la victoire de Zurich. — Inaction des deux armées. — Ressources employées par les généraux des deux partis.

Page 74 et suivantes.

Position et entreprise du duc d'*Yorck* en Hollande. — Arrivée de la dernière division russe. — Mesures prises par le général *Brune*. — Inondation du Huyger-Waard. — Front d'attaque et de défense extrêmement resserré. — Le duc d'*Yorck* fait une attaque générale le 10 vendémiaire ; les avant-postes de l'armée gallo-batave sont forcés. Détail des premiers engagemens dans lesquels les Anglo-russes ont l'avantage. — Le général *Brune* replie ses troupes et se concentre. — Les Anglais entrent dans Alkmaer le 11 vendémiaire. — Ils attaquent le 14, et obtiennent un premier avantage. — Ils sont attaqués eux-mêmes à la fin de la journée. — Les Anglais se retirent. — Leur position embarrassée. — Difficultés des subsistances et des com-

munications. — *Brune* entre dans Alkmaer. — Les Anglais évacuent Medemblick après en avoir ruiné les chantiers. — Ils sont harcelés dans leur retraite par le général *Daendels* et resserrés dans les dunes du Zipp. — Capitulation offerte par le duc d'*Yorck*. — Acceptée par le général *Brune*. — Réflexions sur les plans respectifs des deux généraux, et sur les résultats de l'expédition des Anglais. — Retour de *Bonaparte*.

Page 90 *et suivantes.*

Note sur la guerre dans l'Inde.

Page 106.

Instruction du général *Souwarow* aux généraux russes et autrichiens en Italie.

Page 111.

Réflexions sur le caractère des nations européennes. — Intérêt de la guerre d'Afrique et d'Asie, et de l'expédition d'Égypte. — Situation de l'Europe à l'époque de cette expédition. — Vues du Directoire exécutif dans la continuation de la guerre. — Préliminaires de Léoben. — Politique du Directoire à l'égard de *Bonaparte*. — Il redoute son influence. — Le gé-

néral s'éloigne des négociations. — Il propose au Directoire l'expédition d'Égypte. — Objet de cette expédition. — Fausse politique du Directoire. — Préparatifs, inquiétude du gouvernement anglais. — Secret du gouvernement français dans ses diverses entreprises. — Conduite privée de *Bonaparte* pendant ces apprêts. — Embarquement de 25,000 hommes à Toulon. — Embarquement à Gênes et à Civita-Vecchia.

Page 134 et suivantes.

Efforts et succès de l'Angleterre pour former une nouvelle coalition. — Prise de Tefflie. — Relâchement des liens entre la France et la Turquie. — Départ de la flotte de Toulon. — Sa jonction avec celle de Gênes et de Civita-Vecchia. — *Bonaparte* paraît devant Malte. — Refus du grand-maître de recevoir la flotte française. — Débarquement des Français. — Reddition de la ville de Malte. — *Bonaparte* quitte Malte et fait voile vers l'est. — Mouvemens de l'amiral *Nelson*. — Il apprend à Messine l'occupation de l'île de Malte par les Français, et se dirige vers l'Égypte. — Les Français paraissent devant Alexandrie, le 13 messidor. — *Nelson* va se ravitailler dans les ports de Sicile. — Débarquement des Français en Égypte. — Escalade et prise de la ville d'Alexandrie.

Page 149 *et suivantes.*

Marche de *Bonaparte* sur le Caire. — *Dessaix* défait un corps de Mamulucks à Rhamanié. — Dispositions de *Bonaparte* contre *Mourat-Bey*. — Attaque de la flottille turque dans le Nil. — *Mourat-Bey* repoussé se retire vers le Caire. — Deuxième bataille dite des *Pyramides*. — Les Mamelucks sont défaits et se réfugient dans la Haute-Egypte. — Les Français entrent au Caire le 4 thermidor. — Politique de *Bonaparte* à l'égard de la Porte. — Traité d'alliance entre la Porte, l'Angleterre et la Russie. — Déclaration de guerre contre la République française.

Page 164 *et suivantes.*

L'amiral *Brueix* fait mouiller sa flotte dans la rade d'Aboukir. — L'amiral *Brueix* tué. — Détails de ce combat. — Succès des Anglais. — Influence de ces succès en Europe. — Activité du cabinet de St.-James. — Conduite de la cour de Vienne. — *Djazzar-Pacha* se déclare contre les Français. — *Bonaparte* poursuit *Ibrahim-Bey* dans sa retraite vers la Syrie. — Affaire de Salihich. — Mesures de défense générale prises par *Bonaparte*. — Canal d'Alexandrie. — Organisation intérieure de l'Egypte. — Mesures prises contre les incursions des Arabes. — Formation de l'Institut d'E-

gypte. — Divan réuni au Caire le 18 vendémiaire. — Révolte de la ville du Caire, dont la répression affermit le pouvoir de *Bonaparte*.

Page 208 et suivantes.

Préparatifs d'attaque contre les Français, vivement pressés par l'Angleterre. — Elle envoie *Sidney Smith*. — *Bonaparte* se décide à marcher en Syrie. — Reconnaissances faites par le général *Andréossi*. — Reconnaissance de Suez faite par *Bonaparte* lui-même. — Forces et dispositions de *Bonaparte* pour traverser le désert. — Premiers succès en Syrie. — Prise du fort d'El-Arisch. — Lenteur des préparatifs de la Porte. — *Sidney Smith* à St.-Jean-d'Acre. — Les Français entrent à Gaza. — Résistance et prise de Gaza. — Engagement avec *Abdala-Pacha*. — La flotille française, portant l'artillerie prise par le Tigre. — *Bonaparte* reconnaît la ville de St.-Jean-d'Acre. — Premier assaut sans succès. — Affaire de Sedjarra, près Nazareth. — *Bonaparte* marche contre l'armée turque et la défait près le mont Tabor. — Mort du général *Caffarelli*. — Travaux des assiégés et des assiégeans. — Les Français renouvellent plusieurs fois leurs attaques. — La division pénètre dans la place, et est forcée à la retraite. — Avantage de la position des assiégés sur celle des assiégeans. — Le 21 floréal, *Bonaparte* tente en vain un dernier assaut. — Les Turcs font différentes sorties, dans lesquelles ils sont repoussés.

— *Bonaparte* lève le siège. — L'armée se retire en bon ordre. — Prise d'un convoi français par *Sidney Smith.* — Résultats de la campagne de Syrie. — Mouvemens dans l'intérieur de l'Egypte. — L'ordre est rebli par le retour de *Bonaparte.* — Activité de ce général pour réparer les pertes de l'armée en Syrie.

Page 242 et suivantes.

Mouvemens combinés des Arabes dans la Haute-Egypte. — Ils se divisent en deux corps qui sont battus et dispersés. — Les Turs débarquent à Aboukir et s'emparent du fort — Célérité des dispositions et des marches de *Bonaparte.* — Les Turcs se fortifient et reçoivent des renforts. — *Bonaparte* prend position à Birket, et attaque les Turcs. — Position de ceux-ci. — Leur première ligne entièrement détruite. — Ils défendent la seconde avec acharnement. — Elle est forcée. — Les Turcs sont précipités dans la mer. — Siège et prise du fort d'Aboukir.

---

age 256.

Bonaparte revient à Alexandrie. — Se détermine à passer en France. — Ses dispositions. — Ses réglemens pour le tems de son absence. — Situation intérieure et extérieure de l'Egypte. — *Bonaparte* pré-

pare secrétement son départ. — Epoque de son arrivée en France. — Considérations générales sur l'expédition d'Egypte.

Précis historique sur l'Egypte. Page 264 et suiv.

L'Egypte, berceau des lois, des arts et des sciences. — Grandeur de ses établissemens. — Rapprochement entre les Egyptiens, les Grecs et les Romains. — Fondation de la ville d'Alexandrie. — Ptolémée bâtit le fanal de Pharos, et fonde la bibliothèque d'Alexandrie. — La race des Ptolémées dégénère à la quatrième génération. — Richesses de l'Egypte au tems de Cléopâtre, lorsqu'elle tomba au pouvoir des Romains. — Revenus et fertilité de l'Egypte. — Importance de cette province pour les Romains. — Commerce de l'Egypte avec l'Italie. — Décadence de l'empire romain. — Guerre civile en Egypte, en 260. — L'Egypte échappe aux invasions des barbares. — Discussions religieuses en Egypte. — Cause de l'invasion de Cosroës. — Cosroës battu par Théraclines. — L'Egypte retourne sous la domination romaine. — Amrou, lieutenant d'Omar, marche contre l'Egypte, et pénètre jusqu'au lieu où est aujourd'hui le Caire.

Page 274.

Extrait du récit que fait Gibbon de l'expédition

d'Amrou, de la prise de Memphis, du traité fait par Amrou avec les Egyptiens, de la résistance et de la prise d'Alexandrie après un siège de 14 mois. — Héraclius meurt. — La cour de Byzance entreprend de recouvrer l'Egypte. — Les Romains prennent et reprennent Alexandrie et en sont chassés par Amrou. — Modération des fondateurs de l'empire des calyfes. — Incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. — Division de l'empire des Sarrazins. — L'Egypte est attaquée par Amaury, roi de Jérusalem. — Nouradin est appelé par les Musulmans, et ce sultan de Damas s'empare de l'Egypte. — Expédition des chrétiens dans l'Orient, en 1218. — Croisade sous Louis IX. — Ce prince est battu et fait prisonnier par les descendans de Saladin. — Il rachète sa liberté. — Les Mamelucks s'emparent de l'autorité. — Gouvernement des Mamelucks.

Page 284.

Selim Ier., à la tête des Ottomans, s'empare de l'Egypte au commencement du 16e. siècle. — Décadence de l'empire ottoman. — Ibrahim rétablit l'empire des Mamelucks. — Ali-Bey. — Expédition contre la Mekke. — Expdition contre le pacha de Damas. — Trahison de Mohammad. — Mohammad s'empare du gouvernement, combat Ali-Bey, le met à mort. — Expédition de Mohammad contre le chaïk Daher. — Il s'empare de Jaffa et d'Acre. — Il meurt dans cette dernière ville. — Mourat-Bey ramène l'armée en Egypte, où il dispute et partage l'autorité avec Ibrahim-Bey. —

Etat de l'Egypte depuis cette époque jusqu'à nos jours. — Importance de la conservation de cette conquête de *Bonaparte*.

Page 292 *et suivantes.*

Seconde note sur l'expédition du général *Dessaix* dans la Haute-Egypte.

Réflexions sur les évènemens de la campagne qui ont précédé, et sur leurs résultats, page 297 *et suivantes.*

Difficulté de saisir et d'expliquer les faits de guerre nombreux de cette campagne. — On n'en peut trouver la clef qu'en considérant le système offensif des alliés sous un point de vue qui en lie toutes les parties. — Avantage des grandes combinaisons, lorsqu'elles sont exécutées par des forces suffisantes. — Désavantages. — Plan du précis de la fin de cette campagne. — A pertes égales, l'armée qui attaque s'affaiblit plus par ses succés que l'armée qui se retire. — Nécessité d'établir une attaque principale. — Il est dangereux d'en changer le point. — L'art de la guerre a fait de véritables progrès. — Observations sur la conduite de *Souwarow* et de l'*Archiduc*.

Affaires de Suisse, page 309 *et suiv.*

Position des alliés. — Forces des Russes. — Retraite de *Souwarow* — Situation critique de l'*Archiduc.* — Progrès des Français dans les Grisons. — Etat désastreux de la Haute-Suisse.

Affaire d'Italie, jusqu'à la bataille de Genola, page 315 *et suivantes.*

Nouveau plan de la cour de Vienne. — Elle porte toutes ses vues sur l'Italie. — Distribution des troupes autrichiennes dans ce pays. — Forces du général *Melas.* — Investissement de Coni. — Manœuvres des généraux *Melas* et *Championet.* — L'armée de Gênes est renforcée. — Diversion des Français du côté de Plaisance. — La place de Coni est serrée de plus près. — *Championet* s'y porte en personne; force de son armée. — Il se décide à livrer bataille pour sauver Coni. — Ses mouvemens combinés avec ceux du général *Duhem.* — Il manœuvre d'abord par sa droite. — Le général *Victor* somme Mondovi. — Ceva bloqué par les Français. — Marche de la gauche et du centre. — Le général *Duhem* emporte les postes ennemis près de Pignerol. — Les lignes d'investissement de Coni sont rompues. — Plan du général *Melas.* — Il évacue Mondovi, exécute un mouvement rétrograde sur la

rive gauche de la Sture, et prend une position oblique entre Fossano et Marenne. — Les armées de *Melas* et de *Championet* en présence; leurs positions. — Manœuvre de *Championet* pour effectuer sa jonction avec le général *Duhem*. — Bataille de Genola gagnée par les Autrichiens.

Suites de la bataille de Genola, page 331 *et suiv.*

Coni est abandonné à sa propre défense. — Perte de *Championet*. — Sa position. — Les généraux autrichiens poursuivent l'armée française. — Combats que soutient cette armée en effectuant sa retraite. — Coni est complétement investi. — Le général *Melas* fait sommer la place de se rendre. — Refus du commandant. — Commencement du siège. — Observations militaires sur la bataille de Genola.

Attaque et défense du pays de Gênes, page 338 *et suivantes.*

Le général *Kray* passe la Bormida. — Il attaque le général *St.-Cyr* et lui enlève trois postes. — Utilité de cette diversion pour le succès du général *Melas*. — Mouvemens du général *Klenau* qui s'avance jusqu'à Rapallo. — Il est attaqué par le général d'*Arnaud* et forcé de rétrograder jusqu'à la Spezzia. —

Positions des Français dans l'état de Gênes. — Observations.

Siège et prise de Coni, page 343 et suivantes.

Préparatifs formidables des Autrichiens. — Ouverture des tranchées. — La garnison tente une sortie. — Continuation des travaux de siège. — Deux redoutes sautent. — Reddition de la place. — Observations sur cet évènement et sur les sièges en général.

Dernières opérations de la campagne en Italie, page 349 et suivantes.

Position des généraux *Championet* et *St.-Cyr*. — Les Autrichiens reprennent Novi, que les Français avaient occupé. — Les Français se replient sur Gavi et la Bochette. — Le général *Klenau* attaque les postes français du mont Lorma; il en emporte plusieurs. — Position critique de Gênes. — Le général *St.-Cyr* attaque à son tour les Impériaux. — Il les met et déroute. — L'armée impériale harcelée dans sa retraite, se rallie derrière Magra. — Le blocus de Gavi est levé. — Position des armées impériales et françaises en Italie, au moment où l'auteur suspend son récit.

Rapprochemens historiques et réflexions, page 356 et suivantes.

L'Italie facilement conquise et reperdue. — *Charles VIII.* — *Louis XII.* — *François I.* — Belle défense des Français en Italie, pendant cette campagne. — Conduite savante de *Moreau.* — Jugement sur la conduite de *Souwarow.* — Observations sur l'importance de l'état de Gênes, considéré comme un grand camp retranché. — Réflexions générales : affreux ravages de la guerre. — Le salut de la civilisation n'est plus un motif que les alliés puissent faire valoir pour la continuer. — L'intérêt de l'Autriche est de faire la paix. Si elle s'y décide, la défection des Russes aura été pour elle un événement favorable. — Véritable intérêt de la Russie. — La conduite de *Cathérine II* en donne le secret. — Intérêt de la Prusse. — Il semble que la seule Angleterre pourrait avoir une autre politique ; mais ses intérêts bien entendus doivent aussi la porter à la paix. — Conclusion.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Dernières opérations sur le Rhin, relatives à la place de Philipsbourg, page 369 et suivantes.

État des affaires après la prise de Coni par les alliés et les succès de *Massena* en Suisse. — Position

de l'archiduc *Charles ;* sa gauche appuyée au camp de Feldkirch ; sa droite prolongée par la vallée du Necker.

Page 372 *et suivantes.*

Le général *Lecourbe* prend le commandement d'un corps formé entre Strasbourg et Mayence. — Mobilité extraordinaire des troupes françaises ; avantages qui en résultent. — Forces du général *Lecourbe.* — Les Français passent le Rhin sur trois points.

Page 375 *et suivantes.*

Investissement de Philipsbourg. — L'*Archiduc* ne peut qu'envoyer à Heilbronn des renforts de cavalerie. — Position de l'armée française sur le Bas-Rhin. *Lecourbe* attaque et bat le corps du prince de *Lorraine* à Knittlingen. — Philipsbourg est complétement investi.

Page 378 *et suivantes.*

Forces de *Lecourbe* insuffisantes pour le double but qu'il avait à remplir. — Le général *Georger* prend une bonne position derrière l'Entz. — Diversion opérée par la garnison de Kehl. — Rapprochemens historiques et militaires sur la place de Philipsbourg.

Page 381 *et suivantes.*

Attaque générale du général *Lecourbe* contre les avant-postes autrichiens. — Le blocus de Philipsbourg est levé. — Position et forces respectives des Français et des Autrichiens sur le Rhin et le Necker, avant le 18 brumaire.

Page 383 *et suivantes.*

Etat intérieur de la France et de son gouvernement avant le 18 brumaire. — Esprit des armées. — Elles adhèrent à tout ce qu'avait entrepris et exécuté *Bonaparte.*

Page 391 *et suivantes.*

Le général *Lecourbe* fait exécuter une attaque générale contre les Autrichiens le 23 brumaire. — Elle réussit. — L'armée autrichienne reprend ses positions sur l'Entz. — Philipsbourg se trouve investi et bloqué de nouveau.

Page 396 *et suivantes.*

L'*Archiduc* détache le général *Sztarray* avec un renfort de cavalerie et d'infanterie pour dégager Phi-

lipsbourg. — Un autre renfort de troupes palatines et würtembergeoises se joint au prince de *Lorraine*. — Attaque du général *Scheibler*, le 2 frimaire. — *Lecourbe* se rapproche de Sinzheim. — Attaque générale dirigée par le général *Sztarray*, le 11 frimaire. — Philipsbourg est dégagé. — Armistice conclu entre les généraux *Sztarray* et *Lecourbe*. — L'*Archiduc* refuse de le ratifier.

Page 400 et suivantes.

Tableau politique de l'Europe à la fin de l'année 1799. — Différence de la guerre actuelle aux anciennes. — Il semblait que les puissances belligérantes n'auraient dû songer qu'à la paix. — *Bonaparte* la propose au roi d'Angleterre. — Pourquoi ses ouvertures ne sont pas accueillies. — Immoralité de la politique des gouvernemens. — Les raisons qui avaient engagé l'empereur Paul Ier. dans la coalition ne subsistaient plus. — Raisons qui devaient porter l'Autriche à une paix durable. — Desseins du cabinet anglais. — Ses réponses évasives; les conditions qu'il proposait détruisaient toute possibilité de négocier. — Des grandes erreurs des ministres anglais; ils méconnaissent la nature de la révolution du 18 brumaire, et se trompent sur les ressources qui restaient à la France, aussi bien que sur les moyens qu'avait *Bonaparte* d'en tirer parti. — Tout espoir de paix s'évanouit dès le mois de pluviôse (février 1800.) — Grand intérêt de la campagne suivante. — Conclusion.

Note I.

Sur le service des Etat-Majors d'armée, page 419 et suivantes.

Différence de service de l'état-major, et de celui des différentes armes et des corps à talent. — L'objet des spéculations et des travaux de l'état-major n'est rien moins que la science de la guerre. — Par quelles raisons la théorie devient vague, et pourquoi on en révoque en doute la nécessité. — Pourquoi il est, au contraire, nécessaire de la rétablir. — C'est aux études d'une longue paix qu'on a dû les sujets nombreux qui se sont distingués dans la guerre. — La théorie complète de ce service ferait le sujet d'un ouvrage considérable ; on ne peut ici que l'effleurer. — Origine et utilité de l'organisation des état-majors. — Les anciens ne la connaissaient pas. — Anciennes fonctions des officiers majors dans les armées allemandes et anglaises. — C'est aux Français qu'est due la formation régulière des état-majors. — Première formation : trois état-majors différens ; leurs attributions. — Comment ils furent composés. — Sort des officiers à la paix. — Première formation d'un corps d'état-major permanent après la guerre d'Amérique. — Services utiles de officiers de ce corps et des ingénieurs-géographes. — Dépôt des cartes et plans de la guerre. — La théorie de l'art de la guerre ne saurait remplacer l'expérience

ni le génie ; mais il n'en faut pas conclure qu'elle soit inutile. — Tous les grands capitaines ont étudié les campagnes de ceux qui les avaient précédés. — A quel but doivent tendre les efforts d'un bon officier d'état-major. — Améliorations qu'a produites dans le service des état-majors le nouveau système de guerre. — Importance du poste de chef de l'état-major d'une armée. — Services qu'ont rendu ces officiers, tant ceux des armées françaises que des armées autrichiennes. — Travail intérieur de bureau et d'opération ou d'action sur le terrain. — Division de ce travail en huit sections différentes. — Fin de la note.

Note II.

Sur quelques rapprochemens historiques touchant l'Italie moderne, page 436 *et suivantes.*

Préambule. — L'esprit des Gibelins et des Guelfes n'a pas cessé d'exister. — Cette opinion, bisarre en apparence, peut être justifiée par un aperçu des grands résultats de l'histoire de l'Italie. — Epoque où commence l'histoire moderne. — Alaric. — Odoacre. — Réflexions de Machiavel sur cette époque, depuis Honorius jusqu'à Théodoric. — Origine et causes de l'autorité des papes. — Epoque de Justinien. — Les Lombards en Italie. — Ils font la paix avec l'empire d'Orient. — La politique des papes se développe. — Ils appellent les rois de France. — Charlemagne. — Malheurs de l'Italie

sous ses successeurs. — Les papes appellent Bérenger. — Les Othons. — L'empereur et le pape unis contre les Romains. — Trois intérêts à distinguer, pour bien entendre les évènemens de cette époque. — La fondation du royaume de Naples est l'époque où l'audace des pontifes se montra dans toute son énergie. — Henri IV et Grégoire VII. — Gibelins et Guelfes. — Quel était l'esprit de ces factions. — La raison n'a que la plus petite influence sur les actions des hommes. — Deux puissances substituées à celle de l'ancienne Rome. — Mot de Voltaire. — Pourquoi le parti Guelfe était populaire en Italie. — Pourquoi l'Empire ne fut pas tout entier Gibelin. — Les Italiens ont toujours traité les étrangers de barbares. — Fréderic Barberousse. — Faute que l'ambition et le dépit font commettre à Célestin III. — La maison de Suabe règne à Naples. — Urbain IV y appelle Charles d'Anjou. — Guelfes et Gibelins en Toscane. — Les Gibelins dominent en Lombardie. — L'Italie est morcelée et déchirée par ces factions. — Le véritable esprit des Guelfes se découvre à l'occasion des conquêtes d'un roi de Bohême que le pape favorisait. Concessions de Benoît XII. — L'empereur l'imite. — Réflexions générales. — Causes des malheurs de l'Italie et de sa faiblesse. — Pourquoi elle n'a pas pu se régénérer comme les monarchies qui se sont formées des autres débris de l'empire romain. — Guerres et invasions des étrangers en Italie, jusqu'à la réformation de Luther. — Réflexion sur la puissance temporelle des papes. — Charles-Quint. — Les seizième et dix-septième siècles peu importans dans l'histoire de l'Italie. — Guerre de

la succession d'Espagne. — L'Italie semble se réveiller de son long sommeil à la fin du dix-huitième siècle. — Conclusion.

Note III.

Sur la guerre de la Vendée, page 457 et suivantes.

Réflexions générales. — Les matériaux manquent encore pour écrire l'histoire de cette guerre. — Combien cette tâche sera difficile. — Le résumé de cette histoire appartient à une autre époque, à celle où la guerre civile fut terminée par le ralliement de tous les intérêts et de la véritable opinion nationale autour du gouvernement. — Suites importantes de cette pacification pour les succès de la guerre extérieure. — Le tableau de la guerre de la Vendée et le spectable consolant de sa pacification doivent servir d'introduction à la campagne suivante contre les Autrichiens.

FIN.

VAI 1535886

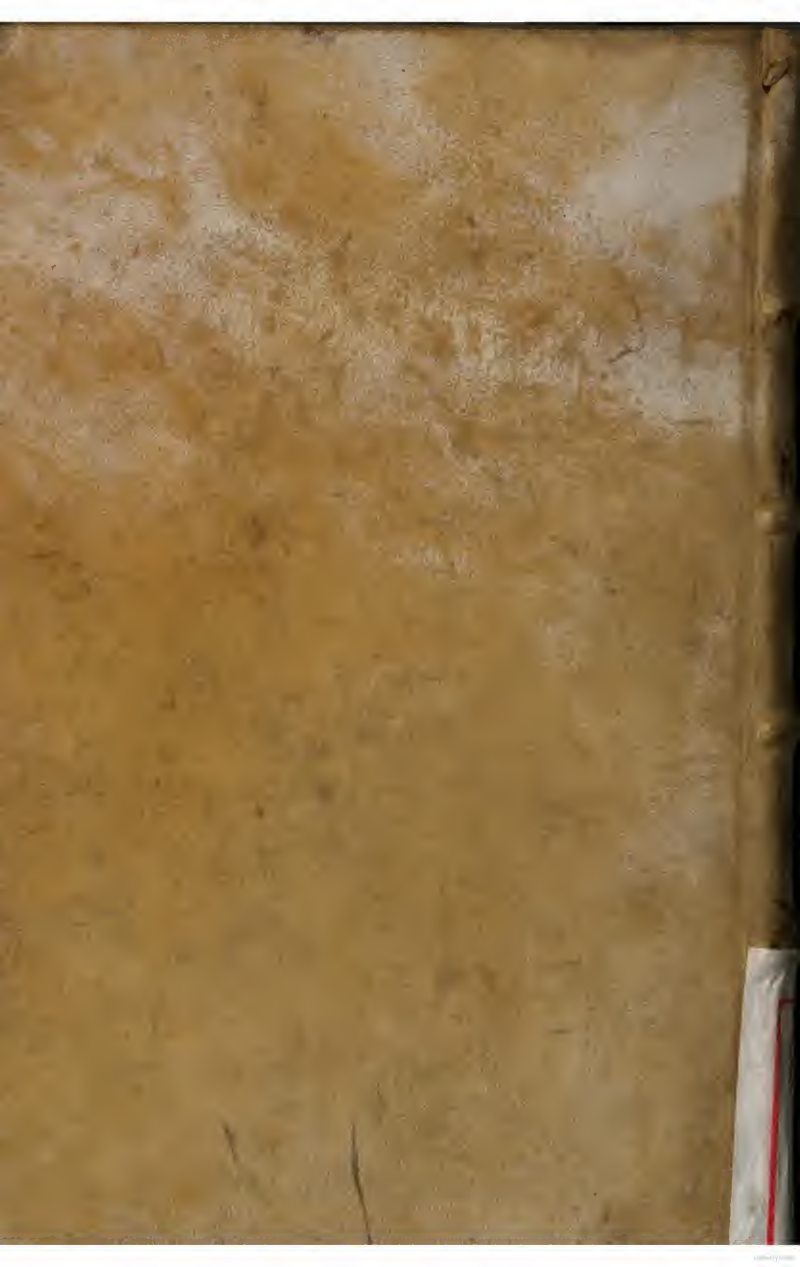
AVIS AU RELIEUR,

Pour le placement des Cartes et Plans appartenant à cet ouvrage.

TOME Ier.

Nos. I à IV.	Carte itinéraire d'une partie de la Haute-Allemagne.
	Carte d'une partie de l'Italie supérieure.
	Carte de la frontière entre la France, la Suisse et la Savoie.
	Le plan de Mantoue.
Nos. V et VI.	Carte des Provinces-Unies.
	Carte d'une partie de la Nord-Hollande.

TOME II.

No. VII.	Carte itinéraire d'une partie de la Suisse; La carte de l'Indostan et le plan de Seringapatam.
	Carte d'une partie de la Hollande.
Nos. VIII et IX.	Carte de l'Egypte et de la Syrie.
	Carte d'une partie des côtes de l'Egypte.
No. X.	Plan de Coni.
	Carte d'une partie des Alpes et des Appenins sur la frontière méridionale du Piémont.
Nos. XI et XII.	La carte d'une partie du cours du Rhin.

141 E 22